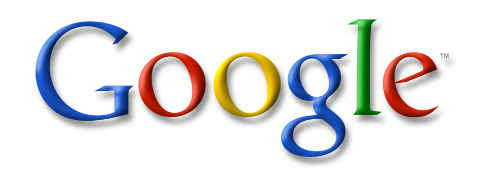
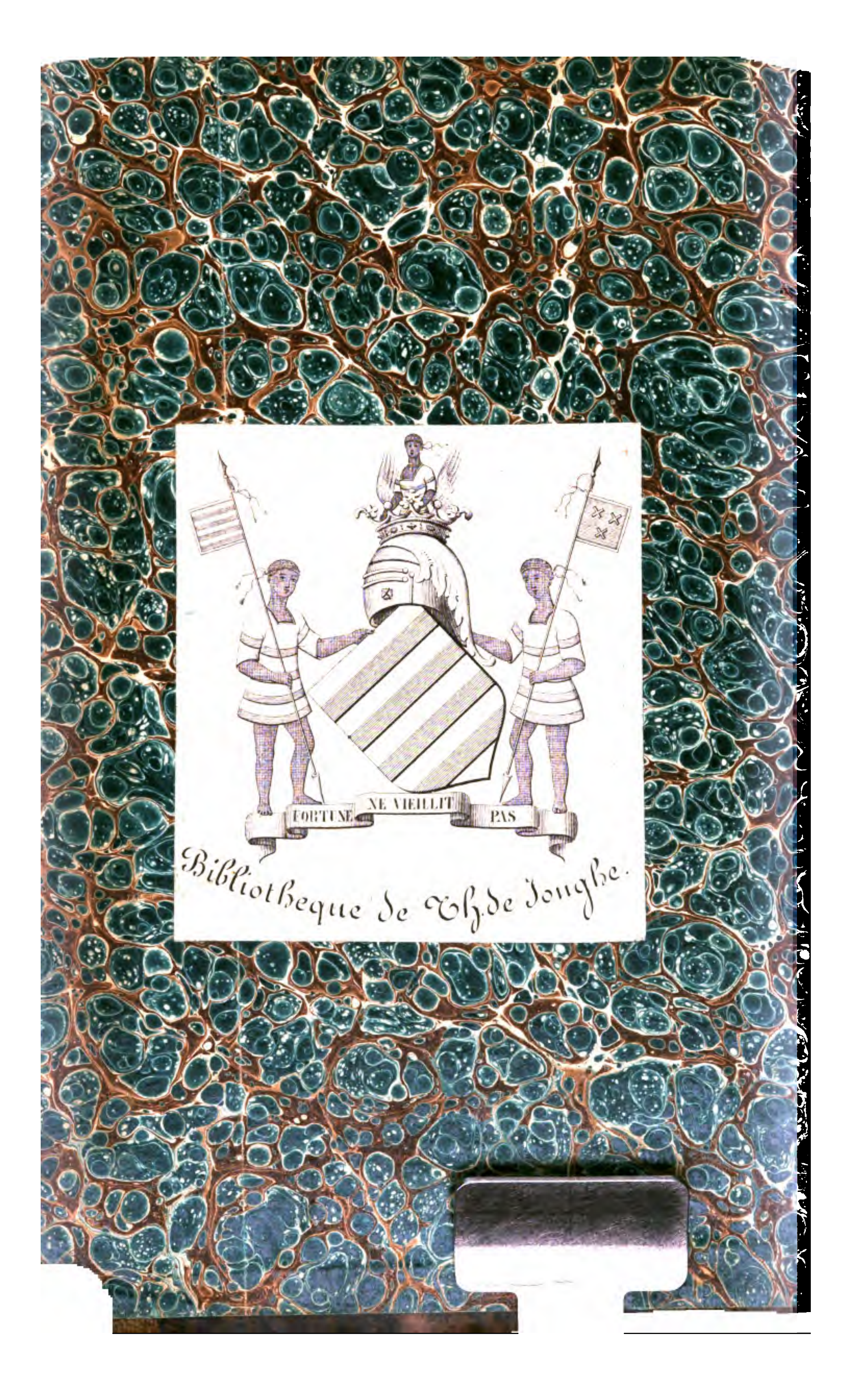
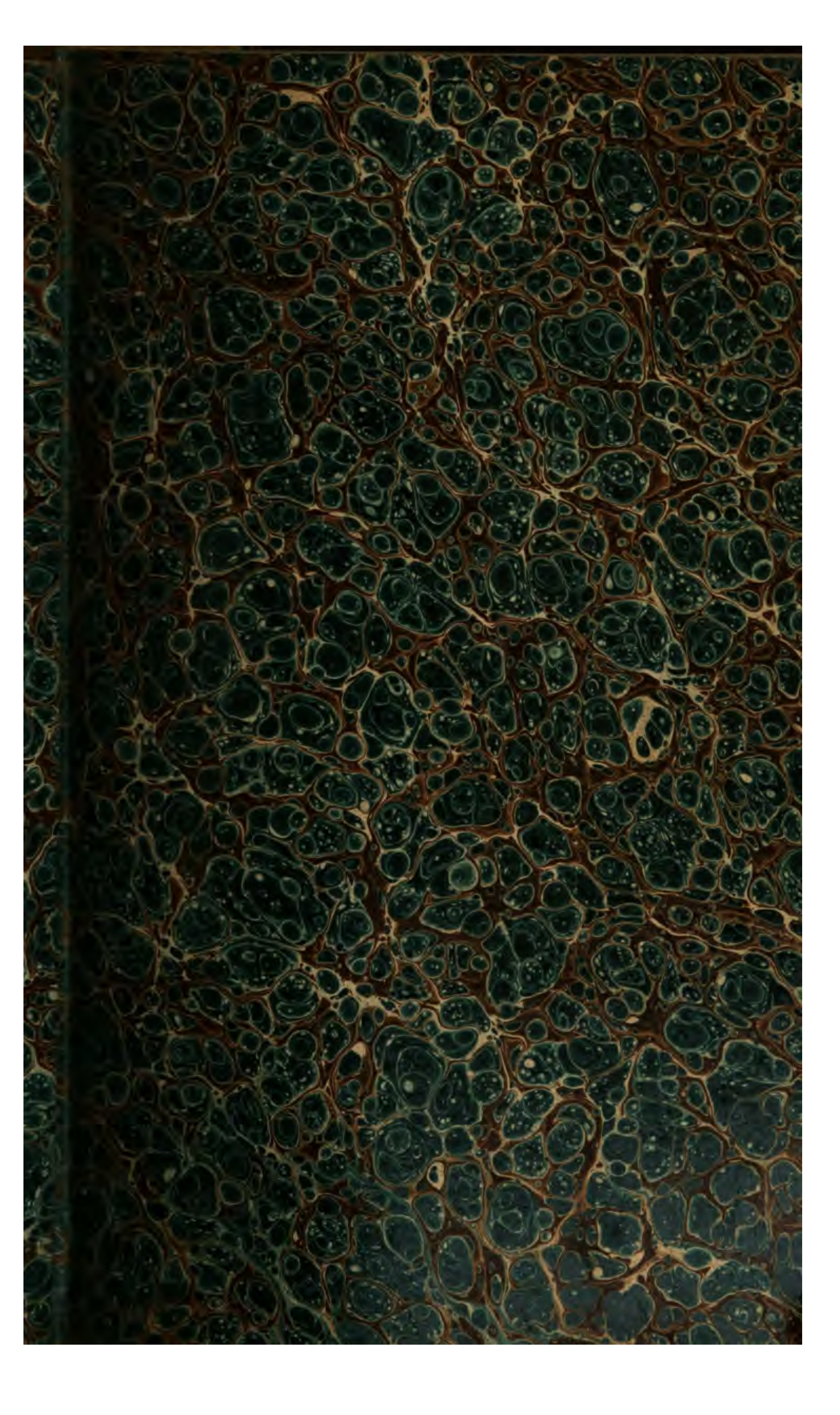





FORTUNE NE VIEILLIT PAS
Bibliotheque de Th. de Jonghe.



ŒUVRES

DU COMTE

DE TRESSAN.

TRISTAN DE LÉONAIS.—ARTUS DE BRETAGNE.
—FLORES ET BLANCHE-FLEUR, ETC.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DU COMTE

DE TRESSAN,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR M. CAMPENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉDITION REVUE, CORRIGÉE, ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES;

ORNÉE DE GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE M. COLIN.

TOME III.



PARIS,

NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.
AIMÉ-ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

M DCCC XXII.

TRISTAN DE LÉONAIS. — ARTUS DE BRETAGNE. —FLORES ET BLANCHE-FLEUR.— CLÉOMADES ET CLAREMONDE. — ROMAN DE LA ROSE. — PIERRE DE PROVENCE. — LA FLEUR DES BATAILLES.

TRISTAN
DE LÉONAIS,
FILS DE MÉLIADUS.

EXTRAITS
DE ROMANS
DE CHEVALERIE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR

LES ROMANS FRANÇAIS.

Nous devons au savant Huet, évêque d'Avranches, des recherches profondes sur l'origine des romans : personne en effet n'eût été plus capable que ce prélat, s'il l'eût voulu, de nous donner des notions lumineuses et précises sur cette origine. L'auteur du beau traité sur la faiblesse de l'entendement humain pouvait facilement porter le flambeau de la philosophie dans cette recherche ; mais, entraîné par l'esprit qui régnait alors, il prodigua les richesses de l'érudition dans un travail qu'un seul trait de lumière pouvait éclairer.

Il ne paraît pas possible même que ce trait lui soit échappé, puisqu'il est l'ame du second traité que je viens de citer ; mais l'esprit des Scaliger et des Casaubon régnait alors : le savant prélat se

1.

crut obligé de suivre leur marche tortueuse et pesante, en défrichant une route qu'un génie tel que le sien eût parcourue avec moins d'effort et plus de rapidité.

L'origine des romans doit être presque de la même antiquité que le monde : elle est l'effet d'un faible inné dans l'esprit humain, et du penchant le plus doux que nous ayons reçu de la nature.

L'amour du merveilleux devint le tyran de l'esprit de l'homme, le même jour que l'enfant qu'on peint avec des ailes fut celui de son cœur. L'amour du merveilleux exalta son imagination; l'autre alluma ses desirs. Mille êtres fantastiques naquirent du premier; beaucoup de vertus et de vices naquirent du second. Imaginer, aimer, furent de tous les temps les deux grands ressorts de l'existence morale de l'homme; c'est de la combinaison des mouvements de ces deux grands ressorts, que naquirent presque toutes les idées, tous les sentiments qui nous affectent, et qui n'en sont que des modifications.

Tout dans la nature annonçait le grand Oromase à l'intelligence de l'homme moral; mais l'amour du merveilleux corrompit bientôt la pureté du culte qu'il lui devait, et l'égara dans l'idée qu'il osa s'en former, comme dans les attributs

qu'il eut la témérité de croire devoir être de son essence.

Les passions, qui rendirent l'homme physique malheureux, influèrent sur sa moralité, lui firent imaginer un Arimane, et l'avilirent jusqu'à lui faire croire qu'il était également soumis au pouvoir de ce spectre qu'il s'était formé. De là, les Péris et les Gines, les bonnes ou les mauvaises fées, les sages bienfaisants et les noirs enchanteurs. L'homme sans énergie chercha, trouva des excuses à sa faiblesse dans un pouvoir surnaturel, par lequel il se croyait entraîné; et mille prestiges absurdes obscurcirent la lumière de la première société dans les subdivisions qui s'en formèrent.

Les Scythes, les Huns, les Pictes et jusqu'aux farouches Orcadiens, les Indiens, tous les Asiatiques en général firent des hymnes et des romans; les Phéniciens et les habitants des bords du Nil en firent à leur tour. C'est du débris de ces premières fables que les Grecs composèrent leur mythologie, leur Olympe et leur Achéron. Ils en firent de nouvelles fables qui se ressentirent de leurs mœurs plus douces et plus éclairées : leurs fables milésiennes présentèrent des allégories aussi sublimes qu'agréables ; elles plurent

aux sages qui s'en amusèrent; elles firent une plus forte impression sur le peuple qui les adora. Les Romains, instruits par les Grecs, adoptèrent la plus grande partie de ces fables utiles à leurs premiers législateurs; et c'est du débris général de tout ce qui les avait précédés, que les peuples de l'intérieur de l'Europe apprirent à chanter et à célébrer les prestiges, l'amour et la terreur.

Les Maures devenus puissants en Europe avaient été instruits par les Asiatiques; les Provençaux par les Grecs: les anciens Bretons le furent plus anciennement encore par les poésies danoises, et par celles des Scaldes et d'Ossian.

La langue celtique et la langue latine étaient les plus familières en Europe dans les huit premiers siècles; elles se confondirent bientôt ensemble. Le peuple commence, pour sa commodité, la première fabrique d'un jargon; bientôt les gens éclairés se trouvent forcés d'en apprendre l'usage; ils finissent par l'adopter et le polir.

Les Italiens et les Provençaux furent les premiers à se former un jargon composé de ces deux langues mères. Le latin domina dans celui des Italiens: la langue celtique domina de même dans le jargon provençal; mais cette langue était déja très enrichie et très adoucie par la langue grec-

que, devenue familière en Provence par son commerce avec la Grèce, et par la colonie phocéenne fondatrice de Marseille (1).

Les Espagnols, voisins de l'Italie et de la Provence, adoptèrent ces nouveaux jargons, et s'en formèrent un, composé de tous les deux, dans lequel ils mêlèrent plusieurs mots de la langue celtique qu'ils tenaient des Goths, et plusieurs articles et noms propres qu'ils tenaient des Arabes.

Nous autres Francs, ou Gaulois, nous donnons par excellence le nom de troubadours ou trouvères aux anciens auteurs provençaux. Nous le devons en effet, puisque c'est d'eux que nous tenons la langue romance et le fondement de la littérature française. Mais les Espagnols et les Italiens ont le même droit que les Provençaux au nom de trouvères, puisqu'ils ont trouvé les moyens de se former un nouveau langage, dans

(1) Feu mon père, homme très savant, a vérifié que les vignerons des environs de Marseille chantent encore, en travaillant, quêlques fragments des odes de Pindare sur les vendanges; il les reconnut après avoir mis par écrit les mots de tout ce qu'il entendit chanter à vingt vignerons différents: aucun d'eux n'entendait ce qu'il chantait; et ces fragments, dont les mots corrompus ne pouvaient être reconnus qu'avec peine, s'étaient conservés de génération en génération par une tradition orale.

lequel ils ont écrit des chroniques et des contes versifiés et rimés.

C'est du résultat de ces trois différents jargons, que les Français ont formé celui qui, dans son origine, porta le nom de roman; et tous les quatre ensemble sont un composé des quatre langues mères, celtique, scythe, grecque et latine, et même de quelques mots étrusques.

Cette nouvelle langue romance resta pendant plusieurs siècles si pauvre, si dure à l'oreille, qu'aucun poëte, aucun chroniqueur, aucun conteur français n'osa s'en servir avant le règne de Philippe-Auguste. Tous les anciens romans de la Table ronde, tirés par les Bretons des anciennes et fabuleuses chroniques de Melkin et Tézelin, furent écrits en latin par Rusticien de Puise. Le malheureux Abailard, Héloïse plus malheureuse peut-être encore que lui, n'osèrent se servir, sous Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune, d'un idiome encore trop barbare et trop peu sonore (1): ce ne fut que sous Philippe-Auguste que l'on commença d'écrire les chroniques et quelques ouvrages d'a-

(1) L'éloquent saint Bernard, dans ses derniers sermons, ne s'en servit même que pour se faire entendre de la multiplicité des gens du peuple qui se soumirent à sa règle.

grément en langue romance; c'est à ce temps que nous devons la première traduction de Lancelot du Lac, de Tristan de Léonais, de Perceval le Galois, et de plusieurs autres romans faits à l'imitation des chroniques bretonnes de la conquête du Saint-Gréal.

J'ose donc assurer que notre littérature française ne peut remonter plus haut que le douzième siècle; et jusqu'à la fin nous n'avons aucun ouvrage digne de quelque estime, écrit dans l'idiome que nous parlons aujourd'hui. Les Provençaux ne peuvent être comptés au nombre des auteurs français : non-seulement leur idiome n'était pas le même; mais alors la Provence était un état séparé, qui ne faisait pas corps avec la France; et les anciens troubadours provençaux ont été pour nous, ce que les Grecs et les Latins avaient été pour eux.

Les romans français, dont le nom est tiré du premier jargon dans lequel ils furent écrits, ne peuvent donc remonter plus haut que le douzième siècle, et l'on voit même que plusieurs des premiers ouvrages écrits en langue romance ne furent que des traductions : mais bientôt le génie national se développa; nos voisins perdirent l'avantage qu'ils avaient sur nous; et deux siècles

n'étaient pas encore écoulés lorsque ces mêmes voisins, que nous avions imités, nous imitèrent à leur tour.

Je crois donc qu'on peut distinguer trois époques marquées pour les anciens romans français: l'une depuis le règne de Louis-le-Gros, jusqu'à saint Louis et Philippe-le-Bel; la seconde ne contient que la fin du règne de Charles V, et le règne malheureux de Charles VI; la troisième, depuis le commencement de celui de Charles VIII, jusqu'à la fin de celui de Henri II.

Les romans postérieurs à ces trois époques doivent être compris dans le fond de notre littérature moderne : il n'a plus été permis d'écrire sans énergie, et sans une correction graduée de règne en règne, depuis que Montagne, Jacques Amyot, ont perfectionné l'art de parler leur langue, et de la rendre plus expressive et plus élégante.

La première époque contient tous les romans de la Table ronde, les premiers tomes de l'Amadis de Gaule, quelques romans espagnols, et la continuation d'une infinité de chansons, de tençons, de contes et de fabliaux provençaux. C'est aux premiers progrès de la littérature française sous Philippe-Auguste, que nous devons le commen-

cement du roman de la Rose par Guillaume de Loris, la charmante farce de l'Avocat Patelin, et plusieurs autres romans très naïfs et très ingénieux qui ne sont pas parvenus entiers jusqu'à nous.

Les exploits de Bertrand du Guesclin, d'Olivier de Clisson, et de plusieurs autres chefs illustres de compagnies d'aventuriers, renouvelèrent sur la fin du règne de Charles V, et pendant celui de Charles VI, l'ancien esprit de la chevalerie française qui s'était amorti, presque éteint même depuis les dernières croisades. Les romanciers français se réveillèrent alors; mais ils avaient perdu le fil qui pouvait les conduire. Les exemples leur manquaient; il n'existait point d'auteurs contemporains qu'ils pussent imiter; ils furent obligés de recourir aux romans de la première époque. L'impression n'était point inventée alors, et n'avait pu multiplier les exemplaires de ces anciens romans qui n'existaient qu'en manuscrits; et ces manuscrits furent pillés, tronqués par les auteurs de la seconde époque, qui, dans la crainte que ces anciens manuscrits ne décelassent leur plagiat, eurent grand soin d'en anéantir les restes : on reconnaît souvent deux tons, deux marches différentes dans les romans de cette seconde

époque, et la fin ne répond pas au commencement.

Comme ces auteurs du quatorzième siècle n'osaient plus se porter aux temps reculés de Pharamond, d'Artus, de Merlin et de la Table ronde, ils se fixèrent sur le long et glorieux règne de Charlemagne. Tous les romans de cette seconde époque, tels qu'Ogier le Danois, Guérin de Montglave, Huon de Bordeaux et beaucoup d'autres, ont tous quelque trait d'affinité particulière avec le règne du grand Charles. Peu de génie, beaucoup de féerie, d'enchantements et de faux merveilleux, caractérisent les romans de cette seconde époque.

Les règnes de Charles VII et de Louis XI achevèrent d'éteindre le peu de goût et d'émulation qui restait en France pour les ouvrages d'agrément : le brave et chevaleureux Charles VIII les ranima. Ce prince, quoique d'une complexion faible et d'une petite stature, avait l'émulation de ressembler à Charlemagne, et il fit les plus grands efforts pour l'imiter. Il porta comme lui la guerre en Italie; il la subjugua, revint couvert de lauriers, de la conquête du royaume de Naples; il en fit hommage à la plus belle et la plus spirituelle princesse de l'Europe; et les auteurs

de ce temps sortirent de l'engourdissement où depuis long-temps ils languissaient. Mais Charles VIII, Anne de Bretagne, méritaient d'être plus dignement célébrés, qu'ils ne le furent par les auteurs contemporains. Ces derniers avaient autant dégénéré des auteurs de la seconde époque, que ceux du quatorzième siècle s'étaient montrés inférieurs à ceux du douzième : non-seulement ils osèrent recourir aux débris négligés par ceux qui les avaient précédés; mais ils osèrent même s'approprier plusieurs de leurs ouvrages qui n'étaient pas encore imprimés. Ils y firent quelques changements, en chargèrent la fin, et la prolongèrent par d'ennuyeux épisodes, tels que ceux qu'on trouve dans Huon de Bordeaux : la méthode n'était point encore connue, et le goût n'était pas encore né.

La décadence de ce genre de littérature ne s'était pas fait sentir de même en Espagne et en Italie; les Espagnols et les Portugais s'étaient emparés de l'Amadis de Gaule, et l'avaient continué. Le Dante et Pétrarque avaient soutenu l'honneur des muses italiennes; Bocace et quelques Italiens avaient imité les meilleurs conteurs provençaux; et dans le temps où, sous François Ier même, nous n'avions encore que quelques traducteurs,

le Boyardo, le Berni, Sannazar, le Tasse et l'Arioste, régnaient avec justice sur l'empire de la littérature agréable.

Je n'ai point osé porter mon examen sur les romans français qui ont paru depuis François Ier, et nul des Extraits de ce Recueil ne passe les bornes que je me suis prescrites. Je laisse à de plus grands maîtres que moi la discussion et l'agrément d'extraire les romans du dix-septième et du dix-huitième siècles ; je me restreins à ceux qui nous rappellent les mœurs de l'ancienne chevalerie.

Je suis d'autant plus encouragé dans ce travail, que je jouis du bonheur de voir que je n'écris point en vain. Nos anciens paladins trouvent aujourd'hui des imitateurs ; il eût été bien facile à l'Arioste de se choisir des héros dans cette jeunesse illustre et brillante, toujours prête à voler au-delà des mers. La Fayette, le jeune Noailles valent bien l'Aquilant le Noir et Griffon le Blanc ; et les Dillons, dont les oncles nous ont trop souvent coûté des larmes, sont encore plus intéressants pour nous, que les aimables et braves Anglais Astolphe et Zerbin.

TRISTAN
DE LÉONAIS,
FILS DE MÉLIADUS.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Ce roman qui est certainement de la plus haute antiquité fut écrit en prose latine, entre 1110 et 1120, par Rusticien de Puise, sous le règne de Louis-le-Gros. Il est assez vraisemblable que ce ne fut pas cependant pour ce monarque que Rusticien tira ce roman et celui de Lancelot du Lac, des chroniques du Saint-Gréal et de celles de Melkin et Télesin, auteurs bretons, très antérieurs à Rusticien ; et ce fut sans doute pour Henri I, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, que l'auteur le composa dans la cour brillante que ce prince tenait en Normandie : nous savons par d'autres ouvrages, que ce roman fut traduit quelques années après en langue romance, qui commençait à se polir et à s'adoucir, par Luce du Gua, chevalier anglais, seigneur en partie de Salisbury, et parent du roi d'Angleterre.

Louis-le-Gros était un prince aussi aimable par ses mœurs, qu'il était brave et loyal; il avait épousé en 1115 Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-Blanches-mains, comte de Savoie et de Mauriène. Cette princesse, également belle et spirituelle, était adorée dans sa cour; et quoique Louis et Henri eussent souvent les armes à la main l'un contre l'autre, les auteurs contemporains les célébraient également. Non-seulement Louis avait à

combattre un ennemi redoutable dans le roi d'Angleterre; mais il eut de longues guerres à soutenir contre ses grands vassaux. Le cruel fléau des guerres civiles excite toujours une effervescence assez violente pour aller jusqu'à l'enthousiasme : elles sont fécondes en actes héroïques, mais souvent coupables; et jamais la chevalerie ne brilla d'un plus grand éclat que sous le règne de ce prince. Ce même esprit se soutint sous Louis-le-Jeune son fils; et non-seulement la chevalerie se conserva dans toute sa splendeur, mais les belles-lettres commencèrent à polir ses mœurs en renaissant en France, où on apprit bientôt à connaître et à imiter l'éloquence grecque et romaine. Le goût même parut naître alors dans une nation si propre à l'épurer; les sermons de saint Bernard furent dignes des vérités qu'il annonçait; son élocution le fut également de sa haute naissance. Abélard et la tendre Héloïse trouvèrent dans leur cœur et dans un amour malheureux l'espèce d'éloquence, qui, dans tous les temps, conserve la puissance de plaire, et de toucher les ames sensibles. Le goût national se développa : et c'est à l'époque de ces deux règnes que nous devons les romans, qui, avec plus de graces et de naïveté, nous peignent encore sous leurs vieux atours les mœurs des cours et celles de la chevalerie.

Le roman de Tristan et celui de Lancelot du Lac eurent la plus grande réputation dès leur naissance; leur touche est forte, les sentiments en sont élevés, les héros sont aussi galants qu'ils sont braves. Les héroïnes sont charmantes : nous n'osons trop réfléchir sur leurs aventures; mais leurs foiblesses sont soutenues par un si grand caractère de courage, d'amour et de constance; le bon Rusticien a si bien l'art de leur prêter des excu-

ses recevables, qu'il faudrait être bien sévère pour les leur reprocher.

La fidèle Brangien, dans Tristan, est le plus parfait modèle des amies : on s'attendrira pour elle en voyant jusqu'à quel point elle porte l'héroïsme pour servir la belle Yseult. Personne ne sera tenté de plaindre le roi Marc, et peut-être même quelques lecteurs s'intéresseront-ils au sort du brave Tristan et de la charmante Yseult, en lisant l'histoire de leurs amours et de leurs malheurs.

TRISTAN
DE LÉONAIS,

FILS DE MÉLIADUS.

L'AUTEUR du roman de Tristan remonte, ainsi que celui du Saint-Gréal, jusqu'au temps de Joseph d'Arimathie, ce saint du nouveau Testament qui eut l'honneur d'ensevelir le corps de Jésus-Christ. Suivant une tradition absurde et fabuleuse, ce saint passa les mers, et vint jusqu'à la Grande-Bretagne pour convertir à la religion chrétienne le peuple breton. Il laissa la garde du Saint-Gréal, qui était la coupe qui servit à Notre Seigneur le jour de la cène avec ses disciples, et qu'il avait conservé comme un trésor inestimable; il laissa, disons-nous, ce trésor à la garde de son frère Bron.

Bron avait douze enfants. L'aîné se dévoue à la garde du Saint-Gréal, et pour cela *garde chierement sa fleur de virginité*. Les onze suivants sont destinés au mariage. Dix d'entre eux reçoivent des femmes de la main de leur oncle et de leur père; mais Sadoc, le douzième, déclare qu'il veut courir le monde, chercher des aventures, et prendre femme à sa volonté. *Ors t'en souviegne*, lui

dit Joseph, *mais ie doute que tu ne t'en repentes à la fin.*

Sadoc part; il arrive sur les bords de la mer. Une tempête affreuse venait de couvrir le rivage de débris et de gens noyés. Il aperçoit une jeune personne qui tient un mât, et lutte encore contre la mort. Elle est belle et richement vêtue. Sadoc la sauve, la prend entre ses bras, la porte chez un de ses frères; il se trouve qu'elle est fille du roi de Babylone, et destinée au fils du roi de Perse. Elle se nomme Chelinde. Cette belle et douce Chelinde, destinée à changer souvent de maris, est sur-le-champ épousée par Sadoc.

Un de ses beaux-frères en devient amoureux; il saisit le temps que Sadoc est à la chasse; il réussit à attirer Chelinde dans sa chambre, *et, voulsist ou non*, dit le conte, *il en feit à sa voulonté.* Sadoc revient de la chasse, blessé par un sanglier; Chelinde *mene un grand deuil;* Sadoc croit d'abord que c'est de sa blessure qu'elle pleure: mais Chelinde, un jour que Sadoc est endormi, se plaint tout haut de *l'oultraige que Naburzardan, fauls traistre,* lui a fait. Sadoc l'entend; il se lève, court à ses armes, tue son frère, enlève sa femme, et se remet en mer avec elle.

Ni la fille du roi de Babylone, ni le neveu de Joseph d'Arimathie, ne sont connus par les mariniers. Une grande tempête s'élève; le vaisseau tourmenté par les vagues est prêt à s'abymer; un vieil homme se lève, et dit aux mariniers que

Dieu leur envoie cet orage *pour le grief peché de quelqu'un qui est ceans. Un sortisseur se leve adoncq*, et dit : *Ie saurai bien s'il y est. Lors ieta ses sorts et charmes, et chut le sort sur Sadoc.* Sadoc, qui venait de tuer son frère, n'eut pas le mot à dire ; il convint qu'il l'avait bien *desservi* (1) ; il leur recommande sa femme, leur apprend qu'elle est fille du roi de Babylone, et se laisse jeter dans la mer.

La tempête s'apaise, la nef aborde dans le royaume de Cornouailles. Thanor, roi de cette contrée, va visiter la nef, trouve Chelinde en pleurs, désespérée de la mort de Sadoc, grosse, et de plus chrétienne. Ce dernier article est le seul qui lui déplaît. Mais espérant la ramener à la loi payenne, il épouse tout de suite la belle Chelinde, qui, promise antérieurement au fils du roi de Perse, commence à ressembler beaucoup à la fiancée du roi de Garbe, et paraît supporter ses malheurs avec la même grandeur d'ame. Chelinde ne tarde pas à accoucher d'un bel enfant que le roi de Cornouailles *nourrit et adoube comme s'il estoit le sien.* Mais il fait un très mauvais rêve, et mande vîte un philosophe. Or les philosophes de ce temps-là expliquaient très bien les rêves, et en faisaient quelquefois eux-mêmes. Celui-ci fait grand'peur au roi Thanor de l'enfant qu'il élève, et qui paraît destiné à lui ôter la vie.

---

(1) Mérité.

Thanor l'envoie exposer dans une forêt : mais une dame l'aperçoit, le trouve beau, l'emporte ; et dans la suite ce même enfant, sous le nom d'Apollo l'aventureux, devient un preux chevalier.

L'auteur retourne à Sadoc qui avait été jeté à la mer. Il le fait sauver sur une roche, où il trouve un hermite qui lui fait faire pénitence, et dont il partage l'abstinence pendant trois ans.

Ce temps n'est pas perdu pour la belle Chelinde qui reste bonne chrétienne, et se soumet à voir naître un second fils d'elle et du roi Thanor. Mais hélas ! elle est bien loin d'être à la fin de ses malheurs. Une aventure amène chez elle Pellias, roi de Léonais. Pellias la trouve charmante, et va bien finement se cacher la nuit dans sa chambre. Le roi Thanor y arrive avec son chambellan, *homme gaillard et bon gabeur* (1), avec lequel il s'amusait à causer pendant la nuit. Thanor se met au lit. Le chambellan va prendre l'air à la fenêtre ; mais le méchant Pellias le prend par les jambes, le jette par-dessus le balcon ; il tombe dans une rivière, et se noie. Le roi Thanor se lève, court au bruit, regarde en bas ; Pellias lui fait faire le même saut, et sur-le-champ

---

(1) *Gaber*, en vieux langage, signifie plaisanter, rire, se moquer ; mais il est si expressif, que le français moderne ne peut le rendre que très difficilement. Le mot *persiffler*, inventé de nos jours, est peut-être celui qui en approche le plus.

la bonne Chelinde est épousée pour la quatrième fois. Pellias, en causant avec elle, lui prend son anneau, et s'en retourne dans son royaume avec cette belle Chelinde.

Thanor jeté par la fenêtre, et tombé dans la rivière, est sauvé par des pêcheurs : mais deux chevaliers de la suite de Pellias l'arrêtent, et le mènent dans les prisons de Léonais.

Pellades, frère du roi Thanor, consulte son philosophe, qui lui conseille d'envoyer chercher un homme qu'on trouvera sur une roche élevée au milieu de la mer; cet homme est Sadoc, bien maigre, bien pénitent, et bien ennuyé de mourir de faim avec l'hermite. On le mène à Pellades, qui lui propose d'accuser Pellias, roi de Léonais, de haute trahison devant Maroveus, roi de Gaule, auquel les rois de Léonais et de Cornouailles payaient le tribut de cent jeunes filles, de cent jeunes garçons, et de cent chevaliers (1).

Ce Maroveus pourrait bien être *Mérovée,* un de nos premiers rois, dont le nom se trouve ainsi latinisé et altéré. Sadoc appelle le roi Pellias, qui accepte le défi. Ils donnent de part et d'autre leur gage de bataille. Le combat est si long et si cruel, qu'ils sont couverts de blessures et forcés à se reposer : ils parlementent ensemble; et Pel-

(1) Ces sortes de tributs étaient fort communs alors; l'usage en venait du Nord. Odin en imposait de semblables aux pays qu'il avait conquis.

lias qui sent bien qu'il a eu quelques torts avec le roi Thanor, en le jetant par la fenêtre et en séduisant sa femme, prend le bon parti de s'accommoder avec ce prince, lui rend la belle Chelinde, et le bon mari la reçoit avec transport. Il la ramène en Cornouailles avec Sadoc, et ces deux époux de premières noces ne se reconnaissent pas. Cependant le roi ne tarde pas d'avoir quelques soupçons; il consulte encore son philosophe qui les confirme; et le pauvre Sadoc est sur-le-champ chassé de la cour et du royaume.

Sadoc court de nouveau les champs et les forêts, plus malheureux que jamais: on le prend pour un assassin; on l'expose sur un perron où l'on faisait mourir les criminels. Il est délivré par le même roi Pellias, avec lequel il s'est battu. Pellias lui confie son amour pour Chelinde, lui montre l'anneau qu'il lui prit la première fois qu'il lui ravit ses faveurs. Sadoc ne trouve rien de plus juste et de plus honnête, que de servir son bon ami Pellias qui vient de lui sauver la vie. Il part avec deux chevaliers pour le royaume de Cornouailles; il s'embusque dans une forêt. Il fait vider les arçons au roi Thanor qu'il blesse; il lui enlève la belle Chelinde, et la ramène bien fidèlement au roi Pellias, qui l'épouse encore tout de suite; car le sort de la pauvre Chelinde était d'éprouver souvent la même aventure.

Cependant le paisible témoin de tous les mariages de Chelinde se disait quelquefois à part lui,

que ce pourrait bien être sa femme ; et il ne le disait point sans sentir renaître ses premiers desirs. Il tournait autour d'elle d'un air inquiet ; *tant que Chelinde en fut en esmoy, et se print à dire que certes celuy cy c'estoit Sadoc, son baron. Ils se reconnurent, s'entrefestoyèrent moult tendrement.* Sadoc prend son parti, court au roi Pellias, *et lui requiert un don.* Pellias le lui *octroye* sur-le-champ, *comme à un homme à qui riens n'avoit mie à refuser.*

Ce don, c'était la restitution de sa femme Chelinde. Les lois de la chevalerie ne permettaient pas à Pellias de se refuser au don qu'il avait octroyé. Il rend Chelinde à Sadoc, qui part avec elle, et va courir le pays.

Un mauvais plaisant de géant, *et outre plus trez felon de sa nature,* arrête Sadoc et Chelinde, et menace de tuer l'un et de violer l'autre, si Sadoc ne devine *sa devinaille.* Cette devinaille du géant est si révoltante, que nous n'osons la rapporter ; Sadoc, qui la devine, découvre que le géant est incestueux et parricide.

Cependant le géant, selon sa coutume, retint Sadoc auprès de lui, comme *le plus prude homme qu'adoncques il eust connu,* jusqu'à ce qu'il arrivât chez lui *plus prude homme encore qu'il n'estoit,* et il le traita très honorablement. Arrive le roi Pellias au château du géant ; il soupirait, et mourait de regret de n'être plus l'époux momentanée de la belle Chelinde. Sadoc tremble qu'il ne la

lui ravisse de nouveau; mais le géant propose vîte à Pellias deux devinailles tout aussi vilaines que la première, et que ce prince explique en le couvrant d'une nouvelle honte. Le géant, quoique détestable dans ses penchants, était assez bon homme pour ceux qui faisaient et devinaient des énigmes : enchanté de la brillante sagacité de Pellias, il le trouve encore plus *prude homme* que Sadoc, renvoie Sadoc et aussi Chelinde ; et l'un et l'autre courent ensemble à de nouvelles aventures.

Pendant ce temps, Apollo l'aventureux, ce légitime et premier fruit des amours de Sadoc et de Chelinde, était devenu grand et vigoureux ; il avait reçu l'ordre de chevalerie, *et chevaulchoit querant adventures et tournois*. Il arrive au manoir du géant aux énigmes, qui, sur-le-champ, lui en propose une très difficile, et qui recèle encore un des vilains actes de sa vie. Apollo la devine sans hésiter, le traite comme un coquin, et lui propose une devinaille à son tour. Le géant reste comme un benêt, ne devine rien ; et, selon la loi du traité, Apollo le pourfend, et délivre le roi Pellias.

Ce roi de Léonais, de retour, veut faire la guerre au roi de Cornouailles : le roi de Gaule, Childéric, comme seigneur suzerain de tous les deux, veut en vain s'y opposer ; l'imprudent Pellias perd à-la-fois l'espérance d'épouser encore Chelinde, une grande bataille, et la vie.

On lui fait de magnifiques obsèques : son tombeau devient un monument de grand renom dans les Gaules ; on accourt de toutes parts pour le voir. Sadoc y vient comme les autres ; il s'y rencontre avec le roi Thanor ; il se bat de bon cœur, blesse le roi d'un coup de lance, et poursuit son chemin : mais bientôt après il voit venir derrière lui Apollo l'aventureux son fils, né chez le roi Thanor, et portant les mêmes armes que ce roi. Il croit son ennemi ressuscité ; il attaque avec fureur le chevalier inconnu ; et Apollo, qui ne sait pas qu'il est son père, le combat et le tue. Luces, fils du roi Pellias, arrive sur le champ de bataille, instruit Apollo du parricide involontaire qu'il vient de commettre ; et, voyant de loin revenir le roi Thanor, Luces court l'attaquer ; mais Thanor le blesse à mort d'un coup de lance. Apollo, furieux et désespéré d'avoir tué son père, et de la blessure mortelle de son ami Luces, attaque le roi Thanor, le tue, et accomplit la prédiction du philosophe.

Cependant Luces, en mourant, l'avait fait proclamer roi de Léonais. Il y régnait paisiblement, il était aimé, et ses sujets le pressaient de leur donner une reine ; Apollo, ne pouvant plus s'y refuser, fit assembler dans sa cour les plus belles personnes de son royaume, et ne voulut pas même que les jeunes veuves fussent exceptées de ce nombre.

Hélas ! cette Chelinde sa mère, cette veuve de

tant de maris, se trouvait être encore la plus belle de tout le royaume de Léonais. Apollo la trouva telle; la nature fut muette, le desir parla, et le nouvel OEdipe la choisit pour épouse. Chelinde ignorant qu'il était son fils, et le trouvant aimable, se soumit à sa destinée; et les deux nouveaux époux, dit le roman, *dormirent et feurent moult privement ensemble*. Mais l'imagination délicate de l'auteur ne laisse pas long-temps une telle *forfaicture* impunie. Il arrive bientôt en Léonais *un vieil homme moult grave en ses dicts*, qu'on prend cependant pour être *hors du sens*. Le vieil homme est accusé d'un meurtre; on le saisit, on l'amène en présence de Chelinde et d'Apollo, qui lui demande son nom. *A tant le vieil homme se seigne, et dit au roi qu'il a nom Augustin, et qu'il a bien male peur, en se voyant ainsi entre le loup et la louve*. Le roi lui demande l'explication de cette énigme : saint Augustin (car c'était bien réellement saint Augustin, l'apôtre de l'Angleterre) leur découvre toute l'horreur de leur mariage et la naissance d'Apollo. Le roi paraît ébranlé; mais la reine est indignée et se refuse à le croire. Quelques flatteurs (car dans ce temps-là les courtisans flattaient encore) quelques flatteurs disent que *le vieil homme est fauls, traistre, mensongier, et que ardre le faut*.... On allume un bûcher, on y mène le saint, on l'y jette; mais une douce rosée éteint sur-le-champ les flammes, enveloppe et parfume l'aimé de

Dieu, tandis que *fouldres et carraux du ciel choient sur la reine*, *qui est arse et reduite en cendre au mesme instant.* Ce miracle et les prédications du saint persuadent Apollo et ses barons *à se faire chretienner ores*, *avec toute sa gent et ses subiects.*

Le roi de Cornouailles, fidèle au culte des faux dieux, attaque, de dépit, le roi de Léonais. Il est bien battu, reconnaît ses erreurs, se fait aussi *chretienner* par le saint; et réuni pour toujours avec Apollo l'aventureux, les deux rois épousent les deux sœurs, filles d'un *hault baron de leur lignaige.*

Et saichiez que à ce terme que Cornouailles fut tournee à la loi chretienne par saint Augustin, *fut convertie Hirlande a la loi chretienne aussi*, *par Ioseph d'Arimathie*, *que Notre Seigneur envoya en Bretaigne la Grand'*, *pour la terre susdite peupler de bonne gent.*

Les deux sœurs, épousées par les rois de Cornouailles et de Léonais, étaient égales en beauté : mais leurs penchants mettaient entre elles beaucoup de différence. Le roi de Cornouailles eut la plus jeune, qui était *moult malicieuse*, *savoit assez de negromance*, *et avoit à nom Goyne* : *et l'aultre que eut le roy de Leonois*, *avoit à nom Gloriande. Quand Goyne vint en l'aage de vingt cinq ans*, *elle commencea à aimer par amours un chevalier de son hostel.* Le pauvre roi de Cornouailles s'en aperçut : mais il adorait la

belle Goyne ; il se contenta de l'enfermer dans une tour, et tous les soirs il venait passer la nuit avec elle. Goyne, dont le nom paraît avoir passé en surnom, s'ennuya de cette retraite, et dit à son mari : *Certes si ie n'en avois oncques voulonté eue, si m'en avez vous mise en maulvaise pensee, et ne ouistes vous oncques dire que nul ne peut femme garder, contre que elle veuille ? Saichiez que, puisque je vouldrois, vous me garderiez maulvaisement.* Le roi de Cornouailles ne se rend pas à cette vérité ; il tient toujours la jolie reine enfermée. On devine aisément qu'elle s'évertue, et qu'elle réussit à faire éprouver à son mari le sort auquel il doit s'attendre. Il surprend une nuit sa femme descendant de la tour, au moyen d'un cable noué, et a l'imprudence d'appeler toute sa cour à témoin du tour que Goyne lui joue. Elle est cependant si jolie, qu'il ne peut se résoudre à *la mettre à mort.* Une autre nuit il la surprend encore au moment où elle est prête à se servir de son échelle de corde; il la menace de lui couper la tête, si elle ne lui donne le moyen de surprendre son séducteur. Goyne lui persuade de prendre ses habits de femme, et de descendre de la tour sous ce déguisement propre à tromper son amant. Le pauvre roi de Cornouailles la croit, prend et cache son épée sous ses habits, se hasarde sur le cable, que la coquine de Goyne détache aussitôt du créneau : son mari tombe, se casse le cou; elle

ouvre une porte secrète, elle joint son amant, sort du royaume et va courir le monde avec lui.

Cet évènement donne de l'inquiétude à son beau-frère Apollo, qui craint que la belle Gloriande ne tienne un peu des mœurs trop gaillardes de sa sœur. Le roi Clovis, prêt *à se chretienner* et se faire sacrer par saint Remi, le mande à sa cour. Il part, et mène avec lui sa femme, dont il craint de se séparer. Mais Gloriande qui l'aime *de bon et loyal amour*, lui prouve si bien la vérité de sa tendresse, qu'Apollo, plus épris que jamais, repart très content d'elle pour retourner dans son royaume.

Malheureusement Childéric, fils de Clovis, éperdument amoureux de Gloriande, leur dresse une embûche, *court feloneusement* sur Apollo qui voyageait désarmé, le blesse à mort, enlève la belle Gloriande, la porte dans un château fort, et veut sur-le-champ en être le Tarquin. La nouvelle Lucrèce se tue plus à temps que la romaine. Il ne reste à Childéric que l'horreur de son crime; il fait enterrer Apollo et Gloriande *en pauvre lieu, et en terre que oncques ne fut benie*. Un grand lévrier d'Apollo se tient sur la fosse, et fait découvrir à Clovis le crime de son fils; il le fait venir en sa présence, lui reproche *de l'avoir honni dans sa cour, et comme fauls traistre, d'avoir mis à male mort un roy sous sa sauve garde;* et de l'avis de ses barons, *il le fait ardre tout vif en buscher ardent*. Il élève le fils d'Apollo dans sa

cour, le met sur le trône de Léonais, et lui donne sa fille Chrisilde en mariage.

La postérité d'Apollo règne paisiblement dans le Léonais, qui paraît devoir être aujourd'hui le pays de l'Armorique, que nous nommons la Basse-Bretagne, où est la ville de Saint-Paul de Léon. Ce n'est qu'après plusieurs générations que Méliadus naît, et que, roi de Léonais, il épouse Isabelle, fille de Félix roi de Cornouailles, et sœur de Marc fils aîné de Félix, qui succède, peu de temps après, à son père.

Méliadus vit heureux avec Isabelle, qui devient grosse. Une fée, voisine du Léonais, devient amoureuse de Méliadus. Elle l'attire *par mal engin et negromance* à une chasse; elle l'enchante, l'enlève; et Isabelle, désespérée de la perte de Méliadus, part avec une de ses demoiselles, et Gouvernail son écuyer, pour aller *à la queste* de son mari. Elle est surprise par la nuit au fond d'une forêt; elle sent de vives douleurs; elles augmentent et durent long-temps; enfin, elle accouche d'un beau garçon: mais, sentant ses forces s'épuiser et les approches de la mort, elle se fait donner son enfant, le serre entre ses bras, le baigne de ses larmes; et poussant un profond soupir : *Fils, ce dit-elle, moult ie t'ay desiré avoir; ores vois ie la plus belle creature que oncques femme portast. Au mien essient ta beauté me fera peu de bien : car ie meurs du travail que i'ay eu de toy. Triste vins ici, triste i'accou-*

che; en tristesse t'ay eu; triste est la premiere feste que ie te fais; pour toi mourray triste; et comme ainsi par tristesse es venu en terre, à tant auras nom Tristan..... Et quand elle eut ce dit, si le baisa; et si tost comme elle l'eut baisé, l'ame lui issit du corps.

Gouvernail et la demoiselle, désespérés de la mort de la reine, prirent soin du bel enfant Tristan; mais ils étaient bien en peine pour le nourrir, lorsque Merlin vint à leur secours. Merlin, ce célèbre enchanteur, ne paraissait jamais que lorsqu'il arrivait quelque évènement qui eût rapport à la splendeur de la Table ronde. Il rompt l'enchantement de Méliadus, et ordonne au sage Gouvernail de prendre soin du jeune Tristan, comme d'un futur chevalier destiné à être l'un des trois plus renommés de la Table ronde.

Méliadus éleva donc avec soin son fils Tristan; et Gouvernail, fidèle à la promesse qu'en avait exigée Merlin, l'exerçait aux armes, et disposait son ame à l'héroïsme de toutes les vertus.

Tristan avait sept ans, lorsque Méliadus, ennuyé d'un long veuvage, épousa *la fille au roy Houël de Nantes, dans la Petite-Bretaigne, qui moult estoit belle et iolie, et bien envoysiee et malicieuse. Si commencea à l'aymer par amours.* Méliadus en eut bientôt un fils; et dès-lors la nouvelle reine prit contre le jeune Tristan toute la jalousie de la plus cruelle marâtre. Elle veut empoisonner Tristan; mais la coupe qui lui est

préparée est bue par le jeune enfant qu'elle avait de Méliadus. Cet enfant meurt sur-le-champ. Elle essaie une seconde fois de consommer son crime, en présence de Méliadus qui prend la coupe, reconnaît que c'est du poison qu'elle renferme, fait assembler ses barons, et, de leur avis, condamne la reine au feu. Tristan se jette à ses pieds, lui requiert un don. Méliadus le lui accorde. Ce don, c'est la grace de son ennemie. Méliadus, lié par le serment qu'il vient de faire, accorde la vie à la reine; mais de ce moment il ne veut plus avoir de commerce avec elle.

Dans ce même temps, un nain, habile dans l'art de divination, prédit au roi Marc de Cornouailles, oncle de Tristan, *que lui Marc par Tristan seroit honni, et se clameroit chetif.* Le monarque, furieux de cette prédiction, jure la mort de Tristan. Quelques chevaliers de sa cour partent bien armés, et viennent s'embusquer dans une forêt où Méliadus prenait souvent le plaisir de la chasse avec son fils Tristan. Ils assassinent Méliadus, qu'ils trouvent désarmé. Le bon et sage Gouvernail dérobe Tristan à leurs coups. Méliadus mort, la reine reste maîtresse et régente du Léonais; et Gouvernail, qui connaît sa méchanceté et son aversion pour Tristan, enlève le jeune prince, et le mène à la cour du grand roi Pharamond, roi de Gaule (1).

(1) Anachronisme grossier, mais qui doit peu étonner dans un roman de chevalerie du douzième siècle.

Tristan devient dans cette cour *moult expert en toutes sortes de doctrines*, *mesmement aux ieux de tables et echecs*. Il devient le plus beau et plus vigoureux *varlet* (1) de son âge. La jeune Belinde, fille de Pharamond, ne peut le voir sans l'aimer. Sa passion augmente tous les jours: elle est forcée enfin de la déclarer. Tristan est bien ému, bien touché, bien tenté; mais Gouvernail lui dit que les lois de l'honneur ne lui permettent pas de *honnir et villeiner* la maison et la famille d'un grand roi qui l'a reçu dans sa cour. Cependant, emportée par sa passion, Belinde, guette Tristan, le surprend dans un bosquet, se jette entre ses bras, et le modeste et cruel Tristan la repousse, quoique à regret. Quelques personnes du palais se présentent par hasard. Belinde, surprise, crie au secours, disant que Tristan veut lui faire violence. On se saisit de lui : on l'amène devant Pharamond, qui croit lire dans les yeux de sa fille que Tristan n'est pas si coupable. Pour s'assurer de la vérité, il donne son épée à Belinde, et lui ordonne d'en percer le cœur à Tristan; mais Belinde, éperdue, fondant en larmes, tombe aux genoux de son père, lui présente cette épée, et le conjure de percer lui-même un cœur malheureux qu'elle a donné au beau Tristan qui lui refuse le sien.

---

(1) *Varlet*, nom que l'on donnait aux jeunes gens de qualité qui s'exerçaient à mériter d'être faits chevaliers.

Pharamond relève sa fille, l'embrasse et la console. Il loue et admire le jeune Tristan; mais, comme sa naissance est ignorée, il ne peut se résoudre à en faire son gendre, et il le bannit de sa cour.

Gouvernail se détermine à le reconduire à la cour de son oncle Marc, roi de Cornouailles, avec lequel il avait ménagé sa réconciliation : Marc était un bon-homme : plusieurs traits de cette histoire le prouveront. On lui fit entendre que le nain prophète ne savait ce qu'il disait, et il rappela auprès de lui son neveu.

Ce départ et le reproche que Belinde avait à se faire d'avoir faussement accusé Tristan percent le cœur de l'infortunée princesse. Accablée de remords, désespérée de se voir séparée de ce qu'elle aime, elle prend la résolution de terminer ses malheurs et sa vie. Dans ce dessein, elle s'empare de la même épée que son père lui avait remise pour percer le cœur de son amant; mais, prête à la plonger dans son sein, elle écrit à Tristan cette lettre que nous croyons devoir rapporter, pour faire connaître la manière d'exprimer autrefois un sentiment qui fut de tous les temps, et qui sera de tous les âges.

« Amy Tristan, aimé de fin cueur, sans faulseté,
« vous sauve-vous Dieu; prouesse vous croisse,
« et bonté vous soit amye; joye et deduit, hon-
« neur et bonnes adventures vous fassent compai-
« gnie, où que vous soyez; haultesse, gloire et

« victoire de chevalerie soyent en vous; en ioye « et en lyesse puissiez vous user votre vie; fleur, « bonbanse et renommee de chevalerie, soyent en « vous, et de votre renommee courre la parole « en toute terre; tous chevaliers soyent mis, et « desavancez de chevalerie envers vous; touiours « soyez cryé estre hardy sur tous. Dieu, qui tou- « iours regnera, vous doint meilleure fin que ie « n'ay, et plus ioyeuse; car pour mes premiers « amours, finiray par angoisse de mort; mais rien « ne me conforte, doulx amy, fors que ie mourray « de cette mesme espee dont mon pere vouloit me « parforcer à vous occire; et quand il me souviengt, « doulx amy, comment ie vous ostay de mort, « oncques plus fort ne peux vous aymer. Ie prie « Dieu qu'il ne vous laisse mourir devant que vous « sachiez comment amour maistrise les cueurs des « fins amans; et comment cellui meurt qui de amour « meurt, et ne peut de son amour trouver mercy. « Amour! ie meurs pour vous; et pour ce que « vous estes esloigné de moy, que ne pouvez estre « à ma mort, vous envoye ie ces lettres que iay « escrites de ma main, et mon brachet (1) que vous « garderez pour l'amour de moy; c'est un des « meilleurs brachets du monde; et pour ce qu'il « est bon, le vous envoye ie, amy. »

Le sang de Belinde avait effacé le reste de la lettre. Tristan, vivement touché, donna bien des

(1) Mon chien briquet.

larmes à la mort de la tendre et malheureuse princesse. Il mit *sa lettre de mort* sur son cœur; et le brachet lui devint si cher, qu'il se l'attacha à jamais par ses caresses.

Arrivé à la cour du roi Marc son oncle, il achève de *se rendre expert en armes et chevalerie*, et se fait admirer par sa force, sa courtoisie et sa beauté. Le Morhoult d'Irlande, frère de la reine de ce pays, et un des plus renommés chevaliers de la Table ronde, arrive en Cornouailles, accompagné d'une troupe nombreuse de chevaliers, pour demander le tribut. Le roi Marc, très affligé, ne peut trouver aucun moyen de s'empêcher de le payer, aucun chevalier de sa cour n'osant combattre, dans la personne du Morhoult, l'ennemi le plus redoutable. Le jeune Tristan, après s'être consulté avec Gouvernail, court se jeter aux pieds du roi Marc; et, s'exprimant avec cette véhémence noble que donnent le courage et le desir de la gloire, il supplie le monarque de lui accorder l'ordre de chevalerie, si jusqu'à ce moment ses services lui ont été agréables. *Oui dà, beau fils,* lui répond le roi, *bien l'avez desservi; mais ores me fasche que ce ne puisse se faire en plus grande feste et lyesse*, *attendu le treu*(1) *que les gents de Hirlande viennent demander.* Tristan ne répond rien, et se prépare à recevoir l'ordre que son oncle lui confère le lendemain.

(1) Tribut.

A peine a-t-il reçu l'accolade, ceint son épée, et chaussé ses éperons, qu'il se jette une seconde fois aux pieds de son oncle, et lui demande la permission de combattre le Morhoult d'Irlande, pour délivrer son royaume du tribut aussi cruel que déshonorant qu'il vient exiger. Le roi Marc, ne trouvant aucune ressource dans les faibles chevaliers de sa cour, la lui accorde avec regret. On signifie aux chevaliers d'Irlande, qu'il s'en présente un pour combattre le Morhoult, et délivrer le royaume de Cornouailles du tribut. Qui êtes-vous, lui dirent-ils, pour oser *vous combattre à si puissant prince?* Alors Tristan n'hésite plus à se découvrir. Je suis fils de roi, leur répondit-il : Méliadus fut mon père; le roi Marc est mon oncle. Ces chevaliers admirent son courage et sa beauté. Le roi Marc l'embrasse; le Morhoult accepte le défi, donne son gage de bataille, et l'on décide que le combat se fera dans l'île Sanson, où chaque parti conduira son chevalier, et le laissera seul.

Sans suivre l'auteur dans le détail de ce fameux combat, le premier et l'un des plus glorieux des exploits de Tristan, nous croyons devoir nous borner à apprendre au lecteur que le jeune chevalier, quoique grièvement blessé, fendit enfin la tête au Morhoult, qui, demi-mort et du coup, et de la honte d'avoir succombé dans une occasion où il croyait avoir tant d'avantage, jette là son épée et son écu, fuit et se rembarque.

Il fait faire voile en diligence vers l'Irlande, pour pouvoir mourir dans son pays. Le royaume de Cornouailles est pour toujours délivré du tribut. Tristan, affaibli par le sang qu'il avait perdu, était tombé en faiblesse; on vole à son secours, on le ramène ensuite en triomphe; on panse ses plaies, quelques-unes se guérissent aisément. Mais la lance du Morhoult était empoisonnée, et la blessure principale qu'elle a faite, loin de céder aux remèdes, s'envenime tous les jours. Les chirurgiens en désespèrent. Tristan, par le conseil d'une demoiselle, demande permission à son oncle d'aller chercher du secours dans le pays de Logres (1); il part, et reste quinze jours sur mer, battu des vents qui le jettent enfin sur les côtes d'Irlande. Il débarque, *et le cueur lui resiouit pour ce que Dieu l'avoit ieté hors du peril de mer: lors prend sa herpe, et la trempe* (2), *et commence à iouer si doulcement, que nul ne l'ouit qui voulontiers ne l'escoutast.* Le roi d'Irlande et la belle Yseult sa fille étaient à une fenêtre qui avait vue sur la mer; ils écoutent les sons de la harpe; le roi descend, voit que c'est un chevalier blessé, le fait transporter dans son palais, et le recommande à sa fille Yseult, la plus charmante princesse qui fût alors dans l'univers, et la plus habile dans l'art de guérir les plus dan-

(1) L'Angleterre.

(2) L'accorde.

gereuses blessures (1). Tristan ne se fait pas mieux connaître. Yseult en prend grand soin. De ce moment ils commencèrent à *s'admirer.* La princesse est long-temps à s'apercevoir que la blessure est envenimée. Pendant ce temps plusieurs chevaliers de la Table ronde, et d'autres chevaliers, font un tournoi. Un prince sarrasin, nommé Palamède, obtient l'avantage le premier jour; on le conduit à la cour du roi: on lui donne une fête où Tristan, un peu remis de sa blessure, se fait porter. La belle Yseult y paraît avec tous ses charmes. Palamède ne peut les voir sans en être frappé; et, sans faire aucune réflexion, il lui avoue un amour qui ne doit jamais être que malheureux. Tristan s'aperçut de l'amour de Palamède; et la plus vive jalousie lui fit alors connaître à quel point Yseult lui était déja chère.

Le tournoi devait recommencer le lendemain. Tristan, tout blessé qu'il est, se lève dans la nuit, prend ses armes, se cache dans une forêt voisine du lieu du tournoi; et, dès qu'il est commencé, il se met sur les rangs, renverse tout ce qui lui résiste, combat Palamède, auquel il s'attache principalement; il le porte à terre d'un coup de sa

---

(1) Il était d'un usage commun, du temps de l'ancienne chevalerie, que les dames et demoiselles du plus haut parage apprissent la chirurgie, pour se rendre utiles à leurs pères, maris ou parents, qui couraient, à tous moments, le danger d'être blessés dans les combats, tournois ou joutes.

lance, il l'attaque une seconde fois l'épée à la main, et remporte le prix du tournoi. Cependant sa blessure se rouvre; il perd son sang: on l'emporte dans ce triste état, mais en triomphe, au palais. La belle Yseult vole à son secours, avec un intérêt qui, de jour en jour, devenait plus vif. Elle s'aperçoit enfin qu'un venin subtil empoisonne la blessure: elle va cueillir des herbes salutaires, les prépare, en fait un heureux usage; et Tristan, parfaitement guéri, lui déclare qu'il ne vit plus que pour l'adorer, mais en lui laissant encore ignorer qu'il est le brave Tristan et le vainqueur du Morhoult.

Un jour une *gente pucelle* (1) de la reine entre dans le cabinet où les armes de Tristan étaient attachées. Elle les examine, et surtout son épée à laquelle elle aperçoit une brèche considérable. Elle soupçonne que c'est la même épée dont le coup a ôté la vie au Morhoult; car il était mort de ses blessures. Elle fait part de cette découverte à la reine, qui avait gardé précieusement dans un étui cette pièce d'épée qu'on avait ôtée de la tête de son frère, après sa mort; elle prend cette pièce, la rapporte à la brèche de l'épée de Tristan: elle se trouve juste; et la reine reconnaît celui qui lui a ravi son frère. Elle porte ses cris et sa douleur au roi, qui s'assure de la vérité par

(1) Titre honorable et sans conséquence, qu'on donnait alors à toute demoiselle non mariée.

ses yeux. Il fait venir Tristan en présence de toute sa cour, et lui reproche d'avoir osé s'y présenter, après avoir tué son beau-frère. Tristan rougit, et en devient encore plus beau. Il avoue qu'il est celui qui s'est battu pour le tribut de Cornouailles, avec le Morhoult, et que les vents l'ont jeté sur les côtes de son royaume. La reine demande vengeance pour la mort de son frère; la belle Yseult frémit, et la pâleur ternit les roses de son teint; mais un murmure de toute l'assemblée fait connaître que l'on desire la vie d'un chevalier aussi intéressant par son courage et par sa beauté: la générosité fait taire le courroux dans le cœur du roi d'Irlande. *Chevalier*, dit-il à Tristan, *moult me avez honni et avilé quand vous occistes le Morhoult; mais moult seroit grand domaige si ie vous occyoye. Ie vous laisseray à vivre pour deux raisons, l'une est pour la bonté de chevalerie qui vit en vous, l'autre s'y est pour ce que vous avez logé dans mon hostel, et se ie vous ay rescoussé* (1), *et se ie vous occyoye, ie ferois trop grande trahison; mais il conviengt que tost vous esvidiez ma terre, et que iamais ne vous y osiez trouver: car si ie vous trouvoye, ie vous mettroye à mort. Sire*, dit Tristan, *grand mercy.... Lors lui fait bailler armes et cheval.* Tristan regarde Yseult en soupirant, obéit, et monte à cheval. Brangien, dame d'honneur de la belle Yseult, quoi-

(1) Secouru.

que jeune encore, connaissait ses plus secrètes pensées. Elle fait partir *moult coyement* ses deux frères pour suivre Tristan, et lui servir d'écuyers. Le brave Tristan retourne pleinement guéri dans le royaume de Cornouailles.

Le roi Marc exige de son neveu qu'il lui fasse un récit fidèle de ses aventures. Tristan lui apprend que la brèche de son épée l'a fait reconnaître à la cour du roi d'Irlande pour le vainqueur du Morhoult, et ce qui a suivi cette découverte. Il lui peint ensuite la charmante Yseult, avec ce feu, cette énergie qu'on ne trouve que dans la bouche d'un amant. Le roi de Cornouailles *prend son tems*, *requiert un don* à son neveu, qui le lui accorde; il lui fait jurer sur les reliques qu'il exécutera tout ce qu'il lui *requierera*. Tristan s'y engage par serment. Marc lui ordonne d'aller en Irlande, et de lui amener la belle Yseult, pour la faire reine de Cornouailles.

Tristan devait croire sa mort certaine, en osant retourner en Irlande; mais lié par la foi du serment, et plus encore par la *doulce chaisne d'amours*, il n'hésite pas un instant. Il prend seulement la précaution de se couvrir d'autres armes. Il s'embarque pour l'Irlande. Une tempête le jette sur les côtes d'Angleterre. Le roi Artus tenait alors sa cour à Cramalot; les plus valeureux chevaliers l'ornaient, et ceux de la Table ronde, ses compagnons d'armes, et les plus illustres chevaliers du monde, en faisaient les honneurs aux chevaliers étrangers.

Tristan ne se fait point connaître. Il prend part à plusieurs joutes; il livre même plusieurs combats où il se couvre de gloire. Un jour il voit arriver dans un vaisseau Argius, roi d'Irlande, père de sa chère Yseult. Ce prince, accusé de trahison pour un meurtre commis à sa cour, venait à Cramalot, par ordre du roi Artus, pour se laver de cette accusation. Blaaner, l'un des plus redoutables chevaliers de la Table ronde, était son accusateur; et ni l'âge ni les forces d'Argius ne pouvaient résister un moment à ce terrible adversaire. Argius était donc obligé de chercher un champion qui pût soutenir son innocence. Le serment de la Table ronde ne permettait à aucun de ses chevaliers de combattre l'un contre l'autre, à moins qu'il n'y eût une querelle personnelle, de nature à ne pouvoir être terminée que par un combat. Argius entend parler de la grande renommée du chevalier inconnu; il est lui-même témoin de ses exploits. Il court à lui, lui jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il est innocent du meurtre dont on l'accuse, et que *bon droict et sans faillite il a.* Sans le connaître, il le prie de soutenir sa cause. *Hua! chier sire*, lui répond Tristan, *n'a ià gueres sauvé m'avez de male mort; est bien droicte raison qu'adventure sa vie pour vous, cil à qui l'a avez sauvee.* Tristan se fait connaître; Argius l'admiré, et lui promet de lui octroyer, après le combat, tel don qu'il lui voudra requérir.

Tristan se bat à outrance contre Blaaner. Celui-ci, couvert de blessures, tombe sur ses genoux; son épée échappe de sa main; et, loin de vouloir se rendre, il crie à son ennemi d'user de ses droits, et de lui couper la tête. Le généreux Tristan n'en fit rien. *Il savoit que couroux et excez de grand courage font dire telles paroles à Blaaner; et lors dit : Ne plaise à Dieu que ie coupe le chef à si bon chevalier comme vous estes! si ne le feroye pour la meilleure cité que le roi Artus ait.* Il appelle les juges du camp, qui décident que le roi d'Irlande est lavé de son accusation. Tristan court à Blaaner, le prend entre ses bras, le relève, et le rend à ses *parens et compaignons qui ores tous estoient du lignaige au roy Ban de Benoist*, et conséquemment du même sang que le fameux Lancelot du Lac, *dont l'amitié et assistance moult desiroit Tristan.* Tous ces braves chevaliers entourent Tristan, le mènent en triomphe à sa tente : le roi d'Irlande l'embrasse de bon cœur, et le conjure de repasser avec lui en Irlande. Tristan part; ils arrivent; et la reine, oubliant la mort de son frère, ne montre au libérateur de son mari qu'une tendre et vive reconnaissance.

Quel heureux moment pour Yseult, qui sait que son père a promis un *don* à son amant! Mais le malheureux Tristan ne la revoit qu'avec le désespoir du cruel serment qui le lie. Son grand cœur surmonte enfin la force de son amour.

L'honneur lui prescrit de requérir ce don qui lui devient si fatal; il déclare le serment qu'il a fait; il demande, en frémissant, la belle Yseult pour son oncle. Argius la lui accorde, et bientôt tout est préparé pour le départ d'Yseult. L'aimable et fidèle Brangien est destinée à l'accompagner. Le jour du départ, la reine tire à part cette jeune dame d'honneur. Elle avait reconnu que sa fille et Tristan étaient enflammés l'un pour l'autre; elle espère détourner les suites fatales de cet amour, en confiant à Brangien un philtre, présent précieux d'une fée habile; et ordonne à la dame de partager ce *boire amoureux* entre sa fille et le roi Marc, le soir de leur mariage.

Yseult et Tristan s'embarquent. Un vent favorable enfle les voiles, et leur promet une heureuse navigation. Ces deux amants se regardent avec tendresse, et commencent à soupirer : l'amour semblait porter tous ses feux sur leurs lèvres comme dans leur cœur. Il faisait une chaleur excessive; une soif ardente les dévore : Yseult se plaint la première. Tristan aperçoit un flacon que Brangien avait eu l'imprudence de ne pas enfermer. Il s'en saisit, court le porter à la charmante Yseult, et le partage avec elle. Hélas! ce flacon contenait le *boire amoureux*. Yseult et Tristan se regardent; ils soupirent : on conçoit leur situation. La jeunesse et la beauté de Tristan auraient peut-être parlé vainement en sa faveur; mais que

faire contre la magie d'une fée, et contre celle de l'amour!

Une tempête s'élève et menace d'un prochain naufrage: la crainte est dans le cœur des matelots. Yseult et Tristan ne voient et ne sentent que leur bonheur; il fut bientôt à son comble. La tempête augmente, et, après avoir long-temps lutté contre les flots, un coup de vent jette le vaisseau dans le port d'une ville inconnue. Ils descendent à terre; ils s'informent du pays et de ses habitants. Un vieil homme soupire en les voyant si jeunes et si beaux, et leur dit que leur mauvaise destinée les a conduits près du château de Plours, *où le felon et oultraigeux Brunor les mettra à male mort, se le chevalier n'est plus preux que luy, et se la dame n'est plus coincte et belle que la sienne.*

On s'imagine sans peine que Tristan, aussi brave qu'amoureux, tue le félon Brunor et trois ou quatre coquins de géants qui le défendaient. Yseult y triomphe aussi en remportant la palme de la beauté. Les deux jeunes amants s'emparent du château de Plours, et ne sont pas pressés d'en sortir. Ils y restent trois mois; mais il faut enfin qu'ils se déterminent à s'embarquer et à passer dans le royaume de Cornouailles.

Les deux amants arrivent à la cour du roi Marc. Il remercie bien son neveu. Il trouve Yseult charmante, et sent toute l'impatience de l'épou-

ser. Une grande fête est ordonnée, et le mariage se fait le lendemain.

Quelle douleur pour nos amants!... Mais ce sentiment cède à la crainte la plus juste et la plus naturelle. Le lecteur en devine la cause. Yseult a cédé aux transports de son amant; pourra-t-elle tromper son mari? Yseult, Tristan, Brangien et Gouvernail tiennent conseil. Brangien, quoique sensible et souvent adorée, n'a jamais fait la faute qui cause aujourd'hui l'embarras d'Yseult : elle aime sa maîtresse; on conclut qu'elle doit la sauver. Le sentiment la décide encore plus que le conseil. *A la fin de la toilette du soir, elle prend tous les accoutremens royaux de nuit; elle se parfume, fait sa priere, et attend le roy Marc dans le lit nuptial.* L'Amour veille à la destinée des amants. Le vieux monarque est heureux, s'endort, se réveille, et quitte enfin le lieu de la scène pour aller se féliciter du rôle brillant qu'il a joué. A peine le jour commençait à paraître, Brangien, tourmentée jusqu'à ce moment de tous les sentiments d'une victime, s'élance de l'autel où elle a été immolée, et court auprès d'Yseult pour la rassurer sur le succès du sacrifice. Elle trouve les deux amants ensemble aussi rassurés qu'ils peuvent l'être. Les soins de Tristan ont du moins adouci la situation d'une ame agitée. Yseult prend les *accoutremens* de Brangien, et se hâte d'aller prendre la place que celle-ci vient de quitter.

Le monarque, enchanté de sa femme, et reconnaissant envers son neveu qui la lui avait amenée, le fit son grand chambellan; *ce qui lui dona toutes entrees privees à la cour, voirement chez la royne.*

Nous voudrions passer sous silence une action de cette reine, dont nous frémissons nous-mêmes. L'ingrate ou trop prévoyante Yseult oublie la reconnaissance qu'elle doit à Brangien, qui vient d'immoler à l'amitié ce que l'on n'ose même sacrifier qu'en tremblant au plus tendre amour. La crainte injuste qu'elle a que Brangien ne découvre la petite ruse qu'elle employa pour elle lui fait prendre la barbare résolution de la faire enlever, de l'envoyer dans la forêt du Morois, et de donner l'ordre de lui ôter la vie. Ainsi la crainte, la prudence même peuvent rendre une femme bien cruelle.

Brangien était aimable; et les deux hommes chargés de la tuer ne s'acquittaient de leur commission qu'à regret. *Eh! qu'avez vous pu forfaire à la royne?* lui dirent-ils. *Helas! seigneurs,* leur répondit-elle, *oncques ne lui meffeis; fors, quand madame Yseult se partit d'Hirlande, elle avoit une fleur de lys qu'elle debvoit porter au roy Marc, et une de ses damoiselles en avoit une aultre. Madame perdit la sienne, dont elle eust esté mal voulue; et la damoiselle lui presenta par moy la sienne qu'elle avoit bien gardee; et cuyde* (1) *que pour*

(1) Je crois.

cette bonté me fait mourir; car ne sçay aultre raison.

Les deux gardes n'entendent rien à cette énigme; mais ne pouvant se résoudre *à occire si doulce et gente creature*, ils l'attachent à un arbre, ensanglantent leurs épées, reviennent auprès de la reine, à qui ils disent qu'ils l'ont massacrée, et répètent le propos qu'elle leur a tenu en mourant.

Yseult reconnaît en ce moment toute l'horreur de son ingratitude; elle se désespère, et voudrait donner mille fois sa vie pour la rendre à cette amie fidèle; mais elle doit croire qu'il n'est plus temps. Heureusement pour Brangien, Palamède arrive dans cette forêt; il entend ses cris : il la reconnaît, la délie, la conduit dans une abbaye de filles, et revient près d'une fontaine au milieu de la forêt. Quelle surprise pour lui! Il voit, en arrivant, cette belle Yseult qu'il adorait; il la voit s'arrachant les cheveux, tirant un poignard de sa poche, et s'écriant : Non, chère Brangien, chère amie, chère victime, non, je ne te survivrai pas. Palamède vole et tombe à ses pieds : il l'arrête et lui promet de lui ramener Brangien. Il court la chercher, et jouit d'un plaisir inexprimable en la remettant entre ses bras. Yseult veut embrasser les genoux de son amie, elle la serre, l'inonde de ses larmes; et, transportée de reconnaissance envers Palamède, elle lui promet un don. Le roi Marc arrive sur ces entrefaites; on lui fait accroire que Brangien a été enlevée par

des scélérats, et qu'elle a été retrouvée par Palamède. Il partage tous les sentiments de sa femme, et confirme le don qu'elle a fait. Palamède en abuse : il demande d'emmener Yseult. Ce serment du don octroyé, si sacré dans l'ancienne chevalerie, oblige le roi Marc à lui laisser enlever la reine. Tristan seul pouvait la défendre ; mais il était absent.

Un bon chevalier nommé Lambergues, qui depuis quelque temps était à la cour de Marc, et dont Yseult traitait avec grand soin une grande blessure, apprend que Palamède enlève la reine. Malgré sa blessure et sa faiblesse, il se fait donner ses armes, et vole après le ravisseur, le joint et le combat ; mais toutes ses blessures se rouvrent, il perd tout son sang, et Palamède lui donne la vie.

Pendant le combat, Yseult a eu le temps de se sauver. Elle arrive au bord d'une rivière ; elle se fait connaître à un chevalier qu'elle y rencontre ; il la prend en croupe, passe le fleuve, conduit la reine dans une tour où elle s'enferme promptement, voyant Palamède qui la poursuit. Le chevalier veut arrêter Palamède qui le tue, et qui, de désespoir de voir Yseult hors de sa puissance, se jette à terre près de la tour, et tombe, comme par un sort, dans une rêverie profonde.

Tristan, de retour à la cour, apprend tout ce qui s'est passé. Il part avec Gouvernail, vole à la tour qui sert d'asyle à la reine. Le bruit qu'il

fait ne peut tirer Palamède de sa rêverie. Gouvernail le prend par son casque, et le secoue pour l'éveiller; Palamède s'écrie : *Escuyer felon, tu ne fais pas courtoisie de me oster de mon penser.* Gouvernail lui répond : *Palamede, votre penser ne vous vault rien; vecy Tristan qui vous deffie. Ah! Tristan*, s'écrie Palamède, *n'estoit ce pas assez que tu me ravisses Yseult en Hirlande? et maintenant me veulx esloigner de mes amours, et me la veulx retollir*(1), *à moy qui l'ay gaignee.*

Le combat commence avec une égale fureur entre deux des meilleurs chevaliers du monde. La tendre Yseult, témoin, du haut de la tour, des coups qu'ils se portent, ne peut plus souffrir ceux que reçoit Tristan; elle descend, sépare les deux combattants, et s'adressant à Palamède : *Certes*, dit-elle, *vous dictes que m'aymez tant; vous ne refuserez donc pas ce que ie vous commanderay! Dame*, dit-il, *ie veuil faire votre commandement. Ie veuil*, dit-elle, *que vous laissiez cette battaille, et que vous en alliez à la cour du roy Artus; et saluez la royne Genievre de par moy, et lui dictes qu'il n'y a au monde que deux chevaliers et deux dames, moy et elle, son amy et le mien. Si vous commande que iamais ne veniez en lieu où ie suis, si ce n'est dans la Grand'Bretaigne.*

Palamede fond en larmes. Ah! dame, dit-il, *ie feray votre commandement; ains subtilement*

---

(1) Reprendre.

m'avez deceu et esloigné de vous; mais ie vous prie que en pire de moy ià ne mettez votre cueur. Palamede, dit la reine, *jà puisse ie ne avoir ioye quand ie changeray mes premieres amours!*

Palamède, en s'éloignant, exprime son état par des sanglots. Yseult rentre dans la tour; Tristan la suit, et se désarme. Ils s'adoraient. Le *boire amoureux* n'avait rien perdu de sa puissance... Tristan, éperdu d'amour, ose penser, dans son ivresse, à enlever lui-même la belle Yseult; mais une longue nuit et l'honneur le ramènent, le lendemain, à des sentiments plus dignes d'un loyal chevalier. Il rend Yseult à son mari.

Le monarque montre beaucoup de reconnaissance à Tristan; mais dans le fond de son cœur, il nourrit une noire jalousie contre lui. Un jour (car les amants sont toujours imprudents), *Tristan et Yseult estoient seuls en la chambre mesme du roy Marc; Andret, meschant et couard chevalier de cette cour, les apperçoit par le trou d'une serrure, auprez d'une table d'eschecs;* mais ils n'y jouaient point... Il court à Marc, et lui dit *qu'il estoit le plus vil roy, et le plus imbecille recreu qui fust, quand il souffroit en sa terre cil qui le honnissoit de sa femme.* Qui est-il? dit le roi. Sire, c'est Tristan. *Ie m'en suis de piecea* (1) *apperceu: ains ne vous le ay ie pas voulu dire, pour ce que*

(1) Dès long-temps.

cuydoye qu'il s'en chastiast (1) *; en cette heure, en votre propre chambre, si les trouverez ceans seul à seul.*

Le roi prend son épée, court à sa chambre. Gouvernail, qui était revenu pour en garder la porte, avertit Tristan qui *s'esloigne moult hastivement d'emprez la royne.* Le roi, furieux, court après lui, l'épée à la main. *Vassal* (2), dit-il à Tristan, *vous me avez honni de ma femme, je vous deffie.* Tristan, qui se trouve dans son tort, évite le premier coup, saisit une épée qu'il aperçoit, enveloppe son bras dans son manteau, que l'auteur exact dit qu'il avait eu le temps de reprendre, et court sur le roi Marc qui crie en vain aux chevaliers de Cornouailles de l'arrêter. Tristan en était trop craint et trop aimé pour qu'ils obéissent. Le roi Marc prend le parti de s'enfuir. Tristan, de mauvaise humeur, le poursuit de chambre en chambre, l'atteint, et lui donne un grand coup de plat d'épée sur l'oreille, dont il le renverse tout étourdi.

Tristan, pensant avec raison que cette tracasserie avec son oncle pourrait avoir des suites, assemble ses amis, s'arme et part avec eux, pour

(1) Croyais qu'il s'en corrigerait.

(2) *Vassal*, nom insultant que les chevaliers, qu'on appelait messeigneurs, se donnaient entre eux dans un mouvement de colère, et qui était une vraie injure pour ceux qui n'étaient pas réellement vassaux de ceux qui leur parlaient.

se retirer dans la forêt du Morois, voisine de Cintageul, où le roi tenait sa cour. L'espérance de revoir sa chère Yseult l'y retient pendant longtemps; et il n'y perd pas une occasion de mortifier le roi Marc, qui se tient renfermé dans sa cité sans oser en sortir.

Mais bientôt tous les hauts barons de la cour de Cornouailles, se souvenant que le brave Tristan les avait délivrés du tribut d'Irlande, forcent le roi à le rappeler près de lui. Brangien part avec une lettre de la belle Yseult, qui lui mande de revenir, mais qu'il se tienne toujours en garde contre quelque nouvelle trahison. Tristan, transporté d'amour et de joie, baise cette lettre, la cache dans son sein, revient à la cour. *Le roy Marc monstre beau semblant à Tristan pour le decepvoir* (1), *et le rend plus sire de son hostel que il n'avoit esté mais.*

Quel est l'amant qui ne chercherait pas à renouer souvent la même conversation que le roi Marc avait interrompue? Tristan la renouvelle autant de fois qu'il en peut trouver l'occasion; et la tendre Yseult trouve une douce occupation dans le plaisir de la faire naître.

Tristan, tout aimable qu'il était, s'était fait quelques ennemis secrets par sa haute valeur. Un des vils chevaliers de Cornouailles, dont par malheur il avait tué le frère dans un tournoi, n'eut point

(1) Tromper.

assez de courage pour oser venger cette mort; mais il eut l'adresse et la méchanceté de lui porter impunément le coup le plus sensible. Ce chevalier, indigne de son ordre, amène à la cour une demoiselle qui porte un cor d'ivoire enchanté. Elle s'adresse au roi, et lui dit : *Sire, le cor est moult beau, mais encore est il plus merveilleux; car il fait cognoistre les dames qui ont fait faulseté à leur seigneur, et pour ce me permettras de le faire esprouver, et vecy comment: tu le feras emplir de vin, et puis le donneras aux dames à boire. Celle qui son seigneur aura faulsé, ne y pourra boire que le vin ne repande sur elle; et celles qui gardé auront la foi iuree, y pourront boire sans repandre* (1).

Tristan, et la belle Yseult qui avait quelque raison de craindre de n'être pas assez adroite pour boire le vin de ce cor sans en répandre, furent très épouvantés. Tristan s'éloigne pendant le temps de l'épreuve, et fait jurer à ses amis qu'ils défendront Yseult si le roi veut attenter à sa vie.

Le roi Marc fait assembler toutes les femmes des chevaliers de son royaume. La reine à leur tête résiste beaucoup, ainsi qu'elles, à faire cette épreuve. Elles avaient raison. Les dames de la cour

---

(1) Il est clair que l'Arioste a emprunté de ce passage de notre roman son épisode de la *Coupe enchantée*. Il en a pris bien d'autres traits ainsi que Bocace. Ces auteurs n'écrivaient que près de 400 ans après celui-ci.

de Cornouailles étaient toutes mal-adroites; et il n'y en eut aucune dans les mains de laquelle le maudit cor ne fût indiscret.

O bonté divine, dit l'auteur, *qui pardones les griefs faicts, pour doner tems aux pescheurs de revertir* (1) *à penitence!*

Dans ce moment, tous les courtisans, par faiblesse ou par vanité, feignant de ne pas croire leurs femmes coupables, *se levent bravement contre le roy Marc. Sire*, dirent-ils, *detruisez votre femme si voulez, ou pouvez; mais les nostres ne detruirons pas pour si petite achoison* (2). *Bon*, dit le roi, *ne voyez vous pas tout apertement qu'elles vous ont honnis?... Ce ne savons nous pas*, continuèrent-ils; *le cor est sans doute forgé par mal engin et noire negromancie, et si voulez faire mal à vostre femme, point ne voulons faire autant aux nostres.* Le roi Marc, qui avait toujours un certain faible pour Yseult, tant elle était jolie, *se prend aussi tost à leur dire : Haa, beaux seigneurs de Cornouailles, puisque vous quittez* (3) *vos femmes, ie quitte la mienne aussy, et tiens iè l'épreuve du cor à mensonge.*

Tristan, averti par ses amis que l'orage est calmé, revient à la cour; mais le scélérat d'Andret, qui se doute bien qu'il ne pourra s'empê-

(1) Retourner.

(2) Raison.

(3) Excusez.

cher de chercher à causer en secret avec la reine, dresse un piége à Tristan, et croit ne pouvoir mieux placer des *fers de faulx* dont ce piége est composé, qu'aux pieds du lit de la reine. Le beau Tristan arrive, et sa jambe est vivement écorchée. Mais comme on peut confondre un petit mal dans un grand bien, à peine sent-il sa blessure dans la chaleur de son entretien. Cependant bientôt la reine et lui s'aperçoivent qu'il est blessé. Yseult, qui se doute de quelque trahison, panse la plaie, et un baiser de sa bouche charmante en est le premier appareil. Elle le renvoie chez lui, se lève doucement pour lui ouvrir la porte, et les maudites faux maltraitent des jambes d'albâtre qui portaient le plus beau corps du monde. Brangien vient au secours; elle arrête le sang de la reine, et la remet dans son lit. Aucun des deux amants n'ose se plaindre de sa blessure; mais le méchant Andret s'aperçoit aisément qu'ils ont été pris au même piége. Il en avertit le roi, dont la mauvaise humeur augmente visiblement.

Ces maudits chevaliers de Cornouailles, déshonorés dans l'Angleterre comme dans la Gaule, joignaient tous la méchanceté la plus noire, à la plus grande lâcheté. Un cousin d'Andret, nommé Basyle, découvre une nouvelle conversation d'Yseult, et en avertit le roi. On entoure nos amants: on les saisit; la reine est conduite dans une tour, et Tristan est jeté dans une prison obscure.

Le roi fait faire le procès à Tristan; et les barons

quoiqu'ils fussent généralement aimés, quelques misérables mercenaires, séduits par l'or, cherchèrent tant, qu'ils les trouvèrent. Le roi fut averti un jour que Tristan était à la chasse avec Gouvernail. La belle Yseult trouvée sans défense est enlevée; on la renferme dans la même tour. Apparemment que les moments qu'elle passait avec Tristan lui donnaient de nouveaux charmes. Le roi, tout furieux qu'il était, la trouve cent fois plus belle, s'enflamme d'un amour nouveau, et l'accable de caresses importunes.

Le malheureux Tristan, après s'être lassé à la poursuite d'un chevreuil, s'était endormi sur le bord d'une fontaine. Le fils d'un de ceux qu'il avait tués, le jour qu'il s'était délivré de l'escorte qui le conduisait à la mort, épiait depuis ce temps l'occasion de venger celle de son père. Il trouve Tristan sans défense dans les bras du sommeil, et *le fauls traistre lui iette une sagette* (1) *envenimee, dont il le fiert au bras senestre* (2). Tristan se réveille, court à lui, le saisit, lui brise la tête contre un arbre, retire la flèche, et s'aperçoit qu'elle est empoisonnée. L'habileté d'Yseult le rassure. Vaine espérance, hélas! Il vole auprès d'elle; une fille en pleurs lui apprend son infortune. Que devient-il en l'écoutant!

Dans son désespoir il veut se tuer. L'amour

(1) Lui tire une flèche.

(2) Blesse au bras gauche.

arrête son bras. Mais bientôt accablé de la douleur que lui cause sa blessure, il sent que sa mort n'est pas éloignée. Le fidèle Gouvernail trouve le moyen de lui faire parler à Brangien. Celle-ci s'attendrit en voyant sa blessure, et beaucoup plus en songeant à l'impossibilité de recourir aux remèdes d'Yseult. Elle lui conseille de partir sans délai pour la Petite-Bretagne, où il trouvera la fille du roi Houël, qui se nomme Yseult-aux-blanches-mains, et qui ne cède en habileté qu'à l'Yseult-la-Blonde qu'il adore.

Tristan suit son conseil, et arrive à la cour du roi Houël, sous le nom du chevalier inconnu. Le roi, frappé de sa beauté et de la noblesse de ses traits, le recommande à sa fille; l'amour plus prompt le lui recommande encore mieux.

Les belles mains, cause du surnom de la nouvelle Yseult, s'occupaient doucement et toujours avec lenteur à panser le bras de Tristan. Le moment où il recevait leur secours avait aussi de la douceur pour lui. Lorsqu'elle le touchait, un trouble agréable, une douce chaleur qui dissipait le froid mortel du poison, lui faisaient croire qu'Yseult lui rendrait la santé. Yseult lui montrait tout le plaisir qu'elle avait à la voir renaître. Que la reconnaissance a de pouvoir sur une belle ame! La guérison arriva enfin. A peine commençait-il à en jouir, qu'un comte très puissant, voisin du roi Houël, avec qui il était en guerre, entra dans ses états, battit son armée, et vint

enfin l'assiéger dans sa capitale. Houël cherchait vainement du secours dans les chevaliers de sa cour. Gouvernail, sans toutefois prononcer le nom de Tristan, lui dit qu'il avait auprès de lui le plus illustre et le plus brave de tous les chevaliers. Houël appelle Tristan, très occupé pour lors à témoigner sa reconnaissance à Yseult, et il lui demande du secours. On imagine sans peine à quel point ce mot rappela Tristan à l'amour de la gloire. Il s'arme, fait une sortie, met l'armée en déroute, tue le comte, et rentre triomphant dans la ville qu'il vient de sauver.

Le roi, pénétré des sentiments les plus vifs, et instruit de la naissance de Tristan par Phérédin son fils, à qui ce chevalier l'avait confiée, lui offre sur-le-champ sa fille en mariage.

Comment pouvoir rapporter tous les combats dont l'ame de Tristan est agitée? Il adorait toujours la première Yseult, mais les belles et blanches mains de la seconde lui avaient sauvé la vie. Il se rappelait son ancien bonheur, tous les sacrifices de la première Yseult, les plaisirs qu'il avait goûtés auprès d'elle : mais au même instant le remords de ces mêmes plaisirs portait le trouble en son ame; il ne les envisageait plus que comme des crimes; il se reprochait tout ce qu'il avait fait contre son oncle. Un fonds de probité, qu'on a toujours reconnu en lui, lui faisait desirer de pouvoir renoncer à l'amour illicite; il pensait même qu'un amour avoué par le ciel

pourrait l'enchaîner à jamais, et lui faire trouver enfin ce bonheur dont toute ame honnête est plus susceptible qu'une autre, parcequ'elle sent mieux le devoir d'être juste, et le plaisir d'être innocent. Cette dernière réflexion, et les belles mains d'Yseult le déterminèrent. Il lui donna la sienne. Mais l'amour punit toujours une infidélité. *Tristan se couche avecques Yseult sa femme. Le luminaire ardoit* (1) *si cler, que Tristan pouvoit bien veoir la beauté de Yseult; elle avoit la bouche vermeille et tendre, yeulx pers rians, les sourcils bruns et bien assis, la face clere et vermeille comme une rose à l'aube du iour. Sy Tristan la baise et l'acolle : mais quant il lui souvient de Yseult de Cornouailles, sy a toute perdue la voulonté du surplus. Cette Yseult est devant lui, et l'aultre est en Cornouailles qui lui deffent que à l'aultre Yseult ne fasse nul riens que à villeinie lui tourne. Ainsy demeure Tristan avec sa femme; et elle qui d'acoller et de baiser ne savait riens, se endort entre les bras de Tristan; et Tristan aussy d'aultre part se endort entre les bras de Yseult jusques au lendemain, que les dames et damoiselles vinrent veoir Yseult et Tristan. Tristan se leve, puis vient au palais.*

Tristan modeste et prudent n'informe personne de ces détails. Yseult plus innocente ne se plaint point d'un outrage qu'elle ignore. Gouver-

(1) Brûlait.

nail, qui n'est informé de rien, croit avec plaisir qu'une belle femme fera oublier une maîtresse encore plus belle. Tristan resta un an à la cour du roi son beau-père. L'ignorance d'Yseult ne fut pas plus éclairée, et toutes les nuits que son mari passa près d'elle ressemblèrent à la première.

Les nouvelles du mariage de Tristan arrivent enfin à Cornouailles. Le roi Marc, enchanté de l'apprendre, court avec une maligne joie l'annoncer à sa femme. La malheureuse Yseult ne peut cacher sa douleur. Elle s'enferme avec Brangien, et s'écrie en versant des larmes : *Haa! Tristan, avez vous prins le cueur de trahir celle qui plus vous aymoit que soy mesme? Puisqu'il est ainsy, que ie veois que tous ont ioye de leurs amours, et moy en suis du tout chetive et en douleur, ie prie à Dieu qu'il me envoye bientôst la mort.*

Yseult, dans son désespoir, se souvient de l'amitié qui l'unit à la reine Genièvre. Cette reine aimait Lancelot du Lac aussi tendrement qu'Yseult aimait Tristan; et le grand roi Artus, ce souverain de tant de royaumes, ce preux chevalier, digne chef de ceux de la Table ronde, ce grand Artus, il faut l'avouer, partageait le sort du petit roi de Cornouailles. Yseult le savait bien; et l'on sait aussi que rien n'est plus consolant et plus commun que les confidences que de jolies femmes aiment à se faire entre elles, dans la situation où elles se trouvaient l'une et l'autre.

Yseult écrit à Genièvre une longue lettre tracée d'une main tremblante, et presque effacée par ses larmes. Elle lui parle de l'excès de son amour pour Tristan, de ce qu'elle a souffert pour lui, de sa cruelle infidélité, du désespoir où elle est: elle finit par lui demander conseil.

On croira sans peine que la reine Genièvre ne perd pas un moment pour faire confidence à Lancelot des plaintes d'Yseult, de l'infidélité de Tristan, dont elle lui peint toute l'horreur avec la force qu'une amante doit porter dans un pareil récit. Lancelot n'a garde de ne pas l'assurer de l'indignation qu'il a contre Tristan, du projet qu'il fait et du desir qu'il a de punir une pareille félonie. Son courroux s'apaise cependant un peu, en apprenant, par un chevalier de la Petite-Bretagne, que Tristan, mélancolique, rêveur, et presque malade, est parti de la cour du roi Houël, et s'est séparé d'Yseult-aux-blanches-mains, pour retourner à la quête des aventures. Lancelot s'imagine sans peine qu'il se repent de son infidélité.

En effet, Tristan, plus rempli que jamais de son amour pour Yseult-la-Blonde (c'est ainsi que nos romanciers distinguent la première de la seconde), avait fait faire un esquif, sous prétexte de s'amuser à pêcher, mais bien pour s'en servir à passer dans le royaume de Cornouailles.

Un jour qu'il était entré dans cet esquif avec

sa femme et Phérédin son beau-frère, ils s'amusaient à pêcher, à peu de distance du bord; un vent furieux les éloigne subitement de la côte, les porte en pleine mer, les rend le jouet des flots pendant trois jours, et finit par porter et briser l'esquif contre des rochers qui bordaient une contrée qui leur était inconnue. Ils se sauvent; ils pénètrent dans le pays; ils rencontrent un chevalier à pied et désarmé, qui les exhorte à ne pas aller plus loin. Il leur apprend qu'ils sont sur les terres de Nabon-le-Noir, le plus redoutable et le plus méchant de tous les hommes. Il ajoute que, s'étant exposé témérairement à le combattre, il est devenu son esclave, et n'a plus d'espérance de sortir de ses fers.

Tristan lui jure qu'il le délivrera, l'envisage, croit le reconnaître, le reconnaît en effet, et se met à sourire. C'était Ségurades, chevalier de Cornouailles, dont la femme avait autrefois partagé ses faveurs entre le roi Marc et Tristan (1). Ségurades l'envisage à son tour, le reconnaît et lui dit : *Tristan, vous estes l'homme à qui ie veuil plus de mal, et savez bien la raison pour quoy; mais ie vous pardone, car à la male aventure estes vous icy venu; et ie ne cherche d'aultre vengement.* Vous avez raison, répondit Tristan : cette sorte de vengeance est digne d'un Cornouaillais;

---

(1) Cette histoire est racontée tout au long dans les premières pages du roman, mais nous avons cru devoir la supprimer.

cependant j'ose espérer que celui qui délivra votre royaume du tribut de l'Irlande pourra réussir à vous rendre la liberté.

Ségurades avait un bon cœur; et, consolé des légers malheurs si communs à ses compatriotes, il ne voit plus que la générosité de Tristan, lui demande pardon, s'offre à lui servir de guide, et le mène, lui et sa compagnie, passer la nuit chez la veuve d'un chevalier.

Cette dame les reçut avec grand plaisir, leur rendit beaucoup d'honneurs, les conduisit à sa chapelle, où un tombeau les surprit par sa richesse et sa beauté. Hélas! dit-elle, c'est le tombeau d'un de mes parents, nouveau chevalier de la Table ronde, nommé Merion-le-Petit, que le méchant et cruel Nabon tua en trahison. Nous l'avons enterré, armé de pied en cap, à la manière des chevaliers du royaume de Logres, avec un chapelet de perles sur la tête, comme étant jeune chevalier.

Yseult et Tristan passèrent le reste du jour chez la dame, et furent réveillés le lendemain par le son d'un cor : on publiait une fête que le géant allait donner; et, pour la rendre plus brillante, on enjoignait à tous les vassaux de s'y trouver, sous peine de mort. Tristan n'avait ni cheval, ni armes. Il part à pied avec Yseult, Ségurades, Phérédin et la dame. Ils arrivent dans une plaine, sous le château de Nabon, et voient que le géant, qui se croyait l'homme le plus redou-

table à l'escrime, a partagé les chevaliers qu'il tient prisonniers en deux troupes. L'une était composée des chevaliers de Norgales, l'autre l'était de ceux du royaume de Logres. Un jeune prince de ce royaume, nommé l'Amoral de Gales, et compagnon de la Table ronde, se présente en ce moment, et se joint à la troupe des chevaliers de Logres : *Bon ! faict Nabon-le-Noir, vecy un serf de plus.* L'Amoral armé d'un écu et d'un bâton propre à l'escrime, ainsi que tous les autres combattants l'étaient, se présente, et nul chevalier de Norgales ne peut tenir contre son adresse. Nabon le trouve digne d'éprouver la sienne; il descend, s'arme d'un écu et d'un bâton d'escrime, attaque l'Amoral de Gales, le met bientôt hors d'état de se défendre, et se plaint tout haut de ne pouvoir trouver personne en état de le combattre. Tristan, qui s'était tenu tranquille jusqu'alors, dit à Ségurades : Il est temps que je me présente; j'espère, dans le combat, me conduire de façon à pouvoir tuer Nabon; et dès que vous le verrez tomber, criez aux deux partis *à la rescousse* (1)!

Tristan se présente aussitôt, et se saisit du bâton d'escrime du malheureux l'Amoral. Les deux partis admirent sa riche taille et sa beauté. Nabon

(1) Liberté. *Rescousse*, mot gaulois très énergique qui n'a point été remplacé, pour dire, en un seul mot, reprendre celui qui a été pris; il s'est conservé parmi les marins.

le juge un adversaire digne de lui; il l'attaque à coups précipités. Tristan les pare tous avec adresse, feint de les éviter, et n'en porte que de mal assurés. Nabon combat pendant une heure; et, surpris de l'adresse de son adversaire, il s'arrête et s'écrie: Qui es-tu donc toi qui montres tant d'adresse à parer mes coups, et si peu de courage pour m'en porter? Je suis Tristan de Léonais, lui dit-il, fils de Méliadus, et neveu du roi Marc. *Haa! tant mieulx*, dit Nabon, *car touiours portay hayne à ta mesgnie* (1), *à la mort ores es tu venu : Tristan, je te deffie.* C'est ce que Tristan desirait; il accepte le défi, pare encore quelques coups: mais bientôt le combat change; il en porte à son tour, étonne Nabon, le serre de près, prend son temps, et d'un coup portant à plein sur la tête, il le renverse mort. Sur-le-champ il saisit un des gardes de Nabon, s'empare de son épée, et Ségurades et lui crient : *A la rescousse!*

Tous les chevaliers prisonniers qui composaient les deux partis viennent baiser les mains du héros qui les délivre; les vassaux malheureux de Nabon voient qu'ils cessent de l'être, et offrent tous de lui rendre foi et hommage; Tristan les refuse; et, plein d'admiration pour la valeur de l'Amoral de Gales, à qui la force seule avait manqué, il le propose aux sujets de Nabon qui *l'eslisent à seigneur tout d'une voix.* Mais l'Amoral les refuse

---

(1) Famille.

aussi. Tristan crut alors trouver une bonne occasion de réparer ses anciens torts envers le pauvre Ségurades : il voit la couronne de comte que portait Nabon, sur un tabouret de velours, il se la fait apporter; il appelle Ségurades, et la lui met sur la tête. Ségurades s'agenouille, met ses mains dans les siennes, *luy preste hommage lige*, *se declare homme à Tristan.*

Nous avons cru devoir rapporter tout cet évènement, parcequ'il peint l'ancienne tyrannie de quelques grands vassaux, et les coutumes injustes qu'ils établissaient par la force. Il instruit aussi du caractère des fêtes militaires, et des mœurs de ce temps.

L'auteur raconte ensuite, fort au long, les aventures qui arrivent à l'Amoral de Gales; mais nous ne pouvons perdre de vue l'aimable et brave Tristan; et nous croyons devoir en venir aux évènements qui l'intéressent. Nous avouons, cependant au lecteur que c'est avec bien du regret que nous passons sous silence les aventures d'un certain *varlet à la cotte mal taillee*, et celle d'une demoiselle assez mauvaise plaisante, dont les *gaberies* sont souvent très fines et d'un très bon ton. Ce varlet à la cotte mal taillée est fils de roi, frère de Dinadam, dont nous parlerons dans la suite; son surnom lui vient de ce qu'il porte constamment les vêtements percés et délabrés, dans lesquels son père a été assassiné, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de venger sa mort.

Tristan et la belle Yseult-aux-mains-blanches repassent la mer, et retournent dans la Petite-Bretagne; ils restent encore quelque temps à la cour du roi Houël. Plein de son amour, et ne pouvant résister plus long-temps au plaisir de parler de ce qu'il aime, il ouvre son cœur à son beau-frère Phérédin; il avoue que, maîtrisé par la plus vive des passions, et par le *boire amoureux*, il n'a pu surmonter l'attrait enchanteur qui l'attache à Yseult-la-Blonde, dont il lui fait un portrait si charmant, si séducteur, que de ce moment Phérédin desire de trouver l'occasion de la voir.

Quelque temps après, une femme enveloppée d'un voile vient à la cour d'Houël, épie le moment de trouver Tristan seul, l'aborde sans se découvrir, et ne lui dit que ces mots: *Haa, Tristan, Dieu vous garde.* Tristan reconnaît cette voix: c'était celle de la fidèle Brangien; il lève son voile, l'embrasse, fond en larmes, et lui demande *comment sa dame se faict. Maulvaisement,* dit-elle, *elle n'a ne bien ne ioye depuis qu'elle sçait que vous avez femme espousee, ne aura iamais tant qu'elle vous voye; et vecy une lettre qu'elle vous envoye. Tristan print la lettre, et quand il veit le scel, si le commence à baiser tout en pleurant, puis l'ouvre.*

« Amy doulx et chier amy. O!.... tost venez,
« venez sans demeure; acourez, amy, ou soyez
« seur que male vie et mort desire la royne Yseult,
« l'amour de Tristan. »

Quelle est l'ame sensible qui ne reconnaîtra pas le cri du cœur dans cette lettre? O vous qui méritâtes d'en recevoir d'aussi pleines de tendresse et de candeur, soyez aussi touchés des peines de la belle Yseult, que le brave et fidèle Tristan le fut en la lisant!

Il feint, près du roi Houël, que Brangien lui a apporté des nouvelles du Léonais, où sa présence est nécessaire. Brangien est reçue dans le palais avec honneur : Yseult-aux-blanches-mains la caresse; Brangien gagne sa confiance, la questionne, et juge, par ses réponses pleines d'innocence et de simplicité, que Tristan ne fut qu'à moitié coupable. Tristan propose au roi Houël d'emmener Phérédin en Léonais; tous deux pressent leur départ. Ils s'embarquent avec Brangien; le vent leur est favorable, mais il change bientôt. Une tempête s'élève, et jette le vaisseau sur les côtes de la Grande-Bretagne.

Ils débarquent, ils entrent dans une grande forêt. Le son d'une petite cloche les avertit qu'ils pourront y trouver quelques habitants; ils y volent, et trouvent un hermite qui leur apprend qu'ils sont dans le royaume de Logres, et dans la forêt d'Arnantes, où la demoiselle du Lac, ingrate envers Merlin qui l'adorait, et qui l'avait rendue aussi savante que lui-même dans son art, l'avait surpris endormi, l'avait enchanté, et ne lui avait laissé que la voix sous une tombe inaccessible à ceux qui l'auraient pu secourir. Cette

demoiselle du Lac, éprise ensuite d'amour pour le grand roi Artus, avait trouvé le moyen de l'attirer dans cette forêt, où, par ses enchantements, elle le retenait et lui avait ôté la mémoire. L'hermite leur apprit encore que tous les chevaliers de la Table ronde étaient partis de Cramalot pour aller à la quête d'Artus, et que nul pays de la terre n'était aussi fécond en grandes et surprenantes aventures que la forêt d'Arnantes.

C'en fut assez pour animer Tristan à les chercher. La première rencontre qu'il fit fut celle de l'Amoral de Gales, avec lequel il combattit, sans qu'ils se reconnussent. Mais le combat furieux qu'ils eurent ensemble se termina par leur inspirer une estime réciproque pour leur haute valeur. Ils s'arrêtèrent et se reconnurent : ils marchent ensemble, ils arrivent sur le bord d'une fontaine qu'ombrageait un grand sycomore; ils y voient bientôt arriver *une beste, la plus merveilleuse qu'ils veissent oneques: elle avoit pieds et cuisses de cerf, queue de lyon, corps de leopard et teste de serpent; issoit de cette teste un glatissement* (1) *si grant, comme si vingt braques y glatissoient.*

Le célèbre chevalier sarrasin, Palamède, semblait être attaché par un enchantement à poursuivre sans cesse cette bête; il était même connu sous le nom du chevalier à la bête glatissante.

(1) Aboiement.

L'Amoral et Tristan ne tardent pas à le voir arriver; ils l'arrêtent, joûtent avec lui : Palamède les renverse tous les deux, et se remet à la poursuite de sa bête.

Tristan se sépare quelque temps de l'Amoral de Gales, qui rencontre Méléagant, brave chevalier. L'Amoral, amoureux de la reine d'Orcanie, loue sa beauté comme la première de l'univers. Méléagant, amant malheureux de la reine Genièvre, n'en était pas moins jaloux de la gloire de cette reine : il se bat; et sur ces entrefaites arrive le redoutable Lancelot du Lac, amant aussi fortuné de la belle Genièvre, que Méléagant en était maltraité; il force ce dernier à lui céder un combat intéressant pour la gloire de celle qu'il aime : il attaque l'Amoral qui se bat en retraite, et ne fait que parer les coups. Lancelot presse l'Amoral avec tant de furie, que ce dernier est forcé de se faire reconnaître comme un des compagnons de la Table ronde, et de se nommer. Lancelot, aussi courtois que brave, embrasse l'Amoral : et nous regrettons de ne pouvoir rapporter leurs expressions; on y verrait avec quelle noblesse et quelle galanterie même ces chevaliers se traitaient entre eux. Il est aisé de croire que Luces du Gua, homme de qualité et brave chevalier, fait parler les héros de ce roman comme il eût parlé lui-même; nous devons bien cette louange au plaisir que nous recevons de sa narration et de son style, bien noble et bien énergique pour le temps où il écrivait.

L'Amoral apprend à Lancelot qu'il est dans la compagnie de Tristan; et Lancelot desire vivement de voir un chevalier qu'il connaît déja par ses hauts faits et son amour pour la belle Yseult; il s'occupe de le trouver comme de la quête du roi Artus. Tristan s'était enfoncé dans la forêt, et partageait avec les chevaliers de la Table ronde la quête de ce roi. Il rencontre dans la forêt Treu, son sénéchal, qui lui demande quel est son pays. Tristan se donne pour être de Cornouailles; et Treu ne perd pas cette occasion de *gaber*, et de se moquer de Tristan, les chevaliers de Cornouailles étant généralement très peu considérés.

Tristan se plaît à laisser quelque temps Treu dans son erreur; il la confirme même par ses propos : il se trouve quelques autres chevaliers, avec lesquels Tristan refuse de jouter. Ils vont tous ensemble coucher dans une abbaye, où le bon Tristan se laisse *gaber* plus que jamais. Le lendemain le sénéchal donne le mot à ses compagnons, pour aller attendre le chevalier de Cornouailles dans une route au sortir de l'abbaye, et se donner l'amusement de la frayeur qu'ils lui causeront quand ils lui proposeront de jouter. Tristan se trouve seul le matin; il s'arme, il part pour continuer sa quête; il rencontre bientôt l'avantageux sénéchal, et trois autres chevaliers de la maison du roi Artus; ils lui proposent de jouter: il s'en défend long-temps par des propos timides; il feint enfin de prendre son parti. Il

joute, et, sans rompre sa lance, il les renverse tous les quatre, homme et cheval, et les quitte, en leur criant de se souvenir du *pauvre couard, chevalier de Cornouailles.*

Tristan, peu de moments après, rencontre une demoiselle qui s'écrie : Ah! sire, accourez pour vous opposer à la plus cruelle trahison. Tristan vole à son secours ; mais la demoiselle connaissant, à la forme de ses armes, qu'il est du royaume de Cornouailles, lui tient quelques propos insultants sur le peu de confiance qu'elle a dans son secours. Cependant ils arrivent ensemble près d'une tour et d'un grand pin ; ils voient un puissant chevalier que trois autres ont porté à terre, et dont ils veulent arracher *le heaume* (1) pour lui couper la tête : ils voient aussi trois autres chevaliers sur la poussière. Tristan vole au secours de l'oppressé, et tue du premier coup l'un des trois qui voulaient le faire périr. Le chevalier se relève, et sacrifie à sa vengeance l'un de ceux qui restent, pendant que Tristan fait voler la tête au troisième. Le chevalier vengé lève alors la visière de son casque ; une longue barbe blanche tombe sur sa poitrine. La majesté et l'air respectable de ce chevalier fait soupçonner à Tristan que c'est le roi Artus ; ce prince le lui confirme. Tristan veut se jeter à ses genoux ; mais Artus le reçoit dans ses bras : et demande en vain à Tristan son

(1) Le casque.

nom et son pays. Dans ce moment, la demoiselle qui avait amené Tristan s'élance sur Artus, et lui arrache son anneau. Elle se saisit d'une épée qu'elle ramasse; elle court après une autre demoiselle qui fuyait ayant vu les chevaliers morts, et elle lui coupe la tête; c'était la fin de l'enchantement d'Artus. La demoiselle mise à mort appartenait à la demoiselle du Lac. Artus, ayant recouvré la raison et la mémoire, offre à Tristan de l'emmener à sa cour, et de l'élever aux plus grandes dignités; mais Tristan persiste à le refuser, et à ne se point faire connaître. Il lui promet seulement de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains de quelque chevalier.

Peu de temps après, Artus voit arriver Hector Desmares, frère de Lancelot. Artus dit à Tristan qu'Hector est le plus fort et le plus adroit de toute sa maison à la joute. Tristan aussitôt court contre lui, lui fait vider les arçons; et pendant qu'Hector se relève : Sire, dit Tristan, je vous laisse avec un bon et brave chevalier, et je pars. Artus et Hector Desmares admirent sa force et sa valeur, et en font l'éloge devant toute la cour, à Cramalot, où ce prince arrive le même jour.

Tristan, après avoir quitté le roi Artus, retrouve l'Amoral de Gales; il le prie de ne le faire connaître à la cour du roi Artus que du seul Lancelot du Lac, dont il desire vivement l'estime et l'amitié.

Notre héros se rembarque avec Phérédin. Ils

arrivent dans le royaume de Cornouailles. Brangien le conduit dans un château fort, appartenant à Dinas, sénéchal de Cornouailles, qui reçoit Tristan avec la joie la plus vive, et qui lui promet, non-seulement de le tenir caché, mais de lui prêter son secours, en cas de violence. L'auteur dit même qu'il lui fit, tout bas, une promesse encore plus touchante, celle de lui procurer un rendez-vous secret avec la reine Yseult.

Phérédin, qui n'était point connu, va librement à la cour du roi; il voit la belle Yseult. Nul cœur ne pouvait résister à ses charmes. Celui de Phérédin est frappé d'un trait qu'il ne peut arracher, et qui doit lui coûter la vie. Il revient près de Tristan, lui cache son amour; mais, trop sûr que son ami est aimé, son cœur se serre; il tombe malade, et bientôt, se croyant près de sa fin, il ne peut s'empêcher d'écrire à la belle Yseult, et de lui apprendre qu'il meurt d'amour pour elle.

La bonne Yseult, dans un moment de pitié pour l'ami de Tristan, lui fait une réponse douce et honnête qui lui rend la vie. Peu de jours après, Tristan trouve cette lettre. La jalousie la plus terrible s'empare de son ame; il veut tuer Phérédin qui s'échappe; il monte à cheval, court la forêt pendant deux jours sans s'arrêter. Il arrive au bord d'une fontaine; il descend, se livre à son désespoir, *et s'abysme en un penser si profond, que ores riens l'en detourner ne peut.*

Il reste, pendant plusieurs jours, dans cet état,

sans prendre aucune nourriture, défiguré et noirci par le soleil. Il touchait presque à son dernier moment, lorsqu'une demoiselle le trouve dans cette situation, le reconnaît, et s'attendrit sur son sort. Elle le tire doucement par le bras, à plusieurs reprises. Tristan revient un moment à lui : *Haa, damoiselle*, dit-il, *m'estes bien dure, et villeinie me faictes, en me tirant de mon penser.* Il y retombe aussitôt, et de nouveaux efforts pour le faire revenir à lui sont absolument inutiles.

La demoiselle plus attendrie encore imagine que Tristan, qu'elle connaît pour aimer la musique, et jouer supérieurement de la harpe, pourra revenir de cet état, en entendant le son de la sienne. Elle court la chercher. Tristan sort de sa profonde rêverie; ses larmes commencent à couler, sa respiration devient plus libre; il tend une main languissante : *Ah, damoiselle, qui venez pour me reconforter, n'ouistes vous iamais le lay* (1) *de mort?... Non, sire, faict elle... O ie le cuyde voirement* (2). *Mais ores le allez ouyr, se me baillez votre herpe.*

La demoiselle la lui présente. Il la prend, l'accorde, et commence ainsi son lay, qu'à tous moments ses sanglots interrompent (3).

---

(1) Chanson.

(2) Je le crois bien.

(3) En donnant cette chanson touchante, écrite dans le roman, nous ne changeons que peu de mots pour la rendre plus

Je fis jadis chansons et lays,
Amour rendait mes chants parfaits;
Mais à présent mon art ne mets
Qu'à faire ouïr tous mes regrets.

Amour, charmante fantaisie,
Toi que j'ai constamment suivie,
Toi qui donnes à tous la vie,
Ah! c'est toi qui me l'as ravie!

D'amour ainsi m'est advenu,
Comme à celui qui a tenu
En son sein le serpent tout nu,
Et puis en est à mort venu.

En ma dernière heure te prie,
Yseult, ô ma douce ennemie,
Toi qui jadis me fus amie,
Après ma mort, las! ne m'oublie.

Lorsqu'en terre serai gisant,
Sur ma tombe on ira lisant:
« Oncques personne n'aima tant
« Comme Tristan; si meurt pourtant. »

Fleur de noble chevalerie,
Lancelot, dont la courtoisie
A tant de valeur est unie,
Satisfais ma dernière envie.

Je te lègue lance et harnois;
Mais en combats comme en tournois,

---

intelligible, et nous avons cru devoir saisir ce moment pour donner une idée de la poésie ancienne.

Noble ami, dans tous tes exploits,
D'Yseult fais respecter les lois.

Toi, Dieu puissant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme
Que celle dont j'ards (1) pour ma dame;
Donne sauvement à mon ame.

Tristan finit ainsi son lay de mort. Il l'écrivit en le baignant de ses larmes; il le remit à la demoiselle, en la conjurant de le présenter à Yseult, et de ne le laisser connaître qu'à Lancelot du Lac.

Pendant ce temps, la reine Yseult se désespérait du départ de Tristan. Elle apprend que c'est la fatale lettre qu'elle écrivit à Phérédin, qui cause son état affreux. Innocente, mais désespérée du cruel effet de cette lettre, elle en écrit une seconde à Phérédin, par laquelle elle lui défend de paraître jamais à ses yeux. Le malheureux obéit à cet arrêt. Il s'enfonce dans la forêt, et meurt de douleur et d'amour dans un hermitage

Yseult envoie sa fidèle Brangien pour chercher Tristan, le détromper, et le lui ramener. Celle-ci le cherche vainement; il s'était enfoncé dans le plus épais du bois. Maigre et défiguré, sa raison ne revenait que pendant quelques instants, et lorsque la demoiselle qui avait juré de ne le point quitter lui jouait quelques airs de harpe, et le forçait à prendre quelque nourriture. Lui-même

---

(1) Je brûle.

alors prenait quelquefois cet instrument consolateur. Ses chants étaient alternatifs. Dans son dépit, il maudissait l'amour comme l'auteur de tous ses maux; mais bientôt, se souvenant des moments heureux passés près d'Yseult, il se repentait d'avoir blasphémé le dieu qui l'avait comblé de faveurs. Il le comparait à la rose, dont les épines n'empêchent pas qu'on ne desire et qu'on ne cherche sa vue et son doux parfum. Il le comparait encore au beau matin qui fait épanouir les fleurs, et dont la douce et vive lumière excite les oiseaux à chanter leurs amours, mais qui souvent est suivi d'un orage. Ce changement, hélas! le faisait aussitôt souvenir de celui d'Yseult; il retombait alors dans sa noire mélancolie.

Pendant la quête que Brangien faisait de Tristan, la reine Yseult, de son côté, formait aussi les plus tendres plaintes. Aussi habile que Tristan dans l'art de faire parler une harpe, aussi pleine de son amour, souvent elle unissait sa voix aux sons tendres et harmonieux de cet instrument.

Un jour le roi Marc entre doucement dans sa chambre. Elle chantait alors des couplets qu'elle venait de faire, sur un air nouveau. Uniquement occupée de l'objet qui l'anime, elle n'aperçoit point le roi. Voici les vers que lui inspire l'amour:

Ma voix n'a plus qu'accents piteux,
Ma harpe que sons langoureux;
Dieu d'amour, les chants gracieux
Sont faits pour les amants heureux.

Près de toi que j'étais joyeuse!
Soupirant ma flamme amoureuse,
Ma voix était mélodieuse,
Ma harpe plus harmonieuse.

Jusque là le roi ne savait encore à qui ses regrets étaient adressés. Il se doutait bien que Tristan en était l'objet; mais son nom n'était pas prononcé. Il attendait, dans l'état le plus pénible à décrire, qu'Yseult dît un mot de plus. Elle reprit sa chanson:

Ah! loin de moi, mon cher Tristan,
Es-tu tranquille, es-tu content?
Pourrais-tu l'être un seul instant,
Loin de celle qui t'aime tant?

Gazons fleuris, chambrette obscure,
Témoins de tant douce aventure,
Quand de Tristan seul j'avais cure,
Soyez-le des maux que j'endure.

Le roi, trop convaincu et trop peu maître de lui pour se contraindre, se montre alors, et marque son courroux par ses regards furieux. Yseult qui le hait, qui souffre, qui ne craint plus rien à force de souffrir, n'est ni surprise de le voir, ni déconcertée en le voyant. Vous m'avez entendue, lui dit-elle; oui, j'aime Tristan. Sans doute qu'il n'est plus! sans doute qu'il est mort pour moi! Je ne veux point lui survivre. Un coup frappé par ma main finira bientôt mes peines.

On a bien raison de dire qu'il est un dieu pour les amants. Le bon roi sent son cœur se fendre de pitié pour Yseult; il craint qu'elle ne se donne la mort; il appelle Dinas, son sénéchal, qu'il savait être estimé de la reine; il la lui confie, et lui commande de veiller attentivement sur ses jours.

Dès que la reine fut libre, elle ouvrit son cœur à Dinas. Ah! cher Dinas, lui dit-elle, mon cher Tristan n'est plus; laisse-moi me donner la mort. Eh! madame, lui dit-il, quelle certitude en avez-vous? Et si Tristan nous est rendu, s'il apprend que vous avez sacrifié vos jours à l'opinion de sa mort et à votre amour, croyez-vous que cet amant fidèle et passionné puisse un instant vous survivre? Cette réflexion arrête Yseult et calme un peu son désespoir; mais il renaît peu de jours après. On apporte de fausses nouvelles de la mort de Tristan; Yseult s'échappe des bras de Dinas et de Brangien, court dans son cabinet, se saisit d'une épée que Tristan un soir y avait laissée; elle en appuie le pommeau, découvre son beau sein, et veut se jeter sur la pointe.

Heureusement le roi Marc, toujours amoureux d'elle, s'était caché dans le même cabinet, pour y jouir du plaisir d'entendre le son de sa voix; il l'arrête, la prend entre ses bras, appelle Dinas et Brangien, leur reproche le peu de soin qu'ils prennent d'elle, et la remet entre leurs mains.

Peu de jours après, un chevalier de cette cour,

qui devait la vie à Tristan, le rencontre dans la forêt du Morois, accompagné de la demoiselle à la harpe. Il le console, il lui peint si bien le désespoir qu'Yseult montre ouvertement de sa perte, que Tristan commence à ne la plus croire coupable; il revient entièrement à lui. Le passage du désespoir à l'espérance est toujours court pour un amant passionné. Tristan embrasse le chevalier, le conjure de voler à Cintageul, et d'apprendre à sa chère Yseult que Tristan respire encore et ne vit que pour l'adorer. Giglain (c'était le nom du chevalier) s'acquitte de cette commission avec prudence, et rend la vie à la reine.

Mais hélas! de fausses nouvelles arrivent peu de jours après le départ de Giglain, au malheureux Tristan. Il croit, plus que jamais, la belle Yseult infidèle; heureusement il n'a pas le temps de se tuer, car sur-le-champ il devient fou et furieux : il court les champs; la demoiselle le perd de vue; il arrache les arbres dans sa fureur; il combat tout nu contre un ours terrible, lui brise la tête contre une roche; il enlève des vivres à des pasteurs, les anéantit quand ils veulent s'opposer à sa rage.

Cependant cet état était alternatif : la raison lui revenait quelquefois, ou plutôt une sorte d'instinct. Il se servait alors de sa force pour secourir les malheureux, ou venger les opprimés. Ces mêmes pasteurs, touchés de son sort, s'intéressèrent à lui, le nourrirent, et lui dressèrent une cabane.

Un jour le géant Taullas, voisin du pays de Cornouailles, traversa la montagne, descendit dans la plaine, et, la ravageant, pénétra dans la forêt jusqu'à l'habitation des bergers. Il les attaque; ils crient à l'aide en s'enfuyant. Tristan sort de la cabane, casse un jeune pin, attaque le géant dont il évite les premiers coups, tombe sur lui, lui brise les cuisses. Le géant tombe; Tristan se saisit de son cimeterre, lui coupe la tête, et la donne aux pasteurs, qui courent à Cintageul et la présentent au roi Marc. Ce prince admire le courage du vainqueur de Taullas, le géant le plus redoutable de la Grande-Bretagne. Il est bien surpris lorsqu'il sait que c'est un fou qui l'a mis à mort; il monte à cheval, suivi de toute la cour, pour aller chercher le fou, que ni lui, ni personne de sa cour ne peut reconnaître. Après plusieurs actes nouveaux de folie, le roi Marc le persuade de se laisser conduire à Cintageul; *les enfans font la heurie aprez Tristan, en criant, au sot! au sot!* Tristan arrive dans la cour; Yseult paraît; il la voit, il fait un cri, baisse la tête, et la couvre de ses mains. Yseult reconnaît son amant, et ne peut cacher sa joie: le roi Marc le reconnaît enfin; mais, touché du sort de son neveu, il ne s'occupe, pour ce moment, que du soin de sa guérison.

La présence et les soins d'Yseult eurent bientôt rappelé la raison et la santé de Tristan. Il redevint plus beau, plus amoureux que jamais, et le

roi Marc sentit renaître toute sa jalousie. Le scélérat d'Andret ne perdait pas une occasion de l'augmenter. Épiant sans cesse deux jeunes amants qui s'adoraient, il lui fut facile de surprendre mille regards enflammés : cependant il ne put les veiller de si près, qu'ils ne trouvassent quelques moyens de se voir secrètement.

Dinas, le sénéchal, favorisait leurs amours : il avait des expédients merveilleux pour tromper la vigilance des surveillants; et, sous plusieurs déguisements, il conduisait quelquefois Tristan jusqu'aux genoux de la reine.

La joie la plus pure, la satisfaction la plus complète ayant succédé aux malheurs qu'Yseult avait essuyés, l'embonpoint, la fraîcheur avaient fait renaître les roses de son teint; les graces animaient et paraient sa figure, la gaîté la plus vive régnait dans ses discours. Andret le fit remarquer au roi de Cornouailles; ce prince adopta ses idées : plus tourmenté que jamais, il prit le parti de bannir Tristan de ses états, et lui fit jurer qu'il n'y rentrerait jamais sans sa permission.

On imagine sans peine quelle fut la douleur des deux amants. Le serment de s'aimer toujours ne put, sans doute, l'adoucir que faiblement. Les barons de Cornouailles se souvinrent de tout ce qu'ils devaient à Tristan. Ils reprochèrent au roi son ingratitude; mais un jaloux n'obéit qu'à la triste passion qui le dévore. Marc fut inflexible; et Tristan s'embarqua pour passer dans le royaume

de Logres, où il desirait de trouver Lancelot, et de se lier avec lui.

Tristan regarde en soupirant la côte dont il s'éloigne, et fait de nouveaux serments d'aimer Yseult jusqu'au dernier soupir. Le vent était favorable; en peu d'heures il aborde dans le royaume de Logres; il trouve un chevalier nommé Dinadam, frère du célèbre varlet à la cotte mal taillée: il joute avec lui, le renverse; il s'en fait un ami, dès qu'il lui dit son nom; et, ne connaissant point encore le pays de Logres, il marche de compagnie avec lui.

Ils arrivent à l'entrée d'un pont; deux chevaliers bretons, prêts à jouter, défendaient ce passage. Dinadam s'avance, et dit qu'ils sont deux chevaliers prêts à jouter. Je n'en vois qu'un, dit Hector Desmares, car l'un de vous deux porte des armes à la façon des gens de Cornouailles; et je ne tiens point pour chevaliers tous les lâches qui viennent de ce pays. Dinadam rapporte ce propos à Tristan, qui rit de la méprise. Dinadam se présente pour jouter; Boort, compagnon d'Hector, court contre lui, le renverse. Tristan se présente pour le venger, mais Boort et Hector Desmares le refusent. Il veut les y forcer; ils s'enfuient, en criant: *Haa! chevalier de Cornouailles, ne nous honnissez pas; à iamais le serions nous, si seulement nos armures touchees et souillees estoient par votre glaive.* Tristan rit sous son casque, et se plaît à poursuivre ces deux chevaliers, qu'il connaissait

pour être des plus renommés de la Table ronde. Les chevaliers l'évitaient toujours. Sur ces entrefaites arrivent de loin Driam et Bliombéris, tous deux compagnons d'Hector Desmares; Tristan court contre tous les deux, les renverse, part avec Dinadam, et laisse les quatre compagnons de la Table ronde très étonnés de voir deux des leurs renversés par un chevalier de Cornouailles. Ils se dirent entre eux qu'ils soupçonneraient que c'est le brave et renommé Tristan, s'ils ne savaient que l'amour le retient enchaîné près de la belle Yseult. Nous aurions peine à suivre Tristan dans tous les hauts faits d'armes qui le couvrent de gloire dans le royaume de Logres. Le pauvre Dinadam, souvent blessé près de lui, commence à se lasser beaucoup d'un pareil compagnon : il se plaint très plaisamment des dangers qu'il lui fait courir; et quoique cette plaisanterie soit fort longue dans le roman, on la trouve agréable, et l'on s'attendrit pour Dinadam, qui n'est pas aussi vigoureux que brave, et qui, se trouvant toujours battu près de Tristan qui renverse tous ses adversaires, prend enfin le parti de se séparer de lui. Tristan apprend que la demoiselle du Lac, qui déteste Lancelot, a fait dresser une embuscade de trente chevaliers pour assassiner ce preux et redoutable chevalier; il prévient Lancelot, court au lieu désigné pour l'embuscade, et défait les trente chevaliers. Il se bat contre Palamède sur la fin d'un jour, jusqu'à ce que la nuit les

sépare. Tous les chevaliers témoins des exploits de Tristan vont au-devant de Lancelot, et lui disent avec étonnement qu'un chevalier de Cornouailles les a tous battus, et qu'il a défait l'embuscade qui lui était préparée. Lancelot ne s'y méprend pas; il les assure que ce ne peut être que le brave Tristan de Léonais; et de ce moment il le cherche avec empressement.

Cependant Yseult, éloignée de son cher Tristan, passait ses jours dans la langueur et dans les plaintes. Elle ne peut résister long-temps au desir de savoir de ses nouvelles; elle lui écrit, et fait partir secrètement pour le royaume de Logres une de ses demoiselles, nièce de sa fidèle Brangien. Arrivée dans ce royaume, la messagère d'Yseult cherche vainement Tristan, rencontre Palamède qui la reconnaît, et lui demande des nouvelles de la cour de Cornouailles. Il apprend d'elle que Tristan en est banni pour toujours; et Palamède sent une secrète joie en pensant que son rival est éloigné de celle qu'il aime.

Un jour que Tristan s'était long-temps échauffé vainement à poursuivre un chevalier nommé Bréhus-sans-pitié, il descend près d'une fontaine, se rafraîchit et s'endort. La demoiselle d'Yseult arrive près de la même fontaine; elle reconnaît le beau Passebreul, cheval de Tristan; elle voit ce chevalier endormi, maigre et pâle; elle juge aisément des peines qu'il souffre depuis qu'il est séparé d'Yseult. Elle le réveille, lui remet la lettre

dont elle est chargée; et Tristan jouit de ce plaisir si doux que les vrais amants goûtent à parler de ce qu'ils aiment. Il prie la demoiselle de différer son départ, jusqu'après le magnifique tournoi que le roi Artus avait fait préparer près de Cramalot; il conduit la demoiselle chez Persides, bon et loyal chevalier, qui les reçoit avec honneur. Le lendemain Persides et Tristan montent à cheval; ils trouvent un chevalier que Persides défie. Ce chevalier court sur Persides, l'abat; et voyant plus loin Tristan qui était dans le dessein de joûter avec lui, il court avec vitesse sur lui. Tristan distrait dans ce moment ne s'était point préparé; sa lance même n'était pas en arrêt. Le chevalier inconnu le porte facilement par terre, et poursuit son chemin assez vite pour que Tristan n'ait que le temps de remarquer ses armes. Dinadam arrive en ce moment; et quoiqu'il aimât beaucoup Tristan, il ne perd pas cette occasion de le *gaber* très plaisamment, et lui apprend que le maître des joutes qui vient de lui donner cette leçon est Palamède.

Tristan fut plus en colère encore, en apprenant que celui qui l'avait abattu par surprise était le rival qu'il détestait, quoiqu'il l'estimât; il se promit bien de se venger, et de le combattre dès qu'il pourrait le rejoindre.

Tristan conduit la demoiselle d'Yseult au tournoi, et la fait placer dans les balcons des dames de la reine Genièvre. Il entre ensuite au tournoi;

rien ne peut résister à sa force et à sa valeur : Lancelot l'admire; et par un secret pressentiment ne veut point disputer à ce preux chevalier l'honneur et le prix du tournoi, pendant lequel Tristan abat deux fois Palamède, sans oser porter plus loin sa vengeance, les lois du tournoi ne permettant aucun combat à outrance pour venger ses querelles particulières.

Artus descend de son balcon pour chercher et embrasser le vainqueur; mais l'amoureux et modeste Tristan, content d'avoir remporté le prix en présence de la demoiselle d'Yseult, s'échappe avec elle, et disparaît.

A peine était-il rentré dans son pavillon, qu'un écuyer l'avertit qu'il vient de voir sur le bord d'une fontaine un chevalier abymé dans la douleur, poussant les cris et les plaintes les plus touchantes. Il y court; il y trouve Palamède son ennemi mortel, et il ne s'occupe qu'à le secourir. Palamède, qui ne le reconnaît pas, lui parle de ses malheurs, de la cruauté d'Yseult, du bonheur de Tristan auquel sa générosité lui fait donner toutes les louanges qu'il mérite. Tristan l'emmène à son pavillon, cherche à le distraire de sa douleur, soupe avec lui, et lui fait préparer un lit près du sien.

C'est ainsi que ces chevaliers braves et loyaux se traitaient autrefois entre eux; et telles étaient les leçons de générosité que l'auteur de ce roman donnait à la jeune noblesse. Le roman de Tristan

de Léonais semble fait pour l'instruire et pour l'élever aux vertus qui peuvent seules donner la vraie supériorité, qu'on ne doit qu'à ses sentiments.

Le lendemain, le tournoi recommence. Tristan s'y rend couvert d'armes différentes de celles de la veille, pour n'être point reconnu; mais il l'est bientôt par les grands coups qu'il porte. Artus et la belle Genièvre ne doutent plus que ce ne soit le même chevalier vainqueur dans la première journée. La haute valeur d'Artus en est émue. Après Lancelot du Lac et Gaalard, ce grand roi passait pour être le meilleur chevalier de la Table ronde; il va s'armer en secret, vient sous de simples armes au tournoi; il joute contre Tristan qu'il ébranle, et Tristan qui ne le connaît pas lui fait vider les arçons. Artus se relève; et, content d'avoir éprouvé Tristan, il fait part à Lancelot de son aventure, et l'engage à soutenir l'honneur de la Table ronde contre ce chevalier inconnu. Lancelot, pressé par ce monarque, s'élance contre Tristan, dont la lance s'était brisée dans le tournoi; mais la règle de ces sortes de combats était que le chevalier, après avoir brisé sa lance, devait combattre avec son épée, et ne pouvait pas refuser de présenter son écu à la lance du chevalier qui l'avait conservée. Il attend Lancelot, dont le coup de lance terrible ne peut l'ébranler. Lancelot perce son écu, le blesse au côté gauche; le bois se brise, et le fer reste enfoncé dans

la blessure. Il frappe à son tour Lancelot sur son casque, qui est fendu par ce coup terrible. Lancelot est blessé légèrement; son sang qui coule l'aveugle un moment. Tristan qui le croit blessé mortellement sort du tournoi; et Lancelot dit au roi Artus que, depuis qu'il existe, il n'a jamais reçu de coup si terrible.

Tristan court à Gouvernail, qui retire le fer de sa blessure; il la bande, et Tristan ne s'en ressent presque plus. Dinadam arrive, et prend encore cette occasion pour l'accabler de mauvaises plaisanteries : mais Palamède et Gahériet l'en corrigent par une joute où il est battu; et à peine est-il relevé, qu'il se voit vengé par Tristan qui les abat tous deux. Dinadam se console de ses accidents ordinaires, en donnant la main aux deux chevaliers pour les aider à se relever, et en les *gabant* encore plus vivement qu'il n'a *gabé* son ami.

Tristan ne tarda pas à se rendre dans son pavillon; mais le roi Artus, de l'aveu de tous les chevaliers de la Table ronde, lui décernait encore le prix de cette seconde journée, lorsque Dinadam parut. On savait qu'il avait passé la nuit avec le chevalier inconnu. Artus le pressa si fort que Dinadam avoua que le même chevalier avait remporté le prix des deux journées. Il finit par confirmer les soupçons de Lancelot du Lac, en les assurant que ce brave chevalier était Tristan de Léonais, le neveu du roi Marc.

Artus qui desirait couronner sa haute valeur, et qui savait que le roi Marc avait eu l'ingratitude de le bannir, voulut saisir cette occasion de l'attacher à sa maison ; et tous les chevaliers de la Table ronde s'écriant par acclamation *qu'oncques plus deigne et plus preux compaignon avoir ne pouvoient,* ils jurèrent tous au roi Artus d'aller à la quête de Tristan, et de ne revenir d'un an dans sa cour, jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé pour l'amener, et pour l'élire. La reine Genièvre, qui sait que Tristan est sorti blessé du tournoi, avec une demoiselle inconnue, envoie à son pavillon quelques chevaliers, qui trouvent la demoiselle seule et en pleurs; car Tristan, de peur d'être connu, venait de se séparer d'elle.

On amène cette demoiselle à la belle Genièvre, qui lui parle de la double victoire que Tristan vient de remporter, et de la certitude qu'il est reconnu. La demoiselle ne s'obstine point à détourner les soupçons; et Genièvre, qui ne doute pas qu'elle ne soit envoyée par Yseult, lui fait quelques questions sur cette reine, dont elle loue les charmes et l'attachement qu'elle a pour Tristan. *Helas!* lui répond la demoiselle, *belle royne, ores vivez en tous soulas et lyesse* (1), *tandis que la mienne est chetive et deconfortee.... Ce disant, regardoit elle à yeulx couverts le brave Lancelot.* Genièvre sourit à l'un et à l'autre. *Ià ne seray*

(1) En tout plaisir et joie.

contente, dit-elle, *iusqu'au moment que les quatre plus loyaux serfs d'amours ne soyent rassemblez; partez damoiselle; ores dictes à la belle royne Yseult, qu'à elle se recomande son amye et compaigne en servage d'amours.*

La demoiselle retourne au pavillon, et perd l'espérance de revoir Tristan. Deux chevaliers abattus de sa main lui content leur aventure; et la demoiselle rassurée sur sa blessure repart pour s'aller embarquer.

Chemin faisant, Bréhus-sans-pitié la poursuit; Lancelot la délivre : elle ne craint point de se découvrir une seconde fois à lui. La demoiselle s'embarque pour le royaume de Cornouailles, et Lancelot continue la quête de Tristan.

Plusieurs chevaliers de la Table ronde avaient prêté le même serment que Lancelot. Ils ignoraient celui que Tristan avait été forcé de prêter à son oncle; et croyant que le meilleur moyen de trouver un amant passionné c'est de le chercher près de sa maîtresse, Yvain, Gahériet, et Treu le sénéchal, passèrent dans le royaume de Cornouailles.

Leur arrivée porta la terreur dans l'ame de tous les mauvais chevaliers de ce pays. Ceux du roi Artus, informés que leur recherche était vaine, s'amusèrent à jouer beaucoup de mauvais tours au roi Marc; et, sachant qu'il était obligé d'aller dans l'île Sanson célébrer le jour où Tristan tua le Morhoult d'Irlande et délivra son

royaume du tribut, ils allèrent le défier, ainsi que toute sa cour. Le roi Marc excita vainement le peu de courage de ses chevaliers, en se faisant armer, et se mettant à leur tête : ceux d'entre eux qui se présentèrent, et le roi Marc lui-même, furent portés à terre dès la première atteinte.

Dinas le sénéchal, cet ami adroit et commode de Tristan et de la belle Yseult, enchanté d'entendre les louanges qu'ils donnaient à son héros, s'empressait à leur donner des fêtes. Le bon Dinas, en s'occupant du plaisir des autres, ne négligeait pas de s'occuper des siens. Il avait un château agréable, habité par une des plus jolies personnes de la cour; il s'en croyait uniquement aimé : mais le destin avait décidé que nul chevalier de Cornouailles ne jouirait d'un pareil bonheur. Un matin que Dinas s'était armé pour voler près de sa maîtresse, il trouve toutes les portes ouvertes. Un vieux valet perclus s'écrie que sa maîtresse vient de partir avec un chevalier inconnu, et que, non contente de s'être chargée d'effets précieux, elle emmène les deux beaux *brachets* avec elle.

Ces brachets étaient chers à Dinas; ils étaient de la race d'Hudan, ce beau brachet que la princesse Belinde avait envoyé en mourant à Tristan, et que ce chevalier avait depuis aimé si tendrement. Dinas part à toutes jambes de cheval, joint les fugitifs dans la plaine, et combat le chevalier.

Il était près de se rendre maître de sa vie, lorsque le chevalier demande à parler, et représente au sénéchal qu'ils font tous deux la plus haute folie, en exposant leur vie pour une querelle que la constance ou la légèreté de la demoiselle doit décider. On n'est jamais sans amour-propre quand on aime. Le pauvre Dinas se croit assez sûr de sa maîtresse pour se soumettre à son choix. L'inconstante aussitôt prend la main du nouveau chevalier, dit adieu d'un air moqueur à Dinas, et s'éloigne. Les fidèles brachets avaient reconnu leur maître, l'avaient caressé, et restaient près de lui. Son infidèle maîtresse s'en aperçoit à cent pas, les regrette, et force son nouvel amant de les aller demander à Dinas. Le sénéchal paraît surpris de son impudence; mais, pour lui mieux prouver son mépris, il dit froidement au chevalier: Je consens de te les remettre, si leur instinct n'est pas plus fidèle que le cœur de la parjure qui t'envoie: appelle les brachets; vois s'ils veulent te suivre. Le chevalier les appelle vainement; les brachets sautent à Dinas, le caressent, et montrent les dents au chevalier qui se mettait en devoir de les saisir (1).

---

(1) Ce joli conte a été pris dans l'ancien roman de Tristan, par Bocace, par la reine de Navarre, et même par Bonaventure des Perriers. Non-seulement les Italiens, mais les conteurs du quatorzième et du seizième siècles, n'ont pas négligé de piller les romanciers du douzième. Les Fureurs de Roland, la

Les trois chevaliers, ayant perdu l'espérance de trouver Tristan dans Cornouailles, retournent dans le royaume de Logres, et viennent au château d'un ancien chevalier nommé d'Aras. Ce seigneur châtelain les reçoit, et leur avoue qu'il tient prisonniers Tristan, Palamède et Dinadam. Tristan était alors très malade, espérant peu de sortir des prisons de d'Aras, dont il avait tué deux fils dans le dernier tournoi; mais la générosité de d'Aras l'emportant sur tout son ressentiment, il va trouver Tristan dans son lit, et lui dit: Vous faites le malheur de ma vieillesse; votre bras m'enleva mes deux fils aînés dans le dernier tournoi: cependant, le mal que vous m'avez fait fut involontaire; je ne vois plus en vous qu'un des meilleurs chevaliers du monde; j'espère même y voir le protecteur d'un fils qui me reste. Vous êtes libre; allez, seigneur, où la gloire vous appelle.

Tristan, touché de la générosité du vieux chevalier, mêle ses larmes avec les siennes; il lui promet de traiter l'enfant qui lui reste comme son propre fils. Il sort la nuit de son château pour se dérober aux recherches des trois chevaliers; il parcourt le pays de Norgales, abat plusieurs che-

---

Coupe Enchantée, le conte des Brachets et plusieurs autres en sont la preuve; de même que la continuation des Amadis n'est presque qu'une prolixe répétition de l'Amadis de Gaule, que j'ose persister à croire leur être antérieur de près de quatre siècles.

valiers à la joûte, sous de nouvelles armes qui l'empêchaient toujours d'être reconnu; il remporte le prix d'un tournoi, dans lequel il renverse encore le roi Artus; il secourt Palamède contre dix chevaliers qui veulent, en trahison, lui ôter la vie : ils se reconnaissent, et Tristan, conservant toujours une ancienne jalousie contre lui, veut sur-le-champ l'appeler au combat mortel. A Dieu ne plaise, dit Palamède, que, le même jour où vous exposez votre vie pour sauver la mienne, je sois assez ingrat pour mettre vos jours en danger! Je sens cependant que nos anciennes querelles ne peuvent finir sans le combat que vous me proposez; nous mènerons, de part et d'autre, deux chevaliers avec nous. Tristan y consent. Le rendez-vous est pris à huit jours, et le lieu du combat choisi près du perron de Merlin.

Palamède et Tristan continuent à marcher ensemble; ils trouvent un chevalier endormi sur le bord d'une fontaine. Tristan a l'indiscrétion de l'éveiller; le chevalier le trouve mauvais, monte à cheval, saisit sa lance, court sur Tristan et le renverse; il voit aussitôt Palamède qui se présente, il le renverse aussi : le vainqueur frappe son cheval des éperons, et les laisse étendus sur la poussière. Tristan se relève, et se console de ce qui lui arrive, en présumant que le seul Lancelot du Lac est capable de faire vider les arçons à deux des meilleurs chevaliers de la terre.

Cette idée le lui fait suivre; il trouve Bliombéris et un de ses compagnons, que ce même chevalier venait aussi de renverser. Il s'arrête quelque temps avec eux, et perd l'espérance de rejoindre son chevalier.

Ils approchent du perron de Merlin; et Tristan s'y rend de grand matin, le jour dont Palamède était convenu. Il voit bientôt arriver, du côté de Cramalot, un chevalier armé de toutes pièces; il ne doute pas que ce ne soit Palamède. Il court au-devant de lui la lance en arrêt; et ce chevalier croyant, de son côté, ne devoir pas refuser cette joute, court impétueusement sur Tristan. Tous les deux se frappent réciproquement avec tant de violence, qu'ils sont renversés sur le sable avec leurs chevaux. Ils se relèvent en chancelant, et chacun d'eux admire la force prodigieuse de son adversaire. Tristan, persuadé qu'il combat Palamède, met l'épée à la main, attaque avec fureur ce chevalier, qui lui montre une valeur et une force égale à la sienne : leurs écus sont brisés, les cercles et les ornements de leurs casques sont tranchés par les coups redoublés qu'ils se portent; le sang coule des deux côtés; chacun remarque que l'épée de son adversaire en est teinte : après une heure d'un combat qui se soutient avec égalité, le sang qu'ils ont déja perdu, l'agitation de ce combat terrible, les forcent à s'arrêter, et à reprendre haleine. Tous deux appuyés sur le pommeau de leur épée s'admirent,

et redoutent, pour la première fois de leur vie, la fin d'un combat qui ne peut être que mortel. Tristan, après quelques moments, se met en devoir de le recommencer; l'autre vient, l'épée levée, à sa rencontre; cependant, avant de commencer à se porter de nouveaux coups, il dit à Tristan : Sire chevalier, je vous donne le *los* et le prix sur tous les chevaliers contre lesquels j'ai combattu jusqu'ici; mais puisqu'il me paraît que vous voulez combattre jusqu'à la mort, je desirerais vivement que nous nous dîssions nos noms, pour que rien ne manque à la gloire de celui de nous qui sera victorieux. Tristan reconnaît, à la voix, qu'il ne combat pas contre Palamède. Sire chevalier, répond-il, la haute valeur et chevalerie que je trouve en vous me fait changer la résolution que j'avais prise de taire mon nom; je suis prêt à vous le dire, si vous me promettez de m'apprendre aussi le vôtre. Sire, répond l'adversaire, peut-être aurez-vous entendu parler de Lancelot du Lac; je le suis. Ah! sire Lancelot, quoi! c'est vous? Ah! j'aurais bien dû vous reconnaître à vos coups redoutables! Ah! sire, vous êtes le chevalier de l'univers dont je desire le plus l'amitié. Je suis Tristan de Léonais, et je vous rends une épée que je consacre à votre service. A ces mots, Lancelot présente le pommeau de son épée à Tristan; tous les deux baissent un genou l'un devant l'autre : Tristan exige que Lancelot reçoive son épée; Lancelot exige,

à son tour, que Tristan soit armé de la sienne : tous les deux ôtent leurs casques; et les deux plus beaux et plus braves chevaliers de la terre se serrent entre leurs bras, et s'admirent mutuellement. Ils oublient leurs blessures, et ne sentent que le plaisir de s'être trouvés. Ils s'asseyent; ils causent ensemble; et tous les deux, vivement occupés de leurs charmantes maîtresses, commencent, à mots couverts, à parler de leurs amours. *Helas!* dit Tristan, *bien debvez aymer ce tant doulx ou tant cruel dieu d'amours; bien vous sert il quant fleurs et lyesse il seme sur votre vie; et moy chetif, las! mal suis guerdoné* (1) *de lui doner la miene, quant si durement me tient il en son servage esloigné de ma dame. Haa! beau doulx amy,* répond Lancelot *la ioue teincte de couleur vermeille parce que bien lui apert que ores Tristan parler luy veult de la royne Genièvre, trez chier sire, l'espine poignante n'oste point à la rose sa soueve odeur, ne son brillant coloris: ores espines vous font patir; plaise à Amour que bientost à point soyez de cueuillir la rose!*

Lancelot dit à Tristan à quel point Artus et la belle Genièvre desirent de l'avoir dans leur cour; il lui apprend le serment que presque tous les chevaliers de la Table ronde ont fait d'employer un an à sa quête, et le desir ardent qu'ils ont de l'élire pour compagnon.

---

(1) Récompensé.

La modestie de Tristan cède enfin à ces raisons pressantes; et son attachement pour Lancelot le détermine à le suivre à Cramalot. Ils partent ensemble : chemin faisant, ils trouvent deux ou trois chevaliers de la Table ronde, qu'une aventure avait rapprochés de Cramalot; mais leur serment les empêchant d'y rentrer, ils tournaient leurs pas vers la forêt pour continuer la quête de Tristan.

Ces chevaliers sont surpris en en voyant deux autres, dont les boucliers et les armes brisés sont teints de sang. Lancelot rit de leur surprise, et se fait connaître : *Ores, compaignons,* leur dit-il, *votre queste est finee.* Ces chevaliers connaissent aussitôt que le compagnon de Lancelot ne peut être que le renommé Tristan de Léonais : ils s'empressent à lui rendre les plus grands honneurs; ils se réunissent à Lancelot, et tous ensemble ils arrivent à la cour du grand Artus.

Lancelot et Tristan se présentent devant lui couverts de leurs armes. Lancelot seul ôte son casque; Artus le reconnaît, et court l'embrasser; l'instant d'après il lui dit : *Mais, brave Lancelot, avez vous donc votre queste finee? Ouy, sire, et vecy Tristan de Leonois qui m'acquiete.* Il s'élève un bruit d'applaudissements dans la salle; la reine Genièvre accourt; Tristan ôte son casque, fléchit un genou devant elle; Artus le relève, et le serre entre ses bras.

Tous les chevaliers de la Table ronde les en-

tourent, et sur-le-champ Artus requiert un don à Tristan. Le souvenir de sa chère Yseult le fait d'abord hésiter de répondre; il craint toute espèce d'engagement qui puisse le séparer à jamais de ce qu'il aime : mais la belle Genièvre et Lancelot le pressent; Tristan accorde ce don; et ce don est de devenir pour toujours chevalier de la cour du roi Artus, et compagnon de la Table ronde. Tristan baise la main de Genièvre, fait le premier serment dans les mains d'Artus, *qui monstre moult ioye de serrer les mains victorieuses de Tristan entre les sienes.* Il s'élève un cri d'admiration dans le palais; et messeigneurs Gauvain, Yvain et Gahériet, qui sont frères et neveux d'Artus, s'écrient eux-mêmes qu'Artus a maintenant dans sa *maison* (1) les deux meilleurs chevaliers de la terre.

Ores le roi Artus ordona qu'on apportast les sainctes (2), *et iurast sur eux Tristan le serment de la Table ronde; et tant soudain par Artus et les aultres compains* (2) *conduict il y fut.*

Le fameux enchanteur Merlin avait employé tout son art pour fabriquer cette table : parmi les siéges qui l'entouraient, il en avait construit treize en mémoire des treize apôtres. Douze de ces

---

(1) Le nom de maison, pour exprimer les commensaux et chevaliers d'une cour, paraît être de toute ancienneté.

(2) Reliques.

(3) Compagnons.

siéges seulement pouvaient être occupés, et même ne pouvaient l'être que par des chevaliers de la plus haute renommée : le treizième représentait celui du traître Judas; il restait toujours vide. On le nommait *le siége périlleux*, depuis qu'un téméraire et orgueilleux chevalier sarrazin avait osé s'y asseoir, et que la terre s'étant entr'ouverte sous ce siége, le Sarrazin avait été abymé dans les flammes.

Un pouvoir magique, qui subsistait toujours, gravait sur le nom de chaque siége le nom du chevalier qui devait l'occuper : il fallait, pour obtenir un de ces siéges vacants, que le chevalier qui s'y présentait surpassât encore en valeur et en hauts faits celui qui l'avait précédemment occupé; sans cela, ce chevalier en était violemment repoussé par une force inconnue. C'est ainsi qu'on faisait l'épreuve de tous ceux qui se présentaient pour remplacer les compagnons dont on avait à regretter la perte.

L'un des douze principaux siéges, celui que le Morhoult d'Irlande avait occupé, était vide depuis dix ans; et le nom du Morhoult y restait toujours gravé depuis que ce preux chevalier était tombé sous le bras victorieux de Tristan. Artus prend Tristan par la main, et le présente à cette place : aussitôt des sons harmonieux se font entendre, des parfums exquis remplissent l'air; le nom du Morhoult s'efface, et celui de Tristan paraît étincelant de lumière.... La rare

modestie de Tristan eut beaucoup à souffrir lorsqu'on fit venir *les sires clercs*, chargés du dépôt des annales de la Table ronde (1). Tristan, selon le serment qu'il avait prêté, fut obligé de raconter tous les hauts faits de chevalerie qu'il avait accomplis.

Lancelot et Genièvre trouvèrent bientôt le moment de lui parler de la belle Yseult, et du desir ardent qu'ils avaient que quelque heureux hasard pût l'amener dans le royaume de Logres.

Tandis que Tristan se couvrait ainsi de gloire à la cour d'Artus, la sombre et noire jalousie agitait Marc dans la sienne. Il ne voit point Yseult sans penser que Tristan en est aimé; et le bonheur de son neveu renouvelle enfin dans son ame son ancienne fureur, et les plus horribles projets de vengeance. Il s'arrête à celui de passer déguisé dans le royaume de Logres; il fait assembler ses barons, leur dit qu'il a voué un pélerinage qui durera quelques mois; il leur fait prêter serment d'obéir au perfide Andret; et ne pouvant perdre de vue la belle Yseult, il nomme deux demoiselles pour la suivre avec Brangien, et part avec elle. Il choisit deux chevaliers élevés dans sa maison pour le suivre lui-même; et, avec ce simple cortége, il passe dans le royaume de Logres.

(1) Les sires clercs de la Table ronde étaient ce que sont aujourd'hui les grands officiers des ordres; ils en conservaient les lois et les registres.

A peine y est-il arrivé, qu'il confie à l'un de ses deux chevaliers, nommé Berthelay, qu'il n'est venu que pour chercher l'occasion de surprendre Tristan, et de le mettre à mort; il veut faire prêter serment à Berthelay de l'aider à commettre ce crime. Berthelay rejette cette proposition avec horreur; il fait les reproches les plus vifs au roi d'en avoir conçu l'idée. Marc furieux, et qui craint que Berthelay ne le découvre, tire son épée, fend la tête du vertueux chevalier, et le renverse mort à ses pieds. Amans, frère de Berthelay, arrive, voit son frère mort, attaque le roi Marc; Yseult accourt avec ses femmes, elle les sépare. Amans s'arrête par respect pour elle : mais il accuse hautement le roi Marc de meurtre et de trahison. Les deux demoiselles d'Yseult, cousines des deux frères, forment le même appel; tous les trois lui disent qu'ils partent pour Cramalot, et vont l'accuser devant Artus. Le roi Marc qui craint d'être découvert offre d'accepter le défi, si toutefois Amans veut lui jurer de ne le pas faire connaître. Amans en prête le serment, et part pour Cramalot, où le roi Marc jure de se trouver dans six jours. Marc chargé de cette fâcheuse affaire laisse la reine Yseult avec la seule Brangien dans une abbaye, et part sans aucune suite, faisant d'ailleurs des informations sur Tristan.

A peine le roi Marc a-t-il fait une lieue, qu'il aperçoit un chevalier armé de toutes pièces; et,

connaissant la coutume des chevaliers de Logres, qui ne se rencontraient point sans se défier à la joute, il s'y prépare. Celle du chevalier était de ne la refuser jamais, mais de ne la point proposer. Le roi prend assez mauvaise opinion de ce qu'il ne l'a point défié. Dinadam (car c'était cet impitoyable *gabeur*) prend encore plus mauvaise opinion de Marc, en connaissant à ses armes que c'est un chevalier de Cornouailles. Ils se saluent, s'abordent, et Marc lui demande des nouvelles de la cour du roi Artus. Dinadam lui raconte tout ce qui s'est passé à la réception de Tristan à la Table ronde; il élève jusqu'aux cieux les actions, la valeur et la beauté de son ami Tristan, et porte les atteintes les plus cruelles à l'ame envieuse et jalouse de son oncle.

Dinadam lui fait des questions à son tour: *Damp chevalier,* lui dit-il, *de piecea ie cuydoye* (1) *qu'à iamais ne verrions chevalier de Cornouailles ez royaume de Logres; mal y tombent ils, s'ils n'ont patience à estre gabez; bien m'apert que taillé vous estes pour ce endurer: ores ne pourriez vous m'apprendre nouvelles du plus chetif et couard roi de l'univers? coment se faict Marc le honni? Bone chiere mine faict il en l'absence de son nepveu Tristan?*

Marc trouvait deux inconvénients à se fâcher de ce propos, celui de se faire connaître, et celui

(1) Depuis long-temps je croyais.

de se battre; il l'essuie donc tout doucement; et Dinadam, qui le reconnaît pour un vrai chevalier de Cornouailles, se propose bien de s'en amuser, et le pousse à bout par mille cruelles plaisanteries.

Il leur arrive plusieurs aventures; Dinadam lui joue sans cesse de nouveaux tours. Un matin entre autres, Dinadam voit des pavillons tendus, et six boucliers attachés aux branches d'un pin, sur lesquels il reconnaît les armes de six de ses compagnons de la Table ronde. Ah! sire chevalier, dit-il au roi Marc, je suis perdu si vous ne me secourez; je reconnais les armes de mes plus mortels ennemis; et, quoique ce soient six des plus redoutables chevaliers du royaume de Logres, la confiance que j'ai dans votre haute valeur fait que je me décide à les attaquer. Gardez-vous-en bien, répond Marc en frémissant; dans quel péril ne nous jetteriez-vous pas! Je le sais, dit le malin Dinadam; mais avec vous je ne peux rien craindre. Il part aussitôt; et du fer de sa lance, il arrache les écus du pin, et les fait tomber avec fracas. Les chevaliers du pavillon sortent à ce bruit, bien armés. Le pauvre Marc voit que la partie n'est pas égale, qu'il n'y a pas un moment à perdre; il maudit son téméraire compagnon, donne des deux éperons, et s'enfuit. Dinadam ôte aussitôt son casque, se fait connaître à ses compagnons, et leur conte son histoire avec le chevalier de Cornouailles. Ils en rirent

beaucoup, et se promirent bien de le *gaber* à leur tour, s'ils le rencontraient.

Dinadam marche avec eux. Le hasard les conduit du côté où le roi Marc avait fui. Sur le soir ils voient venir un page du roi Artus, et l'insensé Daguenet, qui, quoique chevalier, ne passait plus à la cour que pour être le fou du roi. Ce page leur dit qu'il vient de rencontrer dans une abbaye voisine un chevalier qui doit y coucher; et il le leur désigne si bien, que Dinadam le reconnaît pour être le chevalier de Cornouailles. Dinadam imagine aussitôt d'arrêter Daguenet, et lui propose de prendre les armes de Bliombéris, l'un des six chevaliers, lequel, étant un peu blessé, ne pouvait alors marcher que désarmé. Daguenet, quoique fou, et très faible de corps, avait du courage, et se souvenait d'avoir autrefois conduit prisonniers à son maître deux chevaliers de Cornouailles qu'il avait vaincus. Il accepte de combattre celui-ci. Dinadam avertit ses compagnons de se tenir cachés dans un carrefour de la forêt qu'il leur désigne. Il part, et court rejoindre le roi Marc à l'abbaye. Ce prince est bien honteux et bien étonné en revoyant Dinadam, dont il espérait que les six chevaliers l'avaient défait pour toujours. Il lui demande comment il a pu s'échapper de ses ennemis. Dinadam lui répond qu'il avait été trompé par leurs armes, que ces chevaliers s'étaient trouvés ses meilleurs amis; mais que l'attachement dont il s'était pris pour lui l'a-

vait pressé de les quitter pour le suivre, et le rejoindre s'il était possible. Marc le maudit intérieurement; ils soupent et passent la nuit ensemble. Le lendemain matin le roi Marc veut partir pour se rendre à Cramalot : mais il n'en sait pas la route; et, quoique désolé de marcher encore avec l'éternel *gabeur* qui s'offre à le conduire, il est forcé de le suivre jusqu'à ce qu'il trouve le moment de s'en séparer à jamais.

On se doute bien que Dinadam le mène droit au carrefour, où les six chevaliers l'attendent. En avançant il fait mille cruelles plaisanteries au triste roi, sur le peu de courage qu'il a montré la veille. Marc, poussé à bout, désespéré des propos qu'il essuie de Dinadam, veut se battre avec lui; mais celui-ci le refuse, disant qu'il ne déshonorera pas ses armes en s'en servant contre un chevalier de Cornouailles, dont le courage est si suspect. A ce moment même, ils arrivaient près du carrefour où le seul Daguenet se présente couvert des armes de Bliombéris, et les défie à la joute. Le roi Marc en veut céder l'honneur à Dinadam, qui s'en défend avec force, disant à Marc qu'il ne peut trouver une plus belle occasion de se couvrir de gloire, qu'en joutant avec le chevalier qu'il reconnaît à ses armes et à son air redoutable, pour être le renommé Lancelot du Lac. Le roi frémit, et presse plus que jamais Dinadam de combattre; mais celui-ci s'en excuse encore, sous des prétextes qui doivent lui causer

de plus vives alarmes. Le roi Marc, plus effrayé que jamais, reste éperdu; Daguenet s'avance sur eux, en criant comme un fou : *Couards chevaliers, à la iouste, à la iouste!* Marc n'écoute plus que la peur; il pique son cheval des éperons, et s'enfuit à toute bride. Les six chevaliers et leurs écuyers se montrent, *et font la criee et la heurie* sur Marc, en criant : *Couard, ó couard, ó Cornouaillois, ó coux!*

Le roi Marc s'enfuyant toujours le long d'une route de la forêt, l'Amoral de Gales, qui se trouve à l'extrémité de la route, le voit venir à lui, la lance baissée; il croit qu'il le défie à la joute; il court audevant de lui, et le renverse à quatre pas de son cheval sur la poussière. L'Amoral poursuit son chemin, et joint ses compagnons. Ils rient ensemble du pauvre chevalier de Cornouailles, partent, et arrivent le même jour à Cramalot, où cette aventure est bientôt divulguée. Le roi Marc, qui s'y fait conduire le lendemain, est reconnu facilement par les armes qu'il porte; et la populace lui jette de la boue, et élève sa huée contre lui.

Cependant Amans et ses deux cousines arrivent aussi le même jour à Cramalot: Amans tient parole au roi Marc; et, sans le nommer, tous les trois accusent de meurtre et de trahison le chevalier de Cornouailles qui vient d'arriver. Artus ordonne le combat pour le lendemain; le roi Marc se présente dans le champ clos marqué pour ces sortes de combats. Amans s'y présente de son côté,

jure que sa cause est légitime; il veut faire jurer la même chose au roi Marc qui le refuse. Cependant il attaque Amans, le combat; et, quoique lâche et faible, il a le bonheur de le tuer. Les juges du camp étaient prêts à livrer les deux demoiselles accusatrices pour être brûlées, selon les anciennes lois de ces sortes de jugements : mais un des juges, ayant fait réflexion que le chevalier vainqueur avait refusé de prêter le serment, suspend tout et remet la décision de cette affaire au sage et grand monarque Artus. On les fait tous trois comparaître au pied de son trône. Artus interroge Marc avec cette supériorité et cette majesté qui fait souvent frémir le crime. Marc éperdu, troublé, se trouve forcé de se découvrir à son seigneur suzerain, et de lui avouer qu'il est en effet coupable du meurtre dont on l'accuse. Artus frémit d'indignation; mais respectant la dignité royale, il donne à Marc sa cour pour prison, fait inhumer honorablement Amans, fait graver cette histoire sur sa tombe, et retient les deux demoiselles à la cour de Genièvre.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici avec quel art l'auteur semble prêter sans cesse de nouvelles excuses à la faiblesse de la belle reine Yseult pour le brave Tristan. Non-seulement il la peint entraînée par la force magique du *boire amoureux*, ce qui contribue à la faire excuser par les gens rigides ; mais il peint aussi le roi Marc comme étant cruel, parjure, lâche

chevalier, et surtout bien ridicule, pour faire aimer la vengeance d'Yseult à tous ceux et celles qu'il intéresse pour Tristan.

Cette belle reine, restée seule dans une abbaye avec sa fidèle Brangien, attendait les ordres du roi Marc, et desirait vivement de recevoir des nouvelles de Tristan. Son seul amusement était de s'aller promener quelquefois dans la forêt voisine de l'abbaye. Elle y pensait à ses amours sur le bord d'une belle fontaine entourée d'arbres; et bientôt ces arbres furent parés des chiffres et du nom de son amant. Quelquefois elle unissait sa voix au son de la harpe, et c'était toujours sa peine ou ses premiers plaisirs qu'elle chantait. Toute la nature offrait Tristan à ses yeux. Un jour le son si doux de cette voix se fit entendre à Bréhus-sans-pitié. Ce Bréhus, dont il a déja été fait mention, était un chevalier trop indigne de son ordre, et très digne de son nom. Des mœurs affreuses, une ame basse, un cœur perfide, une force peu commune, le rendaient également redoutable aux deux sexes; il terrassait les hommes, et faisait éprouver aux femmes les outrages de la violence. Il entend la voix d'Yseult; il se cache et l'observe. A l'aspect de deux femmes jolies, son ame se prépare à goûter le bonheur des vautours. Bientôt il distingue celle que la nature a enrichie de plus d'attraits. Ses projets se tournent uniquement vers elle. Les premiers accents de sa voix rendent ses desirs plus vifs. Il

écoute en méditant. Yseult commence ainsi son lay :

Feuillage épais, verts gazons, doux silence,
Bien invitez à prendre le repos ;
Mais tant revient si douce remembrance,
Que de mes cris j'éveille les échos.

Dans ces cepeuils plantés par la nature,
Fontaine sourd, et nourrit mille fleurs :
Las ! mes soupirs augmentent son murmure ;
Ses petits flots sont grossis par mes pleurs.

Que fait Tristan ?... Ah ! plus d'une victoire
Du los d'honneur lui décerne le prix !
La Table ronde élève aux cieux sa gloire :
Chétive, hélas ! il n'entend pas mes cris.

Yseult s'arrête un instant. Le scélérat de Bréhus se livre à toute l'horreur de ses desirs ; le nom de Tristan qu'Yseult a prononcé ne sert qu'à l'enflammer davantage. Il veut troubler son bonheur ; il ne craint point alors son bras redoutable ; il croit pouvoir jouir impunément des plaisirs imparfaits qu'il est prêt à ravir : telles sont ses affreuses pensées, lorsqu'Yseult reprend...

Ma Brangien, ma tant fidèle amie,
Rappelle-toi Tristan, son doux maintien,
Quand il disait : « Fors la parque ennemie,
« Ma chère Yseult, ne rompra mon lien.

« Bien asservi dans tant doux vasselage,
« Va, ton Tristan ne desire que toi.

« Si los je quiers (1), c'est pour t'en faire hommage;
« Si vivre veux, c'est pour garder ma foi.

« Boire amoureux, c'est trompeuse magie;
« Desirs brûlants c'est flamme de tes yeux;
« Nos vœux secrets, c'est douce sympathie;
« Nos doux liens, c'est bien l'œuvre des dieux. »

Bréhus était à cheval. Animé d'un nouveau transport, il saute à terre pour courir sur sa proie. Yseult et Brangien prennent la fuite en l'apercevant; il ne s'attache qu'à la première, et, redoublant ses pas, il l'atteint et la saisit. Elle perd connaissance. Il l'enlève, et la porte entre ses bras vers son cheval, qui s'épouvante du bruit, casse sa bride et s'échappe. Les cris de Brangien font retentir la forêt. Ils attirent un chevalier couvert d'armes simples, et dont le bouclier l'était par une housse. Ce chevalier attendri interroge en vain Brangien à qui la douleur ne permet pas de s'exprimer : mais il s'aperçoit qu'elle a les regards tournés vers une femme étendue à terre, sans connaissance; et la pitié lui fait desirer vivement d'être instruit.

Bréhus avait abandonné Yseult, la voyant évanouie, pour courir après son cheval. Il venait de l'atteindre, de lui rattacher son mors, et s'avançait déja pour reprendre sa proie. Les cris de Brangien redoublent en le voyant revenir; le che-

(1) Cherche.

valier, animé par ses cris, ne balance pas à prendre la défense de ces inconnues; il court sur Bréhus d'un air menaçant: Bréhus croit s'en défaire aisément, et court à son tour sur lui; le chevalier le renverse d'un coup de lance. Bréhus feint d'être mort, et reste immobile sur la place : mais à l'instant que le chevalier descend pour secourir Yseult, il se relève, saute sur son cheval, et s'enfuit à toutes jambes vers l'endroit le plus épais de la forêt.

Le chevalier s'approche d'Yseult, soulève doucement sa tête, écarte les cheveux blonds qui couvrent son visage, la regarde un instant, jette un grand cri, et tombe évanoui près d'elle. Brangien arrive, et ne s'occupe d'abord que de sa maîtresse; elle court à la fontaine, lui jette de l'eau sur le visage, et ce n'est qu'après quelques moments qu'elle la rappelle enfin à la vie.

Yseult rouvrant ses beaux yeux est d'abord rassurée en ne voyant plus son cruel ravisseur, et en se trouvant entre les bras de sa fidèle Brangien: mais sa terreur renaît par le spectacle d'un chevalier armé et étendu sur l'herbe auprès d'elle: elle apprend de Brangien que ce chevalier vient de la défendre; elle croit que, blessé dans le combat, il vient de mourir de ses blessures; elle donne d'abord à la reconnaissance et à la pitié des larmes qu'elle va bientôt donner à l'amour. Quelques plaintes étouffées par la visière du casque, quelques soupirs, lui font enfin juger

que ce chevalier n'est point mort, et qu'il a besoin d'un prompt secours. A l'aide de Brangien, elle délace les attaches du casque; elle voit.... Quel objet!... Elle s'écrie, Je me meurs; et tombe une seconde fois sans connaissance.... Son beau visage reste appuyé sur le front du chevalier. Quoique évanouie, ses larmes coulent en abondance; leur douce chaleur fait revenir le chevalier; elle revient bientôt elle-même... O puissance de l'amour!... C'est Tristan qui se trouve dans les bras d'Yseult.

La coutume de la Table ronde était que le surlendemain de la réception d'un chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il était permis à ses compagnons de le suivre, couverts d'armes inconnues, et de l'appeler à la joute, sans toutefois en venir au combat; la quête de Tristan l'avait empêché de se trouver à celui du roi Marc; plusieurs de ses compagnons l'avaient suivi, et presque tous avaient été renversés par lui. Lancelot du Lac voulut faire la galanterie à Tristan de rompre une lance avec lui pendant sa quête, sans se faire connaître. Il se couvre d'armes blanches comme un nouveau chevalier; et, quoiqu'il eût éprouvé la force prodigieuse de Tristan, il n'avait pris qu'une lance faible et fragile pour ne point blesser son ami.

Lancelot arrive près de la fontaine, peu de temps après qu'Yseult et Tristan ont repris leurs sens: il le voit de loin pied à terre qui serrait la

main d'Yseult sur son cœur. Lancelot ne la connaissait point; et, croyant trouver Tristan dans quelque infidélité, il déguise sa voix, et lui crie: *Sire chevalier, bien m'apert que doulcement querez adventures, et que bien à poinct bones les sçavez trouver.*

Tristan, en colère de se voir repris et troublé par un chevalier inconnu, quitte la main d'Yseult qui s'enveloppe de sa mante et se retire avec Brangien vers l'abbaye. *Chevalier,* répond Tristan, *sy n'exercez courtoisie quant parlez ainsy sans sçaveoir: ores verrons maintenant ce que vous estes; mieux sçavez vous peut estre gaber que lance rompre.* En disant ces mots, il saisit sa lance, saute sur son cheval: Lancelot s'éloigne, et prend le champ nécessaire pour la course.

Lancelot n'avait pas si bien déguisé sa voix, que Tristan ne se fût aperçu que cette voix ne lui était pas absolument inconnue; et ce que Lancelot ne pouvait pas déguiser, c'était la perfection de sa taille, et la grace avec laquelle il ébranlait une lance et savait manier un cheval. Tristan le reconnut dans la demi-volte qu'il fit pour s'éloigner de lui, et se promit bien de le *gaber* à son tour.

Les deux braves chevaliers laissent courir leurs chevaux: au moment de se joindre, Lancelot rompt sur le bouclier de Tristan sa lance qui se brise en éclats. Tristan lève la sienne au lieu de la porter contre Lancelot. Tous deux font une

demi-volte et reviennent l'un vers l'autre. *Haa! sire chevalier, pour quoy me desprisez vous tant*, dit Lancelot, *que de votre lance n'avez daigné me ferir? Chier sire*, répond Tristan, *ferir ce qu'on ayme le plus, c'est se ferir soy mesme : or sus, desarmé vous estes de glaive; venez adoncques, et la royne Yseult veult de sa main un aultre glaive vous doner.*

Lancelot enchanté voit que son ami l'a reconnu, et qu'un sort heureux lui a fait rencontrer cette belle reine. Il saute à terre, délace son casque, court embrasser Tristan, qui le conduit à sa chère Yseult, et le lui présente. Lancelot fléchit un genou pour lui baiser la main : mais Yseult s'empresse à le relever, et l'embrasse comme le meilleur ami de Tristan, et celui dont elle desirait depuis si long-temps la présence.

Ils marchent ensemble vers l'abbaye. L'auteur dit que le souper fut très gai, qu'ils se racontèrent leurs aventures, qu'ils parlèrent beaucoup de la charmante Genièvre, et que le seul Lancelot dormit bien paisiblement.

Le lendemain, Lancelot prit congé d'Yseult, qui le chargea de dire mille choses tendres à cette belle reine, et tout le desir qu'elle avait de pouvoir aller à sa cour. Il restait encore à Tristan trois des jours qu'il devait employer à sa quête; mais que pourrait-on chercher encore quand on a trouvé ce qu'on aime? et n'était-il pas bien permis à ce héros couvert de gloire de donner trois jours à l'amour?

Que de pareils moments sont courts! Yseult et Tristan les passèrent sans s'apercevoir de leur durée. La prudente Brangien, qui n'avait aucune affaire qui l'empêchât de les compter, avertit Tristan que son oncle le roi Marc est à la cour d'Artus; qu'il est temps de l'aller voir, pour ne lui point donner de soupçons; et qu'après les dix jours expirés il doit aller rendre compte de sa quête. Tristan se rend avec douleur à des raisons si pressantes; Yseult le serre dans ses bras, elle lui ceint en soupirant son épée; ses belles mains attachent même ses éperons; et, sans la présence et les conseils de Brangien, la belle Yseult eût été obligée de les attacher une seconde fois.

Tristan part, et arrive avant la nuit à Cramalot. Il ne voit ce soir-là que le roi Artus et Lancelot; il rend compte de sa quête, de la plaisanterie même qu'il a faite à Lancelot; et ce dernier fait un sourire malin à son ami, en ne l'entendant parler que de faits de chevalerie. Le lendemain matin, Artus enferme Tristan dans son cabinet; il assemble sa cour, et fait appeler le roi de Cornouailles. Roi Marc, lui dit-il, je ne vous reproche plus un acte de fureur que vous devez vous reprocher sans cesse à vous-même; mais, en présence de tous mes chevaliers, je vous requiers un don. Le roi Marc n'avait rien à refuser à son suzerain, qui, dans ce moment, abolissait le crime nouveau qu'il avait commis

en se battant contre Amans pour une cause injuste, et en refusant de prêter le serment ordinaire aux juges du camp. Marc accorde le don, et le grand Artus reprend : *Ores pardonez à votre nepveu Tristan de Léonois tout le mal talent que piecea* (1) *eustes contre lui; iurez ores de le tenir chierement comme beau nepveu et comme le meilleur chevalier de la terre.* Marc le promet. Artus fait apporter les grands reliquaires; Marc prête son serment. Artus fait alors paraître Tristan, qu'il présente à son oncle; ils s'embrassent. Mais Tristan ne renonce pas intérieurement à ne plus mériter la colère de son oncle, qui, de son côté, ne renonce pas aux sinistres projets que la noire jalousie lui a fait former.

Tous les chevaliers de la Table ronde, qui connaissaient l'ame atroce du roi Marc, s'inquiètent de ce raccommodement, et craignent tous que Tristan, qui leur est si cher, n'en soit un jour la victime. Lancelot surtout sent un noir pressentiment; il ne peut s'empêcher de prendre par le bras le roi Marc, de l'attirer à une fenêtre; et, sans aucun ménagement, il le menace de la plus cruelle vengeance, s'il ose jamais attenter à la vie ou à la liberté de son ami.

La belle Genièvre appelle Tristan dans son cabinet : elle ne lui cache rien de ce qu'elle sait sur Yseult, ni de ce qu'elle sent pour Lancelot. Elle

(1) Long-temps.

lui dit les choses les plus tendres pour cette reine; et lui donne une lettre, dans laquelle elle conjure Yseult de se retirer dans le royaume de Logres, et de la venir joindre, pour peu que Marc manque à son serment, et lui fasse éprouver de nouvelles persécutions.

Artus, de son côté, lui dit : Cher Tristan, vous êtes maintenant de ma maison, et de la Table ronde; votre oncle est si peu digne de vous avoir dans sa cour, que je ne vous vois partir qu'avec le plus grand regret. N'hésitez pas, si vous en êtes mécontent, à venir vous rejoindre à vos compagnons et à vos amis; et croyez, brave et cher Tristan, que je serai toujours de ce nombre.

Le roi Marc et Tristan partent le lendemain. Les regrets, les larmes de toute la cour d'Artus accompagnent ce dernier; l'horreur qu'on a pour Marc, l'amour qu'on a pour Tristan, portent même les dames du palais de Genièvre à desirer secrètement que le beau chevalier puisse impunément augmenter ses torts avec son oncle.

Tous les deux arrivent le soir à l'abbaye; et la tendre et malheureuse Yseult les voit avec des sentiments bien différents : forcée de montrer une joie feinte pour plaire à Marc, forcée d'en cacher une véritable en revoyant Tristan, elle essuya les plus cruels combats; et l'auteur et nous, nous plaignons bien celles qui les éprouvent.

Le lendemain fut employé aux préparatifs pour leur départ. On dit que les jaloux dorment peu;

le triste Marc ne dormit guère. L'aurore paraissait à peine, qu'il se lève occupé des moyens de violer impunément le serment qu'il a prêté. Agité par ses noires pensées, il parcourait les dortoirs de l'abbaye, lorsqu'une vieille religieuse, qui avait été trop curieuse pendant le premier séjour de Tristan (car les religieuses l'étaient en ce temps-là, et celle-ci de plus était très babillarde), lui fait entendre qu'elle a surpris aux genoux d'Yseult le beau chevalier qu'il mène avec lui.

Il n'en fallait pas tant pour allumer la fureur de ce roi. Cependant il réfléchit qu'il est encore dans les états d'Artus; il renferme son dépit et sa colère; et bien déterminé dès-lors à devenir parjure, la certitude d'être bientôt maître de la vie de Tristan lui donne l'air de la pleine tranquillité.

Yseult, Marc et Tristan s'embarquent pour le royaume de Cornouailles : ils arrivent peu de jours après; et Marc, pour mieux tromper nos amants, rend Tristan *plus sire que iamais dans son royaume et dans sa maison.*

Toute la cour de Cornouailles s'empresse à célébrer ce retour par des fêtes; et Dinas, le sénéchal, surpassa tous les autres barons dans cet art des courtisans. Un architecte arabe avait tellement disposé tous les appartements de son château, *qu'eussiez cuydé que ce fust œuvre de negromancie; similitude avoit le susdit chasteau au labyrinthe egyptien.* Yseult et Tristan s'y éga-

raient quelquefois; mais Dinas veillait sur eux; et, connaissant tous les détours, il les retrouvait à temps. La reine Yseult sortait d'un jardin de fleurs, lorsque Tristan sortait d'une bibliothèque.

Andret, excité par le roi Marc, les épiait toujours; le palais du roi était construit d'une façon bien moins ingénieuse que le château de Dinas; et les amants sont toujours imprudents. Le méchant Andret ne servit que trop bien la jalousie de son maître : il lui procura l'occasion de surprendre Tristan sans défense; celui-ci fut arrêté par ordre de Marc, chargé de fers, et enfermé dans une obscure prison. Yseult, moins maltraitée par un mari jaloux, qui ne pouvait jamais s'empêcher de l'aimer, fut une seconde fois renfermée dans la tour.

Vainement toute la cour du roi Marc fit les plus grands efforts auprès de lui pour obtenir la liberté de Tristan : Gouvernail, qui ne put même obtenir celle de voir son élève, vit qu'il n'y avait plus rien à ménager; et, craignant pour les jours de Tristan, il partit secrètement pour aller dans le royaume de Léonais rassembler ses sujets, et revenir le délivrer à main armée.

Pendant que Gouvernail agit pour Tristan, Perceval, jeune chevalier de la Table ronde, et qui fut ensuite si fameux dans cet ordre par la conquête du Saint-Gréal, arrive à la cour de Marc. Il est surpris de la solitude qui y règne, et sur-

tout de n'y voir ni la reine, ni Tristan. Il apprend bientôt tous les évènements de cette cour; et étant instruit du serment qu'Artus avait fait prêter au roi Marc, il entre brusquement dans l'appartement de ce dernier. *Roy felon et pariure, pour quoy tiens tu la royne en tour enclose, et ton nepveu Tristan en charte privee et enferré*(1)? Il était assez triste et très embarrassant pour le roi Marc d'en dire la véritable raison. Orgueilleux de sa nature, il répond avec hauteur, et menace Perceval. Le chevalier était fier et prompt; il s'élance sur le roi Marc. Andret veut tirer son épée; Perceval le saisit et le jette par la fenêtre. Il terrasse le roi, lui fait prêter serment de mieux vivre à l'avenir avec sa femme et son neveu, le force à lui remettre les clefs de la tour et de la prison, l'enferme dans son palais, court auprès de Tristan, brise ses fers, lui fait donner ses armes, et tous les deux volent à la tour, délivrent la reine et la ramènent.

Le roi n'était pas assez aimé de ses sujets, et ceux-ci n'étaient pas assez braves pour qu'ils fussent empressés à le secourir; et les cris d'Andret, qui s'était cruellement blessé dans sa chute, n'excitèrent personne à venger son injure.

Perceval fait assembler les barons, et leur apprend le serment que le roi Marc a prêté; il leur fait promettre de forcer ce prince à tenir ce qu'il

(1) Aux fers.

a juré, en les menaçant de la vengeance d'Artus, de Lancelot, et de tous les chevaliers de la Table ronde, s'ils manquent à leur parole. Il n'en fallait pas tant aux timides chevaliers de Cornouailles, pour tout promettre. Ils prêtent le serment; et le fier Perceval, après avoir baisé la main d'Yseult, et juré fraternité d'armes avec Tristan, part de cette cour pour voler aux grandes aventures qui lui sont prédites.

La belle Yseult et Tristan passèrent un mois sans essuyer de nouvelles persécutions. Ils avaient même la liberté d'aller quelquefois à la chasse; et le retour s'en faisait toujours à la charmante et commode habitation de Dinas. Pendant ce temps, Andret s'était rétabli de sa chute; mais la correction de Perceval n'avait fait qu'exciter encore plus de rage dans son cœur; rien n'échappait à sa malignité, de toutes les démarches d'Yseult et de Tristan. Nos amants étaient cependant plus circonspects; ils se dérobaient, autant qu'il était possible à ses recherches; et la maison de Dinas les consolait assez souvent de la gêne qu'ils éprouvaient dans le palais: mais cette maison était toujours suspecte à la méchanceté d'Andret. Un jour il part de grand matin pour en observer les entours. Il aperçoit un grand pin fort touffu qui s'élève au-dessus des murs du grand jardin : le scélérat prend un arc et des flèches; et la faible espérance de surprendre quelques secrets de la reine suffit pour le faire monter sur le pin et s'y

cacher, pensant très bien qu'Yseult viendrait chez Dinas au retour de la chasse.

Elle y vient en effet, et Tristan l'accompagne. On dîne gaiement; on se promène, on s'égare dans les corridors du château. Andret, sur son pin, s'aperçoit qu'on est sorti de table. Il redouble d'attention. Bientôt un pilastre peint à fresque paraît s'entr'ouvrir; il en voit sortir la belle Yseult, qui jette en rougissant ses regards vers un bosquet orné de quelques siéges de gazon; l'instant d'après, un de ces siéges s'entr'ouvre aussi, et le beau Tristan en sort pour se jeter aux pieds d'Yseult.

Malheureusement ce bosquet était nouvellement planté. On ne connaissait point alors l'art du treillage; la charmille formait des murs épais; mais elle n'était pas encore assez haute pour cacher à Andret ce qui se passait. Ce malheureux sent redoubler sa fureur; et bientôt, sans crainte de blesser la reine, il tire sur Tristan une flèche qui lui perce l'épaule d'outre en outre, et dont la pointe effleure celle d'Yseult.

Nous ne rapporterons point tous les commentaires, toutes les complaintes que l'auteur fait sur cette double blessure. Tristan ne s'occupe que de celle d'Yseult. Il s'aperçoit qu'elle est légère; et, malgré la douleur que lui fait éprouver la sienne, il juge qu'ils sont découverts. Il force la reine de rentrer dans son pilastre; il ouvre la trappe couverte de gazon : une seconde flèche lui frise la

gorge sans le toucher, au moment où il se dérobe aux regards d'Andret.

Tristan, par un chemin tortueux qui lui était connu, gagne la chambre de Dinas, qu'il effraie autant qu'il l'afflige, en lui faisant voir le trait dont il est percé. Dinas, très habile en plus d'un art, retire doucement la flèche, panse la blessure: mais, se doutant bien que ce coup vient du roi Marc, il fait sortir Tristan par un long souterrain qui donnait dans la forêt, et le conduit à la maison d'un homme sûr, chez qui Tristan demeure caché. Yseult rejoint les dames de sa suite; elle attribue sa blessure légère à l'épine d'une ronce; elle leur cache ses vives inquiétudes, et retourne à son palais, où bientôt Dinas revient pour la rassurer.

On ne sera pas surpris qu'Andret augmente encore toute l'horreur de son crime, en apprenant au roi tout ce qu'il a vu et tout ce qui s'est passé. Marc, toujours constant dans sa jalousie et dans sa passion pour Yseult, se contente de lui faire des plaisanteries amères sur sa blessure; mais il fait de secrètes perquisitions pour découvrir la retraite de Tristan qui a disparu.

Heureusement que dans ce même temps un puissant roi, nommé Hélyas, brave chevalier et ennemi mortel du roi Marc, avait appris que Tristan était banni du royaume de Cornouailles; et que, ne l'y croyant point de retour, il avait rassemblé promptement son armée pour profiter de l'absence de Tristan, et pour attaquer le roi

Marc. Il arrive de tous côtés des chevaliers et des habitants blessés, fugitifs, qui apprennent à Marc qu'Hélyas ravage les frontières, et s'avance vers sa capitale.

Le roi Marc regrette bien alors d'être privé du secours de Tristan. Il rassemble à la hâte une faible armée; il marche au-devant d'Hélyas. Le sénéchal Dinas, aussi brave à la guerre que galant et serviable pour ses amis, conduit l'avant-garde; mais, malgré les plus grands efforts de valeur, son avant-garde est renversée sur le corps de bataille commandé par le roi: Hélyas poursuit sa victoire, et force le roi à rentrer dans Cintageul, sa capitale, qu'il entoure et dont il forme le siège.

Le roi Marc et Dinas disposent tout pour une vigoureuse défense; mais ils jugent bientôt qu'ils ne pourront long-temps résister. Dinas saisit ce temps pour rappeler à Marc tout ce qu'il pourrait espérer de Tristan. Son oncle est forcé de lui faire demander son secours; et Dinas, qui connaît sa retraite, lui écrit de la part du roi.

La générosité de Tristan ne lui permet pas de balancer à secourir son oncle. Le plus cher intérêt d'ailleurs le porte à voler à la ville. Mais sa blessure l'empêche encore de porter des armes. Il écrit à son oncle de tenir bon, et que dans six jours il peut compter sur son secours. Dix des plus braves chevaliers du pays, qui n'avaient point voulu marcher au secours d'un roi qu'ils

méprisaient, apprennent où Tristan s'est retiré, et la résolution qu'il a prise de secourir Cintageul. Ils viennent le joindre; et Tristan, au moment où sa blessure lui permet de s'armer, se met à leur tête, fond sur l'armée d'Hélyas, attaque son quartier, le renverse deux fois dans l'action, fait un grand carnage de ses gens, et entre triomphant dans Cintageul.

Le lendemain Tristan envoie défier Hélyas au combat singulier, sous la condition qu'il se retirera avec toute son armée s'il est vaincu, ou qu'il sera maître du royaume de Cornouailles s'il est victorieux.

Hélyas était trop brave pour refuser ce défi; le jour est fixé au lendemain. Mais Hélyas exige que le roi Marc, Yseult et ses barons, se rendent au lieu du combat, et demeurent à sa disposition s'il surmonte son ennemi. Les propositions sont acceptées; et dès que le soleil est levé, les trompettes sonnent, les deux combattants se rendent sur le champ de bataille, où le roi Marc conduit la belle Yseult.

Combien le courage de Tristan ne redoubla-t-il pas, quand il vit qu'il avait à défendre sa belle reine! Bientôt il est vainqueur. Il donne la vie à Hélyas; le royaume de Cornouailles est délivré, celui d'Hélyas est soumis et assujetti à un tribut. Tristan, son oncle et sa dame rentrent triomphants dans Cintageul: mais l'ame atroce de Marc était incapable d'aucun sentiment de reconnais-

sance : implacable dans la jalousie et dans la haine, il ose encore charger de fers les mains victorieuses auxquelles il doit sa couronne et sa liberté.

Dans toutes ces entrefaites, le fidèle Gouvernail avait déterminé sans peine les Léonais, sujets de Tristan, à prendre les armes pour sa liberté. Les anciens chevaliers, qui avaient combattu sous Méliadus son père avaient levé les premiers leurs bannières; leurs fils et leurs neveux s'y étaient rangés, et cet exemple généreux avait été suivi par tout le royaume.

Gouvernail arrive bientôt à leur tête, et s'avance dans l'intérieur du royaume de Cornouailles. Dinas, pénétré de l'injustice de la cause de Marc, refuse de prendre les armes pour sa défense; tous les barons, indignés de voir que ce coupable roi leur attire sans cesse des guerres nouvelles, se révoltent unanimement contre lui: ils prennent les armes, entourent le palais, saisissent le roi et Andret. Quelques-uns d'eux volent à la prison de Tristan, brisent ses chaînes, et délivrent la belle Yseult.

Le temps de la punition de Marc et d'Andret était arrivé. Rien n'arrête plus la colère des révoltés : ils conduisent Marc à la même prison, et le couvrent des mêmes chaînes qu'il osa donner à Tristan. Andret est déchiré en pièces par le peuple; ils prient la belle Yseult et Tristan de monter à cheval, et c'est à leur suite qu'ils vont au-devant de Gouvernail et de l'armée des Léonais.

L'auteur se plaît, avec raison, à peindre l'entrevue touchante de Tristan avec ses sujets et le fidèle Gouvernail; les cris de joie succèdent au bruit des armes, et les Léonais admirent la beauté d'Yseult.

Tristan ne voulut point rentrer dans Cintageul; sa générosité naturelle ne lui permit pas d'aller braver le roi Marc dans ses fers. Il appelle les barons de Cornouailles; il les prie d'accepter Dinas pour les gouverner pendant la captivité du roi; il les laisse les maîtres du temps qu'elle doit durer, et leur fait jurer qu'ils n'attenteront point à sa vie.

Ici l'auteur a l'adresse de rappeler toute la force des raisons qui entraînaient Yseult à détester Marc, à craindre sa fureur, et à ne pas aller partager ses chaînes. Nous prions les plus sévères de nos lecteurs de pardonner à cette belle reine; nous croyons que ses excuses sont déja reçues dans les cœurs sensibles, et nous prions aussi la multitude de penser au pouvoir magique et invincible du *boire amoureux*.

Yseult donc ne quitta point Tristan; les barons du Léonais et de Cornouailles ne l'eussent pas souffert. Tristan seul, le tendre et soumis Tristan eût obéi, sans hésiter, à sa volonté; mais l'un et l'autre gardèrent le silence, et se laissèrent doucement entraîner à leur destinée.

Ils se séparent de Dinas, et vont dans le royaume de Léonais : mais bientôt ils pensent

qu'ils ne peuvent y rester en spectacle avec décence; ils prennent la résolution d'aller ensemble dans le royaume de Logres, et de n'y confier leur arrivée et leur séjour qu'à leur brave et loyal ami Lancelot du Lac.

Depuis long-temps Yseult et Tristan s'apercevaient que le bon Gouvernail et la fidèle Brangien avaient ensemble un air trop galant et trop tendre, pour ne pas éprouver l'un pour l'autre un sentiment plus vif et plus doux que celui de l'amitié. Le sacrifice que Brangien avait fait à sa chère Yseult pouvait seul mettre obstacle à ce mariage, si convenable d'ailleurs; mais Gouvernail avait été du conseil secret des deux illustres amants, et avait contribué lui-même à détruire les scrupules de Brangien. Ils font donc venir ces deux honnêtes confidents; ils leur proposent de s'unir, et jouissent de toute la joie que cette proposition fait briller dans leurs yeux. Sur-le-champ Tristan convoque une assemblée des états du royaume : il parle avec force sur la naissance, la valeur et la sagesse de Gouvernail; il leur peint, les larmes aux yeux, toute la reconnaissance qu'il lui doit : il les engage à lui prêter foi et hommage en son absence, et à le maintenir pour leur roi s'il vient à périr. Les barons prêtent le serment; et dès la même nuit Yseult et Tristan partent, marchent vers la mer, et passent sur un esquif dans le royaume de Logres.

Tristan, couvert d'armes sans aucun ornement,

et sans panache, conduit Yseult, vêtue d'habits simples, et bien enveloppée de sa mante. Ils marchent ensemble vers le château de *la Joyeuse Garde*, appartenant à leur ami Lancelot. Leurs cœurs étaient contents. Ils ne pouvaient avoir d'autre peine que la crainte de voir finir leur bonheur. La pureté du jour, le calme de l'air, le chant des oiseaux, l'émail d'une prairie qu'ils traversaient, invitant l'ame à se répandre, Tristan chanta ce triolet.

Avec Yseult et les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!
Heureux qui peut vivre toujours
Avec Yseult et les amours!
Elle est maîtresse de mes jours;
Près d'elle ils sont tous sans nuage.
Avec Yseult et les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable;
Mon cœur me dit, et je l'en crois,
A chaque instant que je te vois,
Que c'est pour la première fois
Que tu vas m'être favorable!
A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable.

L'aube du jour t'a vu partir;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée?
Ce gazon invite au plaisir.
L'aube du jour t'a vu partir;
Ah! ne fût-ce que pour dormir,

Descends, entrons sous la ramée.
L'aube du jour t'a vu partir;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée?

Ils arrivent à l'entrée d'une grande forêt voisine de la Joyeuse Garde, et sont surpris en apprenant que le roi Artus habite ce château depuis deux jours, et qu'en retournant à Cramalot, il s'amuse à voir jouter les chevaliers de la Table ronde.

Yseult eût desiré rentrer dans la forêt; elle en pressait Tristan, qui s'était avancé pour voir de plus près une joute : mais il n'en était déja plus temps : Artus les avait vus sortir de la forêt; et la curiosité qu'il eut de savoir quelle espèce de gens ils pouvaient être fit, sur-le-champ, partir Treu le sénéchal, pour leur demander leur nom. Dinadam, espérant trouver l'occasion de faire quelque nouvelle plaisanterie, part avec le sénéchal, et tous les deux joignent Tristan au moment où il est prêt à rentrer dans la forêt. *Haa! chevalier, ioustes vous font elles peur?* lui crie Dinadam. *Or saichiez qu'ores iouster vous convient, ou laissez la dame à meilleur chevalier que vous n'estes.* Tristan qui le reconnaît rit sous son casque, et feint encore un air timide et embarrassé. Le sénéchal le questionne, et Tristan lui dit que, *Quoiqu'il soit bien chevalier, male fortune l'a laissé de si petite pauvre chevance, que n'en a d'aultre que ses armes et son cheval, et qu'ores il chemine avecques sa sœur à une abbaye*

de nonains, où (dont luy poise moult) elle va s'enclore.

Le sénéchal lui répond : *Mais ignorez vous la coutume de Logres? Nul chevalier estrange en armes ne doit passer sans iouster. Or sus preparez vous; car à la iouste estes venu.*

Dinadam s'avance; et pour *gaber* le pauvre chevalier, il dispute cette joute au sénéchal, comme ayant parlé le premier à Tristan. Tristan se défend long-temps d'accepter la joute; il leur dit enfin : *Chevaliers du roy Artus, car bien m'apert que en estes, ce ne seroit mie courtoisie à vous de me parforcer à laisser ma sœur seulette : partant, puis que m'esprouver voulez, iurez de la garder courtoisement si ie viens au dessus, et qu'aultre de vos compaignons vienne à moy; car de piecea ie sçay que tout chevalier de Logres est moult prompt à gaber, et à nobles pucelles conquester.* Dinadam et le sénéchal, qui s'apprêtent à la joute, le lui promettent.

Tristan se prépare de son côté, feint de ne savoir pas bien mettre sa lance en arrêt; il reçoit sur son écu la lance du sénéchal, qui vole en éclats sans l'ébranler : il manque exprès l'atteinte, et au passer il feint d'être prêt à tomber, et d'un seul coup de son bras il renverse le pauvre sénéchal. Il descend sur-le-champ de cheval, il prend Treu par la main, le conduit à Yseult, et lui dit : *Belle chiere sœur, ores vous meine ce chevalier conquis pour vous garder.* Il remonte,

et court tout de suite sur Dinadam, qui croit que le hasard seul a fait tomber le sénéchal, et qui vient sur lui en pleine assurance. Tristan reçoit son coup de lance comme à la première joute, laisse tomber la sienne sans vouloir toucher Dinadam; et au passer il l'enlève de son bras droit hors de la selle, le tient sur le cou de son cheval, fait la demi-volte, et revient poser Dinadam aux pieds du cheval d'Yseult. *Chevalier*, lui dit-il, *que vous semble de la maniere de iouster de mon pays? Or sus gardez bien ma sœur; car il m'apert qu'ores vos compaignons viennent, et parler me veulent.*

Le spectacle de ces deux joutes avait beaucoup fait rire Artus et tous les chevaliers de la Table ronde, et surtout lorsqu'après avoir vu l'enlèvement de Dinadam ils le virent à pied avec le sénéchal, tenant chacun une des rênes du cheval de la demoiselle inconnue.

Plusieurs s'avancèrent pour voir l'aventure de plus près; Bliombéris, l'un des meilleurs jouteurs, les précède, et dit à Tristan : *Pour quoy donc, sire chevalier, point n'avez vous feru de vostre lance? Sire*, répond Tristan, *c'est que i'ay vu que bon mestier m'estoit de l'espargner, et que grand besoing me feroit elle avecques tel chevalier que vous estes : or sus prenez garde à moy, ie vous deffie.* Bliombéris, bien résolu de punir la témérité du chevalier inconnu, court sur Tristan, qui, cette fois, veut montrer sa force et son

adresse : il n'est que médiocrement ébranlé du coup que Bliombéris lui porte; et, sans briser sa lance, il le jette sur la poussière, *Or sus, chevalier,* lui dit-il, *allez garder ma sœur; car tel est le convenant de ma iouste.* Bliombéris, bien honteux, va se ranger près de Dinadam, qui, se trouvant consolé de son aventure, recommence à *gaber* Bliombéris. Les trois neveux d'Artus remplacent Bliombéris, et sont tous trois renversés. Dix autres chevaliers de la Table ronde éprouvent le même sort. Artus se voit presque seul. Quinze de ses chevaliers entouraient déja le cheval de la dame inconnue; il appelle Lancelot, et le prie de soutenir l'honneur de la Table ronde. *Sire,* lui dit-il tout bas, *mon amy Tristan seul est capable d'avoir abattu vos chevaliers; ores verray ie bien se c'est luy : regardez bien la iouste; car Tristan m'ayme trop pour fer de glaive baisser contre moy.* Alors il vient à Tristan, en lui disant: *Chevalier, ores verray ie bien qui vous estes; c'est Lancelot qui vous deffie. Tant mieulx,* répond Tristan; *car ià meilleur gardien à ma sœur ne puis ie doner.* Ils courent l'un contre l'autre. Lancelot détourne sa lance, et feint d'avoir manqué l'atteinte; Tristan en avait fait autant. Le hasard fait qu'au passer les tronçons accumulés de lances brisées roulent sous les pieds du cheval de Lancelot, et le font tomber. Tristan saute légèrement à terre, aide Lancelot à se relever, et lui dit tout bas, en lui serrant la main : *Ah!*

chier sire, c'est pour Yseult que vostre Tristan vient de vous conquerre. Lancelot, pénétré de joie, se laisse conduire auprès d'Yseult. *Sires chevaliers, ores delivrez vous estes*, dit Tristan; *vous pouvez librement retourner à vostre roy; il me suffit assez de celuy cy, et du second que ie conquis, pour venir une iournée à la garde de ma sœur.* Dinadam voulait disputer sur ce que la joute n'avait pas été en règle, et qu'aucune des deux lances n'avait porté. *Tays toy, Dinadam*, lui répondit Lancelot, *bien m'a conquis le chevalier incognu; et se le refuses, sache qu'il est de force à te porter avecques luy sous son bras.* Dinadam n'eut rien à répondre à cette *gaberie;* il commença bientôt à former quelque soupçon sur Tristan : car il connaissait trop Lancelot pour croire qu'il se fût laissé amener si facilement sans demander le combat à l'épée, s'il n'avait eu quelque raison secrète.

Les chevaliers de la Table ronde vont rejoindre Artus, lui content tout ce qui s'est passé, et que le chevalier inconnu emmène Lancelot et Dinadam à la garde de sa sœur. Bliombéris lui dit, *que oncques ne receut si terrible coup de glaive. Bien*, dit Artus, *le chevalier estrange est prude homme;* laissons-le aller *ses erres où il veult; avant peu nouvelles en aurons.* Sur-le-champ, Tristan, Yseult et Lancelot, qui voient le roi Artus et sa cour reprendre le chemin de Cramalot, traversent la prairie, et vont droit au château

de la Joyeuse Garde. Tristan, en arrivant, ôte son casque; Yseult lève son voile; et Dinadam, enchanté de revoir Tristan, va se jeter aux genoux d'Yseult, devinant bien que c'est elle : *Damoiselle*, dit-il, *bien m'est permis de baiser la main de la sœur que i'ay si bien gardee.*

Lancelot et Dinadam passèrent deux jours avec Tristan; ils s'en retournèrent à Cramalot, et laissèrent les deux heureux amants maîtres absolus du château de la Joyeuse Garde.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la prudence et à la modestie de l'auteur de ce roman. Il croit qu'on imaginera sans peine à quel point ils surent jouir du bonheur de ne se plus quitter, et il n'entreprend point de peindre leur heureuse situation; mais il emploie les plus fortes couleurs à rendre le désespoir de Palamède, lorsqu'il apprend que la reine Yseult est au pouvoir de Tristan. Ce chevalier se déguise de toutes manières; et, soit dans le tournoi, soit dans les courts voyages que Tristan fait à Cramalot, il l'attaque jusqu'à quatre fois différentes. Le dernier combat se passe près du château de la Joyeuse Garde; ce combat devient si cruel, que les deux rivaux perdent leur sang par une infinité de blessures. On avertit Yseult, elle accourt pour les séparer; dès qu'ils l'aperçoivent, ils s'arrêtent, et tous deux portent leur épée à ses pieds; mais bientôt l'un et l'autre tombent de faiblesse, et l'herbe continue à se rougir de leur sang. Yseult

s'empresse à donner des secours à son chevalier, qui veut les refuser, si Palamède ne les partage. Yseult les fait enlever, et porter tous deux dans la même chambre. Tous deux sont secourus et pansés par ses belles mains. Yseult, qui sut exiger de Palamède, dans la forêt du Morois, de ne jamais paraître devant elle que dans le royaume de Logres, obtint sans peine, de cet amant si respectueux et si soumis, d'établir une paix durable entre ces deux généreux rivaux : ainsi Palamède passa plusieurs jours dans le château, après s'être remis de ses blessures; mais le spectacle continuel du bonheur de Tristan était trop cruel pour une ame aussi sensible, et qui ne pouvait renoncer à son amour. Heureux Tristan, je vous quitte, lui dit-il un jour; vos vertus, votre générosité, vous rendent digne de votre sort. Puissé-je bientôt finir le mien dans les combats! Puisse ma mort être honorée des larmes d'Yseult et des vôtres! Regrettez-moi tous deux comme celui qui vous aima le plus tendrement. Palamède part; il tente les aventures les plus périlleuses; il détruit *les males coutumes* de plusieurs passages dangereux; il défend l'innocence opprimée, venge la mort d'un roi tué par deux traîtres chevaliers : la victoire suit ses pas; il ne peut trouver la mort, ni guérir d'une passion qui rend sa vie si malheureuse.

Le roi Artus et la reine Genièvre ne purent se refuser au desir de voir la belle Yseult. Dinadam

lui tenait souvent compagnie; elle le plaisantait agréablement sur son indifférence; elle attribuait à son défaut de sensibilité les accidents qui lui arrivaient presque toujours dans les combats, quoiqu'il fût brave et preux chevalier. Dinadam se défendait par d'autres plaisanteries, et cherchait à lui rendre celles qu'elle lui faisait essuyer. Un soir il entre effrayé chez elle, et lui dit que deux puissants chevaliers viennent de surprendre Tristan sans armes, et s'en sont emparés; qu'il se dérobe, par la fuite, au même sort; et qu'il la prie de se précautionner contre toute surprise. En effet, Yseult voit entrer à l'instant chez elle deux chevaliers couverts d'armes étincelantes. Dinadam court se cacher derrière Yseult; mais bientôt ils ôtent leurs casques, et Lancelot lui présente le roi Artus. La reine Genièvre les suivit de près; et, pendant quelque temps, les illustres habitants de la cour d'Artus et du château de la Joyeuse Garde se visitèrent souvent. Nous ne voulons point parler de quelques soupers secrets qu'il y eut entre la belle Genièvre, Lancelot et ces deux amants: et quels délicieux soupers!

Artus, toujours occupé des plus grands projets, l'était alors de la conquête du Saint-Gréal (nous avons déja dit que le Saint-Gréal était la coupe qui servit à Notre-Seigneur, le jour de la cène avec les apôtres). Joseph d'Arimathie avait apporté en Europe cette coupe, avec la lance dont Longin avait percé le côté du Christ sur la croix.

De génération en génération, un des petits-fils de Joseph d'Arimathie se vouait à la garde de ces précieuses reliques; mais à condition de garder la fleur pure et intacte de sa virginité. Ce gardien courait les plus grands risques, s'il ne conservait chèrement cette fleur. Le roi Pêcheur, descendant de Joseph, les avait alors à sa garde; mais, ayant un jour regardé seulement avec trop de complaisance une jeune pélerine, dont la collerette s'était entr'ouverte, en se prosternant, la lance sacrée était tombée sur son bras, et lui avait fait une blessure dont le sang coulait sans cesse depuis cinquante ans, sans que rien pût l'arrêter. Merlin avait prédit que le roi Pêcheur resterait toujours blessé, et que les graces du ciel, attachées aux précieuses reliques, ne se répandraient en entier sur la chrétienté, que lorsqu'un loyal et renommé chevalier, plus parfaitement vierge encore que le roi Pêcheur, se présenterait avec une ame et des mains pures, pour toucher et enlever les saintes reliques, sans être frappé de mort. Il était écrit de plus, que ce seul chevalier pourrait s'asseoir un jour dans le siége périlleux de la Table ronde. Cet insigne honneur était destiné par Merlin au jeune Perceval le Galois.

Le roi Pêcheur et les princes ses voisins redoutaient également de perdre le Saint-Gréal; et quoique les chevaliers vierges, et déja renommés par leurs hauts faits, fussent alors presque aussi rares qu'ils l'ont été depuis, il pouvait s'en trou-

ver un; et cette crainte entretenait toujours une armée prête à combattre pour la défense du roi Pêcheur et du dépôt sacré.

Le bon et brave Tristan ne valait rien du tout pour l'enlèvement des saintes reliques: mais se joindre à l'armée du roi Artus qui devait combattre celle du roi Pêcheur, c'était toujours un moyen de mériter le pardon de ses péchés; il fut donc tenté de s'unir à ceux qui devaient marcher pour cette sainte expédition.

Ce qui déterminait Artus à cette entreprise, c'est que, s'étant égaré dans la forêt d'Arnantes, son coursier l'emporta: quelque puissance secrète le fit arrêter près du tombeau qui renfermait Merlin; alors le grand prophète éleva sa voix: *Roy Artus*, dit-il, *de pieceà et à touiours chier me seras; ores est il tems de marcher à la queste du Saint-Graal. Roy Artus, ecoutez... Cil qui parfaictera telle entreprinse, ores est il nay, ores a il receu chevalerie de ta main.*

Tristan, ayant donc pris son parti, *mit ses mains ez celles d'Artus*, et fit alors un serment, que des malheurs qui nous font frémir d'avance l'empêchèrent d'accomplir. Il était assez raisonnable que ce serment et ses nouvelles dispositions déterminassent Tristan à se séparer d'Yseult. Artus obtint d'Yseult et de son amant une promesse qui leur coûta bien des larmes.

Artus dépêche un courrier qui part pour le royaume de Cornouailles, et porte une lettre à

Dinas. Cette lettre détermine l'auteur à raconter ce qui s'était passé depuis le départ d'Yseult et la prison du roi Marc.

Le sénéchal Dinas, aussi fidèle sujet que brave chevalier, n'avait accepté la régence de Cornouailles que dans l'espérance que les disgraces du roi Marc adouciraient son ame injuste et cruelle, et l'engageraient à gouverner ses sujets avec équité. Il allait souvent le consoler dans sa prison, dont il avait adouci la dureté, et le roi Marc lui marquant un sincère repentir de sa conduite passée, il convoqua l'assemblée générale de la nation.

Dinas s'en était fait adorer par sa douceur et sa sagesse. Mes chers compatriotes, leur dit-il, si j'ai mérité votre estime et votre amitié, accordez-moi pour récompense un don. Une voix unanime de tous les barons s'éleva pour l'accorder, et ce don fut la liberté du roi Marc. Peu de temps s'était écoulé depuis que ce prince était remonté sur son trône. Dinas reçoit la lettre d'Artus, il la porte lui-même au roi Marc; il réussit facilement à réveiller son ancien amour pour Yseult: mais il ne peut jamais surmonter sa répugnance à revoir son neveu Tristan.

Le roi répond lui-même à la lettre d'Artus; il consent à recevoir Yseult de sa main; mais il persiste à ne plus vouloir que Tristan revienne dans ses états. Il fait sentir adroitement dans cette lettre, que ce serait trop exposer la vertu

de sa femme et de son neveu, et l'exposer lui-même à retomber dans ses anciennes fureurs. Nous sommes forcés de l'avouer, cette représentation était assez raisonnable. Yseult et Tristan en sentirent toute la force; leurs larmes coulèrent en abondance; ils unirent plus d'une fois sur leurs lèvres le serment de s'aimer toujours. Artus enfin fit préparer un esquif. Dinadam fut chargé de conduire Yseult au roi de Cornouailles. Artus et Lancelot arrachèrent Tristan à son désespoir, et l'emmenèrent à Cramalot. Ce fut en vain qu'on prépara des fêtes et des tournois pour le distraire; à peine Tristan pouvait-il supporter le poids de ses armes; une langueur mortelle s'empara de son ame, une tristesse profonde le rendait insensible; elle augmentait même quand il voyait Genièvre et Lancelot s'unir ensemble pour la dissiper. Les préparatifs du voyage d'Artus et de ses chevaliers pour la conquête se faisaient avec lenteur; et, en attendant le temps fixé pour le départ, Tristan, se souvenant des nœuds qu'il avait contractés avec Yseult-aux-blanches-mains, sentit un rayon d'espérance: il crut un moment que la présence d'une belle princesse qu'il se reprochait d'avoir si maltraitée pourrait l'amener enfin à supporter la vie. Il part secrètement un matin, il passe la mer, et le vent le plus favorable le porte le même soir sur les côtes de la Petite-Bretagne.

Tristan arrive à la cour du roi Houël son beau-

père, au moment où ce prince, frappé d'une maladie mortelle, touchait presque à sa dernière heure. Les empressements d'Yseult-aux-blanches-mains, et ses larmes, firent sentir à Tristan tous les reproches qu'il avait intérieurement à se faire. Il n'est malheureusement que trop commun de reconnaître ses torts, et de n'avoir pas le courage de les réparer. Tristan rendait justice aux vertus, à la beauté même de la seconde Yseult; mais la première était toujours présente à son ame. L'admiration et la pitié l'intéressaient pour celle aux blanches mains; mais l'autre avait partagé avec lui le fatal *boire amoureux*. Le cœur et l'imagination de Tristan étaient frappés. Ses pensées, ses desseins volaient tous vers la reine de Cornouailles. Yseult-aux-blanches-mains, entre les bras de Tristan, eut encore le même sort qu'elle avait subi dans les premiers temps, et elle continua de vivre paisiblement avec lui, sans imaginer ce que son innocence ne soupçonnait pas.

Le roi Houël, dès qu'il sentit qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, fit assembler sa famille, et conjura Tristan, par l'amitié que celui-ci avait eue pour Phérédin, son fils aîné, de veiller sur ses états, et de protéger le jeune Runalen, son second fils, prêt à lui succéder. Il mourut dans l'opinion qu'Yseult, sa fille, était complètement heureuse, et toute la cour partageait son erreur.

A peine le roi Houël eut-il fermé les yeux, que

quelques-uns de ses grands vassaux entreprirent de se soustraire à la souveraineté de Runalen. Le preux, mais félon chevalier Urnois, comte de Nantes, leva l'étendard de la révolte, et déclara par un héraut, qu'il ne reconnaissait point Runalen pour *son seigneur droicturier*. Runalen et Tristan assemblent aussitôt une armée, marchent contre le comte de Nantes, gagnent une bataille, le poursuivent jusqu'à Nantes, où ce comte se renferme, soutient un siége, et se fait tuer de la main de Runalen sur la brèche de la place, que ce prince et Tristan emportent d'assaut. Une grosse tour résistait encore; Tristan croit l'emporter avec facilité; mais cette tour était défendue par un des plus braves chevaliers de la Petite-Bretagne. Tristan se saisit d'une échelle, monte à l'assaut; et ce chevalier, nommé Lestoc, lui lance une pierre qui le blesse à la tête, lui fend la joue, et le renverse sans connaissance dans le fossé. Runalen court à sa vengeance, monte sur la même échelle, voit Lestoc; il l'appelle. Urnois est mort, lui dit-il, tu n'es plus lié par ton serment; ne me reconnais-tu pas pour ton roi? Lestoc, à ces mots, arrache son casque, descend de la tour, lui présente son épée, et lui prête le serment de fidélité. Runalen, qui connaissait ses vertus et sa valeur, lui confie le commandement de la ville, lui ordonne d'y rétablir l'ordre, et vole au secours de Tristan.

Sa blessure était assez considérable pour faire

désespérer de sa vie. On coupe d'abord ses cheveux ensanglantés, on met le premier appareil; et, dès qu'il reprend connaissance, il demande d'être conduit près de sa femme Yseult.

Cette princesse, très habile dans l'art de la chirurgie, ne souffre pas que d'autres mains que les siennes touchent à son cher Tristan. Ses belles mains pansent sa plaie; Tristan les baisait avec une reconnaissance qui commençait à devenir un plaisir. Les soins attentifs d'Yseult ont le plus grand succès: ce plaisir, que Tristan goûte lorsqu'elle approche de lui, devient de jour en jour plus vif et plus sensible; une grace intérieure paraît agir en lui, depuis le serment qu'il a fait de marcher à la conquête du Saint-Gréal; elle paraît même pour quelque temps triompher du pouvoir magique du *boire amoureux*. Un jour qu'elle s'applaudissait du succès de ses soins, en voyant se refermer les blessures de Tristan, elle se penche tendrement sur lui, baise sa joue blessée. Tristan sent une douce chaleur se répandre sur son visage, et passer jusqu'à son cœur: ce moment devient celui du bonheur d'Yseult. Mais Tristan blessé paie l'oubli qu'il a fait de son état. Les plaies s'enveniment, l'art d'Yseult devient de jour en jour inutile; et, malgré les soins du plus tendre amour, elle-même n'en espère plus rien.

Dans cette perplexité, un ancien écuyer de Tristan fait souvenir son maître que la princesse

d'Irlande, depuis reine de Cornouailles, le guérit autrefois dans un état plus désespéré. Il appelle Yseult-aux-blanches-mains, il lui raconte sa première guérison; il l'assure que la reine Yseult peut le guérir, et qu'elle ne refusera pas de venir à son secours.

Dans un premier mouvement de pitié, Yseult-aux-blanches-mains consent que Tristan envoie en Cornouailles Gesnes homme de confiance et habile navigateur. Il le fait venir, lui donne son anneau : Porte-le, dit-il, à la reine de Cornouailles; dis-lui que Tristan, prêt à mourir, demande son secours : si tu peux la ramener, mets des voiles blanches à ton vaisseau; mais si tout espoir m'est ôté, si la reine Yseult te refuse, mets des voiles noires : elles seront le présage de ma mort prochaine.

L'auteur nous apprend ici qu'Yseult, dans l'intervalle, avait écouté la voix d'un saint personnage, et qu'entraînée par l'autorité des maximes sacrées elle ne brûlait plus de cet amour violent qui l'avait égarée. Il nous apprend aussi que Tristan, sur le bord du tombeau, après avoir avoué ses fautes en confession, avait fait les mêmes réflexions et pris les mêmes sentiments. Ce que ces deux personnes sentaient encore l'une pour l'autre n'était plus qu'une tendre amitié.

Gesnes fait voile pour les côtes de Cornouailles; il se présente devant Yseult, lui montre l'anneau de Tristan, lui peint son état désespéré, et la

conjure, au nom d'Yseult-aux-blanches-mains, de partir pour venir à son secours.

Le roi Marc était absent : on est moins timide lorsque l'on ne se sent plus coupable. L'amitié après l'amour est souvent aussi vive que l'amour même. Yseult n'hésite point; elle part, s'embarque; et Gesnes cingle vers la Petite-Bretagne, après avoir attaché des voiles d'une blancheur éclatante à tous les mâts.

Cependant la blessure de Tristan devenait plus désespérée et plus noire de jour en jour; ses forces, entièrement abattues, ne lui permettaient plus de se faire conduire sur le port, comme il faisait les premiers jours du départ de Gesnes. Tristan appelle une jeune demoiselle, filleule d'Yseult-aux-blanches-mains, qu'il avait élevée sous ses yeux, et qu'il croyait mériter sa confiance. Il lui ordonne d'aller tous les matins sur le port, de tourner ses regards vers les côtes de Cornouailles, et de venir l'avertir de quelle couleur seront les voiles du premier vaisseau qui viendra de cette part, pour aborder en Bretagne.

Hélas! cette douce, cette innocente Yseult-aux-blanches-mains avait enfin connu de quelle importance il était de ne pas laisser Tristan avoir de nouvelles obligations à la reine de Cornouailles; la jalousie s'empare de son cœur, elle ne voit point tous les maux qu'elle va causer : peut-être envisage-t-elle un plaisir à se venger de deux amants, hélas! qui ne sont déja plus qu'amis :

elle ordonne à sa filleule de dire à Tristan que les voiles du vaisseau sont noires, quand même elles seraient blanches.

Un vent favorable portait le vaisseau de Gesnes vers le port; toutes les voiles étaient déployées, et leur blancheur éclatante frappa de loin les yeux de la filleule d'Yseult : mais la cruelle n'obéit que trop à l'ordre qu'on lui avait donné; elle dit à Tristan que les voiles étaient noires.

Tristan, pénétré de cette douleur que l'on n'exprime point, pousse un profond soupir, tourne la tête, et dit : *Haa, doulce amye, à Dieu vous comand'; iamais ne me veerez, ne moy vous. Dieu soit garde de vous! Adieu, ie vous salue. Lors, bat sa coulpe, et se comande à Dieu; et le cueur lui creve, et l'ame s'en va.*

A l'instant la nouvelle de sa mort se répand; et, suivant l'usage de la chevalerie, elle est *criee* dans la ville et sur le port. La reine Yseult aborde, débarque et entend crier : Le brave, l'illustre, le parfait chevalier Tristan est mort. Elle se laisse conduire, presque sans connaissance, à la chamdre de Tristan. Quel spectacle frappe sa vue! Elle le voit étendu sur des planches, et la comtesse de Monteil lui chausse déja ses éperons. Elle se jette sur son corps, baise son front glacé, porte sa main sur ce cœur qui fut si tendre, si plein de feu pour elle; elle cherche vainement à le sentir palpiter encore; tout son amour ne peut rappeler Tristan à la vie. Alors elle le serre étroi-

tement, lui donne un dernier baiser, et elle expire en le tenant dans ses bras. O vous qui jouissez du bonheur d'aimer et d'être aimés, répandez des fleurs et des larmes sur les cendres de ces tendres amants! Et vous, cœurs durs et glacés, vous qui n'avez que la moitié de l'existence des êtres sensibles, détournez vos yeux de ce tableau touchant; il serait profané par vos regards.

Lorsque, selon la coutume qu'on observait à la mort des chevaliers de la Table ronde, on apporta les armes de Tristan pour l'en revêtir, l'on trouva deux lettres attachées à la garde de son épée; l'une s'adressait à l'*apostole* de Nantes, l'autre au roi Marc.

Le prélat ouvre sa lettre; il y trouve un humble aveu des fautes de Tristan, et de nouvelles preuves de son repentir; il y trouve aussi plusieurs legs pieux dont il lui recommande l'exécution, et la prière de faire porter son corps au roi Marc avec la lettre attachée à son épée. Le saint prélat, touché jusqu'au fond de l'ame, veut exécuter lui-même les dernières volontés de cet illustre mort. Les deux corps sont déposés sur deux lits de parade, et portés dans le vaisseau de Gesnes, sur lequel il s'embarque aussi.

Le roi Marc, de retour à Cintageul, avait trouvé la reine absente. Furieux de savoir qu'elle était encore allée joindre Tristan, il rassemblait une armée pour aller porter la guerre dans la Petite-

Bretagne. Il apprend l'arrivée du vaisseau, et le motif du voyage. Son premier mouvement est d'envoyer un détachement pour empêcher que personne ne débarque. Il dit tout haut qu'il ne permettra jamais que Tristan, dont il a reçu tant d'affronts, soit enterré dans ses états.

L'apostole de Cintageul le prie de lui permettre seulement de lui amener celui de Nantes, qui accompagne les corps de Tristan et d'Yseult. Celui-ci vient trouver le roi Marc, et lui présente l'épée de Tristan.

Ce prince ne peut s'empêcher d'être attendri, lorsqu'il voit cette épée qui tua le Morhoult d'Irlande, et qui lui sauva plusieurs fois la vie et la liberté; il détache la lettre attachée à l'épée; il l'ouvre, et il trouve que Tristan lui demande pardon avec soumission et tendresse, et lui raconte l'histoire fatale du *boire amoureux*.

Le roi Marc avait quelquefois de bons moments. Il voit qu'Yseult et Tristan furent entraînés par une force invincible; ses larmes commencent à couler. *Helas! dolent* s'écrie-t-il, *pour quoy ne sçavois ie cette adventure? Ie les eusse celez, et consenti qu'ils ne se fussent ia partis de moy. Las!* ajoute-t-il *pleurant moult tendrement, ores ay ie perdu mon nepveu et ma femme. Lors comanda que les corps fussent portez à sa chapelle, et fussent illec enterrez si richement comme il appartenoit à si haulte gent.*

Il fit faire deux cercueils, et ils furent portés

avec la plus grande pompe dans les tombeaux préparés. Gouvernail, que la douleur avait retenu chez lui, vient pour pleurer son maître et son élève, dès que son état le lui permet. Il entre dans la chapelle, et reconnaît le tombeau de Tristan, en voyant *Hudan* le fidèle *brachet* qui le garde; *ores veit il que de la tumbe de Tristan yssoit une belle ronce verte et feuillue qui alloit par la chapelle, et descendoit le bout de la ronce sur la tumbe d'Yseult et entroit dedans.* Le roi de Cornouailles la fit en vain couper par trois fois; *le lendemain estoit aussy belle comme elle avoit cy devant esté, et ce miracle estoit sur Tristan et sur Yseult à tout iamais advenir.*

ARTUS
DE BRETAGNE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

La première édition de ce roman est de Paris, *in-quarto*, gothique, de l'an 1502. Il y en a une seconde de 1543. Celle dont nous tirons cet extrait est de 1584.

Ce roman peut être regardé comme une suite des romans de la Table ronde, ainsi que celui de Clériadus dont nous parlerons peut-être. Ces deux romans ne nous paraissent point être de la même antiquité que ceux de Lancelot et de Tristan. Nous sommes portés à croire qu'ils sont du règne de Charles VI : ce qui nous le fait présumer, c'est, premièrement, l'espèce des parures et des habillements que l'auteur donne aux chevaliers et aux héroïnes de ce roman; secondement, c'est que l'ouvrage nous paraît écrit dans le même langage dont s'est servi Froissard, auteur contemporain de Charles VI.

L'influence de l'esprit qui régnait à la cour des rois d'Angleterre devint prédominante en France sous le règne de ce malheureux prince : la bataille d'Azincourt, aussi funeste que celles de Crécy et de Poitiers, rendit Henri V maître de l'intérieur de la France; la division des maisons d'Orléans et de Bourgogne augmenta son pouvoir en séparant les forces qui pouvaient lui résister. Ysabeau de Bavière, appelée par sa naissance et par ses charmes au plus beau trône de l'univers, s'en

montrait indigne par ses mœurs, et par l'atrocité de sa conduite envers le dauphin son propre fils. Ysabeau protégeait la faction de Bourgogne, qui remplissait Paris de proscriptions et de massacres; et sa cour n'en était pas moins somptueuse et moins galante. Occupée uniquement de ses amours et du maintien de son autorité, elle cherchait à distraire le brave et malheureux Charles, lorsque quelques retours lucides de sa raison lui pouvaient laisser entrevoir les horreurs et les factions qui ravageaient l'état. C'est dans ces temps que les cartes et le jeu de piquet commencèrent à être en vogue: plusieurs illustres chevaliers donnèrent leur nom aux figures représentées dans ces cartes; le *Valet de Carreau*, entre autres, dut le sien au brave Hector de Galard. C'est dans le même dessein qu'Ysabeau de Bavière multiplia les fêtes de sa cour, les tournois, et qu'elle fit revivre cet ancien esprit de chevalerie romanesque qui convenait si bien au caractère de Charles VI: mais on trouve dans les romans de ce temps une attention marquée à ne célébrer que tout ce qui peut avoir quelque rapport avec l'Angleterre.

Le roman d'Artus, imprimé en 1502, le fut vraisemblablement sur un manuscrit antérieur à cette époque, puisqu'il est facile, comme nous l'avons dit, d'y reconnaître le style et le langage de Froissard. Le temps de l'imprimer ne pouvait être plus favorable que le moment où la belle Anne de Bretagne venait de monter sur le trône de France, et de réunir ses états à cette couronne; rien ne pouvait être plus agréable à cette reine, que de faire paraître un roman dont l'un de ses aïeux était le héros.

ARTUS
DE BRETAGNE.

APREZ *la mort du roy Artus, qui exhaulsa toute noblesse et chevalerie, comme feirent messeigneurs Gauvain, Lancelot du Lac, Tristan de Léonois, et aultres maints preux chevaliers, la Bretaigne eut un duc extrait du noble et hault lignaige de Lancelot du Lac; ce duc nommé Iean, fort d'avoir et d'amis, estoit si prude homme, que le roy de France l'aymoit comme son frere, l'honoroit sur tous aultres, et deferoit à touts ses conseils.*

Iceluy duc eut une haulte et notable dame à femme, de bone et saincte vie, fille au comte de Lancastre en Angleterre. Si s'aymèrent le noble duc et la duchesse de bone amour toute leur vie, en acomplissant l'œuvre de mariage, ainsy que Dieu l'a ordoné, tant qu'il plust à Nostre-Seigneur leur doner un bel enfant masle, lequel, en la remembrance du grand Artus, fut nomé de ce nom.

Artus était charmant de figure et d'esprit. Les graces et le badinage de l'enfance n'empêchaient pas d'entrevoir en ce jeune prince un courage naissant et une grande sensibilité. Ses gouver-

nantes ne pouvaient imaginer un don de plaire, une qualité essentielle, qu'il ne possédât. Il ne perdit rien en grandissant de tout ce qu'il avait reçu de la nature.

A l'âge de dix ans, le brave et renommé chevalier Gouvernau fut choisi par le duc Jean et par la voix publique pour l'élever à toutes les vertus, aux talents et aux exercices qui forment un digne chevalier. Ce titre de chevalier, peut-être aujourd'hui trop faiblement apprécié, était alors celui dont les souverains tiraient leur plus grande gloire. Artus, dès l'âge de quinze ans, prouvait déja qu'il méritait de recevoir l'ordre de chevalerie; une secrète inquiétude qui le portait aux grandes aventures lui faisait desirer le moment où le duc son père ne le tiendrait plus renfermé dans l'enceinte de ses palais : le sage Gouvernau cherchait à le dissiper, en le menant quelquefois à la chasse; et souvent le jeune Artus, emporté par trop d'ardeur, se serait égaré dans la forêt, si Gouvernau ne l'eût suivi de près, autant par le tendre attachement qu'il avait pour lui, que par devoir.

Sur la fin d'une chasse, tous les deux arrivèrent sur le bord d'un grand étang; ils voient deux femmes effrayées se retirer entre des halliers: Artus s'approche d'elles, les aborde avec politesse, les rassure par les graces et la douceur qu'il porte dans cet abord. La plus âgée des deux s'écrie: Qui que vous soyez, respectez mes

malheurs et ceux de ma fille. Artus voit dans cette fille la jeunesse d'Hébé, la taille et la modestie des nymphes de Diane; et toutes les deux offrent aux regards, sous les habits les plus simples, un air de noblesse et de fierté.

Artus descend de cheval, et leur demande, avec cet air d'intérêt qui prévient et qui rassure, par quel hasard elles se trouvent dans cette solitude. Sire, lui dit la mère, des malheurs sans nombre, la perte de mes biens, celle de mon mari, l'un des plus puissants barons du Sorélois, le désespoir de me voir exposée aux yeux de ceux qui m'avaient vue dans la splendeur, tout m'a pressée de fuir des parents injustes et des vassaux ingrats, et j'ai mieux aimé être *pauvre femme mendiante en estrange terre, que là où i'avois esté haulte dame.*

Lors comencea à plorer, et dict à Artus : Si m'en vins de nuict et amenay mon enfant que voyez cy, laquelle eust deu estre en haultes salles, et gesir (1) *sur beaux licts bien encourtinez; mais ores luy convient gesir dessus la moyte terre en cette loge couverte de rameaux. Lors respondit Artus : Hé, dame, que ne requeriez vous vos amis à tel besoing?.... Sire, (Dieu me gard', dit la dame) pauvres gens n'ont nuls amis; et entre pauvres et riches fault* (2) *touiours parenté. Lors recomencea*

---

(1) Coucher.

(2) Manque.

à plorer amèrement; et la belle Ieannette sa fille ploroit aussy. Lors Artus tout attendri leur prend la main : Haa, dames, s'écrie-t-il, *mettez vostre cueur en paix, car en moy trouvez vous bon amy; biens et richesses à mon pouvoir ne vous faudront; ie vous prens en ma main, et iure de garder l'honneur de vous comme vostre propre frere. A tant Artus appelle le forestier du lieu : Pierre,* lui dit-il, *ces maisons, manoirs, forest et estang, le bon duc mon pere me les bailla pour mes esbatements, et pour moy tu les gardes. Ores en fais don à ces dames, t'ordone de les garder fidellement pour elles, et bon compte leur rendre de toutes les chevances qui en ta garde sont.*

Pierre jura d'exécuter ses ordres : les larmes de la mère et de Jeannette cessèrent de couler; elles regardaient le jeune Artus avec surprise et admiration. Les deux enfants se tenaient encore par la main, *sy comencerent à se sourire bien doulcement. Belle*, lui dit Artus, *ores en avant plus ne plorerez, car en moy acquistes vous bon frere et doulx amy, et retourneray souvent à ce manoir pour m'enquerir se riens ne vous manque, et si pensez à moy qui si doulce rencontre ay faicte. Lors la belle Ieannette, interdite comme ieune fille innocente qu'elle estoit, ne luy respond qu'en serrant un petit peu sa main. Les deux enfans se sourirent encore; mais à cette fois leurs ioues devinrent vermeilles comme rose. Le bon Gouvernau ne se sentoit pas d'ayse de veoir comme generosité, pru-*

dehomie et gentillesse se monstroient apertement en son ieune esleve.

Les chasseurs arrivèrent de tous côtés; le cri des chiens, le bruit des cors se firent entendre; Jeannette et sa mère se retirèrent dans leur cabane, et le prince alla rejoindre sa suite.

Artus ni Gouvernau ne firent part à personne de leur aventure; ils en parlèrent beaucoup ensemble, et se promirent bien d'aller savoir, le plutôt qu'ils pourraient, si Pierre le forestier avait bien exécuté leurs ordres.

Quelques jours après ils montèrent de bon matin à cheval. Artus prit un épervier sur le poing, Gouvernau prit un gerfaut, et tous les deux, sans suite, traversèrent légèrement la forêt et arrivèrent à l'étang; *et là, trouverent la dame et Ieannette vestues et appareillees noblement, car Pierre le forestier les avoit largement pourvues de tout ce qui appartenoit à telles dames; si elles avoient bu du vin et mangé bones viandes, dont Ieannette estoit toute reconfortee et revenue en sa fleur de beauté. Quand Artus la veit, elle lui plut encore plus qu'à la premiere fois, si la print par la main et s'asseirent ensemble sur le gazon. La matinee belle et clere estoit, et la rosee grande; les oiselets chantoient par la forest, l'aube espine et l'eglantier embaulmoient l'air, si que les deux enfans s'en esiouissoient en grande lyesse pour le doulx temps, comme ceux qui estoient ieunes et à qui ne falloit encore que iouer et rire, quoique ià*

s'entre aymassent de bon cueur sans mal que l'un eust à l'aultre en son penser. Lors dit Artus tout en riant : Mademoiselle Ieannette, avez vous point d'amy ?... Et elle se pourpense un petit en se souriant ; puis regardant Artus doulcement, elle respond : Par la foy que ie vous dois, monseigneur, ouy, bel et gracieux. Et où est il ? coment est il appelé ? repart il vivement. Oh ! pour cette fois, dit Ieannette, vous souffrirez de le savoir; pourtant veux ie bien que maintenant sachiez que si le roy Artus fut bon chevalier et de grand'vertu, mon amy est desia pour devenir meilleur encore.

La mère et Gouvernau se mêlèrent de la conversation, et les deux enfants n'eurent plus rien de particulier à se dire : ils passèrent la matinée gaiement, et Jeannette fit admirer son esprit par la sagesse et la vivacité de toutes ses réponses.

Le soleil étant déja haut, ils prirent congé de la mère et de la fille. *Si,* dit Artus à Gouvernau, *maistre, voyez la grande doulceur de notre damoiselle, la franchise de son cueur, et comme sagement elle dict et respond : voyez sa gentille maniere et noble contenance, ses yeulx doulx et rians, ses levres de roses que le parler et le souris embellit, comme chaque mouvement releve son corsage droict et legier. Haa! maistre, tout en elle faict que ie l'ayme grandement. Monseigneur,* répond Gouvernau d'un ton très sérieux, *tout ce que vous dites y est ; mais pour Dieu, gardez vostre honneur. Vous estes un riche homme noble d'avoir et d'a-*

mis, et elle est une pauvre gentille damoiselle : si riens lui requeriez plus, fors que doulce amitié, vous lui tolliriez ce que iamais ne pourriez luy rendre ; si blasmé seriez encore plus qu'un moindre que vous. Maistre, dit Artus, ià Dieu ne plaise que ie aille cela querant; mais ie la veux aymer et garder loyaument tout ainsy qu'une miene sœur. Lors s'en allerent, ainsy parlant, à la cour, où l'on s'alloit seoir pour disner.

O mœurs honnêtes prises dans la nature! O mœurs douces et charmantes dans tous les âges! qu'êtes-vous devenues? L'esprit et l'art de séduire vous peuvent-ils remplacer pour les cœurs sensibles?

Quelques mois s'écoulèrent; et Gouvernau, témoin de l'honnêteté et de la retenue de son élève, ne pouvait lui refuser d'aller plusieurs fois la semaine passer quelques heures avec la dame de l'étang, et la belle et spirituelle Jeannette: la duchesse de Bretagne prit quelque ombrage de leurs fréquentes absences. *Sire*, dit-elle au duc, *presque chascun iour nostre fils s'en va esbattre moult privement, ne sçavons où; et ie me doubte de nostre enfant qu'il ne mette son cueur et amour en lieu dont mesayse et chagrin nous puissions avoir : il est ià grand et puissant garson, bien à poinct est il de femme prendre. Dame*, dit le duc, *bien avez dict; mais quelle fille pouvons nous eslire? Sire*, dit la duchesse, *la belle Perone de Flandres nous conviendroit; si l'en-*

verrons demander. Dame, dit le duc, *prenez garde; il se dict qu'elle ne s'est point sagement portee, et a eu compaignie à un chevalier; et pour ma meilleure comté, ne voudrois ie que demandassions fille blasmee. Heé, sire, ne le croyez pas; petites gents ayment à vituperer leurs seigneurs; foiblesse et envie croit touiours s'exhaulser par mechanceté. Dame*, dit le duc, *i'en suis content. Adoncques fut appelé Olivier le seneschal, et envoyé vers madame Lucques, comtesse de Flandres. Bien honorablement fut il receu; bien à poinct la duchesse Lucques et la belle Perone lui accorderent, si prinrent iour d'estre à Nantes à la huictaine de la myaoust.*

Olivier revient; rend compte de sa mission. Artus se lève, et dit hardiment à son père : *Sire, me tenez vous pour vil que me vouliez donner Perone, que maintes gents disent s'estre mesfaicte? Point ne seroit vostre honneur, le mien, et celuy de nostre lignaige. Beau fils*, lui dit sa mère, *c'est grand pesché de dire mal des femmes; si vous refusez Perone, vous nous courouceres. Madame*, lui dit Gouvernau, *la preuve du pour et contre est difficile; car telles choses se font facilement et le plus couvertement qu'on peut, il n'en reste bruit ne fumee.*

Après quelques débats, le respect et l'amour qu'Artus avait pour sa mère ne lui permirent plus de résister. Le duc publia le mariage, en

fit part au comte de Blois son cousin, au comte d'Anjou, et à l'archevêque de Tours son frère. Les plus grandes fêtes furent annoncées pour la mi-août; Artus devait y recevoir l'ordre de chevalerie, et épouser la belle Pérone.

Le lendemain Artus monta à cheval avec Gouvernau : ils coururent à l'étang; et, le cœur percé de douleur, Artus fit part de cette nouvelle à son amie Jeannette et à sa mère. Il fut surpris de ne les y pas trouver aussi sensibles que lui. Jeannette lui répondit qu'elle était aussi en terme de se marier, et *que celuy qu'elle debvoit espouser seroit aussy noble et aussy puissant qu'il pouvoit l'estre*. Artus eut beau la prier de lui expliquer ce mystère, la prudente Jeannette ne lui dit rien de plus; cependant elle écoutait ses plaintes avec sensibilité. Artus redoubla ses instances dans quelques visites suivantes; et tout ce qu'il put en arracher, ce fut que l'époux qui lui était destiné lui ressemblait, et porterait le même habit que lui le jour de ses noces.

Ce jour fatal approchait, et déja les tournois destinés à illustrer celui de la réception d'Artus étaient commencés. Le duc Jean, selon la coutume, élut un certain nombre de jeunes chevaliers pour recevoir l'ordre avec son fils, et celui du comte de Blois fut choisi pour être le frère d'armes d'Artus. La plus tendre amitié, les liens du sang les unissaient déja; et Artus pensait

dès-lors à réparer les malheurs et les grandes pertes que le père d'Hector avait faites (1).

Pendant ces premiers tournois, on fut surpris de voir paraître quelquefois un chevalier couvert de ses armes, et la visière abaissée, qui ne voulut ni combattre, ni se faire connaître; mais on était trop occupé des préparatifs destinés à l'arrivée de Pérone de Flandres, pour y faire une sérieuse attention.

Pendant ce temps aussi, Artus retourna plusieurs fois voir la belle Jeannette; il lui présenta son cousin Hector, qui ne put la voir sans rendre justice à son esprit et à ses charmes : il la pressa, comme Artus, de lui confier quel était l'heureux époux qui lui était destiné; mais la mystérieuse Jeannette s'en tint toujours à leur dire que cet époux serait aussi puissant, aussi beau qu'Artus même.

Nous croyons ne pas devoir laisser plus long-temps les lecteurs en suspens sur le mystère que Jeannette faisait de son futur mariage.

La comtesse de Flandres, ancienne amie de la duchesse de Bretagne, desirait depuis long-temps le mariage de sa fille avec Artus; elle avait donné

---

(1) Ce trait du roman d'Artus semble prouver encore que ce roman fut écrit sous Charles VI, temps où les descendants de Charles de Châtillon, comte de Blois, se trouvaient privés de leurs biens, et réclamaient leurs droits légitimes sur le duché de Bretagne.

des instructions très secrètes au sénéchal Ancel, l'homme le plus adroit et le plus intrigant de sa cour, pour se rendre à celle de Nantes, sans s'y découvrir à personne, et pour y faire insinuer à la duchesse de demander sa fille Pérone, qu'elle desirait vivement de voir mariée. Ancel réussit facilement dans cette négociation, et revint passer vingt-quatre heures à la cour de Flandres pour rendre compte à la comtesse, et la prévenir que bientôt elle recevrait les envoyés du duc Jean, qui lui demanderaient Pérone.

L'adroit sénéchal avait su gagner également toute la confiance de la mère et de la fille. Pressée par les circonstances présentes, la belle et désolée Pérone fut obligée de lui ouvrir son cœur; elle l'envoya chercher dès le même soir par sa nourrice, qui l'introduisit jusqu'à la ruelle de son lit.

Ancel trouve Pérone tout en larmes et dans le désespoir le plus violent; il fait tous ses efforts pour l'apaiser, et lui jure qu'elle peut compter sur tout son zèle. Pérone à la fin s'écrie : Ah! messire Ancel, je suis perdue; je ne desire plus que la mort.... Ancel la rassure, et feint de mêler ses larmes avec les siennes : il parvient enfin à lui arracher l'aveu le plus difficile à obtenir. *Ah! messire Ancel, bien cognoissez*, dit-elle, *l'autheur du desespoir où ie suis; bien cognoissez le gentil varlet Aymard vostre nepveu; oncques il n'en fut plus adroit à la luicte, à la course, à*

l'exercice des armes; oncques il n'en fût plus coinct, plus acort avec dames et damoiselles pour baller, herpe pincer, et les amuser dans leurs ieux : Aymard nourri dans le palais, page de ma mere, se distingua touiours sur touts ses compaignons pour accomplir mes ordres. Los immortel puisse ie acquerir un iour, me disoit il quelquefois en soupirant, aultre guerdon n'en voudrois ie que d'oser me dire vostre chevalier.... Moy, luy disois ie bonement, Aymard, bone nourriture avez receue, prouesse est dans vostre sang, force et honneur vous meneront à hault renom.... Hélas! sénéchal, souvenez-vous de cette nuit affreuse où les flammes ravageant le palais s'élançaient avec violence sur l'appartement de ma mère et le mien. Des cris redoublés s'élèvent de toutes parts; déja des tourbillons de fumée et d'étincelles pénètrent dans ma chambre ; ma porte s'embrase ; je m'éveille éperdue, et de toutes parts je ne vois que des flammes et la mort... Un homme en chemise brave le péril, achève de briser les ais embrasés, s'élance vers mon lit, me prend entre ses bras, et m'enlève aux flammes qui m'entouraient. Il franchit comme un faucon la porte tout en feu, en un instant il m'éloigne de tout danger : déja je n'aperçois plus que de loin la sombre lueur du feu qui dévore le faîte du palais, et je me sens porter, avec rapidité, vers l'autre aile par un souterrain. La crainte de tomber me faisait serrer le cou de mon libérateur.

C'était Aymard. Ah! ma princesse, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, les dieux sont trop justes pour vous laisser périr. Partagée entre la crainte du péril et celle de me trouver entre ses bras : Ah! généreux Aymard, m'écriai-je, je te dois la vie. Il poursuit sa route en me serrant plus étroitement que jamais : l'obscurité redouble dans le souterrain; il heurte contre des caparaçons de peaux de tigres et des panaches destinés pour des traîneaux; il chancelle, nous tombons tous deux, et je reste dans ses bras sans connaissance. L'instant d'après je me sens blessée, et je pousse un cri; je crois sentir une rose brûlante qui me ferme les lèvres, je m'évanouis de nouveau : Aymard veut me relever; les tresses de soie, les plumes entrelacées nous font retomber encore, et ce n'est qu'après de longs efforts qu'Aymard parvient enfin à nous dégager. Il me soulève. Ah! ah! messire Ancel, comme son cœur palpitait!... Nous arrivons enfin à la sortie du souterrain : Aymard me porte dans un salon, me pose sur un sopha, et se dérobe promptement à la vue de quelques dames du palais qui accouraient en ce même salon, après s'être sauvées de l'incendie. Elles n'avaient fait qu'entrevoir Aymard; sa beauté, ses longs cheveux blonds, son vêtement blanc, quelques plumes dont les agrafes s'étaient prises dans sa chemise, tout leur fit croire que c'était un ange du ciel qui m'avait sauvée et portée sur ce sopha.

Ces femmes m'entourent : que leur aurais-je pu dire? Aymard me paraissait à moi-même être un ange; je n'eus pas le courage de les dissuader. On crie miracle; ma mère arrive, bénit le secours céleste qui me rend à sa tendresse; l'archevêque ordonne bien vîte un *Te Deum*.

Aymard parut devant moi le lendemain. Il avait les yeux baissés, et je ne pus le voir sans rougir et sans le trouver digne du nom qu'on lui donnait. J'avoue même que je ne pus m'empêcher de le revoir encore plusieurs fois sous la même forme; j'en cherchai moi-même les occasions; je les trouvai... Ah! messire Ancel, vous connaissez maintenant la cause de mes larmes...

Ancel n'hésita pas à consoler Pérone, et forma, sur-le-champ, un plan qu'il ne désespéra pas d'exécuter. Il repart le même jour pour la Bretagne; il n'entre point dans la cité de Nantes; et voulant rester inconnu près de la cour du duc, le hasard le fait tomber chez Pierre le forestier, dont la maison devient sa retraite. Il fait bientôt connaissance avec la mère de Jeannette et sa charmante enfant.

L'auteur, s'occupant trop peu de la vraisemblance dans ses récits, raconte qu'Ancel sut persuader à la mère qu'il pourrait substituer Jeannette en la place de Pérone, qui se trouverait heureuse de céder la première nuit de ses noces à Jeannette; et que la coutume de Bretagne étant que le nouveau marié remette à son épouse l'acte

du douaire et l'anneau dans cette première nuit, Jeannette, qui s'en trouverait saisie, ferait facilement valoir ses droits, et surtout vis-à-vis d'Artus, qui paraissait en être si tendrement épris. La mère adopte ce projet, vaincue par les propos adroits d'Ancel; et Jeannette, séduite par l'amour qu'elle a pour Artus, soupire et s'abandonne à la conduite d'Ancel et de sa mère; tout se trame à l'insu d'Artus.

La comtesse de Flandres arrive avec la belle Pérone; la duchesse de Bretagne les reçoit dans ses bras, en impose à sa cour, et se sert de tout son empire sur le cœur d'Artus. Les noces s'accomplissent avec le plus grand éclat : Ancel conduit tout avec la même adresse; tout lui réussit; et Jeannette tremblante est introduite par lui dans le lit nuptial.

Nous croyons devoir soustraire beaucoup de petits détails dont l'auteur paraît s'occuper avec complaisance. Ils concourent tous à donner les meilleures raisons pour que le jeune Artus crie contre la calomnie, et trouve Pérone charmante. Il lui remet l'acte du douaire; il met à son doigt un riche anneau, et chaque don est embelli par des caresses.

Jeannette se trouvait alors bien heureuse; mais, quoiqu'on ait bien peu le temps de raisonner pendant une nuit pareille, elle pensait en frémissant à la fourbe d'Ancel, ne pouvant croire qu'il fût plus fidèle pour elle que pour Artus.

Elle ne s'attendit plus qu'à quelque nouvelle trahison, et chercha les moyens de s'y soustraire; elle en avait prévenu sa mère, qui, de son côté, se tenait prête à favoriser son évasion. Bientôt le sommeil profond d'Artus la détermine : elle s'arrache en soupirant de ses bras; et munie de l'acte et de l'anneau, elle sort par le balcon d'une garde-robe, joint sa mère, monte à cheval avec elle, et toutes les deux regagnent la maison de l'étang.

Le fourbe Ancel attendait, avec Pérone, qu'une poudre assoupissante qu'il avait eu l'adresse de faire prendre au prince fit son effet, et que Jeannette lui donnât un signal dont elle était convenue avec lui. Voyant que ce signal tardait, et ne pouvant douter de l'effet de sa poudre, il se hasarde à pénétrer jusqu'au lit d'Artus, qu'il trouve seul, et profondément endormi. Toutes ses idées se confondent; il ne comprend rien à la prompte évasion de Jeannette : mais bientôt il se rassure; et, trop accoutumé aux succès coupables, il retrouve tout son courage. Il conduit Pérone au lit d'Artus, et lui fait prendre la place que Jeannette avait si doucement occupée. La poudre était forte, son effet fut long; et le soleil était levé déja sur l'horizon, lorsqu'Artus se réveilla au bruit que le duc et la duchesse firent en entrant dans sa chambre.

L'air satisfait d'Artus, la rougeur et l'embarras de Pérone, l'air riant de la duchesse, les plaisan-

teries du vieux duc, tout caractérisait l'innocence et la gaieté d'une noce de ce bon vieux temps; et toute la cour bretonne, dont Artus était adoré, cherchait et trouvait avec transport dans ses regards les signes desirés de son bonheur.

L'auteur ne dit point si ce fut le desir de parler de ce bonheur, ou quelque secret retour pour Jeannette, qui pressa le jeune Artus de monter à cheval avec son cousin Hector et Gouvernau, pour aller la voir. Il se dérobe avec eux de la cour, et vole à l'étang. Il trouve Jeannette couchée; il la réveille : elle rougit, elle jette sur lui des regards languissants. Jamais elle ne lui parut si belle. Il oublie en la voyant que c'est de Pérone qu'il devait lui parler. Cependant Jeannette prend bientôt un air timide : elle baisse ses beaux yeux, et semble craindre d'ouvrir la bouche. Artus étonné lui prend la main, l'interroge; et Jeannette lui apprend qu'elle est mariée de la veille, et que toute la nuit, jusqu'à l'aube du jour, elle a dormi avec son seigneur et mari. Artus se refuse à le croire; il exige du moins quelques preuves de son mariage. Mais, grand Dieu! quelle est sa surprise, lorsque Jeannette lui présente l'acte du douaire et l'anneau qu'il lui avait donnés!

L'instant était arrivé, où la honte de Pérone et la fourberie d'Ancel devaient être découvertes. Jeannette et sa mère racontent tout ce qui s'est passé. Dans ce même moment deux mulets, char-

gés d'or et de présents, entrent dans la cour; ils étaient suivis par Ancel, qui croyait séduire la mère et la fille par ces richesses, et retirer l'acte et l'anneau des mains de Jeannette. Mais, en voyant Artus, Hector et Gouvernau, s'avancer vers lui avec un air furieux, il tourne bride, et court à toutes jambes avertir la comtesse Lucques et Pérone du juste sujet de sa crainte. Artus et ses compagnons le suivent de près; ils arrivent près du duc Jean; ils appellent et rassemblent la cour; ils racontent, sans aucun ménagement, ce qu'ils viennent d'apprendre. Gouvernau jette son gage, en appelant Ancel coupable de trahison. Artus demande que Pérone présente l'acte et l'anneau qu'il lui a donnés, ou que son mariage soit dissous par l'archevêque. Pérone confondue s'évanouit; ses femmes la font disparaître; la comtesse Lucques seule soutient la validité du mariage. Ancel se sert d'une dernière ressource: il accuse Jeannette d'avoir enlevé l'acte et l'anneau, pendant qu'Artus et Pérone dormaient; il relève le gage de Gouvernau, l'accuse lui-même d'avoir introduit Jeannette dans la chambre nuptiale, et il offre de soutenir l'honneur de Pérone et la validité du mariage envers et contre tous. Artus et Hector indignés demandent leurs armes, et supplient le duc de leur faire ouvrir le champ. Gouvernau les arrête, et leur dit que ce n'est point *à si haults hommes et nobles princes, tels qu'ils sont, à se compromettre contre un trais-*

tre; il reclame le droict de son deffi en prime instance, et du gage iecté et relevé. Le duc s'y accorde. La lice est préparée, et les tenants se disposent pour le combat. Ancel espère tout de sa force, de son adresse et de son désespoir; mais le combat n'est pas long-temps douteux. Gouvernau le blesse, le terrasse; et, la pointe de l'épée sur la gorge, il lui fait avouer sa trahison.

On regardait alors le sort de tous les combats où il était question de découvrir un crime caché, comme un jugement de Dieu. L'église admettait ces sortes de combats; et souvent même les évêques et les abbés, comme seigneurs temporels, ordonnaient le combat dans des lieux préparés sur leur territoire (1).

L'archevêque de Tours prononça la nullité du mariage. Le corps d'Ancel, qui venait d'expirer, fut attaché à la potence élevée au bout de la lice; la comtesse de Flandres confuse et désespérée repartit sur-le-champ avec Pérone qu'on emporta, et qui ne reprit connaissance que pour demander pardon à sa mère, et rendre après le dernier soupir.

Le duc et la duchesse demandèrent Jeannette avec empressement; elle parut bientôt avec sa

---

(1) Le pré aux clercs, célèbre par tant de duels, et que le faubourg Saint-Germain occupe aujourd'hui, était le terrain privilégié où l'abbaye Saint-Germain avait ses lices ouvertes pour les combats en champ clos.

mère. On ne trouva, ni dans son air, ni dans ses propos, aucune apparence de son triomphe sur Pérone. Modeste et timide, elle parut n'être occupée que de sa soumission pour ses souverains, et du bonheur d'avoir sauvé le prince du déshonneur d'un pareil mariage. Le duc et la duchesse ne purent s'opposer aux transports d'Artus, qui, serrant Jeannette entre ses bras, demandait d'être uni sur-le-champ avec elle. Mais dans le moment même où le duc appelait l'archevêque pour bénir cette union, Jeannette tombe sans connaissance; Artus se précipite à ses genoux, il l'appelle en vain; une sueur froide couvre son visage; elle ne reprend connaissance qu'avec une fièvre brûlante, et la cérémonie du mariage est différée.

C'était une fée jalouse (1), amie du grand Artus et des chevaliers de la Table ronde, qui voulait

(1) Dans les anciens romans de la Table ronde, les fées ne jouent point encore un personnage décidé. Ce n'est que dans Isaïe-le-Triste que l'on commence à les voir exercer leur pouvoir; et nous avons dit les raisons qui nous portaient à croire qu'Isaïe-le-Triste est très postérieur aux romans d'Artus, de Lancelot du Lac, et de Tristan de Léonais.

Les fées, cette machine si grossière, si disproportionnée dans les romans du quatorzième et du quinzième siècles, n'ont pris du ressort, des graces et de l'activité, que sous les mains légères d'Hamilton, de mesdames d'Aulnois et de Murat; et c'est presque à regret que nous allons rendre compte d'une partie de ce que l'auteur d'Artus de Bretagne leur fait exécuter.

s'opposer à l'union des deux amants. Cette fée, nommée Proserpine, avait été élevée par la célèbre fée connue sous le nom de la dame du Lac. Elle avait pour parente et pour filleule la belle Florence, fille d'Émendus, roi du Sorélois; elle l'avait douée, en naissant, d'une parfaite ressemblance avec elle; et dès-lors, la croyant assez belle pour faire la plus brillante conquête, elle voulait que sa beauté triomphât du plus aimable de tous les mortels, dans la personne du bel Artus.

En conséquence, Proserpine jalouse trouble l'esprit autant qu'elle alarme le cœur de la tendre et innocente Jeannette. Elle lui fait voir en songe des fantômes qui la menacent de la mort, et lui offrent Artus expirant au moment même où ce prince lui donnera la main. Elle apparaît de même à Artus sous la forme de la dame du Lac, et lui fait les mêmes menaces. Il croit la voir ouvrir le livre des destinées; elle lui montre un grand empire qui lui est destiné, et lui offre la belle Florence qui l'appelle pour le partager avec elle. Le duc et la duchesse de Bretagne, et jusqu'à l'archevêque de Tours et Gouvernau, ont des songes relatifs aux défenses de la fée. Gouvernau voit aussi la belle Florence l'élever à la royauté, et lui présenter la main de Jeannette.

Tous ces différents songes produisent l'effet desiré. Artus et Jeannette sont effrayés par les menaces de la fée; la duchesse de Bretagne et

Gouvernau sont séduits par de brillantes espérances : l'archevêque accourt dans ce moment, et leur raconte qu'une intelligence céleste l'a menacé de le priver du don de la parole, et de dessécher sa main, s'il unit Artus avec Jeannette. Cet archevêque aimait à parler, et se piquait d'avoir de belles mains; il déclare net qu'il n'ose plus procéder au mariage d'Artus et de Jeannette. Le duc et la duchesse vont la voir dans son lit; ils la trouvent noyée dans ses larmes. Artus arrive d'un autre côté; mais il s'arrête sur le seuil de la porte, et jette un grand cri en voyant Jeannette pâle, couverte de pleurs, et presque expirante entre les bras de sa mère : il ne s'occupe en ce moment que de sauver la vie à celle qu'il adore; et, ne doutant plus que sa présence n'avance ses derniers instants, il court se couvrir de ses armes; et suivi de son cousin Hector et de Gouvernau, il monte à cheval, et s'éloigne en gémissant de la cour de son père.

A peine est-il hors de l'enceinte du palais, que Jeannette est rappelée à la vie : la fièvre cesse : elle redevient plus belle que jamais; mais les regrets les plus mortels lui percent le cœur. Elle n'éclate point en reproches. Un silence modeste, une douce mélancolie, ses bras quelquefois étendus vers la duchesse, tout la fait également plaindre et respecter par celles qui, peu de temps auparavant, étaient jalouses de son bonheur.

Nous ne pouvons nous résoudre à suivre Artus

dans la nouvelle et longue carrière que l'auteur lui fait parcourir, conformément aux mœurs de son temps. Notre héros va chercher la mort en affrontant les plus grands dangers, et mettant à fin les plus périlleuses aventures. La victoire le couronne sans cesse. Enfin il fait une dernière entreprise, qui consiste à parvenir à traverser les eaux agitées d'un lac sur lequel s'élèvent d'affreuses tempêtes. C'est à travers les feux dévorants qui sortent d'une tour située au milieu de ce lac; c'est en terrassant une infinité de monstres et de géants, qu'il parvient à se rendre maître du château du lac. C'était la demeure de Proserpine, qui en avait été mise en possession par la fameuse fée Vivianne. Que ne peut le courage animé par l'amour? Proserpine était l'ennemie de Jeannette. Tout son art ne put l'empêcher d'être vaincue par Artus. Alors forcée de subir les lois du vainqueur, elle fait cesser le charme qu'elle avait imaginé en faveur de sa nièce Florence, et lève l'obstacle qui s'opposait au bonheur d'Artus et de Jeannette. La fée, ramenée prisonnière à la cour du duc de Bretagne, demande pardon, et contribue même à faire reconnaître Jeannette et sa mère pour de malheureuses princesses qu'elle avait persécutées et chassées de leurs états. Le mariage du jeune héros s'accomplit : et, afin que rien ne trouble la douceur d'une si belle fête, Artus, touché du repentir de la fée et de sa nièce, fait épouser Florence à son brave et fidèle

ami Hector : ils devinrent rois du lac enchanté. Proserpine y retourne, épouse Gouvernau, et ne se sert plus de son savoir, que pour faire admirer et bénir l'art de féerie, si terrible quand celles qui l'exercent sont méchantes; si charmant, si agréable quand il n'est employé que pour le bonheur et l'amusement des mortels.

Nous regrettons d'avoir passé sous silence les détails d'un tournoi où Artus inconnu est du parti du comte de Beaujeu, contre celui du maréchal de Mirepoix. Ce tournoi nous fournit une nouvelle preuve que ce roman fut écrit longtemps après ceux de la Table ronde. Ce ne fut que vers la fin du règne de Louis-le-Jeune, que Guis de Levis, ayant combattu les Albigeois avec Simon de Montfort, obtint pour récompense la seigneurie de Mirepoix, la baronnie de la Garde, et le titre de maréchal de la Foi, qu'on donne dans ce roman à l'un de ses successeurs.

Nous regrettons aussi de n'avoir pas parlé d'une Marguerite d'Argenson, qui se marie avec le roi de Valfondée. L'auteur paraît se plaire à la peindre, en disant, *que noblesse et doulceur aparoissoient en ses yeulx, comme en ses dicts et maintien : maulx cruels, pertes mortelles l'avoient durement assaillie en son cueur, voire en sa santé, que debile et diverse avoient rendue. Mais oncques courage, constance en ses maulx ne lui faillirent. Religion, amis vertueux, frere tendre, grand*

clerc, et espoux chevalier renommé, la solacioient en ses angoisses. Nul ne la voyoit sans desirer de les alleger, et sans lui rendre tribut franc et libre d'admiration, de respect, où de fine et doulce amitié.

FLORES

ET BLANCHE-FLEUR.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Ce roman écrit en vers, et très estimé dans la langue espagnole, a sans doute beaucoup perdu dans la traduction de Jacques Vincent; et je regrette beaucoup de n'avoir pas l'original sous les yeux. Les lecteurs doivent s'attendre à trouver dans ce roman, qui fut jadis un poëme, un mélange bizarre de dévotion, d'amour et d'enchantements, qui caractérise les anciens romans espagnols : nous tâcherons de sauver dans cet extrait ce que ce mélange a de plus absurde; mais je dis ici, pour cet extrait et pour ceux qui le suivent, que ce serait très mal servir les lecteurs, que de ne pas conserver tout ce qui caractérise ces siècles reculés. Je me crois obligé d'en conserver le goût, le costume; et les chevaliers des neuvième, dixième, onzième et douzième siècles, ne doivent point, sous ma plume, prendre les mœurs et la physionomie du dix-huitième. Je suis obligé d'ailleurs de rapporter les faits qui forment la marche de ce roman.

Il est bien difficile d'assigner le temps où l'auteur place ses héros. Nous présumons que c'est environ au commencement du neuvième siècle; et je crois essentiel de remettre aussi sous les yeux des lecteurs, que la plupart de ces anciens romans n'ayant eu qu'un petit nom-

bre de copies, qui, par le laps de temps, sont devenues très rares, beaucoup de romanciers ont pillé ces manuscrits ou leurs fragments, dès que l'imprimerie s'est répandue dans l'Europe, et se sont donnés pour auteurs des romans que l'impression a multipliés et nous a transmis.

Je présume que le poëme espagnol, autographe du roman dont je vais donner l'extrait, a été écrit environ au commencement du neuvième siècle. Ce fut en 730 que le comte Julien, furieux et désespéré de l'attentat de Roderic, le dernier roi des Visigoths, qui venait de déshonorer sa fille, appela les Sarrasins en Espagne, dans l'espérance de venger son injure.

Les Sarrasins, intéressés à servir le ressentiment de Julien, passèrent le détroit, ravagèrent les bords de l'Espagne, gagnèrent la sanglante bataille de Guadelette, où Roderic fut tué, subjuguèrent l'Espagne et le Portugal, et détruisirent l'empire des Visigoths.

Pélage, comme on le sait, et comme on le verra dans Ursino le Navarin, rassembla le petit nombre de ceux qui étaient échappés à la mort ou à l'esclavage. Il se retrancha dans les montagnes de Galice, de Biscaye et des Asturies. Pélage et ses successeurs s'y défendirent avec courage contre les nouvelles attaques des Sarrasins, et la dynastie des rois de Castille et d'Aragon leur doit son origine; c'est même par cette raison que le fils aîné du roi d'Espagne porte encore le titre de prince des Asturies.

Les Sarrasins occupèrent long-temps les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal, et régnèrent dans les royaumes de Murcie, de Grenade et des Algarves; c'est à ces temps qu'on doit rapporter ces an-

ciennes romances espagnoles qui souvent ont éclairé des faits historiques, et ont consacré l'esprit et la haute valeur des Espagnols qui forcèrent enfin les Maures à repasser la mer. Ces romances contenaient des faits que les Espagnols des quinzième et seizième siècles se plaisaient à se rappeler, et l'histoire de *Floris e Bianca-Fiore* nous paraît être de ce nombre.

FLORES
ET BLANCHE-FLEUR.

LES empereurs d'Occident (apparemment successeurs de Charlemagne) régnaient encore dans Rome, et le pape n'y jouissait que de l'autorité spirituelle; mais la plus grande partie des villes d'Italie s'était déja soustraite à la domination impériale. Venise et Gènes se gouvernaient déja en républiques et par leurs lois, et Milan et Ferrare avaient leur souverain particulier.

Le prince Perse, neveu de l'empereur, possédait en Italie des états considérables; mais on ne nous dit pas où ils étaient situés. Ce prince méritait l'amour de ses sujets par ses vertus, sa justice et sa générosité : on desirait lui voir un fils qui pût être élevé sous ses yeux et dans ses principes. Ses courtisans, parmi lesquels il méritait de trouver de vrais amis, lui peignirent en traits de flamme les charmes de la belle Topase, fille du duc de Ferrare, et nièce du duc de Milan qui l'élevait comme sa propre fille. Elle avait quelques droits à l'empire; mais elle ne pouvait espérer de les faire valoir qu'en s'unissant à ceux

qui en avaient encore de plus prochains que les siens; et Perse était dans ce cas.

Le récit des beautés de Topase enflamma bientôt le jeune prince; celui des vertus de Perse détermina la princesse; et des considérations politiques ayant entraîné le suffrage de l'empereur, du duc de Milan, de tous leurs ministres et conseillers, on fit en forme la demande de la princesse pour le prince Perse, et elle fut accordée.

Le prince part de Civita-Vecchia pour Gènes: le doge et le sénat l'y reçoivent avec magnificence; et, après s'être reposé peu de jours auprès d'eux, il poursuit sa route vers Milan.

Le duc vient avec empressement au-devant de lui : bientôt il le présente à sa nièce. Les deux jeunes fiancés sont enchantés l'un de l'autre, et l'on décide que leurs noces se feront promptement à Rome, en présence de l'empereur. Ils s'y rendent sous la conduite du duc de Milan : Topase prend, en passant, possession de son duché de Ferrare : enfin, le pape bénit leur union, et distribue aux nouveaux époux les indulgences, les *agnus* et les reliques. D'un autre côté, l'amour leur prodigua et ses ardeurs et ses plaisirs; et les musiciens et les poëtes, dont l'Italie a toujours été abondamment fournie, ne leur épargnaient pas les épithalames: on prétend même que c'est à ces noces que l'on vit, pour la première fois, des improvisateurs, poëtes qui font des vers sur-le-champ, et sur toutes sortes de sujets.

Au bout de quelque temps, rien ne manqua plus au bonheur de Perse, que la satisfaction de voir naître un fruit de son union avec Topase. Leur amour mutuel était extrême; et cependant, dit l'auteur espagnol, ils avaient beau adresser des prières au ciel, multiplier leurs bonnes œuvres, visiter les sept églises de Rome, faire brûler de l'encens sur tous les autels et devant toutes les reliques; au centre des dévotions, celles de Perse étaient inutiles, et ses vœux n'étaient point exaucés.

Enfin, un pieux Espagnol fit entendre au prince qu'il avait négligé l'intercession d'un saint dont le crédit dans le ciel était si grand, qu'il n'avait jamais éprouvé de refus : c'était *monseigneur saint Jacques*. Perse, convaincu par une infinité d'exemples qui lui furent cités, et ne sachant plus à quel saint se vouer, prend enfin le parti de promettre que, si Topase devient grosse, il fera avec elle le voyage de saint Jacques de Compostelle : vœu téméraire ! mais qu'il n'était plus possible de révoquer après l'avoir fait. Les paroles données à un saint sont des engagements sacrés.

L'auteur espagnol fait ici une longue et pieuse dissertation sur le danger d'adresser à Dieu des prières indiscrètes, au lieu de se soumettre aux décrets de la providence. Perse et Topase virent en songe un ange qui leur reprochait d'avoir forcé la volonté du Très-Haut, en se servant du

secours de son apôtre et ami saint Jacques, auquel il ne pouvait rien refuser. *Mieulx sçait il*, leur dit l'ange, *ce que besoing vous est que vous mesmes; pas ne debviez forcer ainsy sa voulonté: or sus prenez garde que mechief et encombre ne vous en advienne et aux vostres.* Perse et Topase se réveillèrent en sursaut, très émus des reproches et des menaces de l'ange, qu'ils se communiquèrent: elles étaient les mêmes pour tous les deux; ils s'entre-regardent, ils soupirent. L'aurore commençait à paraître, et le soleil naissant lançait ses premiers rayons sur le beau visage de Topase, qu'ils rendaient encore plus vermeil. Perse la regardait avec un amour mêlé de desir et de crainte; quelques larmes coulèrent des beaux yeux de Topase, et ces larmes les rendaient encore plus touchants: elles coulent en perles sur ses joues, elles tombent jusque sur son sein; Perse s'approche pour les essuyer. Quel moment!... Perse oublia les menaces de l'ange; saint Jacques n'eut plus rien à demander; et ce moment si doux pour les jeunes époux les assujettit à la loi d'accomplir le vœu qu'ils avaient formé.

Le nouvel état de Topase ne tarde pas à se déclarer; et tous deux, fidèles à leur vœu, songent au voyage. Ils se couvrent d'habits de pélerins; ils reçoivent la bénédiction du saint-père, prennent congé de l'empereur; et, sans aucune suite, ils partent, et s'acheminent vers le royaume de Galice.

L'auteur dit que les rois de Galice et de Portugal, tous deux chrétiens, étaient alors tributaires du roi de Murcie, nommé Félix, qui était Maure; et justement dans le temps que nos deux pélerins entrèrent dans la Galice, les deux rois chrétiens se liguaient contre le Mahométan.

Félix, outré de fureur de voir braver sa puissance, assemble une armée formidable; il donne le commandement de son avant-garde à l'un de ses généraux, dont il connaît la valeur, les talents, et surtout l'aveugle obéissance. Il lui ordonne de mettre tout à feu et à sang dans le royaume de Galice, qu'il doit attaquer le premier, de faire main basse sur tous les hommes, et de n'épargner que les femmes et les enfants, pour les envoyer en esclavage.

Perse et Topase arrivent malheureusement en Galice sur ces entrefaites : excédés de chaleur et de fatigue, les deux pélerins se reposaient à l'entrée d'un bois : un doux sommeil avait fermé leurs paupières; il les livra sans défense à l'avant-garde de l'armée de Félix. C'est à regret que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs l'affreux tableau du malheureux Perse poignardé dans les bras de Topase, et les cris de son épouse qui se réveille couverte de son sang. Le commandant ne peut s'empêcher d'être ému par ses charmes et par son désespoir; il l'arrache de ce lieu funeste, il l'enlève sans connaissance, et la conduit à Félix. Ce prince est également touché de

ses larmes et de sa beauté; il regrette qu'on ait exécuté ses ordres avec autant de fidélité; il la fait mettre dans une litière, et l'envoie à la reine son épouse, en lui écrivant cette lettre.

« Ma mieulx aymee, et ma vertueuse dame,
« bien assuré que ie suis que votre seigneurie
« prendra plaisir à recebvoir quelque present de
« moy, ie vous envoye cette damoiselle chretienne,
« prinse par ceux qui ont charge de conduire l'a-
« vant garde de mon armée, lesquels ont occis
« son mari par excez d'obeissance à des ordres
« qu'estant moult couroucé leur avoys ie donés.
« Ores l'esclave que ie vous envoye me paroist
« tant belle, tant bien nourrie (1), que i'espere
« que son service vous sera agreable. »

L'officier chargé de conduire Topase s'en acquitta avec diligence, mais avec tout le respect et les soins attentifs dont les compatriotes des Zégris et des Abencérages étaient déja capables, dans ce temps où la galanterie maure surpassait encore celle des Espagnols chrétiens, qui commençaient à peine à prendre des mœurs moins farouches que celles des Goths, leurs ancêtres.

La reine de Murcie fut frappée de la beauté de Topase : cette reine était de son âge; elle éprouva cette douce sympathie, si difficile à définir, mais dont l'effet est si prompt et si agréable. Les larmes, les malheurs de cette belle esclave, tout

(1) Élevée.

concourut à la lui faire recevoir avec douceur et bonté. Topase n'y fut pas insensible; les caresses de la reine suspendirent son désespoir; bientôt elles gagnèrent toute sa confiance, et la reine ne la pressa point en vain de lui dire par quelle funeste aventure, *dame paroissant de si noble lignee et de si hault parage tombee estoit en tel encombre et male fortune.* Topase lui avoua sa naissance, son état, et le motif de son pélerinage à saint Jacques; la reine de Murcie la serra tendrement dans ses bras, et lui jura de la traiter désormais comme son égale et sa meilleure amie. Elle fit sur-le-champ apporter les habits les plus magnifiques pour l'en parer; mais Topase, fidèle à sa douleur et à la mémoire d'un époux adoré, lui demanda des vêtements assortis à son état malheureux; des voiles noirs et funèbres couvrirent ses charmes, sans pouvoir en ternir l'éclat.

La reine de Murcie était grosse; Topase, qui se sentait dans le même état, chercha d'elle-même à modérer les accès de désespoir qui souvent l'agitaient, pour conserver le jour à l'enfant qu'elle avait obtenu par tant de prières, et dont l'existence lui coûtait déja si cher. Elle demanda de l'or, de la soie et des perles; elle entreprit de broder un lit pour les couches de la reine; et cette princesse, qui l'aidait dans son travail, et qui ne pouvait plus s'éloigner d'elle un moment, la faisait coucher dans sa chambre. La reine de Murcie s'aperçut avec plaisir que son esclave fa-

vorite était dans le même état qu'elle; elle l'en aima davantage : elle lui jura que l'enfant qu'elle mettrait au jour lui serait aussi précieux que le sien, et que les deux enfants, élevés ensemble, partageraient les mêmes soins et la même éducation sous ses yeux.

Les deux princesses accouchèrent le même jour; c'était celui de Pâques-fleuri. Les chrétiens soumis à Félix conservaient la liberté de célébrer leurs fêtes (1). Des palmes entrelacées de fleurs s'élevaient de toutes parts, jusque dans les cours du palais; aussi, la reine voulut-elle donner le nom de Flores au fils qu'elle venait de mettre au jour, et celui de Blanche-Fleur à la fille de sa chère Topase, comme étant nés tous les deux dans un jour qu'elle ne regardait que comme celui du triomphe des fleurs.

A peine Topase eut-elle donné naissance à Blanche-Fleur, que la perte de son époux lui devint encore plus sensible. Ne craignant plus pour l'enfant qui venait de naître, elle se livre tout entière à sa douleur : bientôt les sources de sa vie sont épuisées. La reine se fait apporter les deux enfants; elle les porte à son amie, espérant que leur présence adoucira ses peines, et les lui

---

(1) On sait que ces chrétiens qui étaient en plus grand nombre que les mahométans même sous la domination des Maures s'appelaient *Mosarabes ;* et leurs livres d'église, qui nous ont été conservés, *mosarabiques.*

fait voir qui se jouaient et entrelaçaient leurs petites mains ensemble. Topase les regarde avec la plus grande tendresse, surtout Blanche-Fleur, dans laquelle elle reconnaît les traits de son époux. Ses larmes coulent alors avec tant d'abondance, qu'elles remplissent presque une soucoupe qui était placée à côté de son lit. La tendre mère fait un effort pour se soulever, et semble, pour un moment, se ranimer; elle remet Flores dans les bras de la reine, serre Blanche-Fleur dans les siens, lui découvre la tête, et s'écrie : O ma fille! seul bien qui me reste de ma félicité passée, reçois de moi le seul service que je puisse te rendre aujourd'hui; sois chrétienne, ô ma chère enfant! et que les larmes de ta mère servent à t'en imprimer le saint caractère. A ces mots elle inonde la tête de Blanche-Fleur de ses larmes, mêlées dans la soucoupe avec un peu d'eau; elle prononce en même temps les paroles sacrées; et, remettant sa fille entre les bras de la reine, la lui recommande, et la prie de la faire élever dans les principes de la religion à laquelle elle vient de la consacrer. La reine le lui promet : Topase se penche tendrement sur sa main; et, poussant un nouveau cri en élevant les yeux au ciel, elle expire. La reine de Murcie perd connaissance en recevant le dernier soupir de son amie, et l'on saisit ce moment pour l'arracher à ce spectacle.

Blanche-Fleur n'était point en âge de sentir cette perte. Les caresses que la reine partageait

entre elle et son fils lui firent bientôt regarder cette princesse comme sa propre mère; celles de Flores, qui ne pouvait la quitter un moment sans crier, lui étaient tendrement rendues; et ces deux aimables enfants firent bientôt l'admiration de la cour, par leurs charmes et leur sensibilité. Ils furent élevés ensemble dans cette cour, où la galanterie grenadine et l'esprit de l'ancienne chevalerie concouraient à perfectionner les vrais moyens de plaire, et à élever l'ame aux actions éclatantes et généreuses. Blanche-Fleur acquit sans peine tous les talents propres à son sexe; Flores, adroit à tous les exercices, annonça bientôt qu'il serait un redoutable chevalier; mais il ne s'arrachait jamais qu'à regret d'auprès de Blanche-Fleur. S'il domptait un fier genet d'Espagne; s'il emportait dans la carrière une tête ou une bague, c'était pour mériter les éloges de Blanche-Fleur, et apporter à ses pieds les gages de ses succès.

Mohady, fameux mollah, docteur de la loi mahométane, très zélé pour sa religion, avait été choisi pour élever le jeune prince. Il craignit bientôt que l'attachement de Flores pour une esclave chrétienne, ne mît obstacle au zèle pour la religion mahométane qu'il voulait inspirer à son élève. Il était échappé à celui-ci de répondre, lorsqu'on lui parlait des houris que tout bon musulman doit espérer de posséder dans le paradis de Mahomet, que certainement ces filles immortelles ne pouvaient surpasser ni l'éclat, ni la dou-

ceur de la charmante Blanche-Fleur. O Mohady! lui disait-il, écoute les sons enchanteurs de sa voix charmante ; regarde la bouche divine qui semble les porter à notre ame ; vois l'accord de ces yeux pleins de flamme avec la légèreté de sa belle main pinçant les cordes de sa harpe ; les sentiments qu'elle exprime passent dans tous les cœurs. Non, les concerts célestes ne sont pas plus touchants que ses accords : l'on a assez vécu sur la terre, quand on l'a vue et entendue ; et le bonheur d'en être aimé est au-dessus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie.

Mohady, très scandalisé de ces dispositions, s'adresse en vain à la reine pour essayer d'en distraire son jeune élève. La reine aimait trop Blanche-Fleur, pour trouver mauvais qu'on l'aimât ; mais le zélé mollah trouve Félix plus docile, et le monarque convient que l'attachement de son fils pouvant le détourner de l'application à ce qu'on voulait lui enseigner, il fallait l'éloigner pour quelque temps de Blanche-Fleur, sous les prétextes les plus plausibles et les plus honnêtes. Il fut donc résolu que l'on enverrait Flores voyager, *sous le semblant de le rendre plus expert en tous actes de bon chevalier,* et que ce serait chez le roi des Algarves, résidant à Montorio, qu'il serait d'abord envoyé.

A cette nouvelle, le jeune prince parut en grand désespoir : *Ah! malheureux Flores*, disait-il, *que feras tu allontané de ta mie, de celle qui te meut*

et exhaulse en toutes forces et prudehomie? et toy, Blanche Fleur, ma mie, ma sœur, ma doulce compaigne, que feras tu sans moy?

Mais ses parents lui disaient que, *tout ieune damoisel debvoit quitter la maison paternelle, pour recebvoir bone et louable nourriture en autre mesgnie(1);* à quoi Félix ajoutait: *Saichiez, mon fils, que n'imprimerez respect, amour et franche obeissance à vassal ou tributaire, fors que ne luy fassiez apparoistre que vous valez mieulx que luy en pensers, et en actes de bravoure et chevalerie. Va, beau fils, va gloire querir, va faire reluire ton nom en renommee.* La reine ajouta: *et ta dame illustrer et meriter.* Ces derniers mots achevèrent de convaincre Flores qu'il devait prendre son parti, et que Blanche-Fleur était trop belle pour n'avoir pour amant qu'un chevalier sans renom; qu'il devait, comme on disait alors, *gagner ses éperons*, et mériter, par des exploits éclatants, ce grade si important de la chevalerie. Il promit donc de partir incessamment pour Montorio; les préparatifs de son voyage furent promptement faits: on voulait l'enlever à Blanche-Fleur, et même sans lui laisser le temps de prendre congé d'elle; mais il trouva moyen de s'échapper, et de témoigner à sa jeune maîtresse ses regrets et son désespoir. Ils furent reçus avec graces, amour et simplesse. Blanche-Fleur tira de

(1) Famille.

son doigt un anneau constellé, dont les vertus lui étaient connues : *Tiens, Flores,* lui dit-elle, *reçeois ce gage de l'union de nos ames ; regardes en tous les iours la pierre ; si tu la veois ternir, c'est un signe que la vie ou la liberté de ta Blanche-Fleur sont en peril : d'ailleurs obeis à ton pere ; ie t'estime trop pour n'estre pas seure de ton cueur et de ton secours.* A peine Flores a-t-il reçu l'anneau, que Félix accourt, les sépare en lançant un regard sévère sur Blanche-Fleur, qui s'évanouit. Félix entraîne son fils, le voit monter à cheval, et pendant ce temps la reine s'occupe du soin de rappeler Blanche-Fleur à la vie.

Flores fut reçu par le roi de Montorio avec la plus grande magnificence ; des fêtes brillantes, des tournois signalèrent les premiers jours de l'arrivée de Flores : mais ce prince n'y portait qu'une ame absorbée dans la douleur. Les agaceries des plus belles personnes de la cour des Algarves ne lui firent pas la plus légère impression ; il n'y répondait que par les politesses les plus froides. Il soupirait sans cesse : si le sommeil l'accablait, il était agité ; et sa bouche, en prononçant le nom de Blanche-Fleur, prouvait qu'elle était l'objet de ses songes. L'occupation la plus douce pendant le cours de ses journées, était la culture d'un petit parterre qu'il avait disposé de façon que des fleurs blanches y traçaient le chiffre de sa maîtresse entrelacé avec le sien, et que ce chiffre était compris dans un cartouche de roses et de

pensées. C'est dans ce jardin qu'il précédait souvent l'aurore, et qu'il chantait son amour, unissant ses soupirs et sa voix aux sons d'une guitare. Mohady, qui venait un jour l'éveiller pour lui faire faire la prière du matin, prescrite à tout bon mahométan, le trouve déja sorti, et se doute bien qu'il néglige tous les devoirs de sa religion pour ne s'occuper que de Blanche-Fleur, et peut-être de la religion qu'elle professe. Ayant déja ôté ses babouches pour faire sa prière, il va doucement et à petits pas vers le jardin; et bientôt il entend la voix de Flores, qui, après avoir arrosé les fleurs de son parterre, chantait ces paroles :

Toi pour qui seule je respire,
Objet du plus fidèle amour,
Flores, pour chanter son martyre,
Vient ici devancer le jour.

Le soleil qui va reparaître
Peut-il m'annoncer un plaisir?
Puis-je en sentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir?

Ah! que du moins dans ces retraites
Tout peigne aujourd'hui mon ardeur!
Tracez, peignez, blanches fleurettes,
Le nom charmant de Blanche-Fleur.

Ton anneau calme mes alarmes;
Il me rassure sur tes jours;
Il n'est terni que par mes larmes :
Ah! puisse-t-il briller toujours!

Crois-moi, la seule sympathie
M'éclairerait sur ton malheur;
Pour savoir le sort de ma mie,
Mon talisman est dans mon cœur.

Ah! puisse entre ses bras ma mère
Te serrer toujours tendrement,
Et t'être toujours assez chère
Pour te rappeler ton amant!

Dieu de Blanche-Fleur, je t'implore!
Je jure de suivre ta loi,
Si par toi celle que j'adore
Peut un jour me donner sa foi.

A tes autels.....

En cet endroit, Flores fut interrompu par le cri terrible que jeta Mohady. O grand prophète! s'écria-t-il, quel blasphême affreux ai-je entendu? Le petit-fils d'Omar, un neveu de notre grand prophète, est disposé à renoncer à sa religion pour celle d'une esclave chrétienne qu'il adore! Amour, folle passion, quels crimes ne fais-tu pas commettre!... Le zélé mahométan retourne aussitôt chez lui, et dépêche à Félix un courrier, auquel il recommande d'arriver avec mystère, et de remettre en mains propres, au roi de Murcie, ses dépêches. En même temps, il le charge d'une lettre pour Ajoub, premier iman de la grande mosquée. Mohady représentait au roi que l'amour du prince pour Blanche-Fleur l'égarait au point, qu'il y avait à craindre même pour la foi de

Flores; qu'ainsi il était important d'éloigner l'esclave chrétienne, et si loin que son amant ne pût jamais espérer de la revoir, et de s'unir avec elle. Dans sa lettre particulière à Ajoub, il lui recommandait d'employer toute son adresse pour éloigner ou même pour perdre Blanche-Fleur, lui faisant sentir que le maintien de la religion mahométane dans le royaume de Murcie, et peut-être dans toute l'Espagne, en dépendait.

Félix n'avait jamais écouté dans son enfance que des imans et des santons; il croyait fermement que Mahomet était l'envoyé de Dieu. Ce prince se faisait gloire d'être descendu d'Omar, et se croyait obligé plus qu'un autre souverain, à soutenir la religion du prophète : cependant, quoiqu'il sentît la conséquence de l'avis que lui donnait Mohady, il était embarrassé sur les moyens d'en profiter, lorsqu'Ajoub les lui fournit par une noirceur affreuse, mais couverte du voile de la religion. Ce cruel iman, nourri dans l'Arabie-Pétrée, et redoutable par sa force et sa férocité, fut animé par la lettre de Mohady, et supposa que Blanche-Fleur avait voulu empoisonner le roi : cette calomnie absurde obtint une créance qu'elle ne pouvait jamais mériter.

L'aimable Blanche-Fleur s'amusait d'une petite ménagerie qu'elle avait établie sous les fenêtres de son appartement; elle y élevait des poulets; et, quand ils étaient bien engraissés, elle en faisait le sacrifice et les offrait à la reine, et quel-

quefois même au roi. Le perfide Ajoub imagina d'empoisonner le corps d'un de ces animaux, et de le faire présenter dans cet état au roi, comme venant de la part de Blanche-Fleur. Le messager disparut aussitôt après l'avoir remis, et l'iman, qui était présent, fit remarquer au monarque que cette volaille avait des taches qui la devaient rendre suspecte. On en donna un morceau à un animal qui mourut sur-le-champ; et, sur ce fondement, on conclut aussitôt que Blanche-Fleur était coupable d'avoir voulu empoisonner le roi, et qu'elle était digne de mort. La reine voulut en vain excuser la jeune et aimable esclave qu'elle avait élevée; on lui ferma la bouche, en lui faisant entendre qu'il s'agissait de la vie et de la sûreté du roi son époux. Blanche-Fleur fut traînée devant un tribunal d'imans, de dervis et de santons. Le cruel Ajoub était à la tête, et l'arrêt terrible qu'il prononça fut que la charmante Blanche-Fleur serait brûlée vive, si, dans neuf jours, quelque chevalier ne se présentait pour la défendre, et ne remportait la victoire pour prouver son innocence. . . . .

Pendant ce temps, il se passait, à la cour du soudan de Montorio, des évènements qui réveillèrent Flores de l'espèce d'engourdissement et d'apathie où l'absence de Blanche-Fleur l'avait plongé.

Deux chevaliers maures, partis des déserts de l'Irac, étaient arrivés depuis quelques jours dans

les états du soudan, et s'étaient campés près de Montorio, d'où ils envoyèrent un héraut reprocher à ce soudan qu'il était dégénéré de la valeur des anciens Arabes, et que les bras énervés de ses chevaliers, chargés de bracelets et des chiffres de leurs maîtresses, n'avaient plus la force de soutenir leurs armes et de lancer une zagaie.

Le soudan, indigné d'une pareille audace, regrettait que le poids des ans l'empêchât de la punir lui-même: il n'eut pas besoin d'exciter la colère et la valeur de ses chevaliers: il n'en fut aucun qui ne voulût venger sa querelle. Dès le lendemain matin, il en partit deux qu'on ne vit pas revenir; et l'on sut que, vaincus par les Arabes du désert, ils étaient demeurés leurs prisonniers. Deux autres chevaliers volèrent pour les délivrer, mais ils éprouvèrent le même sort; et, pendant deux jours, tous ceux qui se présentèrent, demeurèrent au pouvoir des deux chevaliers de l'Irac. Le troisième jour il ne s'en présenta plus, et les deux vainqueurs envoyèrent leur héraut porter la même insulte jusque dans la chambre du soudan, où Flores se trouvait alors. Ce jeune prince s'émeut en les écoutant: un feu brûlant qui coule en ses veines brille pour la première fois dans ses yeux: il lève une tête altière.... Retire-toi, s'écrie-t-il en s'adressant au héraut: va dire à tes maîtres, que la galanterie qui règne dans une cour polie et éclairée ne peut qu'augmenter le courage et l'honneur d'un vrai

chevalier, et que moi seul je pars pour les attaquer ensemble tous les deux, et pour les punir de leur audace.

Le héraut se retire. Flores court à son oncle, se jette à ses genoux : Armez-moi chevalier, lui dit-il. Laissez-moi prouver à ces farouches Arabes du désert, que nous sommes dignes de descendre du célèbre Kaled. Le soudan embrasse son neveu, lui donne l'accolée, fait venir ses propres armes; il l'en couvre, et lui remet entre les mains l'épée victorieuse de Kaled qu'il conservait dans son trésor.

Flores s'élance sur un destrier nourri dans les vallées de l'Atlas; il vole aux tentes des chevaliers de l'Irac, les appelle et les défie. Quelque féroces que parussent être encore les mœurs de ces Arabes, ils refusèrent de combattre ensemble contre un seul chevalier. Le premier qui se présenta fut renversé sur la poussière. Le second brisa sa lance sur l'écu de Flores, et reçut le coup terrible de la sienne, sans que l'un ni l'autre fussent ébranlés : ils fournissent leur carrière, saisissent leurs zagaies, font une demi-volte, et reviennent l'un sur l'autre avec impétuosité. Flores lance la sienne, et fait voler du casque de son adversaire le croissant d'or dont il était orné : il n'est point atteint par celle de son ennemi, et le sifflement aigu de cette lance lui fait connaître toute la force de l'Arabe. Tous deux alors reviennent l'un sur l'autre : le chevalier de

l'Irac est armé d'un large cimeterre, et Flores de la redoutable épée de Kaled : ils se portent des coups redoublés; le feu jaillit de leurs armes; la terre se couvre de leurs débris : le chevalier de l'Irac, qui compte sur sa force extrême, veut saisir Flores qui laisse aussitôt pendre son épée, embrasse son ennemi avec ses bras nerveux, l'enlève des arçons, et le force à lui céder la victoire.

Flores était trop généreux pour en abuser. O mon frère (1), lui dit-il, soyons amis! Délivre les prisonniers de mon oncle! viens honorer sa cour par ta présence. A ces mots, il lui aide à délacer son casque; il ôte le sien; et le chevalier de l'Irac, surpris et confus de voir que son vainqueur joint la jeunesse et la beauté des enfants d'Ali au courage et à la force de son aïeul Kaled, le serre dans ses bras, et lui jure d'être à jamais son homme et son ami le plus fidèle. Tous les deux vont ensemble à la tente de l'autre chevalier, que ses écuyers venaient de relever : celui-ci se sent pénétré des mêmes sentiments d'admiration pour Flores; ils vont ensemble délivrer les chevaliers prisonniers, leur font rendre leurs chevaux et leurs armes; et les deux chevaliers de l'Irac promettent d'eux-mêmes d'aller le lendemain avec eux à la cour du soudan, et de convenir, en présence des dames de cette cour, que

(1) C'est ainsi que les anciens Arabes se traitaient entre eux.

les charmes qu'un vrai chevalier trouve sans cesse à les servir ne peuvent qu'augmenter sa générosité, son honneur et son audace.

Dans le même instant où Flores jouissait du prix de la victoire, il en rapportait toute la gloire à son amour pour Blanche-Fleur. Il soupire, il veut baiser l'anneau qu'il tient d'elle. Dieu! que devient-il, en voyant la pierre de cet anneau ternie? Il croit y distinguer des tourbillons de fumée et des flammes, et jette un cri horrible : c'est en vain qu'on lui demande ce qui l'occasionne; Flores s'arrache des bras de ses nouveaux amis; il court à son cheval, s'élance dessus, et bientôt disparaît à leurs yeux.

Ce puissant coursier, accoutumé à franchir les rochers et les torrents qui se précipitent de l'Atlas, semble répondre à l'impatience et à l'inquiétude de son maître; il vole : la nuit ne ralentit point sa course, et Flores arrive à la pointe du jour assez près de Murcie, pour distinguer les minarets des mosquées. Il se cache derrière les débris d'une tour, pour entrer dans la ville à porte ouvrante, et sans être reconnu. A peine y est-il resté un moment, qu'il voit sortir de Murcie des charrettes chargées de bois et d'un poteau fatal. Une troupe armée les précédait; des torches funèbres les entouraient; elles étaient suivies d'un chariot, sur lequel on voyait une femme couverte de voiles noirs, et chargée de chaînes. Un cadi, portant un écriteau, marchait derrière

elle; une seconde troupe armée fermait cette lugubre marche. Flores regarde son anneau, il le voit plus terni que jamais; un noir pressentiment achève de lui faire présumer que celle qu'on conduit au supplice est cette Blanche-Fleur qu'il adore; il baisse la visière de son casque, il vole au-devant de la première troupe, et l'arrête. Il pénètre jusqu'au chariot... Qui êtes-vous? s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, et changée par une douleur mêlée d'effroi... Ah! j'atteste, lui répond cette femme, j'atteste un Dieu rédempteur... que Blanche-Fleur n'est pas coupable. Qui pourrait exprimer la surprise, la douleur et la colère qui saisissent Flores en ce moment? Il tire sa redoutable épée, et menace de la mort ceux qui oseraient résister. Il questionne le cadi; et ce vieillard, les yeux pleins de larmes, lui rend compte de l'accusation de félonie au premier chef, portée contre Blanche-Fleur par le féroce Ajoub, du décret qui l'a suivie, et de l'abandon des chevaliers de Murcie, dont aucun ne s'est présenté pour la défendre. Ah! traître Ajoub, s'écrie-t-il, c'est à moi de te confondre, de te punir, et de soutenir l'innocence opprimée. O sage cadi! fais arrêter cet affreux cortège; cours à Félix, et dis-lui qu'un chevalier inconnu lui demande sûreté dans sa cour, et se présente pour défendre Blanche-Fleur, et combattre Ajoub, ou quiconque voudra soutenir sa cause. Le cadi, qui ne pouvait croire que Blan-

che-Fleur fût coupable, obéit avec empressement à ce qu'exige Flores; il court rendre compte à Félix de l'arrivée du chevalier qui vient d'arrêter l'exécution du décret, et qui accuse Ajoub *d'estre faulx, traistre, mensongier, et qui requiert vivement de le prouver en combattant, non par armes courtoises, mais à fer esmoulu et à outrance.*

Les lois de la chevalerie, dont les Maures d'Espagne étaient fidèles observateurs, imposaient à Félix la nécessité de permettre au chevalier inconnu le combat avec sûreté dans ses états. Il fit donc appeler Ajoub, et lui demanda s'il se décidait à soutenir son accusation. Le traître n'osa s'en excuser autrement, qu'en offrant l'aîné de ses fils pour combattre pour lui. C'était un jeune homme grand, fort et adroit, et à qui la considération qu'on avait pour son père avait déja procuré un rang distingué dans les troupes de Murcie. On va faire au chevalier inconnu la proposition de combattre ce vigoureux athlète. Peu m'importe, répond-il en fureur et en déguisant sa voix, contre qui je combatte, pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.

On prépare donc tout pour le combat : le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carrière, et ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveler et de soutenir l'accusation faite par son père. Flores, d'une voix forte et qu'il déguise, relève le gage en s'écriant : Traître, tu mens par ta

gorge; me voici pour le prouver. On allume aussitôt un bûcher à l'une des extrémités de la carrière; au milieu de la lice, en dehors, sont placés, d'un côté le chariot qui portait Blanche-Fleur, de l'autre Ajoub. Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattants.

Flores et le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leur parrain. Celui du prince était un jeune chevalier maure, nommé Sélim, qui l'avait reconnu, et qui, sans le découvrir, avait demandé au roi de l'assister. On baisse la barrière, et le juge du camp s'écrie à haute voix : *Laissez aller les bons combattants.*

L'un et l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, et bientôt ils se chargent à coups de cimeterre. La taille presque monstrueuse et la force du fils d'Ajoub paraissent, dans les premiers temps du combat, lui donner quelque supériorité sur Flores; ce prince même semble être moins ardent à porter des coups, qu'attentif à parer ceux de son ennemi; la pointe du cimeterre de celui-ci blesse légèrement à la tête le cheval de Flores; le sang qui couvre les yeux de l'animal l'aveugle et le met en fureur; il emporte son maître du côté du chariot. Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire; il redouble ses coups avec impétuosité, lorsque Blanche-Fleur entr'ouvre ses voiles et s'écrie : Ah! cher Flores, que n'es-tu présent pour me

défendre ! Le son de cette voix si chère, ces yeux couverts de larmes que Flores ne fait qu'entrevoir, raniment ses forces et sa fureur ; il contraint enfin son cheval à lui obéir, et le combat redevient plus égal : il ne l'est bientôt plus. L'épée redoutable de Kaled s'est déja rougie plusieurs fois du sang du fils d'Ajoub ; celui-ci tente un dernier effort, et s'abandonne sur Flores, qui lui oppose son bouclier. Ce prince invoque, en cet instant, le Dieu que Blanche-Fleur adore ; il s'élance, à son tour, sur son adversaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire ; et d'un revers terrible il lui abat la tête, qui tombe et roule jusqu'auprès de Blanche-Fleur.

Ajoub, voyant son fils tué, s'élance aussitôt sans qu'on puisse le retenir, et Sélim s'avance de son côté ; mais ce ne peut être avec assez de promptitude pour qu'il puisse empêcher Flores de faire tomber, d'un revers de sa redoutable épée, la tête du père comme il venait de trancher celle du fils.

On s'écrie, on s'empresse de délivrer Blanche-Fleur, on la mène en triomphe à la reine. Pendant ce temps, un jeune domestique d'Ajoub vient se jeter aux pieds du roi, et avoue que c'est lui qui, par l'ordre de son maître, et sous le nom de Blanche-Fleur a présenté le poulet empoisonné. La vérité est donc découverte par toutes les voies possibles ; toute la cour de Félix en est indignée, et le juge du camp fait enle-

ver le corps du traître, et le fait jeter dans les flammes.

Flores, voyant le triomphe de Blanche-Fleur complet, mais concevant combien il lui ferait courir de risques s'il se faisait connaître pour son vengeur, résiste aux instances de tous les chevaliers du roi son père, refuse de lever la visière de son casque, se contente de baiser la main du roi, de la reine, et celle de Blanche-Fleur, en jetant un profond soupir; il serre affectueusement la main du chevalier qui avait été son parrain, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, et s'enfonce dans la forêt.

La tendre Blanche-Fleur n'osait se persuader que ce fût Flores qui fût son libérateur; et cependant elle ne pouvait croire qu'un autre eût osé prendre son parti : mais Sélim, ce même chevalier qui avait reconnu le prince auquel il avait servi de parrain, et qui lui avait serré la main, saisit un instant favorable pour achever de l'éclairer sur le service essentiel que Flores lui avait rendu. Il l'assura en même temps, que c'était par une prudence très sage qu'il n'avait pas voulu se découvrir, sachant bien que, si l'on voyait à quel point il était toujours occupé de Blanche-Fleur, ce serait le plus sûr moyen de la perdre. Cet éclaircissement finit par une assurance de Sélim à la belle esclave, qu'il donnerait de ses nouvelles à Flores; qu'il irait le joindre, pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher,

de les rendre heureux; et qu'il n'abandonnerait jamais son prince, dans quelques conjonctures fâcheuses qu'il pût se trouver.

Cependant Flores était retourné à Montorio, avec la même promptitude et le même secret qu'il avait observés en venant jusqu'à Murcie, pour délivrer sa maîtresse. Le roi des Algarves son oncle commençait à en être inquiet; on le reçut avec empressement, et l'on reconnut à ses armes ensanglantées, et à la blessure de son cheval, qu'il avait eu quelque occasion de signaler sa valeur; mais jamais il ne voulut dire quelle avait été cette occasion : il assura seulement son oncle qu'il était fort loin d'avoir quelques reproches à se faire. Le roi et toute la cour en furent convaincus, et on respecta son secret. Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanche-Fleur, l'inquiétude qui restait à Flores sur son sort, altérèrent bientôt sa santé. Une fièvre ardente enflamma son sang. Le sultan des Algarves, inquiet pour son neveu, eut recours au plus célèbre médecin, et au plus parfait philosophe qu'ait produit l'école arabe, qui était alors la plus renommée. C'était Averroès, premier médecin du roi mahométan de Cordoue. C'est à lui que nous sommes redevables de la connaissance des livres d'Aristote. Possesseur de tous les secrets de cet ancien philosophe, sur lesquels il avait même enchéri, s'il connaissait parfaitement le corps humain, il avait encore une plus grande connais-

sance des esprits et des cœurs; et ses lumières en ce genre étaient celles dont il faisait le plus utile usage. Le roi de Montorio obtint du roi de Cordoue et de lui, qu'il viendrait visiter son neveu, et qu'il lui prescrirait le régime convenable à son mal, après en avoir découvert la cause.

Averroès, après avoir adouci, par des remèdes physiques, l'ardeur et la violence de la fièvre, parvint à découvrir quelle était la source morale du mal. Il étudia le tempérament et les dispositions de Flores, s'entretint avec lui sur diverses matières, chercha à l'amuser et à l'intéresser; enfin, il vint à bout de reconnaître qu'une passion vive et une tendre inquiétude l'agitaient fortement. Il fit part de ses découvertes au soudan de Montorio; et quelques mots qui étaient échappés au prince, soit en dormant, soit dans un de ces moments où l'on croit être seul, ne laissèrent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupé de Blanche-Fleur. Le roi des Algarves ne fut pas plutôt instruit de ce secret, que, s'intéressant sincèrement à son neveu, il songea à lui procurer la seule satisfaction qui pût assurer son repos et sa santé. Il écrivit au roi de Murcie, qu'il le priait avec instance d'envoyer à sa cour la jeune Blanche-Fleur. Mais, hélas! loin que cette invitation procurât l'effet desiré, elle acheva de tout perdre. Félix se douta des motifs qui faisaient agir le sultan son cousin; craignant les suites que pouvait avoir cette

démarche, et préférant à la satisfaction de son fils l'attention qu'il croyait devoir aux soupçons de Mohady, il prit la résolution d'écarter, pour jamais, la charmante Blanche-Fleur. Il la fit enlever secrètement de l'appartement de la reine, et la fit conduire jusqu'au port de Carthagène, où il la fit vendre comme esclave à des marchands grecs qui devaient faire voile vers le port d'Alexandrie. Ceux-ci se crurent trop heureux d'avoir en leur possession une si belle proie, et firent voile vers l'Égypte.

Ce ne fut pas sans un véritable désespoir que la reine de Murcie apprit cet enlèvement; elle accabla en vain de reproches le roi son époux, le coup était frappé. Sélim, qui en fut bientôt instruit, courut en porter la triste nouvelle à Flores, qui était déja prévenu, par son anneau, que Blanche-Fleur était exposée à un nouveau danger : il monte de grand matin sur son cheval, armé de l'épée de Kaled, et accompagné de Sélim. Il traverse encore une fois l'espace qui sépare de Murcie la capitale des Algarves; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, et pénètrent, sous l'ombre du plus grand mystère, dans le palais. Sélim procure au prince une audience secrète de sa tendre mère; la reine le console, tout affligée qu'elle est elle-même; elle consent qu'il cherche les moyens de revoir Blanche-Fleur, lui indique la route qu'il doit suivre pour la retrouver, et lui fait présent d'un second anneau

qu'il portera toujours avec celui de Blanche-Fleur, et dont la vertu est de préserver ceux qui le porteront, ou le tiendront dans leurs mains, de périr par l'eau ou par le feu. Flores reçoit ce présent avec reconnaissance, embrasse sa mère avec tendresse, et part pour Carthagène, afin de suivre le même chemin qu'avaient pris les marchands d'esclaves auxquels avait été livrée Blanche-Fleur. S'embarquer sur un vaisseau génois, et voguer sur leurs traces vers l'Égypte, fut un parti promptement pris, et heureusement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie; mais lorsqu'ils apercevaient déja les côtes de l'Afrique, une brume épaisse obscurcit l'air : un vent furieux et contraire se déchaîne; le vaisseau en est long-temps le jouet; enfin, il échoue sur une côte inconnue, et sur un fond de sable mêlé de quelques rochers. Le navire est fracassé; mais le capitaine et l'équipage, le prince et Sélim se sauvent heureusement, partie dans une chaloupe, partie à la nage. Après avoir marché pendant quelque temps à pied, ils se trouvent dans un vallon fertile; et, le temps s'étant éclairci, ils reconnaissent que cette contrée est peuplée de maisons rustiques, mais dont tout ce qui présente les apparences du luxe et de la misère est également banni. Aussitôt qu'ils en approchent, de bons et honnêtes paysans s'empressent autour d'eux, et se doutent que ce sont des étrangers que la tempête de la

nuit précédente a jetés sur le rivage prochain; ils leur annoncent qu'ils sont dans un pays où l'hospitalité est heureusement et fidèlement exercée; que ce canton reconnaît pour son chef un homme auquel le souverain être a accordé en même temps tous les talents et toutes les vertus.

On était allé l'avertir; il arrive bientôt lui-même, et donne des ordres prompts pour pourvoir aux besoins de tout l'équipage, se réservant pour lui-même le soin de traiter Flores, Sélim et le capitaine, qu'il reconnaît pour les plus considérables de la troupe.

Après leur avoir, selon l'usage, fait laver les pieds, boire une liqueur propre à les ranimer et les soutenir jusqu'à l'heure du repas, il les invite à se reposer sur les sophas de son salon, qui tenait à sa bibliothèque et à son cabinet, et qui était de plain-pied avec un jardin qu'il embellissait de ses mains: tout paraissait dans cette maison également destiné à la culture de tous les arts, des sciences et des lettres. Tandis qu'on préparait le souper, Saady (car c'était le nom de leur hôte) les entretint du bonheur et de la tranquillité dont il jouissait dans ce séjour.

Je suis né persan, leur dit-il, dans cette religion ancienne, même primitive, qui, n'adorant qu'un être simple, unique, et étant forcée de le reconnaître dans quelque emblême, a choisi, pour se le représenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui com-

pose la nature, qui absorbe aussi et dévore à la fin tout ce qui est imparfait et matériel, mais qui laisse les esprits jouir de l'immortalité. Tous les hommes, quels que soient leur pays et leur religion, sont mes frères; je cherche à leur rendre service, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils soient. J'ai passé de la Perse mon pays à la cour des califes; j'y ai vécu quelque temps sans ambition et sans desirs, sans rechercher les honneurs et sans les refuser, sans me tourmenter pour avoir des richesses, mais sans être fâché de posséder, par des voies honnêtes, les moyens de faire du bien aux autres. Les successeurs de Mahomet ont fait assez long-temps quelque cas des talents naturels que j'ai pour la poésie et pour les arts agréables; et j'avoue que j'ai été fort aise de contribuer à leur amusement, et, oserai-je le dire? à leur instruction. Il fait bon, me disais-je à moi-même, s'employer pour les souverains; les services que l'on rend à ces maîtres du monde sont rendus en même temps à des peuples entiers.

Il y a quelques années que mon faible mérite, qui ne nuisait à personne, déplut à beaucoup de gens : je m'en aperçus, je leur abandonnai la place, et je me suis réfugié dans ce canton écarté, où je fais du bien que personne n'envie. Voilà mon histoire en peu de mots. O vous, hommes qui m'êtes chers, qui que vous soyez, si vous voulez dès aujourd'hui me faire part de vos aven-

tures et de vos malheurs, je n'aurai rien de plus pressé que de les soulager. S'il vous convient mieux d'attendre à demain, j'y consens; gardez même votre secret tout-à-fait, si vous voulez : mais soyez sûrs que, quand vous voudrez me le confier, vous le déposerez dans un cœur sensible. Le capitaine du vaisseau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ses aventures, la perte du vaisseau; et Saady lui promit de nouveaux secours. Quant à Flores et à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le souper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ses hôtes à se délasser avec gaîté des fatigues de la mer et de la tempête. A la fin du repas, Saady, voulant leur donner un léger essai de ses talents, prit son luth et chanta des vers dans cette langue persane qui est renommée dans tout l'Orient, comme la seule propre aux graces de la poésie, dans laquelle Saady était un grand maître (1).

Le lendemain matin, lorsque Saady jugea que ses hôtes pouvaient avoir assez reposé, il se rendit auprès d'eux; mais Flores, le devançant, lui proposa de se promener dans ses jardins et ses vergers, lui promettant qu'en même temps qu'il en admirerait les beautés, il ne lui cacherait rien

(1) Nous n'en disons point trop ici, en assurant que le persan Saady était un grand poëte et un grand philosophe; nous avons des traductions françaises de ses ouvrages, partie imprimées, partie manuscrites.

de son état et de ses aventures. En effet, le prince lui fit alors confidence de son amour et de l'objet de son voyage. Le sage Saady l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il s'intéressait à sa situation; il ajouta qu'il ne doutait pas que Blanche-Fleur n'eût été vendue au soudan d'Égypte par les marchands qui l'avaient enlevée, et qu'elle ne fût renfermée dans le château de ce soudan, où il tenait son sérail, et qui était situé sur le bord du Nil, entre la ville d'Alexandrie et le grand Caire. C'est de ce côté, prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit-il; et, quoiqu'il soit difficile de savoir précisément si votre amante est enfermée dans cette tour, et encore plus difficile d'y pénétrer, je peux du moins, mieux que personne, vous en indiquer les moyens. Heureusement le soudan d'Égypte est engagé, vers l'Éthiopie, dans une guerre assez vive, pour vous donner lieu d'espérer qu'il ne reviendra pas si tôt. Le gardien sévère des femmes destinées à ses plaisirs s'appelle Mozab : il fut autrefois mon esclave; et il prit auprès de moi le goût le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile. Vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre; et, pour achever de vous mettre en état d'en profiter, je vais vous détailler quelques autres circonstances concernant le château du soudan, et mon ancien esclave noir Mozab. Alors Saady acheva de mettre Flores au

fait de tout ce qui pouvait faciliter la réussite de son projet; et le jeune prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain. Heureusement Sélim avait sauvé du naufrage une somme considérable, que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie; au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands ou voyageurs maures.

Flores n'y séjourna pas long-temps; mais y ayant laissé Sélim, il s'achemina bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zagaie, et ayant sur le poing un faucon. A quelque distance il le lâche, et l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur s'approche de la barrière, et paraît vouloir la franchir pour suivre son faucon. Une troupe armée sort d'une caverne, l'entoure, l'arrête, et le conduit dans une maison bâtie près de la porte de la citadelle. Un noir, richement vêtu, qui paraît commander cette troupe, s'avance et s'écrie: Malheureux! quel dessein, quelle témérité te fait chercher ici la mort? Seigneur, lui répond avec douceur Flores, je suis un étranger qui n'ai vu qu'une fois encore lever le soleil dans Alexandrie; ce matin je m'amusais à faire voler un faucon que je voulais essayer; son vol m'a conduit dans cette plaine: la douceur des mœurs qui règnent, dit-on, sous le gouvernement des ministres du soudan Mirzabey, m'ôte toute crainte; et vous êtes trop

juste pour punir un crime involontaire, si mon ignorance m'a fait transgresser les ordres que vous avez pu donner.

Mozab (car c'était en effet l'ancien esclave de Saady), Mozab s'adoucit à ces mots. Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, et même je reconnais à ton accent que tu n'es pas né sujet de Mirzabey; mais je veux savoir quel dessein te conduit dans ses états..... Vous serez peut-être surpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence aussi frivole que celui que je vais avouer, m'ait fait franchir les mers, et conduit à Alexandrie. Je suis né dans le royaume de Murcie, où le célèbre jeu des échecs est dans le plus grand honneur; mon père passe pour être l'adversaire le plus redoutable à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué son savoir, je ne trouve plus dans les Espagnes de joueur qui puisse me résister. La renommée, ou vraie ou fausse, m'ayant appris que je trouverais à Alexandrie des gens assez habiles pour s'éprouver contre moi, j'ai pris beaucoup d'or et de pierreries, et je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus savant d'entre eux.... Vous n'irez pas plus loin, s'écria Mozab, en laissant paraître une joie vive dans ses yeux. A ces mots, il dit au commandant de la garde : Cet étranger n'est point coupable; il n'a pu, dans si peu de temps, connaître la loi des limites : retirez-vous, je le prends sous ma garde, et j'en réponds. Alors il tend la main à Flores

d'un air affable, et le conduit dans sa maison; il fait apporter du sorbet et des fruits; et tandis que Flores prend un léger rafraîchissement, il prépare lui-même la table et l'échiquier.

Flores tire une longue bourse qui contient cinq cents besans d'or : Mozab les regarde d'un œil avide; il apporte sur-le-champ une somme égale. Ils tirent le trait, Mozab le gagne, et la partie commence. Flores en effet avait acquis au jeu la plus grande supériorité pendant son séjour à Montorio. Ce jeu plaît souvent aux ames sensibles qu'une grande passion occupe; il ne les tire point d'une douce mélancolie : il plaît également aux esprits justes, qui aiment mieux s'occuper aux combinaisons si nécessaires à ce jeu, que s'endormir dans des conversations si souvent futiles, où la société les entraîne.

La partie se soutient quelque temps avec égalité; mais au moment où Mozab se croit sûr de la victoire, Flores sacrifie deux pièces, et fait échec et mat avec une troisième.

Mozab est aussi surpris qu'affligé, mais son amour-propre le ranime; il court à son bureau, il tire une bourse de mille besans d'or, et la propose à Flores contre les deux sommes dont il le voit possesseur. Mozab éprouve le même sort dans cette seconde partie, et s'écrie avec une espèce de désespoir : Ah! Saady, Saady, vous ne m'en avez pas assez appris! Ce nom si cher à Flores lui rappelle les avis de ce sage. Seigneur, dit-il

à Mozab, mon arrivée imprévue, la chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous distraire. Ah! seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne soit point troublé par des regrets! Permettez-moi de me conformer à l'usage constamment suivi en Orient, quand on paraît pour la première fois devant un personnage respectable : daignez accepter ces deux mille besans d'or que j'ose aujourd'hui vous offrir; je ne vous en demande d'autre prix que d'être admis dans votre société, et de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner.

Par Mahomet et les vingt-quatre mille prophètes! s'écria Mozab, vous êtes le plus généreux et le plus aimable des mortels; soyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire dans le sérail; mais, de grace, revenez demain dîner avec moi. Flores n'insiste pas; il voit qu'il en a fait assez pour une première fois, et qu'il peut compter assez sur l'avarice et l'amour-propre de Mozab, pour ne pas se promettre encore un plus grand succès. Il remonte à cheval; et ce n'est pas sans soupirer et sans verser des larmes, qu'il contemple les tours et les murs élevés qui dérobent Blanche-Fleur à ses regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim était agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte son aventure avec Mozab. Ah! j'espère voir Blanche-Fleur par son secours, s'écria-t-il : puissé-je jouir

de ce bonheur, quand ce ne serait que pour un instant, et quand je devrais mourir à ses pieds! Sélim commence à entrevoir quelque espérance pour Flores, et, croyant bien qu'il ne réussirait pas à le détourner de ses desseins, il l'exhorte seulement à se conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin; il vole à la maison de Mozab qui le reçoit dans ses bras. Bientôt la table pour les échecs est préparée. Cependant Mozab, qui sent la supériorité que Flores a sur lui, craint de perdre les besans d'or qu'il a gagnés la veille. Il ne lui propose d'en jouer que cinquante; et cette fois-ci Flores se contente de le mettre quelquefois en danger, et finit par le laisser gagner. Flores perd ainsi cinq cents nouveaux besans; il tire une bourse tissue d'or et de soie, dont un beau diamant serre le nœud; il l'attache lui-même à la ceinture de Mozab, et convient que son père, quoique le plus habile joueur de toutes les Espagnes, ne pourrait lui résister. Mozab enchanté de Flores le comble de caresses, et lui jure un attachement à toute épreuve. Les esclaves couvrent bientôt la table de mets excellents, de pilau rempli de poulets et cuit au jus de racines, et de pâtes fines saupoudrées de fromage et de safran. Flores se livre de si bonne grace au plaisir de la table, que Mozab redouble d'amitié pour lui. Un des esclaves reçoit un signe de son maître; on ôte les plats; on couvre de nouveau la table de confitures sè-

ches, de pâtes épicées et de tablettes ambrées. Un nouveau signe fait retirer les esclaves. Mozab se lève, ferme la porte, ouvre une armoire; il y prend des flacons remplis des vins délicieux de Schiras et d'Alexandrie; il les apporte lui-même avec des coupes de cristal. Cher étranger, dit-il à Flores, nous sommes en liberté, jouissons sans crainte du seul plaisir que je puisse goûter; votre présence l'augmente, et me fait oublier les malheurs de mon état. Flores se prête à ses desirs; et bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaîté. Flores se ménage et dispose par degrés son hôte à n'avoir plus rien à lui refuser. Mozab chante une chanson dans la langue de Nubie, sa patrie, et contrefait les sorciers de son pays, en faisant des grimaces affreuses. Son turban tombe et se salit; il veut l'entourer d'une nouvelle mousseline, et s'y prend avec maladresse. Flores enlève le turban de ses mains: il le noue; et, tirant de sa bourse une riche agrafe de diamants, il en arrête le nœud avec ce bijou, et présente ainsi le turban à Mozab. Ébloui, surpris par l'éclat et la richesse de ce nouveau présent, Mozab se lève: Par Allah! dit-il à Flores, qui pouvez-vous être, pour faire des présents dignes de l'empereur des croyants? Flores, qui voit qu'il a conduit Mozab au point qu'il desire, n'hésite plus à se découvrir; il lui avoue sa naissance, son amour pour Blanche-Fleur, et lui demande de lui conserver la vie en lui procurant

l'occasion de la voir. Mozab est d'abord effrayé de cette proposition; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamants, la jette à son cou, l'embrasse. Ah! mon cher Mozab, s'écrie-t-il, soyez désormais tout entier à Flores, ou je vais me percer le cœur à vos yeux. Mozab attendri par le vin de Schiras, et séduit par l'or et les diamants, ne peut résister plus long-temps. Je me rends, lui dit-il; je consens à remettre mon sort en vos mains: mais comment puis-je, au milieu de cent jeunes beautés, connaître celle qui vous est chère? On s'imagine sans peine avec quel feu Flores peint sa chère Blanche-Fleur; rien n'échappe à la mémoire et à l'imagination éclairées par l'amour. Que de perfections ne se plut-il pas à peindre! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublia pas même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevait la blancheur du bras de Blanche-Fleur. Mozab la reconnaît à ce signe, et lui dit: Espérez tout de mon zèle à vous servir. Celle que vous venez de me peindre est en effet la plus belle des cent odalisques; c'est une esclave chrétienne amenée depuis un mois: non-seulement elle efface ses compagnes par sa beauté, mais, ayant paru parmi celles que je soumets à l'épreuve de la fontaine, à peine la fleur qu'elle avait cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumière dans le bassin. C'est elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, et tous les

matins j'en fais porter chez elle une pleine de fruits et de fleurs, qu'elle distribue comme il lui plaît à ses compagnes. Je consens à tout risquer pour vous: je ne vous demande point si vous avez le courage de vous exposer aux plus grands périls. Tous les matins, au lever du soleil, on m'apporte les fruits et les fleurs dont la corbeille doit être remplie; je ne m'en rapporte à personne du soin de les préparer : je peux vous cacher dans cette corbeille, vous couvrir de fleurs, et vous faire porter jusque dans la chambre de Blanche-Fleur par des esclaves noirs, qui, par leur état, hélas! sont sous mes ordres, et qui tous les jours sont chargés de ce soin.

Flores le serre dans ses bras, les larmes aux yeux. Il feint de retourner à Alexandrie, se cache dans un bois voisin, renvoie son cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de son absence; et vers la nuit il retourne à la maison de Mozab.

Ce chef des noirs était rentré dans l'enceinte du sérail; mais un esclave sûr et fidèle attendait Flores : il le reçoit, le cache, et vers la pointe du jour il le fait revêtir d'une étoffe légère, tissue de différentes soies assorties à la verdure, au coloris des fruits et des fleurs qui doivent remplir la corbeille. Mozab devance l'aurore pour revenir dans sa maison; il instruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les bostangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour

remplir la corbeille : Mozab loue leur zèle, les renvoie; il fait coucher Flores au fond de la corbeille; il arrange les fruits de façon à ne le pas trop charger, et les fleurs avec tout l'art nécessaire pour qu'il en soit exactement couvert.

Quatre forts esclaves sont appelés; Mozab les charge de la corbeille : ils entrent dans l'enceinte redoutable du sérail, ils vont la déposer dans la chambre de Blanche-Fleur; et, après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en arabe, *fleur de pudeur et de beauté*, ils lui laissent la corbeille, et se retirent.

Qui pourrait exprimer l'état de Flores en se trouvant si près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accents pénétrèrent toujours dans son cœur? Mais cette voix lui fait connaître que Blanche-Fleur n'est pas seule, et le force au silence, et à rester comme immobile dans la corbeille.

Blanche-Fleur en effet était alors avec une de ses compagnes nommée Colonna. La conformité de leur religion, de leur âge, de leurs malheurs et de leur beauté, les avait d'abord rapprochées. Les charmes et la sûreté du caractère de Colonna l'avaient bientôt rendue l'amie et la compagne de Blanche-Fleur; et l'une et l'autre ne s'étaient caché ni leur naissance, ni le secret de leur ame.

Colonna, fille du plus grand seigneur du

royaume de Naples, avait été enlevée par des pirates, au moment même où son père l'envoyait dans l'Étrurie pour la marier avec un prince descendu de la famille des Scipion, qui s'était soumis ce beau pays, et qui régnait alors dans la belle ville de Florence. Colonna, élevée par des vierges consacrées à la retraite, n'avait vu que pendant peu de jours le palais de son père : son cœur n'avait encore rien aimé; mais ce cœur sensible était bien vivement ému lorsque Blanche-Fleur lui peignait les charmes de l'amour, et le bonheur dont elle avait joui dans son enfance près de l'aimable Flores. Colonna n'aimait donc point encore; mais le vide de son ame était, pour ainsi dire, rempli par les aveux et les sentiments de son amie. Elle croyait connaître Flores dans le portrait sous lequel Blanche-Fleur aimait à lui représenter ses traits; peut-être même regrettait-elle en secret que personne n'eût encore fait sur elle une impression si douce.

Le jour où Flores fut introduit au sérail dans la corbeille, Blanche-Fleur et Colonna s'étaient réunies avant l'aurore; l'une ne se lassait point de parler de son amant, l'autre se plaisait à parler sans cesse de l'amour.

Cependant Blanche-Fleur ne regardait la corbeille qu'avec indifférence; elle aimait trop Flores pour ne pas desirer quelquefois de ne plus mériter ces vains et stériles honneurs. Colonna, dont le cœur n'était pas fixé, aimait à se parer

des fleurs qu'elle contenait, et se plaisait à choisir les plus beaux fruits pour les offrir à son amie. Elle s'approche de la corbeille, elle écarte les fleurs; elle voit un bel ananas, elle plonge son bras pour le saisir : Dieu ! quelle est sa surprise! elle touche une main! elle entend un profond soupir! Son premier mouvement fut de faire un grand cri : des esclaves accourent; mais Colonna qui, sur-le-champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand mystère, les arrête. Un taon, leur dit-elle, s'est élancé de ces fleurs jusqu'à mon sein sans me piquer; ce n'est rien, retirez-vous. Elle ferme la porte avec soin, et fait part de sa découverte à Blanche-Fleur qui frémit, mais qu'un attrait puissant entraîne à cette corbeille. Flores se débarrasse aussitôt des fleurs qui le couvrent, se jette à ses genoux : c'est aux amants fortunés à se peindre leurs transports mutuels. Colonna apprit alors que son imagination ne l'avait point trompée, et que le bonheur le plus pur est celui d'aimer et d'être aimé. Cependant la position des deux aimables esclaves était bien périlleuse; et même à peine osaient-elles concevoir quelque espérance de faire sortir Flores d'un lieu redoutable, où l'inflexible dureté des noirs et leur vigilance ne pouvaient être ni séduites ni trompées.

Flores ne se dissimule point le péril et les obstacles qui l'environnent; il se jette une seconde fois aux genoux de Blanche-Fleur : O maîtresse

de ma vie! je suis près de te perdre pour toujours; et quand Mozab pourrait me faire sortir du sérail comme il m'y a fait entrer, je n'en sortirais que pour me donner la mort. Cède à ma prière, saisis le seul moyen de me sauver la vie; accepte sur-le-champ et ma main et ma foi. Si je meurs, ô ma Blanche-Fleur! que ce soit du moins avec le titre cher et sacré de ton époux. Mais non, j'ose assez espérer de la justice et de la bonté paternelle du Dieu dont je t'ai promis de suivre la loi, pour croire qu'il bénira notre union, et que son bras nous tirera du péril affreux où nous sommes. Blanche-Fleur, interdite et pénétrée par tout ce qui peut agiter le plus vivement une ame, lève les yeux au ciel, reste quelque temps en silence; à la fin elle s'écrie : O Flores! commence donc à mériter les bienfaits de ce Dieu dont tu réclames le pouvoir; qu'une eau salutaire te mette au nombre de ses enfants, et je te reçois pour époux.... Imprime-moi de ta main cet auguste caractère, ô ma chère Blanche-Fleur! répond Flores avec un enthousiasme surnaturel; que Flores te doive une nouvelle vie, comme il te devra son bonheur! Blanche-Fleur, comme entraînée par une puissance supérieure, prend de l'eau, en verse sur la tête de son amant; et, dès que les paroles sacrées sont prononcées, elle lui donne la main, et tous deux attestent le ciel, en présence de Colonna, qu'ils se reçoivent mutuellement pour époux.

Nous supprimons plusieurs détails de tout ce qui suivit cet heureux moment. Ils servirent tous à faire desirer à la jeune Colonna d'éprouver le même bonheur que ces jeunes époux, et lui firent former des idées bien nouvelles pour elle.

Mozab était convenu que Flores, à la fin de la lune, se remettrait au fond de la corbeille, et que, selon un autre usage du sérail, Blanche-Fleur le couvrirait de cafetans, de ceintures et de turbans, pour être portés dans sa maison, et distribués en présent aux gardiens du sérail. Flores, par le moyen de Mozab, fit porter une lettre à Sélim, dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'était passé; la lettre pour Sélim en renfermait une autre pour la reine de Murcie; Sélim la fit partir sur-le-champ par un exprès.

L'heureux prince passa donc le cours de cette lune, caché et nourri avec le plus grand secret dans l'appartement de sa nouvelle épouse. Pendant ce temps, Sélim prenait des mesures pour qu'après que Flores serait sorti du sérail, il pût faciliter aussi la délivrance de Blanche-Fleur et de Colonna. Mais, hélas! la princesse n'avait pas encore épuisé tous les malheurs auxquels les vœux indiscrets de son père et de sa mère l'avaient destinée dès sa naissance.

Mirzabey, après avoir battu plusieurs fois les Éthiopiens, et les avoir poussés presque jusqu'aux extrémités de la mer Rouge, avait formé le siège d'Ormuz; prévoyant que la place coû-

terait trop de sang en l'attaquant de vive force, il se contenta de la bloquer. Le soudan, ennemi du repos, laisse le commandement de son armée à ses généraux; il part avec une suite très peu nombreuse, à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire; et la nuit suivante, accompagné d'un seul domestique fidèle, il part sur un cheval très vîte, et se rend à Alexandrie couvert de l'habit d'un Tartare Kalmouc, et s'étant peint le visage de manière à le rendre aussi hideux que ceux de ces barbares. Il voulait, à l'imitation de plusieurs célèbres califes, connaître sous ce déguisement si la justice était observée, et ce que ses sujets pensaient de son administration et de ses ministres. Le bon ordre que Mirzabey vit régner dans Alexandrie le satisfit.

Quoique aucun sentiment, ni même la simple volupté, ne l'attirassent à son sérail, la curiosité de savoir si la loi de l'épreuve des eaux de la fontaine était observée, lui fit prendre la résolution de s'en assurer par lui-même. Il envoie l'esclave qui le suivait aux premiers poteaux des limites. Cet esclave demande à parler à l'un des chefs de quartier du sérail, qu'il connaît pour être d'une discrétion impénétrable. Ce noir arrive; l'esclave l'entretient en secret, et l'amène au soudan qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le sérail, sans que personne puisse le reconnaître. Le noir fait faire promptement un habit pareil au sien pour le sultan; il lui teint la peau en noir,

et le présente à Mozab, en disant qu'il lui amène un de ses compatriotes pour en remplacer un autre qui est mort pendant la dernière lune. Il est agréé sans trop d'examen; le soudan passe la nuit dans la chambre de son prétendu camarade, et le lendemain matin ils se rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve. Il était d'usage que l'odalisque qui avait joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune fût la première à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanche-Fleur à la tête de ses compagnes; il est surpris et presque ému par sa beauté. Ces jeunes personnes se répandent dans les parterres; elles cueillent chacune une fleur, que plusieurs d'entre elles portent en rougissant, et d'une main mal assurée. Blanche-Fleur choisit une rose d'une blancheur éclatante; elle la jette dans la fontaine dont l'eau reste claire et pure: mais la rose, de blanche qu'elle était, devient de l'incarnat le plus vif; et une seconde rose semblable paraît à côté d'elle, et comme sortant de la même tige. Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du sérail du soudan. O Mahomet! s'écrièrent-ils, le sérail est profané. Sur-le-champ chaque odalisque est saisie par deux noirs qui l'entraînent dans sa chambre. Mirzabey et celui qui l'accompagne se saisissent de Blanche-Fleur; une troupe de noirs armés s'empare des avenues de son appartement, ils le visitent, et Flores est découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire qui ose violer un lieu si redoutable, se livre tout entier à la vengeance; il se fait connaître, et tout le sérail, tremblant et consterné, tombe aux pieds de son maître.

Le soudan, furieux, ordonne qu'à l'instant on allume un bûcher, et condamne Flores et Blanche-Fleur à mourir ensemble dans les flammes. Flores se ressouvient alors de l'anneau qu'il tient de sa mère; et, se servant de la langue espagnole qui n'est point entendue en Égypte, il presse vainement Blanche-Fleur de le recevoir. La langue dont ces infortunés époux se servent fait croire qu'ils sont chrétiens; et ce soupçon ne fait qu'accélérer leur supplice.

Flores, qui, étant d'origine maure, parle également bien arabe, conçoit quel est le soupçon du soudan. Oui, nous sommes chrétiens, lui dit-il; et nous sommes unis par des liens sacrés. Satisfais ta vengeance; mais sois assez généreux pour ne nous pas humilier par les chaînes que tes esclaves préparent. Sois témoin du courage qu'inspirent la religion que nous professons, le sang qui coule dans nos veines, et la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir jusqu'où ces deux époux porteront la constance, ordonne qu'on les laisse libres; alors ils se prennent par la main, ils lèvent les yeux au ciel, ils invoquent le Dieu des chrétiens qui connaît leur innocence; ils en-

trent dans l'enceinte du bûcher : chacun des deux tient une moitié de l'anneau. Le sultan donne l'affreux signal de leur supplice ; vingt torches à-la-fois allument le bûcher : la flamme s'élève de toutes parts, enveloppe les deux époux, et les dérobe presque en entier aux regards de ces hommes cruels. Mais ce moment était le dernier de ceux où Blanche-Fleur devait être infortunée. Sans doute que le saint patron de l'Espagne intercéda pour celle dont il avait procuré la naissance ; sans doute qu'il représenta que l'amour le plus vif n'avait jamais altéré la foi dans l'ame de la princesse de Ferrare, et que cet amour avait converti à la foi chrétienne le prince de Murcie. Les flammes s'abaissent peu-à-peu, et laissent voir à Mirzabey les deux jeunes époux sains et vermeils au milieu des flammes ; tous deux levaient les yeux vers le ciel, ou se regardaient avec tendresse.

Non-seulement le soudan est surpris de ce nouveau prodige, mais son cœur fut attendri. Venez, leur dit-il en leur tendant la main, venez, heureux amants que le ciel protège ; vous êtes libres, et Mirzabey veut être votre ami.

Flores et Blanche-Fleur sortent du bûcher, et s'approchent du sultan avec un air noble et modeste. Mirzabey les embrasse, les prend par la main, et les conduit dans son propre appartement. Des bains sont préparés ; le sultan, en sortant du sien, reprend les marques de sa di-

gnité; et les jeunes époux, couverts des habits somptueux qu'il leur a fait porter, viennent le joindre dans son cabinet. Tous deux lui racontent l'histoire de leur vie, et Flores ne lui cache plus sa naissance. Ah ciel! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connaître plutôt que celui dont je croyais punir l'audace était le fils du roi de Murcie, et le descendant du grand et victorieux Kaled? Quelles graces ne te dois-je pas rendre, ô saint prophète, d'avoir sauvé leurs jours! Mirzabey les embrasse de nouveau, leur offre ses secours, et de les conduire, à la tête de cent mille combattants, par-tout où leur volonté les appellera. La première faveur que Blanche-Fleur lui demande, c'est la grace de la jeune Colonna; et Flores le supplie d'envoyer chercher son ami Sélim. Mozab court chercher Colonna, l'amène dans les bras de son amie; des courriers volent à Alexandrie, et bientôt Sélim et le visir du soudan arrivent. Sage visir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'histoire de ces malheureux époux, dans les archives de l'empire; rendez la liberté à toutes les esclaves de ce sérail; donnez-leur tous les secours nécessaires, comblez-les de mes bienfaits, et que désormais ce lieu redouté ne soit plus habité par l'innocence malheureuse: que tout partage, en ce moment, la joie que je sens à briser les chaînes de toutes ces jeunes beautés. A ces mots, toutes les portes du sérail sont ouvertes; on amène des chariots

superbes : Mirzabey fait placer dans le sien Flores, Blanche-Fleur et Colonna, et les conduit en triomphe dans son palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux se lèvent pour le suivre, Flores voit les deux anneaux qu'il tenait de sa mère et de Blanche-Fleur se réduire en poussière. Un bruit extraordinaire qui semble partir de la fontaine les engage à l'observer de plus près. Ils voient l'eau du bassin trouble et sanglante: un nuage noir s'en élève en tourbillon; ce nuage disparaît, et la fontaine reprend toute sa pureté ; mais elle avait perdu sa vertu.

La destruction de ces deux espèces d'enchantements était attachée à la fin des malheurs que Blanche-Fleur devait éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux, et leur offre sans cesse et ses armées et ses trésors; mais Flores et Blanche-Fleur n'acceptèrent que deux vaisseaux, sur l'un desquels ils repassèrent en Italie, par le conseil de Colonna, qui ne doutait pas que l'empereur d'Occident ne reçût à bras ouverts cette princesse, fille de l'infortunée Topase. Sélim s'embarque sur l'autre, et retourne à Murcie informer le souverain de ce pays et la reine des aventures singulières, mais heureuses, de leur fils.

Ils débarquèrent tous à Civita-Vecchia; ils apprennent, en y abordant, que l'empereur vient de mourir, et que le clergé, les grands, les sénateurs et le peuple, sont divisés pour l'élection du

prince qui doit lui succéder. Ils prennent le parti de déguiser leurs noms, et de se rendre à Rome en diligence; ils y arrivent dès le lendemain : le pape leur accorde une audience particulière; Flores et Blanche-Fleur se jettent à ses genoux, lui déclarent leur naissance, et lui font verser des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés. Le saint vieillard admire les décrets du Très-Haut; il leur fait joindre les mains, en bénissant leur union; il implore les graces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'empereur avait appelés à Rome, Colonne, le plus puissant prince du royaume de Naples, et l'ami particulier du saint-père, était accouru des premiers auprès de lui; il entre dans la salle au moment où Flores et Blanche-Fleur reçoivent sa bénédiction: soudain il entend un cri perçant, et Colonna sa fille se jette à ses genoux : le saint-père ému raconte à son ami tout ce qu'il vient d'entendre; Blanche-Fleur se déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italienne.

Colonne ne perd pas un instant pour faire assembler le sénat et tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un empereur. Le saint-père et lui se présentent à cette assemblée; ils lui font part de la naissance de Blanche-Fleur, des malheurs de sa mère, et des droits que Topase a à l'empire; ils parlent de l'alliance qu'elle a faite, des vertus

et de la puissance du prince Flores, son époux. Un murmure favorable s'élève par degrés pendant le récit du saint-père; ses derniers mots sont interrompus par une acclamation générale, et les Romains proclament Flores pour empereur, tout d'une voix.

On dépêchait des courriers en Espagne pour y porter cette grande nouvelle, lorsque Flores en reçoit un de Sélim, qui, en arrivant, avait trouvé Félix attaqué déja d'une maladie dangereuse : cependant, vivement ému du récit de Sélim, il sembla reprendre de nouvelles forces pour écrire, de sa main, à son fils : Viens, mon cher Flores, viens, Blanche-Fleur; puissiez-vous oublier mes injustices, avant que vous vous occupiez du soin de me fermer les yeux!

Mais, hélas! la révolution subite que lui causa le plaisir de savoir son fils vivant, et l'espérance de le revoir, entraînèrent bientôt le roi de Murcie au tombeau. Un second courrier apprit sa mort; et le fidèle Sélim assura son prince que le peuple de Murcie était prêt à le reconnaître pour maître, malgré son changement de religion. Mais Flores, satisfait de remplir le trône impérial d'Occident, renonça à la couronne de Murcie, et s'en démit en faveur de son cher Sélim.

La tendre mère de Flores vint rejoindre en Italie l'empereur son fils et sa chère Blanche-Fleur. Colonna épousa le jeune Scipion qui était

aimable ; ils régnèrent sur le beau pays de Toscane. Ainsi, tous les héros de cette histoire passèrent de longs et d'heureux jours ensemble, fidèles à leurs serments et à leurs amours.



CLÉOMADES ET CLAREMONDE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Le roman de Cléomades est très ancien; j'en ai vu un exemplaire en vers espagnols dans la bibliothèque d'un savant, qui fait le meilleur usage des trésors qu'il a rassemblés. Il en existe aussi deux traductions du commencement du seizième siècle, l'une en espagnol, l'autre en français. Cette dernière est la plus fidèle. Les lecteurs reconnaîtront sans peine que l'invention du cheval de bois qui vole dans les airs est tirée des contes arabes. Beaucoup de romanciers espagnols ont puisé dans la même source : les cours galantes de Murcie et de Grenade ont bien contribué à former les mœurs et l'esprit des anciens habitants du Nord; et les Espagnols, en conservant la haute valeur des enfants d'Odin, ont pris l'imagination et la galanterie des Abencerages.

CLÉOMADES
ET CLAREMONDE.

UNE jeune et belle princesse, nommée d'Ectrive, héritière de cette riche partie de l'Espagne dont Séville est la capitale, avait accordé son cœur et sa main à Marchabias, héritier du royaume de Sardaigne. C'était en se signalant dans un tournoi, que ce prince avait mérité ce bonheur : il y avait fait voir tant de force et d'adresse, qu'aucun des chevaliers qui étaient accourus de toutes parts à cette fête, n'avait pu lui résister. Il avait même fait perdre les arçons au redoutable Astur, aussi effrayant par sa taille que renommé par sa valeur; il l'avait forcé à faire hommage à la reine de Séville de la principauté des Asturies : il avait fait encore plus, il s'en était fait un ami; et c'est ainsi qu'après avoir ajouté de nouveaux domaines et une nouvelle gloire à la couronne de la belle d'Ectrive, il avait mérité de recevoir sa main.

Dans l'espace de quatre ans, le bonheur de leur hyménée fut assuré par la naissance d'un prince et de trois princesses. Le prince fut nommé Cléomades; et les trois filles, Hélior, Soliadis et Maxime : cette dernière surtout parut, dès son enfance, d'une beauté achevée.

Dès que Cléomades eut reçu les premières instructions qui lui furent données dans sa patrie, et en eut parfaitement profité, le roi et la reine, ses père et mère, l'envoyèrent voyager. Il commença par la Grèce; il y prit le goût des arts, et celui de l'héroïsme dont avaient été animés tant de grands hommes de cette contrée. Ensuite il passa en Allemagne, pour prendre l'esprit de la chevalerie moderne, et s'exercer dans les tournois qui s'y donnaient fréquemment. Enfin, pendant son séjour en France, Cléomades s'était formé aux exercices en tous genres, propres à un grand prince, et avait reconnu les avantages que ce royaume a sur tous les autres. Il se préparait à passer en Italie, lorsque ses parents crurent devoir le rappeler pour quelque temps auprès d'eux, tant pour juger des progrès qu'il avait faits dans ses voyages, que pour qu'il pût assister aux noces de ses trois sœurs, que déja trois grands princes demandaient en mariage.

Ces trois prétendants étaient arrivés ensemble à la cour de Séville, où leur renommée les avait précédés: *outre qu'ils possedoient de grands royaumes, ils passoient pour de grands clercs en science d'astronomie, voire en art de negromancie.* L'un était Mélicandus, roi de Barbarie; le second Bardigans, roi d'Arménie; et le troisième était roi de Hongrie. Celui-ci s'appelait Croppart : il était horriblement laid et bossu; son esprit était aussi fertile en mensonges, que son ame était vicieuse et noire.

Ces trois monarques étaient convenus de se rendre ensemble à la cour de Séville, et de porter chacun un riche présent, qui les mettrait à même de requérir un don. Ils partent, arrivent à Séville, et sont reçus avec honneur. Le roi Mélicandus présente au roi et à la reine d'Espagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main droite une trompe de même métal, et fait avec un tel art, que l'on ne pouvait machiner une trahison à cent toises de distance, que sur-le-champ il n'embouchât sa trompe, pour en tirer le son le plus terrible et le plus aigu.

Bardigans leur offre une *géline* et six petits poussins d'or, formés avec tant d'adresse, qu'ils avaient l'air vivant : il les pose à terre; sur-le-champ ils se mettent à courir, à becqueter, à battre des ailes : la *géline* vole tout-à-coup sur les genoux de la reine, caquète d'un petit ton bien doux, et pond une superbe perle *en son giron*. Elle en pond une pareille tous les trois jours, dit Bardigans.

On s'écrie; on admire la magnificence de ces dons, et l'art surprenant de ceux qui les ont construits. Le vilain roi bossu Croppart se présente le dernier, avec un grand cheval de bois assez richement harnaché, mais n'ayant que des chevilles d'acier pour ornement à son frontal et sur les épaules. Roi, dit Croppart d'une voix grêle et cassée, avec le cheval que je vous offre, on peut

s'élever dans les airs, traverser les mers, et faire cinquante lieues par heure.

L'épreuve du cheval de Croppart eût été longue et difficile à faire; mais il fut cru sur sa parole, comme l'avait été Mélicandus: la réputation de ces trois princes en négromancie était connue.

Marchabias et d'Ectrive étaient les souverains les plus généreux: ils n'acceptèrent ces magnifiques présents qu'en offrant aux trois rois tout ce qui était en leur pouvoir.

Ils saisirent ce moment pour leur requérir un don; et le roi et la reine d'Espagne, prévoyant ce qu'on leur demanderait, ne trouvèrent aucune raison de le refuser à trois puissants rois qui les prévenaient par d'aussi beaux présents; ils leur accordèrent ce don: c'était en effet la main des trois princesses d'Espagne qu'ils demandaient.

Les deux premiers rois étaient beaux et bien faits: ils avaient paru aimables aux yeux de la cour, et même à ceux des princesses; et les deux aînées virent sans peine confirmer le don de leur personne. Mais la plus jeune des trois, nommée Maxime, courut éperdue et fondant en larmes se jeter dans les bras de sa mère, lorsqu'elle vit qu'elle devenait le partage du vilain roi bossu. Maxime appelle son frère Cléomades. Vous n'avez rien promis, mon frère, s'écria-t-elle, et vous m'avez mille fois juré de me protéger et de défendre ma liberté; ou délivrez-moi du supplice

d'épouser ce monstre, ou donnez-moi la mort.

Cléomades aimait tendrement sa jeune sœur; c'était bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus spirituelle : elle était espiègle et plaisante jusqu'à la malice; du reste, pleine des talents les plus agréables, brodant comme les fées, faisant des contes à mourir de rire, et de temps en temps de jolies chansons.

Cléomades, indigné de voir sa charmante petite sœur prête à passer dans les bras du vilain Croppart, se lève, et déclare au roi son père qu'il s'est engagé par serment à défendre la liberté de sa jeune sœur. Croppart élève une voix glapissante, et fait valoir toute la force que le don octroyé doit avoir : Cléomades lui lance un regard terrible, et lui dit : Les deux premiers rois en méritent l'effet par les dons qu'ils ont offerts; mais que prétendez-vous obtenir par le don de ce vilain cheval de bois, et par la fable que vous avez osé nous débiter pour en rehausser le prix? Le fourbe et méchant Croppart imagine sur-le-champ qu'il trouve l'occasion la plus favorable pour se délivrer d'un prince qui peut seul s'opposer à ses desirs. Seigneur, lui dit-il sans s'émouvoir, ne vous en rapportez qu'à vous-même; faites l'épreuve de mon cheval : je me soumets à tout si je vous ai trompé... Oui, je la ferai tout-à-l'heure, s'écrie le prince avec fureur. A ces mots, il fait porter le cheval dans le jardin : l'homme d'or embouche sur-le-champ sa trompe, en tire

un son aigu; mais personne n'y fait attention, on n'est occupé que de Cléomades. Il s'élance sur le cheval de bois qui reste immobile. Le prince commençait déja à menacer Croppart, lorsque celui-ci lui crie de tourner la cheville d'acier que le cheval porte à son frontal; l'homme d'or fait retentir sa trompe avec plus de violence que la première fois: le roi d'Espagne y fait attention, il crie à son fils de descendre; mais il n'était déja plus temps. Le prince avait tourné la cheville fatale, et le cheval, s'élevant dans les airs avec plus de rapidité qu'un faucon, fit dans un instant disparaître Cléomades.

Le roi et la reine d'Espagne, indignés et désespérés, font saisir le roi Croppart, et le menacent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rend Cléomades. Je n'en suis plus le maître, leur répondit-il avec ce sang-froid que les criminels conservent quelquefois dans les plus grands périls; le prince ne m'a pas laissé le temps de lui faire connaître les ressorts qui dirigent le vol de ce cheval: ne vous en prenez qu'à sa destinée.

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excuse leur fait impression; ils se contentent de le faire garder à vue dans un appartement du palais, où d'ailleurs il est bien traité. Ils déclarent aux deux autres rois qu'ils sont très éloignés de révoquer leur don; mais qu'ils doivent consentir sans peine que, dans ces moments de douleur, leurs noces et la liberté du roi Croppart soient différées jusqu'au retour du prince.

Mélicandus et Bardigans s'y soumirent sans insister. Cependant le courage de Cléomades n'était point ébranlé par la hauteur prodigieuse où le cheval s'éleva, ni par la rapidité avec laquelle il fendait les airs; il espéra, quelques moments, que la machine le rapporterait au même lieu d'où il était parti : mais voyant sans cesse au-dessous de lui de nouvelles contrées et de nouvelles mers, il s'aperçut avec douleur qu'il s'éloignait de l'Espagne. La nuit enfin répandant ses ombres sur la terre, toute sa surface disparut à ses yeux, et il se sentait toujours emporter avec la même rapidité; mais ce fut toujours sans en être effrayé, qu'il s'abandonna à sa destinée.

S'étant ressouvenu, pendant la nuit, que le cheval portait sur ses épaules des chevilles semblables à celle qu'il avait sur le frontal, il profita des premiers rayons du soleil pour essayer d'en faire usage. Il reconnut qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en suivait la direction; et qu'en employant l'autre cheville, le cheval ralentissait son vol, et descendait vers la terre. Du moment où Cléomades connut l'usage qu'il pourrait faire de ces chevilles, il fut consolé, et conçut même de grandes espérances. Les rayons du soleil, réfléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent apercevoir qu'il était au-dessus d'une grande ville; il embrasse alors les deux épaules du cheval, et se servant avec adresse des deux chevilles,

il descendit doucement sur la plate-forme d'une tour très élevée, posée au milieu des jardins d'un grand palais.

On croira sans peine que, quoique l'allure du cheval fût très douce, le prince n'avait pu passer un jour et une nuit dans un air aussi vif et aussi froid, sans beaucoup de fatigue, et sans beaucoup d'appétit.

Cléomades saute légèrement sur la plate-forme, et y laisse son cheval : dès qu'il a découvert une légère trappe qui couvre un degré, il le descend sans crainte; et bientôt il arrive dans un salon, où il trouve une table chargée des débris d'un festin et de flacons encore pleins de vins délicieux. Rien alors n'était plus pressant pour lui que d'en faire usage; et bientôt des mets exquis, et les vapeurs agréables de quelques verres de vin de Ténédos et de Chypre, eurent dissipé le trouble et la fatigue de la nuit qu'il venait de passer dans les airs. Dès qu'il sentit ses forces réparées, il hasarda d'entrer dans une chambre, dont la porte entr'ouverte donnait dans ce salon.

Le premier objet qui frappe sa vue, est un grand vilain géant étendu par terre entre des armes éparses et des brocs d'eau-de-vie de palmier. Il connut facilement, à l'état où se trouvait le géant, que l'usage qu'il avait fait des brocs l'empêcherait long-temps d'en pouvoir faire aucun de ses armes. Il tire donc doucement, et à tout hasard, une clef qu'il voit dans sa main; et

bientôt une porte richement ornée s'étant offerte, il fait usage de la clef : il entre dans une chambre où trois lits pareils, et dont les rideaux étaient relevés, renfermaient chacun une jeune beauté dans le printemps de l'âge ; leurs légers vêtements de nuit, en désordre, laissaient voir une partie de leurs charmes. Cléomades était vif, il était jeune; mais les desirs ne lui firent point oublier les devoirs de la chevalerie, qui lui prescrivaient d'être le protecteur de l'innocence et de la beauté ; il ne lui était pas permis de les profaner : l'amour seul eût peut-être pu l'entraîner à l'oubli de cette règle; mais quelque charmantes que fussent ces jeunes personnes, elles l'avaient seulement ému et son cœur n'était point blessé. Il les admire, il les regarde avec feu; mais bientôt il s'en éloigne pour s'approcher d'une porte presque ouverte, qui lui laisse entrevoir une chambre encore plus brillante que celle qu'il est prêt à quitter. Il entre dans cette dernière chambre avec une sorte de crainte; il marche avec plus de timidité : bientôt un lit, dont les rideaux étaient relevés en festons par des guirlandes de fleurs, attire et fixe ses regards. Psyché ne parut jamais si belle à l'Amour, que la jeune personne qui reposait dans ce lit le parut aux yeux du prince. Il crut voir Hébé, n'ayant presque d'autre voile que les beaux cheveux blonds dont les tresses et les boucles couvraient ses épaules et son sein. Un saisissement délicieux, mêlé de respect et de crainte,

le rend immobile; toute son ame paraît avoir passé dans ses yeux; son état présent lui semble si doux, son bonheur si vif, qu'il n'imagine pas dans cet instant qu'il puisse augmenter. Un mouvement que la jeune personne fait en dormant lui dérobe une partie des charmes qui l'embrasent; il s'approche un peu plus près, et ce même mouvement lui en fait découvrir de nouveaux.

Ce fut le premier moment où Cléomades connut l'amour, le pouvoir que cette passion prend sur une ame, et les sentiments qu'elle inspire; mais la crainte d'offenser celle qui devient la maîtresse de son cœur ne lui permet rien de tout ce qui aurait pu la blesser, si ses yeux eussent été ouverts. Le prince d'Espagne fût peut-être toujours resté dans cette contemplation délicieuse, s'il n'eût aperçu une abeille voltigeant sur ce qu'elle prenait, sans doute, pour un bouton de rose, et prête à piquer un sein charmant. Cléomades, s'abusant lui-même, croit n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aime; il vole à son secours; mais, n'osant y porter la main, sa bouche seule s'oppose à l'atteinte de l'abeille : il reçoit sur la joue la piqûre de son aiguillon. La jeune personne se réveille en jetant un cri; et voyant un jeune homme qui lui était inconnu : Téméraire, s'écria-t-elle, quelle audace, quel pouvoir vous conduit en ces lieux? Êtes-vous le roi Liopatris que le roi mon père me destine pour époux? Ah! si vous ne l'êtes pas, rien ne

peut vous dérober à la mort. Interdit, troublé, et n'écoutant que son amour et la crainte d'irriter ce qu'il aime : Oui, princesse, je le suis, lui répond Cléomades; par mon adresse, et sous le voile du mystère, j'ai pénétré jusqu'en ces lieux; j'ai voulu voir cette beauté céleste qui m'est destinée, et tomber à ses pieds avant de lui offrir ma main : peut-être même le respect m'eût-il fait retirer en silence, si cette abeille cruelle ne vous eût menacée; et je ne pouvais parer le coup qu'elle était prête à vous porter, qu'en le recevant moi-même. Il lui tenait ce discours les yeux pleins de larmes, et commençait à voir moins de colère dans ceux de la princesse; il ose prendre sa belle main, il la porte sur sa joue brûlante; la princesse est émue et touchée lorsqu'elle sent et la chaleur et l'enflure que l'aiguillon excite. Elle laisse baiser sa main : Seigneur, dit-elle, je vous pardonne à peine cette démarche indiscrète; mais, comme elle ne peut porter atteinte à mon honneur, je consens à rester encore quelque temps avec vous; passez dans ce jardin, et laissez-moi le temps d'appeler mes filles d'honneur, et de paraître dans un état plus décent.

On suit sans résistance les ordres de ce qu'on aime. Le prince obéit. Lyriade, Gayette et Florette, que Cléomades avait d'abord trouvées dans leurs lits, se levèrent promptement à la voix de la princesse : elle leur conte son aventure en rougissant; elle sourit ensuite, et finit par leur

avouer que l'époux qui lui est destiné lui paraît charmant.

Toutes les trois s'empressent à habiller leur maîtresse; elles-mêmes se mettent en état de suivre la princesse, qui sent déja quelque impatience de joindre celui qu'elle croyait être Liopatris.

Cléomades est ébloui en la revoyant; ils s'asseyent sous un berceau; et les filles d'honneur de la princesse ne la quittant point, il s'y prend assez adroitement pour apprendre que leur maîtresse se nomme Claremonde, et qu'elle est fille unique de Cornuant, roi de Touscan, qui l'a promise au roi d'Astracan, nommé Liopatris.

Le prince se reproche en secret sa supercherie; mais, emporté par l'amour, il ne néglige aucun moyen de lui plaire et de l'attendrir. Combien de fois ne lui jura-t-il pas de l'adorer, et de la rendre souveraine de son royaume et de sa vie! Avec quelle ardeur surtout ne lui parla-t-il pas de l'impatience où il était de voir luire le jour heureux qui devait les unir! Si l'amour rend éloquent, il rend également persuasif. Claremonde bientôt commence à ne plus craindre de laisser paraître un penchant qui l'entraîne, et qu'elle croit légitime : elle lui répond avec modestie; mais ses regards donnent à ce qu'elle dit à Cléomades toute l'expression de la tendresse. Lyriade, Florette et Gayette se lèvent pour cueillir des fleurs; Cléomades saisit cet instant pour se jeter

aux genoux de Claremonde; il y renouvelle le serment de l'adorer toujours, et reçoit celui qu'elle fait à son tour de lui être à jamais fidèle; mais tout-à-coup les portes du jardin s'ouvrent avec fracas, et le roi Cornuant s'avance, suivi de sa cour et d'une troupe armée.

Le géant s'était enfin réveillé; son premier soin avait été de voir si tout était en bon ordre dans l'appartement de la princesse, dont la garde lui était commise. Ne la trouvant point dans son appartement, et entendant folâtrer les jeunes filles d'honneur dans le jardin, il avait vu, par une fenêtre, un jeune chevalier aux pieds de la princesse, et avait couru promptement en avertir le roi son père.

Cornuant s'avance avec fureur, fait entourer Cléomades et sa fille, à laquelle il demande par quelle fatalité un étranger se trouve à ses genoux. Il ne peut s'y trouver, lui répond-elle, que de votre aveu; et ce ne peut être un autre que le roi que vous m'avez destiné.

Traître, s'écria Cornuant en s'adressant à Cléomades, quelle fureur a pu te porter à violer cet asyle sacré, à pénétrer jusqu'auprès de ma fille, et à te dire Liopatris? Seigneur, lui répond respectueusement Cléomades, plaignez un jeune et malheureux chevalier persécuté par la vengeance des fées. Né d'un souverain d'Europe qui leur avait déplu, elles me condamnèrent, au moment de ma naissance, à me voir exposé tous les ans,

pendant trois jours, aux plus affreux périls; et l'instant où ces périls porteront la crainte en mon ame doit être celui de ma mort. Depuis que j'ai été armé chevalier, tous les ans elles me font enlever, pendant trois jours, par un cheval de bois qui fend les airs, me fait parcourir toute la terre, et ne me rapporte dans les états de mon père, qu'après m'avoir fait trouver des dangers affreux, auxquels jusqu'ici je n'ai point succombé. Daignez, seigneur, envoyer sur la plate-forme de cette tour; on y trouvera le cheval qui s'y est abattu de lui-même. Accablé de fatigue et de besoin, je suis descendu pour chercher quelques secours; et, parvenu jusqu'à l'appartement de la princesse, je l'ai entendue s'écrier : Téméraire, si tu n'es pas le prince Liopatris, je vais appeler et te faire trancher la tête. J'avoue, seigneur, que, dans le premier moment, le desir si naturel de conserver ma vie m'a fait recourir à une feinte que moi-même je condamne; et je me soumets, ajouta-t-il en prenant un air plus ferme, à tout ce que vous ordonnerez de mon sort.

Cornuant étonné de ce récit, auquel il ajoute peu de foi, envoie sur la plate-forme, d'où ses émissaires lui apportent, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, massif et mal fagoté, qu'il ne juge nullement propre à pouvoir voler.

Pendant ce temps, la jeune Claremonde était cruellement agitée par l'espérance et par la crainte: cet inconnu, si tendre, si beau, si séduisant, avait

fait la plus vive impression sur son cœur, qui déja le préférait à Liopatris.

Cornuant assemble son conseil, dont l'avis cruel est que l'inconnu mérite la mort, pour avoir osé tromper Claremonde, en prenant le nom de Liopatris : et le roi Cornuant, faisant entourer Cléomades, lui annonce qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. Je m'y attendais, répond le prince avec fermeté; mais, divine princesse, s'écria-t-il, pardonnez-moi de n'avoir pu résister à vos charmes, et d'avoir eu recours à cette feinte, que je ne peux me pardonner : j'eusse été trop tôt privé de voir tant d'attraits, et la mort m'est douce, puisque je les vois encore, et que le plus passionné des amants va perdre la vie à vos yeux.

Claremonde pleure, soupire, n'ose parler, et s'enveloppe la tête de son voile : déja les satellites s'avancent pour exécuter l'arrêt. Roi Cornuant, reprend Cléomades avec plus de fermeté que jamais, je suis chevalier, et mon sang est illustre; fais-moi mourir selon l'usage de mon pays, où tout chevalier que l'on condamne à mort ne la reçoit que monté sur son cheval de bataille : cet instrument de la vengeance des fées me paraît suffisant pour sauver mon honneur, celui de la chevalerie de mon pays, et de ceux dont j'ai reçu le jour.

Cornuant, qui voyait périr avec peine un si beau chevalier, plus malheureux peut-être que

coupable, accorde aisément une pareille demande: on fait monter Cléomades sur le cheval de bois, et on lui accorde aussi l'instant qu'il demande pour charger quelqu'un d'instruire sa famille de son malheureux sort. Le prince ne perd pas un moment pour porter la main à la cheville du frontal, et le cheval s'élance en l'air avec une telle rapidité, que ceux qui l'entourent s'écartent effrayés, et qu'il laisse à peine le temps au prince même de crier : Divine princesse, je vous serai à jamais fidèle.

On peut imaginer sans peine quel fut l'étonnement du roi Cornuant et de sa cour; il redoubla lorsque l'on vit Cléomades planer quelque temps dans les airs : ce prince ne pouvait se résoudre à perdre la belle Claremonde de vue ; et ce ne fut que lorsqu'il la vit rentrer dans la tour avec le roi son père, qu'il dirigea son vol vers l'Espagne. Cléomades, connaissant alors parfaitement les moyens de gouverner le vol rapide de son cheval, arrive près de Séville, trente-six heures après son départ. Il descend dans un petit château de plaisance. Il y dépose sa monture, et court entre les bras de son père et d'Ectrive, auxquels il rend la vie par sa présence.

Son arrivée fut suivie du mariage de ses deux premières sœurs avec les rois Mélicandus et Bardigans, et de la liberté du roi Croppart ; mais Cléomades l'ayant appelé vainement au combat, et s'étant déclaré défenseur de la jeune Maxime, et

l'homme d'or se mettant à sonner de sa trompe, dès que ce vilain bossu voulait ouvrir la bouche, on lui signifia un refus absolu, et l'ordre de se retirer de la cour de Marchabias.

Le roi Croppart se trouva très embarrassé; plus d'une année devait se passer avant qu'il pût retourner dans ses états, où plusieurs trahisons et félonies l'avaient déshonoré aux yeux de ses sujets.

L'auteur dit (et nous ne connaissons pas assez l'ancienne histoire de Hongrie, pour savoir si c'est avec quelque fondement) que lorsqu'un roi de ce pays-là s'était rendu coupable de quelque félonie, il était obligé de s'en bannir pour sept ans; que, s'il osait y rentrer avant ce terme, tout Hongrois pouvait le tuer; et que les magnats étaient obligés, par serment, de le combattre, s'il y revenait à main armée.

Croppart, dans la position où il se trouvait, prit le parti de sortir de la cour: mais il se déguisa en médecin indien, pour ne se pas éloigner de Séville, et, se tenant dans un village voisin, il se mit à cueillir des simples, à débiter des drogues, et fut attentif à savoir tout ce qui se passerait de nouveau dans la ville de Séville.

Il ne fut pas long-temps sans apprendre que Cléomades était reparti. Ce prince, entraîné par son amour, ne put s'empêcher de le confier à la reine sa mère, qui, sentant bien qu'elle ne pourrait le retenir, consentit à le laisser retourner

près de Claremonde, et l'exhorta seulement à se conduire avec prudence.

Cléomades dirigea donc son vol vers le royaume de Touscan, de manière à n'arriver que de nuit près de sa chère Claremonde. Au lieu de descendre sur la plate-forme de la tour, il abattit son cheval dans un petit jardin qui n'avait d'autre entrée que l'appartement de la princesse, et il le cacha sous un berceau.

Quel trouble mêlé d'espérance, de crainte et d'amour ne sent-il pas en s'approchant de la porte qui donnait dans ce jardin! Cette porte ne se trouve point fermée; il achève de l'ouvrir sans bruit; il entre, il hésite, il frémit, et l'amour l'entraîne près du lit de sa princesse. Il s'approche, il entend sa respiration, dont il imagine déja sentir la douce chaleur passer jusque dans son ame; il lève doucement les rideaux; une petite lampe de nuit lui fait entrevoir tous ses charmes. Il n'ose la réveiller, il craint l'effet d'une première surprise : il cherche un moyen d'arrêter ses premiers cris, il le trouve; et la jeune Claremonde ne peut, en s'éveillant, qu'ouvrir les yeux et reconnaître son amant : ce n'est même qu'après s'être assurée que ce n'est point un songe, qu'elle lève languissamment ses bras pour le repousser doucement. Que fais-tu, jeune téméraire? lui dit-elle d'un ton bas et qui n'annonçait point de colère. Oses-tu braver une mort certaine, que déja je frémis de te voir donner à mes yeux? Que

prétends-tu, puisque tu n'es pas le roi Liopatris? Vous adorer toute ma vie, lui répondit-il, et vous faire un sort digne de vous : je suis Cléomades, fils du roi d'Espagne; les auteurs de mes jours sont instruits de mon aventure et de mon amour; ils vous attendent dans leurs bras, pour vous élever sur un des plus beaux trônes de l'univers. Quoi! vous êtes, s'écria Claremonde, vous êtes ce Cléomades que la renommée nous a déja peint comme le plus brave et le plus parfait des jeunes chevaliers? Le prince, pour toute réponse, lui présente un bracelet d'un prix inestimable. C'est la reine ma mère qui vous l'envoie, dit-il alors, voyez les deux portraits qu'il renferme. Claremonde ouvre un ovale de diamants; elle voit, d'un côté, une belle personne revêtue d'habits royaux, avec cette inscription : *D'Ectrive, reine d'Espagne, heureuse mère de Cléomades* : l'autre portrait lui fait voir une seconde fois l'objet si cher à son cœur; elle lit : *Cléomades, heureux fils d'Ectrive, veut vivre et mourir pour Claremonde.*

La princesse ne put résister plus long-temps à tant d'amour. Oui, j'accepte ce don, lui dit-elle tendrement; puisse-t-il faire à jamais notre bonheur! A ces mots, elle baise le portrait d'Ectrive, ferme le bracelet, et l'attache à son bras. Cléomades, plein de joie et d'amour, baise aussi avec transport le beau bras que ce bracelet vient de parer.

Nos jeunes amants s'arrachent avec peine à ces caresses innocentes, pour ne pas perdre des moments si précieux. Claremonde apprend à Cléomades que Liopatris doit arriver le même jour, suivi de tous les chevaliers de sa cour, et que rien ne peut empêcher le roi son père de tenir la parole qu'il lui a donnée. Cléomades l'instruit des moyens qu'il a de la soustraire à ce fatal mariage : on se laisse aisément persuader par ce qu'on aime. Claremonde consent enfin à se laisser conduire en Espagne, et à se laisser enlever sur le cheval enchanté. Elle appelle Florette, Gayette et Lyriade : le jour commençait à paraître; elles sont bien surprises de voir aux genoux de la princesse le jeune homme qui a déja pensé périr pour elle; mais elles le sont bien davantage, lorsqu'elles apprennent que c'est le brave et renommé Cléomades, prince des Espagnes. Elles ne font point à Claremonde de représentations inutiles; elles la parent de ses plus beaux habits : l'une rassemble un écrin de pierreries, l'autre quelques provisions pour son voyage. Lyriade cependant les arrête jusqu'à ce que le soleil commence à s'élever sur l'horizon; et, craignant d'être soupçonnée avec ses compagnes d'avoir eu part à l'enlèvement de Claremonde, elle prie Cléomades de se faire voir enlevant la princesse, au roi Cornuant qui vient tous les matins dans les jardins voisins de celui de Claremonde. Cléomades y consent. Il arrange doucement sa chère Claremonde sur la

croupe du cheval; il se met en selle : elle pense d'elle-même qu'elle doit l'embrasser étroitement; et cette façon de voyager leur paraît bien douce: le cheval s'élève, et Lyriade, Gayette et Florette vont secrètement dans leur lit, après avoir reçu la promesse que le prince viendra les chercher pour les rejoindre à leur chère princesse.

A peine Cléomades se fut-il élevé au-dessus des tours du palais, qu'il aperçut le roi de Touscan au milieu de sa cour. Sire, lui dit-il, je suis Cléomades, fils unique du roi d'Espagne : ne soyez point en peine de la princesse; la reine ma mère l'attend; mon père la couronnera le jour qu'elle daignera recevoir ma main. Si le prince Liopatris, qui ne connaît point encore tous ses charmes, veut recevoir ma sœur pour épouse, je la lui offre; s'il se trouve offensé, je suis prêt à lui donner les satisfactions usitées entre chevaliers. A ces mots, il salue d'une inclination de tête le roi de Touscan, tandis que sa fille en larmes lui tend un moment un bras; mais dans l'instant, la rapidité du vol du cheval la porte à serrer Cléomades plus fortement et plus tendrement que jamais.

La distance qui séparait les royaumes d'Espagne et de Touscan ne permit au prince d'arriver que le lendemain matin près de Séville; et la princesse, très fatiguée, pria le prince de tâcher de lui procurer quelque repos, avant de paraître aux yeux de la cour.

Le prince descend dans le jardin du petit château de plaisance qu'il avait hors des murs de Séville, et fut charmé d'aller annoncer son arrivée, pour engager le roi et la reine d'Espagne à venir au-devant de Claremonde, et à la faire entrer en triomphe dans leur capitale. Il quitte la princesse; il vole à Séville, et enchante Marchabias et d'Ectrive par son retour et par son succès. Ils font atteler les chars les plus brillants; en moins de deux heures tout est préparé pour l'entrée de Claremonde, et l'on court au-devant d'elle.

Ce peu de temps cependant parut bien long à Claremonde. Après avoir un peu réparé ses forces avec les provisions dont le cheval était chargé, elle se mit à parcourir le jardin, à manger quelques fruits, et à cueillir des fleurs; elle en amasse un grand nombre, elle s'assied, elle s'amuse à s'en faire un petit chapeau : elle chantait, en le formant, la chanson suivante en triolets.

Ah! trop demeure mon ami(1):
Ah! que bientôt je le revoye!
Qu'il est tendre, qu'il est joli!
Mais trop demeure mon ami.
En lui tout bien est réuni :
Eh! pourquoi donc ne l'aimeroye?
Ah! trop demeure mon ami :
Ah! que bientôt je le revoye!

(1) Nous devons prévenir nos lecteurs que nous n'avons presque rien changé à l'original de ces deux couplets.

Ores qu'Amour est avec moi,
Pas ne me puis croire seulette;
De lui trop bien louer me doi,
Ores qu'Amour est avec moi.
A ce dieu plais, puisqu'avec soi
Il m'a prise toute jeunette.
Ores qu'Amour est avec moi,
Pas ne me dois croire seulette.

Tandis que Claremonde charmait l'ennui de son attente par cette chanson, le vilain roi bossu Croppart était à l'extrémité du jardin, *qui cueilloit simples, comme physicien qu'il se montroit, pour se celer.* Il approche doucement; il regarde entre les palissades; et le premier objet qu'il aperçoit, c'est son cheval de bois; le second, c'est la charmante Claremonde, qu'il trouve encore plus belle que Maxime. Il observe plus attentivement que jamais; et dans ce moment Claremonde, cédant à son impatience, se met à pleurer amèrement, et à s'écrier : Ah! Cléomades, mon cher Cléomades, où êtes-vous? Ah! cruel, m'auriez-vous trompée, lorsque vous m'avez dit que vous alliez chercher ceux qui viendraient promptement me recevoir avec honneur? Ah! cher Cléomades, accours, criait-elle en redoublant ses plaintes.

Le bossu Croppart avait cette espèce d'esprit qui sert aux scélérats : il prend sur-le-champ son parti. Belle et noble damoiselle, ne pleurez plus, s'écria-t-il en l'abordant; Cléomades, excédé de fatigue en arrivant au palais, s'est trouvé mal.

Vole, m'a-t-il dit comme à son conseiller et à son confident intime, vole auprès de celle que j'aime, sers-toi de mon cheval enchanté, pour la conduire plus promptement à mon secours.

A ces mots, ajoute le perfide bossu, le prince m'a enseigné les moyens faciles de le diriger; montez-y donc avec moi, et je vais vous conduire où ce prince vous attend.

Claremonde n'hésite pas à le croire; elle saute légèrement sur la croupe du cheval: son ancien maître se guinde sur la selle; ses longs bras de bossu s'étendent; il tourne la cheville, et Claremonde est enlevée et livrée à la vengeance et à l'amour de son infame ravisseur. Elle se fût sûrement précipitée, si elle eût pu prévoir le danger qui la menaçait.

La rapidité furieuse avec laquelle le cheval s'élança l'éblouit dans les premiers moments; mais, au bout d'un quart-d'heure, ne se trouvant à la vue d'aucune ville, et n'apercevant au-dessous d'elle que de grandes forêts, des chaînes de montagnes et des lacs, elle reconnut toute l'étendue de son malheur. Il n'était plus temps; et Croppart, sans être touché des reproches dont elle l'accablait, avait saisi ses belles mains avec force, et faisait voler son coursier vers les déserts de l'Afrique, n'osant encore diriger son vol vers la Hongrie. Les montagnes du Tirol avaient déja disparu sous leurs yeux; l'Adriatique était traversée: ils planaient dans les airs sur l'Italie, lorsque la

princesse, accablée par la douleur, jeta le cri le plus attendrissant et le plus douloureux; et le froid que Croppart sentit couler dans ses mains lui fit juger qu'elle était évanouie.

La peur de la perdre, et l'assurance qu'il a que personne ne peut plus l'arracher de ses mains, le déterminent à s'abattre et à s'arrêter dans un pré qu'arrosait une fontaine: il la descend doucement à terre; il lui fait respirer des gouttes spiritueuses qui la rappellent à la vie. Lorsqu'elle a repris ses esprits, il lui avoue qu'épris de ses charmes il s'est cru tout permis pour l'enlever; mais que ce n'est que pour l'élever au rang de reine, et la placer sur le trône de Hongrie.

Claremonde joignait beaucoup d'esprit à tous ses charmes, et se crut bien permis de dissimuler avec un traître. Ah! sire, dit-elle, à quoi pensez-vous? Voudriez-vous faire une reine d'une pauvre paysanne qu'un jeune fils de roi, qui se dit être Cléomades, n'acheta de ses parents que pour en faire à sa volonté? N'importe, lui dit Croppart, votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'univers. Cependant ce faux aveu qu'elle vient de lui faire excite son ame corrompue, et le rend moins respectueux qu'il ne l'avait été dans les premiers moments.

Le vilain bossu la requiert d'amour d'une façon moins tendre qu'effrayante : déja la princesse, très embarrassée à se défendre des longs bras et des doigts crochus de son ravisseur, voit que la

plus sûre ressource est de feindre encore. Arrêtez, lui dit-elle, ou je vais expirer à vos yeux : oui, je consens à m'unir avec vous, pourvu que vous attendiez le moment de descendre en quelque ville écartée, où je pourrai recevoir votre foi, et vous entendre me la jurer au pied des autels.

Croppart, séduit par cette feinte, et (tout détestable qu'était son cœur) assez épris pour craindre de se faire haïr, lui accorde une si juste demande. Échauffé par l'ardeur du soleil d'Italie, et par les vains efforts qu'il avait faits, il court plonger ses bras dans la fontaine, il y étanche sa soif et l'ardeur qui le brûle ; mais cette eau, d'un froid extrême, glace ses sens, et le fait tomber presque sans connaissance. Claremonde, de son côté, s'assied à quelques pas ; et, succombant à la lassitude, elle s'endort. Ce fut dans cet état que les fauconniers du roi de Salerne les trouvèrent l'un et l'autre. Ils poursuivaient un de leurs faucons qui s'était échappé, et qu'ils avaient vu s'abattre pour boire à la fontaine. Ils sont surpris de trouver en cette prairie solitaire un vilain petit bossu, qui, en haletant, semble déja combattre contre une mort prochaine, et une beauté incomparable. L'un d'eux part et vole au palais en avertir Mendulus, qui régnait alors dans Salerne.

Ce roi, très voluptueux, assez bon-homme pour être aimé de ses sujets, mais trop médiocre en tout pour s'en faire craindre et respecter, ne pensait qu'à passer des jours heureux et variés

par les plaisirs qu'il faisait naître ou qui lui étaient offerts. Il monte à cheval; il vole à la prairie, et trouve Claremonde et Croppart dans le même état où le fauconnier les avait laissés.

La beauté divine de Claremonde le surprend, l'enchante; et, pour la première fois de sa vie peut-être, il sent que ses desirs sont unis aux sentiments et au respect que la beauté modeste et malheureuse est faite pour inspirer.

Il interroge d'abord le bossu : ce traître lui répond qu'il est homme libre; que le hasard l'a fait trouver mal sur le bord de cette fontaine, et que la jeune personne qu'il voit *est sa femme espousee*. Il se tourne ensuite vers Claremonde, *et la requiert à dire si reellement elle tient à baron le bossu* (1). Claremonde commence par le nier, et supplie le roi de Salerne de la mettre à couvert de ses poursuites. Mendulus fait enlever sur des chariots la jeune personne et le bossu; le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'usage, ne fut pas oublié. On logea dans le palais la belle Claremonde; le cheval fut mis au garde-meuble. On s'assura du bossu que Mendulus voyait bien qu'il avait surpris en mensonge; et le malheureux et triste Croppart, étouffé par la violence de sa pleurésie, expira dans la nuit suivante.

Mendulus fut très empressé, le lendemain, à se rendre chez Claremonde : il venait, disait-il, lui

---

(1) S'il est véritablement son mari et son maître.

rendre un hommage plus digne d'elle, et lui offrir sa couronne et sa main. *A sotte me tenez vous*, lui dit-elle, *quand par cette gaberie pensez m'allecher et tromper? Point ne naquis de mesgnie*(1) *louable et connue; me fut raconté en mon bas aage qu'œuvree ie fus par moines et nonains en pelerinage; iceulx qui me recueillirent me donerent à nom Treuvee; et quand ie fus devenue à poinct et grandelette, à femme ils me donerent à un vavasseur, auquel me ravit le bossu qui grand clerc estoit*, disait-il, *physicien et mire* (2). *Il me conduisit par pays, et gaignoit assez largement les testons, de lieux en lieux, par philtres medicinaux, et tours dont il esbayssoit les curieux, monté sur son cheval de bois, tant qu'il m'avoit touiours bien vestue, bien nourrie, hors la veille que, sans raison, m'avoit battue et voulu affoler.*

Un tel aveu avait bien de quoi rebuter et dégoûter Mendulus d'une pareille alliance; mais, nous l'avons déja dit, il était peu délicat sur les moyens de satisfaire ses desirs; et d'ailleurs il était bon-homme. Il assemble, pour la forme, un conseil, composé de flatteurs, dont la plupart étaient compagnons de ses plaisirs; il obtient leur aveu pour épouser la belle Treuvée; il revient le lui annoncer, et Claremonde ne trouve d'autre

(1) Famille.

(2) Médecin, chirurgien, tout homme qui exerce l'art de guérir. P.

ressource, pour retarder le mariage qu'elle craint, que de feindre que la joie lui fait tourner la tête. Elle fait les plus grandes folies, des grimaces affreuses, et finit par des actes de fureur contre Mendulus même, qui l'obligent à travailler à sa guérison, et, en attendant, à la mettre sous la garde de dix femmes, les plus fortes et les plus sensées qu'on pût trouver : cette seconde qualité exigea de longues recherches.

Pendant ce temps, la cour d'Espagne était plongée dans une douleur bien amère. Le roi, la reine et Cléomades s'étaient rendus vainement au petit château du prince, et n'y avaient point trouvé la belle Claremonde. Quelques recherches que le prince fît, il ne put retrouver qu'un de ses gants; celle du cheval enchanté fut aussi très inutile : son père et sa mère le ramenèrent au palais, dans un état qui fit craindre pour sa vie.

Quelques jours après, des ambassadeurs du roi de Touscan arrivent; et la cour de Séville est accablée d'une nouvelle douleur, en étant forcée de leur dire que leur princesse, enlevée à son amant, est peut-être perdue pour toujours.

Le chef de l'ambassade était un homme sage et très savant : attendri sur le sort de Cléomades, il fut le premier à le consoler; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'il s'étonnait de le voir s'abandonner au désespoir, au lieu de partir pour chercher par toute la terre une princesse si digne d'être regrettée.

Ce reproche ranime les forces et le courage de Cléomades; et dès qu'il peut supporter le poids de ses armes, il s'en couvre, monte un fier et vigoureux destrier, franchit les montagnes, et s'approche du royaume de Touscan, espérant que quelque heureux hasard y portera des nouvelles de sa princesse. Il reconnaît bientôt les montagnes escarpées dont ce royaume est entouré; il les traverse au milieu de mille précipices; et la nuit était déja très obscure, lorsqu'il se trouva près d'un château isolé, où la fatigue le força de s'arrêter. Le pont-levis était levé, il appelle; un homme paraît aux créneaux, et lui dit que la coutume du château est qu'aucun chevalier n'y peut entrer sans y laisser ses armes et son cheval, à moins qu'il ne se soumette à combattre seul le lendemain contre deux redoutables chevaliers. Une telle coutume, répond Cléomades, est contraire à la courtoisie. Elle fut établie, lui réplique-t-on, depuis qu'un traître qu'on reçut dans ce château viola les droits de l'hospitalité, en assassinant, la nuit, le maître qui le possédait. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin baigné dans son sang; il leur fit jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit, et qui vous est imposée.

On croira sans peine que cette coutume ne fit pas rebrousser chemin à Cléomades : il insiste pour entrer; le pont s'abaisse; il est bien reçu, fait bonne chère, se repose tranquillement; et le

lendemain matin, celui qui s'était empressé pour le bien recevoir lui dit que le moment est arrivé, ou de laisser ses armes, ou de combattre. Cléomades ne daigne plus lui répondre; il se couvre de ses armes, prend une forte lance, et, trouvant son cheval tout prêt, il s'élance dessus, et suit celui qui le conduit sur une esplanade où la lice était préparée, et où deux chevaliers vigoureux l'attendaient.

Cléomades les défie le premier : ils courent sur lui; tous deux brisent leurs lances contre son écu, sans l'ébranler; et celui qui reçoit l'atteinte de la sienne est jeté au loin sur la poussière avec une épaule démise, et hors d'état de se relever. L'autre charge Cléomades à coups d'épée, et le combat est long et douteux; enfin, le prince d'Espagne le saisit et le désarme. Sur-le-champ ce chevalier ôte son casque de lui-même, et Cléomades reconnaît en lui l'un des plus braves chevaliers qu'il eût trouvés dans ses voyages : il se fait connaître à son tour; ils s'embrassent, et volent au secours du chevalier blessé. Son compagnon lui fait connaître le prince Cléomades. Seigneur, lui dit le blessé, c'était malgré moi que je soutenais la coutume injuste que vous venez de détruire; et je regretterais peu d'être blessé par un bras accoutumé à vaincre, si je n'avais la douleur de me trouver inutile à la défense d'une jeune et noble demoiselle, accusée à tort de trahison.

On entre dans le château; on rapporte le chevalier blessé, et son compagnon et lui racontent à Cléomades que Liopatris étant arrivé à Touscan le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, trois chevaliers de sa suite ont injustement accusé de trahison Florette, Gayette et Lyriade, comme complices de cet enlèvement. Tous les deux confient à Cléomades qu'ils sont amoureux de Florette et de Lyriade, et que leurs parents, d'accord, étaient prêts à les unir, lorsqu'on les a faussement accusées; et le blessé gémit de nouveau de ne pouvoir défendre l'innocente et belle Lyriade. Eh! qui doit être plus obligé que moi, s'écria Cléomades, à leur conserver la vie? Soyez tranquille, seigneur; je pars avec votre brave compagnon, et j'espère rendre bientôt l'aimable Lyriade à votre amour.

Cléomades, ne voulant point se faire connaître à la cour de Touscan, choisit, dans l'arsenal du château, les armes les plus simples: il part avec son compagnon, qui déja ne doute plus de sauver les jours de Florette et de Lyriade; mais il s'attendrit sur le sort de Gayette, qui reste sans défenseur. Nous lui en servirons, répondit vivement Cléomades; et je répandrais plutôt tout mon sang, que de laisser périr aucune de ces trois demoiselles. Ils arrivent dans les faubourgs de la ville où résidait Cornuant. Le chevalier du château se rend seul à la cour; il y déclare que deux chevaliers se présentent pour combattre les

trois de Liopatris, et pour défendre les trois filles d'honneur de Claremonde de l'accusation portée contre elles. Le combat est ordonné; les adversaires sont placés aux deux extrémités de la lice; ils y renouvellent les protestations et les serments ordinaires; et dès que le juge du camp a crié, *Laissez aller les bons combattants*, ils s'élancent les uns contre les autres. Le plus apparent des trois chevaliers de Liopatris court seul contre Cléomades dont la lance brise son écu et son haubert, et lui perce le cœur. Les deux autres courent ensemble contre son compagnon, et lui font vider les arçons; mais bientôt Cléomades vole à son secours, le sauve d'une nouvelle atteinte, et lui donne le temps de remonter à cheval. Cléomades est bientôt vainqueur, et chargé des deux épées des chevaliers de Liopatris, qui lui ont crié merci, *si demande qu'à brief tems les trois nobles pucelles lui soient deslivrees saines et deschargees de leur accusation*. La loi des combats l'ordonnait; elle est exécutée. Les parents des trois jeunes pucelles les entourent, leur amènent des palefrois; et, sous la conduite de Cléomades, ils reprennent tous ensemble le chemin du château, d'où Cléomades et son compagnon étaient partis.

A peine sont-ils arrivés, que la tendre Lyriade, suivie de ses deux compagnes, vole au secours du chevalier blessé; la présence de ce qu'il aime lui rend la vie; et tout ce qui se trouve présent

célèbre et la haute valeur et la générosité de Cléomades.

Pendant ce temps, le prince se désarmait: rien ne peut exprimer la surprise et les transports de joie de Gayette, de Florette et de Lyriade, lorsqu'elles le reconnaissent. Elles l'entourent; elles veulent baiser ses mains victorieuses; mais bientôt les larmes que lui fait répandre le souvenir de Claremonde, en les revoyant, fait aussi couler celles de ses trois jeunes amies. Ils se consultent, et cherchent ensemble les moyens de réussir à la trouver. Un vieux chevalier, que son grand âge empêche de porter les armes, leur dit qu'il connaît à Salerne *un sage astronomien qui cleres veoit les choses les plus couvertement celees.* Un faible rayon suffit pour déterminer un amant. Cléomades ne balance pas à partir dès le lendemain matin; il embrasse les trois jeunes amies; il leur fait promettre de venir le trouver en Espagne, avec les époux qui leur sont destinés, s'il retrouve sa belle Claremonde, et s'il peut l'y faire régner avec lui.

L'aube du jour paraissait à peine, que Cléomades, sans permettre à personne de le suivre, s'arme et part : il franchit de nouveau les montagnes, et arrive, en peu de jours, dans les faubourgs de Salerne. Il s'informe à l'hôte chez lequel il descend, du sage dont il espère tirer quelques lumières. Ah! seigneur, lui répond-il, depuis un an nous l'avons perdu, et jamais on ne l'a tant

regretté; car il eût été d'un grand secours pour calmer la douleur de notre souverain, et pour rendre la raison à la plus belle fille qui respire, et dont ce prince est assez amoureux pour vouloir l'épouser, malgré sa basse origine.

Cléomades, pénétré de douleur de la mort du sage dont les connaissances étaient sa dernière ressource, tombe dans une triste et profonde rêverie. Son hôte essaie de l'en tirer, en lui contant l'histoire du vilain bossu, et par quelle aventure le roi Mendulus a trouvé cette jeune personne si charmante. Il poursuit et lui raconte comment la joie lui a tourné la tête, lorsque le roi lui a déclaré qu'il allait l'épouser. Dieu! quel trouble, quels transports s'élevèrent dans l'ame de Cléomades à ce récit! Il questionne son hôte, et ne lui laisse pas oublier la plus petite circonstance: l'hôte finit par celle qu'il croyait la moins intéressante, et parle enfin du cheval de bois, qui par hasard fut trouvé près du vilain bossu expirant. A ces mots, Cléomades lui saute au cou. Ah! mon ami, lui dit-il, votre fortune est faite, et la mienne aussi; j'ai des secrets infaillibles pour guérir de la folie la plus complète; conduisez-moi promptement à votre souverain; mais, comme mes armes pourraient lui causer quelque ombrage, trouvez-moi la robe et le bonnet d'un médecin, ajustez une fausse barbe sur mon visage, et soyez sûr de la réussite, et d'une fortune que je jure de partager avec vous.

L'hôte, enchanté d'une pareille promesse, lui fournit promptement le déguisement nécessaire: il vole à la cour; il annonce au roi qu'il est arrivé chez lui, la veille, un médecin célèbre qui répond, sur sa tête, de guérir sa maîtresse. Vole, et me l'amène, s'écria Mendulus.

Cléomades, muni du gant de Claremonde, qu'il avait rempli de quelques fleurs et plantes communes, prend une longue baguette noire et de grandes lunettes; il est présenté à Mendulus. Ce prince le conduit lui-même à l'appartement de Claremonde, qui, les voyant venir de loin, redouble de folie et de fureur. La barbe, l'habit et la physionomie changée de Cléomades, ne permirent pas d'abord de le reconnaître à la belle Claremonde qui n'avait jeté qu'un coup-d'œil sur lui, et qui, plus occupée que jamais de paraître folle, faisait alors des cris affreux, et rendait ses yeux hagards, autant que leur douceur et leur beauté pouvaient le permettre. Sire, dit Cléomades, ne vous étonnez de rien, je vais bientôt la calmer. Il s'approche d'elle, porte son gant sous ses yeux comme pour le lui faire sentir. Surprise en voyant son gant, elle regarde Cléomades, le reconnaît : aussitôt elle se calme; elle prend sa main comme pour s'appuyer, et se remettre de ce dernier vertige. Elle la lui serre tendrement.... Non jamais la feinte n'a caché tant d'amour et tant de plaisir... Physicien, lui dit-elle, ton gant est habile, car il me fait du bien; mais pour toi,

pauvre mortel, je te crois tout aussi fou que moi. Tu fais ici l'important, et je parie que mon cheval de bois en sait plus que toi. Mais à propos, je crains qu'on ne le laisse mourir de faim; je voudrais bien qu'on me l'apportât, pour le faire disputer avec toi: oh! qu'il raisonnerait bien s'il pouvait manger de l'avoine de Séville! En disant cela, Claremonde levait ses yeux au ciel; tous les traits de son visage avaient repris leur accord et leur beauté céleste; et la présence de son amant colorait ses joues de l'incarnat doux et brillant de la rose. Mendulus attendri, mais désespéré de croire l'entendre déraisonner plus fortement que jamais, saisit les mains du médecin qui l'avait fort bien comprise. Il le conjure d'employer tout son art pour achever de la guérir. Je vais, dit-il, seigneur, faire tous mes efforts; mais dans ces premiers moments il faut céder à ses plus légères fantaisies, obéir à toutes ses volontés, et saisir l'instant favorable de lui faire prendre les remèdes que j'ai eu soin d'apporter avec moi. Mendulus convient qu'il a raison. Belle Treuvée, lui dit le faux médecin d'un ton bien doux, je ne refuse point de disputer avec votre cheval; il m'est arrivé souvent de soutenir thèse contre de pareils animaux; j'avoue qu'on ne peut les convaincre, mais avec adresse on peut les apprivoiser, et les rendre utiles. Faites conduire ici votre cheval. Ah! pauvre bête que tu es! s'écria Claremonde en éclatant de rire, mon cheval est bien d'une autre nature que ceux que tu as

connus. Il ne se laisse point conduire, mais il aime à se faire porter par des ânes comme toi; va le chercher toi-même, et reviens, si tu l'oses, disputer avec lui en ma présence. Cléomades feint de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance. Sire, dit-il à Mendulus, comment faire? Elle a l'imagination frappée d'un cheval; ordonnez qu'on en amène un de vos écuries. Mendulus, qui se croit fort habile, lui répond : Vous n'y êtes pas; je comprends mieux que vous ce qu'elle veut dire. Alors il ordonne qu'on porte promptement le cheval de bois dans le jardin. Belle Treuvée, dit-il en souriant, le cheval pourrait salir votre appartement; venez avec nous dans le jardin, il sera dans un moment à vos ordres. Ah! petit roi mon ami, dit Claremonde, tu raisonnes mieux que ce benêt de physicien. Viens, mon enfant, ajoute-t-elle avec un regard enchanteur, donne-moi le bras et descendons. Mendulus enchanté de cette espèce de faveur, et des progrès de la guérison de Treuvée, prend son bras, sur lequel elle s'appuie fortement, et de l'autre main elle saisit l'oreille de Cléomades, qu'elle a l'air d'entraîner en se moquant. Toute la cour rit et descend : on apporte le cheval de bois; on le pose sur un rond de gazon. Claremonde court à lui, l'embrasse. Ah! mon ami, s'écrie-t-elle, comme te voilà sec et maigre! on t'a laissé mourir de faim. Elle court arracher des fleurs, des herbes, les lui porte à la bouche : on la laisse faire; tout le monde se prête à cette nouvelle folie.

Cléomades s'approche mystérieusement de Mendulus, et lui montre une petite bouteille, dont il ne faut pas perdre de temps, dit-il, à lui faire avaler la liqueur. Claremonde, sans avoir l'air de s'en apercevoir, change aussitôt de folie : elle feint de prendre confiance aux remèdes du médecin. O grand homme ! lui dit-elle, secourez-moi, montez avec moi sur ce cheval, et tirez-moi des mains de cette populace qui me tourmente. Cherchez dans l'oreille du cheval, vous y trouverez ma guérison. Cléomades lève les épaules, et dit à Mendulus qu'il commence à désespérer du succès. Mendulus le force lui-même à monter sur le cheval ; il prend la princesse, la soulève, et la place doucement sur la croupe. Cléomades tire de sa poche et laisse voir la petite bouteille qu'il a l'air de cacher dans sa main ; il feint de l'aller chercher dans l'oreille du cheval : mais il prend son temps ; il tourne promptement la cheville, et le cheval s'élance dans l'air comme une flèche qui partirait de l'arc d'un Tartare. Mendulus tombe à la renverse d'étonnement ; toute la cour jette de grands cris. Cléomades fait planer un instant le cheval. Mendulus, lui dit-il, je suis Cléomades, prince d'Espagne ; et celle que tu perds est la belle Claremonde, fille du roi de Touscan. A ces mots, il excite la vélocité naturelle du cheval enchanté, qui disparaît aux yeux de toute la cour étonnée.

Ces heureux amants se livrent alors à toute leur tendresse et au bonheur de s'être retrouvés.

Ils arrivent le lendemain matin à Séville. Le roi et la reine d'Espagne, qui les reçoivent dans leurs bras, ne veulent plus différer leur bonheur. L'archevêque les unit; on en donne avis au roi Cornuant, qui arrive suivi d'une partie de sa cour. Il revoit avec transport sa chère Claremonde dans ses bras, et Cléomades à ses genoux. Les fêtes les plus brillantes recommencent en l'honneur de son arrivée. Il y eut des tournois magnifiques; on y vit paraître un quadrille de chevaliers tartares, qui s'obstinaient à ne se point faire connaître. Leur chef était Liopatris : ce prince était venu pour tirer raison de l'enlèvement de Claremonde; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne pensa plus qu'à l'offre que Cléomades lui en avait faite. Il se découvre; il obtient la main de la princesse d'Espagne, qui le trouve très propre à la dédommager de l'horreur que lui avait inspirée le vilain roi bossu. Gayette, Florette et Lyriade arrivèrent aussi avec leurs amants; et tous ces époux fortunés composèrent une cour aimable et riante, où tout respirait l'amour et jouissait de la félicité.

EXTRAIT

DU

ROMAN DE LA ROSE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A LA MARQUISE

DE MAUPEOU,

MA FILLE.

Il m'est bien doux de voir celle qui m'inspira d'écrire quelques réflexions sommaires sur l'esprit, être déja en état de leur donner plus d'étendue, et de les rendre plus lumineuses.

Le faible des vieillards, un droit qu'ils aiment à conserver, c'est d'apprendre toujours quelque chose à leurs enfants. Puisque je n'ai plus rien à vous dire sur tout ce qui tient au goût, à la société, à la raison embellie par les graces, ma seule ressource, ma chère enfant, c'est de fixer, pendant quelques moments, vos regards sur des temps reculés, et sur une espèce de littérature qui, peut-être, vous est moins connue que celle des deux derniers siècles.

Les lettres et les arts ont dans la nature un guide toujours certain. Mais ce guide est malheureusement

soumis au goût national, qui devrait être immuable dans tous les âges. Ce goût épuré, qui peut seul embellir les arts et les apprécier, se soutient difficilement de siècle en siècle : combien n'avait-il pas dégénéré depuis les Grecs et les Latins, jusqu'au moment où je vais essayer de vous le faire voir renaissant parmi nous!

J'espère que la muse ingénieuse de Guillaume de Loris pourra vous plaire, malgré les vieux atours dont elle paraît quelquefois surchargée. Les narrations de Rusticien de Puise vous ont amusée dans les extraits des romans de la Table ronde : vous reconnaîtrez dans Guillaume de Loris (auteur presque contemporain de Rusticien) la même imagination que dans ce vieux romancier, et vous verrez que l'un et l'autre n'ont fait que renouveler des anciens, ces fables milésiennes que vous aimez.

Quoique les allégories soient souvent trop longues et trop multipliées dans le roman de la Rose, la variété, la chaleur qui règnent dans cet ouvrage, suffiront peut-être pour vous plaire et pour vous attacher. Il vous offrira la comparaison du goût renaissant dans le siècle de Philippe Auguste, avec celui du nôtre.

Vous aimez les roses, vous êtes à-peu-près de leur âge : écoutez donc avec intérêt le vieux Loris qui les a chantées, et le vieux père qui desire de les rajeunir pour vous.

EXTRAIT

DU

ROMAN DE LA ROSE.

Courte dissertation sur l'état de la littérature française sous les règnes de Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, Saint Louis, Philippe-le-Hardi, et Philippe-le-Bel.

La fin du onzième siècle, et le commencement du douzième, doivent être regardés comme le berceau de la littérature française : l'espèce de jargon composé du celte, du tudesque (langues maternelles des Francs) et du latin, commençait à se polir et à s'enrichir; mais les auteurs n'osaient encore s'en servir dans les ouvrages d'éloquence, ni dans ceux d'agrément.

Louis VI, dit le Gros, réunissait toutes les vertus qui caractérisent les héros et les grands rois. Chef d'une maison auguste qui devait être un jour si chère à la France, et que les Français aimaient déja, quoique le souvenir du sang de Charlemagne leur fût encore aussi cher que sacré, Louis, aimable et magnifique dans sa cour, se plaisait à polir les mœurs des braves chevaliers

à la tête desquels il se rendait souvent redoutable; élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, son esprit et son discernement lui avaient fait choisir pour son meilleur ami le grand Suger simple religieux alors dans cette abbaye.

L'un et l'autre savaient à quel point les lettres et les connaissances pouvaient contribuer à donner une nouvelle supériorité à la nation de l'Europe la plus spirituelle peut-être, mais alors la moins éclairée : ils avaient appelé dans les écoles fondées par Charlemagne, et dans les grands monastères de Saint-Denis, de Cîteaux et de Cluny, les professeurs les plus célèbres. Saint-Denis s'honorait déja de l'éducation de son maître, et de celle de Suger; l'université, de celle d'Abélard et du maître des sentences (1); l'abbaye de Cluny, de celle de Pierre de Beaufort de Canillac, dit le vénérable; et l'abbaye de Cîteaux s'illustrait par l'éducation de Bernard, homme de grande qualité, et qui devint homme d'une grande éloquence et d'un trop grand et trop dangereux pouvoir; mais homme saint, dont la vie, les mœurs, les sermons, et les actes publics et privés lui méritèrent la place qu'il a dans la légende et dans l'histoire.

Tandis que les muses grecques et latines, et que les autres muses laborieuses instruisaient la jeunesse dans les abbayes, et la préparaient à

(1) Pierre Lombard, qui mourut évêque de Paris.

donner à l'état ou de preux chevaliers, ou de grands clercs, les muses agréables amusaient la cour brillante et guerrière de Louis.

Nous avons vu, dans le discours préliminaire, que c'est dès l'an 1120 que Rusticien de Puise composa, réunit en corps d'histoire (telle qu'on savait l'écrire alors) les romans de Merlin, d'Artus, de Lancelot, de Tristan, et tous ceux de la Table ronde, que Télesin et Melkin, auteurs anglais n'avaient qu'ébauchés : il semble que l'esprit naturel de la nation commençait alors à essayer ses forces; et les premiers essais qui nous en sont restés furent heureux.

Henri I, roi d'Angleterre, Henri, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, possédait alors la plus grande partie de la Normandie : il tenait sa cour à Gisors; et cette cour n'était guère moins somptueuse que celle de Louis.

Quoique ces deux rois eussent presque toujours les armes à la main l'un contre l'autre, quoiqu'il régnât dès-lors une rivalité hautaine d'esprit et de courage entre deux nations que la nature (partagée entre les puissances de la terre) semble avoir placées sur le globe, pour se connaître, s'estimer, s'éclairer mutuellement, et se combattre sans cesse; Louis et Henri, braves, éclairés et magnifiques, recevaient avec honneur dans leur cour ceux des deux nations qui se distinguaient par leurs talents et par leur savoir : ils appelèrent près d'eux plusieurs de ces poëtes

provençaux, déja connus sous le nom de trouvères ou troubadours (1).

Ces poëtes avaient renouvelé, les premiers, les chants guerriers, et ceux que la passion la plus vive et la plus douce inspira dans tous les âges : il paraît par ce qui nous reste de leurs ouvrages, que ceux des Grecs et des Romains leur étaient connus; mais la première érudition qu'une nation acquiert porte long-temps l'empreinte de ses mœurs. Les poésies des troubadours conservaient encore beaucoup du goût et du caractère national; elles suffirent pour ranimer dans ces conquérants du Nord, qui venaient de s'emparer de la Neustrie et de la Grande-Bretagne, ce goût pour la poésie, qui fut toujours cher aux disciples d'Odin : ils trouvèrent la même disposition dans les Français, qui semblaient rendre hommage à l'énergie de la poésie, lorsqu'ils chantaient encore la fameuse chanson de Roland (2), au

(1) *Trouvères*, dans son acception véritable, veut dire qui trouve, *qui invenit.*

(2) Il est surprenant qu'aucun manuscrit digne de confiance ne nous ait transmis la chanson de Roland; elle aurait pu se conserver du moins par une tradition orale, puisqu'il est prouvé que les vignerons voisins de Marseille, ville fondée par une colonie de Phocéens, chantent encore, en travaillant, quelques vers grecs très altérés, qu'on a reconnus pour être les fragments d'une ode de Pindare sur les vendanges. S'il existe encore quelques traits de la célèbre chanson de Roland, ce doit être parmi les paysans des Pyrénées. Le feu

moment de baisser le fer de leur lance et de fondre sur l'ennemi. Plusieurs de ces troubadours étaient également distingués par leur haute naissance, par leur courage et par leurs talents. Guillaume d'Agoult, Arnaud de Villeneuve, Guillaume de Cabestan, Hue de Tabarie, plusieurs souverains même, honoraient les sciences et les lettres, en les enrichissant de leurs ouvrages. Si les *soulas*, les *fablicux*, les *tençons*, les jeux *mypartis*, n'étaient faits que pour occuper la cour d'*amours*, tenue par les dames dans le château de Pierrefeu, la narration des grandes guerres, des combats et des tournois, mise en vers, occupait agréablement les chevaliers, les animait aux grandes ac-

---

marquis du Viviers-Lansac, homme d'esprit et d'illustre naissance, dont la terre principale, depuis plus de 600 ans dans sa maison, est dans les Pyrénées, est le seul qui m'ait assuré qu'il avait cru reconnaître des fragments de la chanson de Roland dans la bouche des paysans montagnards; et l'on peut rendre, à-peu-près, ce qu'il m'a dit en avoir rassemblé, par la faible traduction qui suit :

O Roland! honneur de la France,
Que par toi mon bras soit vainqueur!
Dirige le fer de ma lance
A percer le front ou le cœur
Du fier ennemi qui s'avance!
Que son sang coulant à grands flots
De ses flancs, ou de sa visière,
Bouillonne encor sur la poussière,
En baignant les pieds des chevaux!
O Roland! etc.

tions, à la fidélité pour leurs souverains, pour leurs dames; et même (car nous sommes obligés de l'avouer) le plaisir et la curiosité qui les entraînaient à jouir de ces nouvelles productions forçaient en eux une négligence dont ils avaient tiré long-temps une espèce de vanité, et les portaient à se plier à l'instruction qui leur était nécessaire pour lire avec fruit ces histoires et ces romans, mis en vers par ceux qu'on nommait alors les *conteurs*.

Les lettres, si favorablement accueillies dans les cours de Louis VI et de Henri I, firent de grands progrès sous leurs successeurs : l'instruction de la jeunesse, captivée par trop d'entraves tant qu'elle fut concentrée dans les cloîtres, prit bientôt de nouveaux degrés d'élévation et de lumière. Louis VII, dit le Jeune pour le distinguer de son père, qui, l'associant à la royauté, l'avait fait sacrer à Reims, de son vivant, par le pape Innocent II; Louis VII rassembla de toutes parts les plus savants hommes de l'Europe; il les mit à la tête des écoles nombreuses et des colléges qu'il fonda; et les Français commencèrent alors à sortir de l'ignorance.

L'ignorance entraîne presque toujours la barbarie. Celle de la nation l'avait tenue jusqu'alors dans un esclavage humiliant, sous le pouvoir, souvent tyrannique, des hauts barons, ou l'avait disposée à se révolter, dès que le désespoir ranimait son ancienne férocité. Louis VII et Suger

pensèrent qu'éclairer les Français était le meilleur moyen politique qu'ils pussent employer pour faire connaître aux grands vassaux de la couronne, que Louis VI avait combattus toute sa vie, les limites de leur puissance, et les liens respectifs qui les unissaient avec leurs vassaux. Toujours occupé à modérer le pouvoir tyrannique, Louis VII fut le premier de nos rois qui réussit à placer entre les grands seigneurs et leurs vassaux des commissaires, qui, sous le nom de *missi dominici*, étaient autorisés par le roi, suzerain-né des grands fiefs, à juger des abus de ce qu'on nommait pouvoir et justice féodale.

C'est ainsi que les lettres et les arts font naître peu à peu la vraie philosophie, ce seul bouclier du faible contre les atteintes du fort, ce lien si doux et si sacré de l'humanité, ce principe de toute vertu, de toute union, de toute bienfaisance. L'amour de la sagesse commençait à répandre sa lumière féconde sur les mœurs, lorsqu'en même temps les muses s'occupaient à polir l'esprit de la nation, et à la rendre capable d'égaler un jour les Grecs et les Romains. Ces mêmes commissaires dont nous venons de parler eurent ordre d'appeler le peuple à l'instruction; et le peuple y fut encouragé par les grands privilèges de *clergie*, accordés à tout homme instruit.

Louis-le-Jeune sut préparer ainsi des sujets utiles au règne mémorable de Philippe Auguste,

son fils et son successeur : les meilleurs ouvrages qui nous restent des douzième et treizième siècles, et peut-être la conservation de ceux des anciens, sont dus à la protection dont Louis VI, Louis VII et Philippe Auguste honorèrent également les lettres, les arts, et ceux qui les cultivaient.

Ce fut sur la fin du règne du vainqueur de Bovines, que parut l'aimable et savant Guillaume de Loris, natif d'une petite ville du Gâtinais. Ce fut lui qui commença, dans ce temps, le célèbre roman de la Rose. La lecture des anciens, et surtout celle d'Ovide, à laquelle cet auteur nous paraît s'être attaché, une imagination brillante et féconde, le grand art de peindre, et de peindre agréablement, caractérisent la muse de Loris, et le commencement de ce poëme.

Un maître dont le pouvoir est irrésistible, et dont la lumière éclaire les esprits les moins actifs, l'amour, joint au desir de plaire, anima Loris. Il était jeune encore; il paraît même que ses vœux s'étaient élevés trop haut : mais tel était alors le pouvoir de la poésie, que souvent l'amour payait par ses faveurs les vers qu'il avait lui-même inspirés. Loris s'exprime sur celle à qui il avait consacré ses ouvrages, par les quatre vers suivants :

Celle pour qui je l'ais einpris (1),
C'est une dame de haut prix,

(1) Entrepris.

Et tant est digne d'être amée,
Qu'elle doit Rose être clamée (1).

On peut soupçonner, par quelques autres vers de ce poëme, que Loris fut aimé : mais sa mort termina trop tôt son bonheur, ses amours, son poëme et sa vie; il mourut en 1260, et son poëme ne fut porté qu'à 4150 vers (2).

L'intervalle entre le règne de Philippe Auguste et celui de saint Louis fut très court. Le règne de Louis VIII ne fut que de trois ans.

Quoique la poésie fût déja honorée et cultivée, quoique Thibaud, comte de Champagne et roi de Navarre, l'un des plus puissants vassaux de la couronne, donnât dès-lors aux Français un modèle de chansons et de vers assez ingénieux, assez agréables pour nous faire desirer encore aujourd'hui de pouvoir l'imiter, nous présumons qu'aucun auteur de ce temps n'osa continuer un ouvrage dont le titre était :

Cy est le roman de la Rose,
Où tout l'art d'aimer est enclose.

Un poëme presque aussi vif, aussi galant que l'art d'aimer d'Ovide, ne pouvait que déplaire, et même irriter le saint roi. Sous son règne, et sous celui de Philippe-le-Hardi, son successeur, on vit de grands saints, des guerriers, des ma-

(1) Appelée.

(2) 4070 seulement, et 4198 en y comprenant les sommaires. P.

gistrats, et même un écrivain illustre (le sire de Joinville); mais on ne compte qu'un très petit nombre d'auteurs d'ouvrages d'agrément; celui même de la charmante comédie de l'Avocat Patelin est ignoré; et si l'on compare cette pièce, quant au ton et à l'invention, au commencement du roman de la Rose, on sera bien tenté d'attribuer l'un et l'autre au même auteur, n'en connaissant aucun de ce temps dont il reste des ouvrages aussi naturels, aussi élégants pour leur siècle, et marqués de même au sceau du goût et du génie.

Les muses laborieuses acquirent sous ces deux règnes; mais les muses agréables semblèrent avoir perdu les premières fleurs dont Loris et Thibaud les avaient parées.

La vicissitude, qui, de tout temps, régna dans le goût et dans les arts, sert à prouver que leur décadence est souvent bien rapide, et que leurs progrès sont toujours très lents : les sciences peuvent se soutenir avec plus de facilité que les lettres, parcequ'elles ont des principes plus rigides, et une marche plus positive; les lettres ne sont embellies et défendues que par le goût : lui seul répand sur leurs travaux l'élégance et les graces, et le goût dominant d'une nation dépend presque toujours de celui qui règne dans la cour de ses souverains, et de ceux que ces souverains autorisent et engagent à le maintenir dans sa pureté. Cette vérité, qu'il est aussi doux que naturel

de se rappeler sous l'empire de l'auguste fille des Césars, se fit sentir sous le règne de Philippe-le-Bel; et tandis que quelques savants agrandissaient la sphère des connaissances en Europe, les lettres parurent avoir déja beaucoup perdu de leurs graces et de leur légèreté, lorsque le petit-fils de saint Louis monta sur le trône.

Philippe-le-Bel cependant les protégea, les anima. Jean de Meung, admis dans sa cour, fut honoré par ce prince du titre de père de l'éloquence française, pour avoir achevé le poëme de la Rose, que, quarante-cinq ans auparavant, Guillaume de Loris avait commencé. Mais Jean de Meung ne nous prouve que trop la perte que les muses avaient faite. Son imagination sans chaleur, sa monotonie, un mélange bizarre de licence et de dévotion, des allégories longues et forcées, tout nous apprend que les mains pesantes de cet écrivain étaient bien peu dignes de s'emparer de la lyre de Guillaume de Loris; il est même bien étrange, bien odieux, de trouver dans la continuation d'un ouvrage consacré à l'amour et au sexe enchanteur qui l'inspire, la satire la plus basse, la plus amère, contre celles qui enflammèrent le génie de Loris. Je n'ose presque rapporter le trait infame que le coupable Jean de Meung osa lancer contre les dames de son temps.

Vous estes, vous serez, ou fustes....
. . . .

Ma main s'arrête.... je frémis en me rappelant ce blasphême.

On sait avec quelle adresse Jean de Meung sut se dérober à la vengeance des dames de la cour de Philippe (1); mais son lourd travail ne peut se dérober à celle de tout homme de goût: s'appesantissant sans cesse sur les premières allégories que Guillaume de Loris n'avait fait qu'effleurer, il les multiplie, et se traîne tristement jusqu'à la fin d'un très long poëme qui n'offre plus rien au lecteur qui puisse l'instruire ou lui plaire.

On peut donner une assez juste idée de ce

(1) Des dames de la cour, voulant, dit-on, venger leur sexe de ces vers satiriques et d'une infinité d'autres que Jean de Meung avait insérés contre les femmes dans son roman, l'attirèrent dans une salle du palais et s'apprêtaient à le fustiger, lorsqu'il leur dit : « Mesdames, je n'ai parlé que des « méchantes femmes, et non pas de vous qui êtes toutes « belles et vertueuses, partant, que celle d'entre vous qui se « sentira le plus offensée, me frappe la première, comme la « plus grande *pute* de toutes celles que j'ai blâmées. » Aucune, comme on le pense bien, ne voulut avoir l'honneur de commencer, et Jean de Meung échappa.

Il paraît, au surplus, que ce n'est pas à Jean de Meung que cette histoire est arrivée, mais à un chevalier, qui, se trouvant menacé de la mort par trois femmes jalouses qu'il avait trahies, se déroba de cette manière à leur vengeance.

Voici le distique dont le bon M. de Tressan n'a pas osé écrire le dernier vers :

Toutes estes, serez ou futes,
De faict ou de volonté, putes.

P.

second travail, en disant que Jean de Meung est moins gai, moins savant, moins ingénieux que Rabelais, et qu'il est d'une licence plus détaillée, plus choquante que le peintre philosophe et burlesque, mais souvent hors de toute mesure, de Pantagruel et de l'Ile sonnante.

EXTRAIT

DU COMMENCEMENT DU ROMAN DE LA ROSE, ET DES 4150 PREMIERS VERS QUI NOUS SONT RESTÉS DE GUILLAUME DE LORIS.

L'AMANT débute en disant :

Maintes gents vont disans que songes
Ne sont que fables et mensonges,
Mais l'on peut tels songes songier
Qui ne sont mie mensongier.

Il feint d'avoir eu, pendant les beaux jours du mois de mai, le songe qu'il raconte; il commence par une peinture très agréable du printemps, et de cet esprit de vie et d'amour répandu dans toute la nature.

Moult a dur cœur qui en may n'ame,
Quand il oit chanter sur la rame
Aux oiseaux leurs sons gracieux.

L'amant se promène dans une belle prairie, au fond de laquelle il aperçoit un beau verger enclos de murs élevés, et crénelés, sur lesquels il voit en sculpture plusieurs figures hideuses, dont il fait la description, en donnant à chacune les attri-

buts qui la caractérisent : elles représentent Haine, Félonie, Vilenie, Convoitise, Tristesse, Vieillesse, Papelardie, Pauvreté, Envie. Ces figures étranges attristent l'amant. Mais les chants harmonieux des oiseaux, les parfums exquis qui s'élèvent du verger, l'attirent et l'arrêtent : il cherche les moyens de pénétrer dans l'intérieur du verger; il découvre enfin une petite porte, à laquelle il frappe long-temps en vain : cette porte s'ouvre enfin ; une dame assez belle, très parée, et tenant, d'un air nonchalant, un miroir dans sa main, est celle qui le reçoit; c'est dame Oiseuse, dont Loris fait un portrait assez ressemblant à celui de la Mollesse du Lutrin, et qui finit par ces vers :

Il paroist bien, à son atour,
Qu'elle estoit peu embesognee,
Quand elle s'estoit bien pignee
Et bien paree et atournee,
Sy estoit faite sa iournee.

Oiseuse dit à l'amant, qu'elle est une des meilleures amies de Déduit, à qui ce beau verger appartient, et qui rassemble près de lui tous les plaisirs qui peuvent embellir la vie. Dame Oiseuse présente l'amant à Déduit qui le reçoit dans sa cour jeune et riante. Cette cour s'amusait alors à mille jeux différents : une partie formait des danses vives et voluptueuses, dont Loris fait une description que nous devons supprimer.

L'aimable nymphe Courtoisie apercevant l'amant

vient à lui, le prend par la main, et le fait entrer dans la danse. Déduit, avec sa bonne et douce amie Lyesse, qu'il caresse à chaque pas qu'il forme avec elle, fait les honneurs de son bal à l'amant.

Amour, ce charmant et malin enfant, ne dansait pas; il se contentait d'agiter doucement ses ailes au son des pipeaux et des musettes; de temps en temps il jetait les yeux sur deux arcs et sur deux faisceaux de flèches, qu'un beau jeune bachelier, nommé Doux-Regard, tenait à portée de ses mains. Les cinq flèches que Doux-Regard portait à sa main droite, étaient légères, polies; leur pointe était d'or : la plus brillante de ces flèches se nommait Beauté, la seconde Simplesse, la troisième Franchise, la quatrième Compagnie (l'ingénieux Loris dit que celle-ci ne peut être lancée bien loin, et que rarement elle fait des blessures profondes); la cinquième se nommait Beau-Semblant : Loris dit que souvent elle ne fait qu'effleurer ceux qu'elle atteint.

Puissent Amour et Déduit, ces deux jolis amis, rassemblés, préserver nos lecteurs des cinq cruelles flèches que le bachelier Doux-Regard portait dans sa main gauche! La première de ces flèches noires, armée d'un fer sanglant et rouillé, se nommait Orgueil, la seconde Jalousie, la troisième Honte, la quatrième Avarice, la cinquième Désespérance.

L'amant fait le portrait de plusieurs nymphes de la cour d'Amour, qui dansaient avec lui : ces

charmantes nymphes étaient, Beauté, Richesse, Largesse, Franchise, Joliveté, et l'aimable Courtoisie dont il tenait la main.

Le bal étant fini, l'amant s'enfonce dans les bosquets du verger, pour en admirer les beautés; Mais Amour et Doux-Regard le suivent sans qu'il s'en aperçoive; et, le voyant arrêté près d'une touffe de rosiers, s'approchent doucement, et se cachent, à quatre pas de lui, entre les feuilles épaisses et touffues d'un figuier. Une des roses, qui semblait n'attendre pour s'entr'ouvrir, que les rayons du soleil et le souffle caressant du zéphir, une de ces roses.... hélas! telles que l'imagination nous les a peintes, et me les peint encore, une rose naissante arrête et fixe les desirs et les regards de l'amant. Il oublie tout pour l'admirer; il ne voit qu'elle, n'est occupé que d'elle; à peine s'aperçoit-il des flèches dont Amour lui perce le cœur; ce n'est qu'à la troisième blessure qu'il soupire, se plaint; et les cinq flèches d'or ont déja pénétré son sein, lorsqu'il fait de vains efforts pour les arracher.

Amour et Doux-Regard rient ensemble, d'un air malin, en voyant le pauvre amant retirer le fût des cinq flèches, dont les pointes restent dans son cœur. L'amant paraît prêt à mourir des coups qu'il a reçus; l'instant d'après il se ranime; il s'élance au travers des épines cruelles qui défendent la rose : des ronces entrelacées s'opposent à ses efforts, et lui font mille nouvelles blessures.

Amour en a pitié; mais la pitié de ce méchant enfant n'est presque toujours suivie que de quelque nouvelle malice; il lance à l'amant une sixième flèche : cette flèche, nommée Beau-Semblant, est trempée dans un baume doux et salutaire, qui calme un peu la douleur des premières blessures. Amour et Doux-Regard se découvrent alors, et s'approchent de lui. Vassal, dit Amour à l'amant, vainement essaierais-tu maintenant de me fuir; rends-moi hommage : je ne reçois que celui des loyaux amants! A ces mots, celui-ci tombe à ses pieds : Amour reçoit ses mains dans les siennes; le baise sur la bouche, comme son vassal-lige; et ce baiser porte la vie, la chaleur et l'espoir dans le cœur blessé de l'amant.

Nous passons un épisode, qui, quoique agréablement écrit, nous paraît inutile, n'étant qu'un récit de l'erreur, de la passion et de la mort de Narcisse, que Loris imite d'Ovide.

L'amant, quoiqu'il sente la pointe des six flèches dans son cœur, se trouvant soulagé par le baume que porte celle qui se nomme Beau-Semblant, finit par dire:

D'une part m'oingt, d'aultre me cuit;
Ainsy il m'aide, ainsy me nuit.

Amour, content de la soumission de l'amant, achève de se l'assujettir, en se servant d'une petite clef d'or pour fermer son cœur, afin que les pointes de ses flèches ne puissent plus en être

arrachées : il lui fait alors une très longue leçon sur les moyens de réussir à la conquête de la Rose. Ces leçons forment un véritable art d'aimer ; et plusieurs des traits qu'il rassemble sont imités de l'art d'aimer d'Ovide ; quelques autres se ressentent un peu du mauvais ton d'un siècle où le goût et la galanterie n'étaient encore qu'à leur aurore.

Prêt à laisser l'amant à lui-même, Amour le console, en lui disant que son absence ne sera qu'apparente, qu'il ne cessera pas de veiller sur lui et qu'il le laisse sous la garde de Doux-Penser, de Doux-Regard, et de Doux-Parler.

L'amant est très affligé du départ apparent de son nouveau maître. Il recommence à faire des efforts inutiles pour s'approcher de la charmante Rose. Tandis qu'il gémit de ne pouvoir traverser la haie qui l'en sépare, il voit un jeune homme d'une physionomie douce, prévenante et modeste, dont la main écarte les ronces, ouvre un passage, lui fait signe, et l'appelle près du rosier. Ce Jeune homme, c'est Bel-Accueil, fils de Courtoisie ; il permet à l'amant d'approcher plus près de la Rose ; mais il lui défend de la cueillir, et même d'en oser montrer le desir coupable.

L'amant ne peut s'empêcher de s'exprimer avec douleur sur la peine qu'il souffre en obéissant à cet ordre; il ose même avancer une main téméraire vers la Rose ; mais à l'instant un monstre hideux, nommé Dangier, s'élance avec fureur,

et chasse Bel-Accueil et l'amant hors de la haie, qui se referme aussitôt.

Bel-Accueil s'enfuit en tremblant; et l'amant désespéré se retire seul dans un hallier épais, d'où ses yeux peuvent à peine entrevoir l'enceinte qui renferme la charmante Rose. Une grande dame dont l'air est noble, et dont les regards sont perçants et sévères, s'avance vers lui, met sa main sur sa tête, et commence à s'exprimer fortement contre dame Oiseuse, contre Déduit et son verger, et bien plus encore contre Amour, la Rose, Bel-Accueil et Beau-Semblant; cette dame s'appelle Raison. A peine l'amant l'écoute-t-il et daigne-t-il lui répondre.

Sy repond l'amant à rebours
A Raison qui lui blasme Amours.

Raison, indignée de la distraction et des réponses de l'amant, ne tarde pas à le quitter. Amour se rend visible un moment, et propose à son vassal d'avoir recours aux conseils d'un jeune garçon honnête et prudent qu'on nomme Amy. L'amant court à lui, lui peint les tourments qu'il endure; il ouvre son sein, et le lui fait voir perçé par les six flèches d'Amour. Amy calme son désespoir, et lui conseille de retourner près de Dangier, et de chercher à l'adoucir par son repentir, par ses larmes et par les promesses les plus sacrées de ne s'approcher de la Rose qu'autant qu'il le lui permettra.

Dangier reçoit d'abord l'amant avec les reproches et les menaces les plus vives. Amy joint ses prières à celles de l'amant. Franchise et Pitié, deux nymphes douces, aimables et persuasives, achèvent d'adoucir Dangier, qui pardonne enfin à l'amant, qui se retire, et qui le laisse entre les mains de Bel-Accueil, caché jusqu'alors, et qui, reprenant l'amant par la main, le fait rapprocher de nouveau de la Rose. L'amant croit la voir encore embellie; il soupire, il l'adore; il ferme un instant les yeux, comme étant ébloui par ses charmes; il les rouvre pour l'admirer de nouveau; son cœur palpite, sa bouche est entr'ouverte, ses soupirs sont brûlants : il demeure éperdu.

Vénus faisait alors planer ses colombes sur le bosquet embelli par le rosier. Elle fixe ses regards sur l'amant; bientôt elle est attendrie. A ses beaux cheveux, à son teint coloré par la jeunesse, au feu qui brille dans ses yeux, elle croit voir en lui l'image du jeune Adonis qu'elle adore; elle le prend sous sa protection, le conduit près du rosier, baisse la branche qui soutient et qui nourrit la Rose : les lèvres de l'amant impriment un baiser brûlant sur les feuilles de cette branche, elles y restent collées, et la Rose paraît s'animer d'une couleur encore plus vermeille : mais, hélas!... un cri rauque trouble ce moment délicieux; c'est le détestable Malebouche (1) qui vient d'apercevoir

(1) Médisance.

l'amant. A ce cri terrible, Vénus remonte sur son char, et ses colombes effrayées partent à tire d'aile.

Trois autres monstres, Peur, Honte et Jalousie accourent en hurlant, au cri de Malebouche. L'amant tombe évanoui de douleur au pied du rosier; et les quatre monstres l'entraînent, dans cet état, avec Bel-Accueil, jusqu'à l'antre où Dangier veille sans cesse, et d'où ce nouveau monstre s'élance avec fureur.

Sur-le-champ tous les cinq se réunissent pour élever une forte tour, où l'aimable Jouvenceau et Bel-Accueil sont renfermés couverts de chaînes. De vastes et profonds fossés se creusent autour de cette tour; et l'amant désespéré ne revient à lui que pour se trouver entre des roches escarpées, couché sur des épines longues et cruelles qui lui déchirent les flancs. Baigné de pleurs, il élève des vœux inutiles, et meurt, à chaque instant, de regret et de douleur, pour renaître l'instant d'après plus malheureux encore.

Telles sont les ingénieuses allégories renfermées dans les quatre mille cent cinquante premiers vers du roman de la Rose. Nous desirerions bien que l'esquisse que nous mettons sous les yeux des lecteurs, pût suffire pour leur faire apprécier la poésie facile, agréable, souvent harmonieuse, et l'invention de Guillaume de Loris; nous osons les prier de penser que ces sortes

d'allégories, qui ne seraient plus supportables dans notre siècle, furent très utiles dans le milieu du treizième; elles commencèrent à donner le goût de la véritable poésie; elles apprirent aux auteurs l'art de peindre et d'embellir leurs tableaux par les fleurs d'une imagination brillante.

Guillaume de Loris étant mort en 1260, son ouvrage, cher à la chevalerie comme aux dames de ce temps, resta renfermé pendant quarante ans dans le secret des bibliothèques peu nombreuses de ce temps. Ce ne fut que sous le règne de Philippe-le-Bel, et dans cette cour où la galanterie portée jusqu'à la licence devint aussi malheureuse qu'elle fut coupable, que *Jehan de Meung*, dit Clopinel, reprit l'ouvrage de Guillaume de Loris, et continua son poëme de la Rose, mettant en action les mêmes personnages allégoriques que Loris avait inventés.

Nous nous garderons bien d'abuser de la patience de nos lecteurs par l'extrait ennuyeux de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt mauvais vers que Jean de Meung composa sans verve et sans grace, en se traînant, comme nous l'avons déja dit, sur les traces de son aimable prédécesseur.

Jean de Meung joint quelques nouveaux personnages aux premiers; il fait intervenir dame Nature, qui tient souvent et longuement des propos inutiles, diffus, d'un ton bas, et quelquefois obscènes: il tâche d'y mêler quelques actes de chevalerie, en faisant combattre les uns contre

les autres les personnages de Loris, et ceux qu'il imagine : il fait former en règle le siége de la tour où Bel-Accueil est détenu prisonnier. Vénus, Amour, Constance et Chaud-Desir remportent enfin la victoire; et la charmante Rose reste sans défense.

Nous ne pouvons absolument donner aucune idée du dernier chapitre de ce long poëme. Le lourd et maussade auteur y fait une longue description de la Rose; et plus longuement encore la narration des heureux moyens de la cueillir. Nous trouverions absurde d'employer pour l'une la savante plume du célèbre Winslow; et nous n'avons jamais touché les crayons du licencieux peintre d'Arezzo, qui nous seraient nécessaires pour l'autre.

Nous envions bien la gloire de Martin Franc. Ce poëte, indigné, comme nous le sommes, de l'audace effrénée avec laquelle Jean de Meung avait insulté ce sexe enchanteur, l'ornement, l'ame et le conservateur de la félicité la plus pure; Martin Franc, dont le nom doit nous être cher, fit un poëme intitulé le *Champion des Dames :* les muses parurent vouloir l'en récompenser par une nouvelle faveur. Ce poëte paraît être le premier qui se soit servi des rimes redoublées et entremêlées, dont Chapelle, Chaulieu, Voltaire, et plusieurs autres poëtes aimables se sont servis depuis, avec tant d'harmonie et de grace.

En 1413, un certain Jean de la Fontaine, né à Valenciennes, qui ne vaut pas, à beaucoup près, l'aimable Jean de La Fontaine, de Château-Thierry, publia à Montpellier un

poëme à l'imitation du roman de la Rose, intitulé : *La Fontaine des amoureux de sciences.* L'alchimie faisait grand bruit alors; et les découvertes prétendues de Nicolas Flamel avaient presque également exalté la tête des poëtes, et celle des chercheurs de la pierre philosophale. Celui-ci conte, en vers passables pour ce temps, qu'il s'endort dans un verger, et qu'il voit en songe deux belles dames, nommées l'une *Raison,* l'autre *Connaissance.* Elles lui dictent les procédés qu'il faut suivre pour parvenir au grand œuvre. Il finit son poëme, dans lequel il a beaucoup plus imité Jean de Meung que Guillaume de Loris, par ces deux vers français, et les deux vers latins qui les suivent :

> Tout l'art qui est de si grand prix
> Peut être en ces deux vers compris.
>
> *Si fixum solvas, faciasque volare solutum,*
> *Et volucrem figas, faciet te vivere tutum.*

Nos lecteurs un peu instruits s'apercevront sans peine que le *Marini* a pris l'idée de son poëme de l'*Adone*, dans le roman de la Rose. Ce sont sans cesse mêmes allégories, mêmes êtres métaphysiques, personnifiés. Malgré toute la reconnaissance que les lettres françaises doivent aux lettres italiennes depuis François Ier, nous nous croyons en droit de rappeler ici que les poëtes italiens en devaient beaucoup aux auteurs français du treizième siècle. L'Arioste n'a point dédaigné de s'emparer, dans son *Orlando Furioso*, de plusieurs traits de Tristan de Léonais. La fureur de Roland, la coupe enchantée, plusieurs combats et situations, semblent être calqués sur notre ancien roman. Mademoiselle de Scuderi crut avoir les mêmes droits sur le poëme de la Rose; et ce fut d'après cette fiction qu'elle écrivit son roman de Clélie, qui fit un tort momentanée à l'esprit de la nation, dont le goût commençait à s'épurer. Molière, heureusement, en attaquant ce ridicule, prévint ses imitateurs.

PIERRE DE PROVENCE

ET

LA BELLE MAGUELONE,

FILLE DU ROI DE NAPLES.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Depuis long-temps une dame que toutes les muses ont enrichie de leurs dons, et qui, sans y prétendre, règne en souveraine sur les esprits et les cœurs de sa société, demandait l'extrait de Pierre de Provence. L'auteur de celui-ci pouvait-il se refuser à lui obéir?

PIERRE DE PROVENCE

ET

LA BELLE MAGUELONE,

FILLE DU ROI DE NAPLES.

PEU de temps après que le flambeau de la foi eut éclairé la Gaule, le comte Jehan de Cerisel, heureux époux de la belle d'Albara, donnait des lois à la Provence, et faisait louer sa sagesse et bénir sa bonté par ses fidèles sujets. Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faisait les délices du comte et de la comtesse. Ce fils, en naissant, avait reçu le nom de Pierre. Voué par ses proches au prince des apôtres, il portait pour armes les attributs de son saint patron; et des clefs peintes sur son bouclier, ou brodées sur une riche tunique, lui servaient de devise et de parure.

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignait à tous les agréments de la jeunesse une force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu : la démarche altière, et la plus vive émulation, annonçaient en lui un héros naissant. Le comte et la comtesse ayant appelé dans leur cour les princes de leur sang, et les cheva-

liers les plus distingués de leurs états, des fêtes brillantes signalèrent le jour où le jeune Pierre reçut l'ordre de la chevalerie. Ce jour fut suivi d'un grand tournoi, dont le nouveau chevalier remporta tout l'honneur. Il fut couronné par la main de la mère la plus tendre : et pour une ame bien née, une pareille couronne a presque autant de prix que celle qu'on peut obtenir de l'amour. Un vieux chevalier provençal, couvert de blessures honorables qu'il avait reçues en portant, pendant quarante ans, la bannière de son souverain, admirait Pierre; et, les entrailles émues pour lui comme pour son propre fils, il ne craignit point de lui parler avec cette noble liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inspirer à la jeunesse.

Sire Pierre, lui dit-il, il est des devoirs de tout âge. Vous avez bien rempli ceux de jeune prince et de damoisel. A peine avez-vous reçu l'ordre de chevalerie, que les palmes de la victoire et de l'honneur vous sont acquises; mais ce ne sont encore que les prémices de celles que vous devez remporter. Maison, caresses paternelles, ne sont déja plus *sortables* pour vous. C'est en allant chercher les grands hasards belliqueux et les douces fortunes d'amour, qu'un brave chevalier parvient à rendre son nom célèbre. N'entendîtes-vous pas hier ce chevalier italien vanter la valeur et la courtoisie qui règnent dans la cour de Naples, et les charmes de la belle Maguelone, héritière de

ce beau royaume? Les princes les plus illustres et les plus braves de l'Europe travaillent à mériter sa main. C'est à cette cour que votre vieux serviteur voudrait vous voir porter vos pas; c'est là que, triomphant des rivaux les plus audacieux ou les plus aimables, par votre valeur, et le don de plaire qui brille en vous, vous pourriez vous signaler. En cachant quelque temps votre haute naissance, peut-être obtiendriez-vous de votre bras et de l'amour seul la belle Maguelone. Ah! mon cher Castellanos, s'écria le prince en l'embrassant, que ces conseils sont dignes de vous! Je n'attendais que le moment d'être armé chevalier pour aller chercher les grandes aventures; mais j'ignorais dans quelles contrées je devais porter mes pas. J'avoue que le portrait charmant qu'on a fait cent fois de la princesse de Naples s'est gravé dans mon cœur en traits de feu: je brûle du desir de voler à Naples. Mais comment espérer d'en obtenir la permission d'un père et d'une mère trop tendres, dont je suis l'unique espérance? Oh! vraiment, dit le vieux chevalier, je pense bien que le comte, le cœur bien serré, et la comtesse fondant en larmes, vous refuseront dans le premier moment; mais ils ne pourront bientôt résister à vos instances, et à la voix de l'honneur qui leur prescrira de vous permettre de marcher sur les traces de vos aïeux, et d'aller prouver à toute l'Europe que vous êtes digne du sang que vous avez reçu.

Le jeune Pierre suivit dès le lendemain les conseils du vieux chevalier. Tout ce que Castellanos avait prévu précéda la permission qu'il reçut enfin de son père et de sa mère, sous la condition toutefois de revenir le plutôt qu'il lui serait possible auprès d'eux.

Suivi d'un seul écuyer et d'un sommier chargé d'or, Pierre partit de la cour de son père, après avoir reçu sa bénédiction, et trois riches anneaux que lui donna la comtesse sa mère, en l'embrassant et le baignant de ses larmes.

Le jeune Pierre, n'ayant point trouvé d'aventures qui pussent l'arrêter, se rendit en quinze jours à Naples, et sut, en arrivant, que le roi Maguelon avait fait proclamer un tournoi, pour le lendemain, en l'honneur de Henri Caprana, souverain de la marche d'Ancône et de Spolette. Pierre se prépara pendant toute la nuit à paraître à ce tournoi, l'usage étant alors d'admettre tout étranger à combattre, sans l'obliger de déclarer son nom, pourvu qu'il fût armé et monté comme tout chevalier devait l'être. Les juges du camp, frappés de l'air noble de Pierre, et de la grace avec laquelle il maniait son cheval, l'admirent dans la lice. Bientôt le roi de Naples s'y rendit avec toute sa cour, et se plaça sur son balcon royal.

Henri Caprana rompit la première lance avec un chevalier espagnol; l'honneur de cette première joute fut égal entre eux. Le second cheva-

lier qui se présenta perdit les étriers, et laissa tomber sa lance sans toucher Caprana, dont le cheval, ayant rencontré cette même lance, tomba rudement sur la poussière. Ce chevalier prétendit avoir l'honneur de la joute; les juges le lui disputèrent: Caprana, piqué de sa mauvaise foi, refusa de jouter une seconde fois, et monta sur le balcon royal.

Ce chevalier orgueilleux ayant osé dire que Caprana lui cédait la place de tenant, et qu'il la soutiendrait contre tous les chevaliers étrangers, Pierre de Provence, qui sentait que la sympathie lui parlait en faveur de Caprana, résolut de punir celui qui prétendait abuser de sa retraite; mais il lui vit renverser deux autres chevaliers, avant qu'il pût se mettre sur les rangs.

S'étant enfin présenté contre le chevalier, qui, fier de ces deux victoires, se promenait dans la lice, ayant l'air de braver ceux de la cour de Naples, dès la première atteinte il fit rouler l'homme et le cheval sur la poussière; et, après avoir salué respectueusement la cour et les juges du camp, il alla s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendait maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de chevaliers se présentèrent pour la lui disputer; ils furent tous obligés de lui céder la victoire, et les acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclarait vainqueur.

Pierre, conduit au balcon royal, délaça son

casque; et l'agitation des courses faisant briller son teint des plus vives couleurs, sa jeunesse et sa beauté donnèrent de la surprise et de l'admiration à toute la cour de Naples. Henri de Caprana, en l'honneur duquel la joute avait été proclamée, le prit par la main, et se fit un honneur de le présenter au monarque, qui le conduisit lui-même aux genoux de la princesse sa fille, pour recevoir de sa main le prix qu'il venait de remporter.

L'impression de ce premier moment fut égale pour la belle Maguelone, et pour le jeune prince de Provence. Leurs yeux devinrent brillants dès que leurs regards se rencontrèrent; mais bientôt un trouble secret, qu'ils n'avaient jamais éprouvé, les leur fit baisser à tous deux. A peine Maguelone put-elle poser la couronne, d'une main tremblante, sur la tête de Pierre; Pierre éperdu la baissa jusque sur les genoux de Maguelone; et, n'osant plus jeter sur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un soupir.

Le roi le pria vainement de lui déclarer son nom et sa naissance : Pierre répondit, avec modestie, qu'il n'était qu'un jeune et pauvre chevalier français, et qu'il devait cacher un nom que rien encore n'avait illustré. Maguelone ne put s'empêcher de se récrier d'un air attendri, mais un peu triste : *C'est bien dommage!* Ah! dit le bon roi, noblesse et modestie vont si bien ensemble, que je soupçonne ce chevalier de nous

cacher qu'il est du plus haut lignage; mais je ne l'en estime que plus : mieux vaut à la vertu de s'honorer de ses faits que du nom de ses pères; et tout annonce en lui gentillesse et haut courage. Pierre, qui ne put donc être connu que par sa devise, et le surnom de chevalier aux clefs, se retira respectueusement, avec son prix, dans l'humble asyle qu'en arrivant il avait choisi.

Pierre sentit un secret plaisir à se trouver seul, comme à voir finir le jour. Dans les premiers moments d'une grande passion, les ombres de la nuit plaisent aux amants.

Pierre se livrait tout entier à ses douces rêveries, sans oser espérer que la belle Maguelone pût trouver le même charme à se rappeler ses traits et sa valeur. Cependant la jeune princesse éprouvait le même sentiment : tous deux soupiraient; et l'amour, vainqueur du sommeil, faisait palpiter leur cœur. Ces premiers moments ont des attraits dont on ne peut se défendre ; ce sont ceux où les projets et les espérances ne sont point encore troublés par les réflexions. Hélas! ces réflexions cruelles sont des maux inévitables que l'amour mêle avec ses faveurs. Pierre tarda peu à regretter de n'avoir pas su profiter des marques d'amitié qu'il avait reçues du roi, pour s'assurer d'un libre accès dans sa cour. Maguelone de son côté pensa, en soupirant, qu'il fallait que le chevalier aux clefs eût été bien insensible à ses charmes, ou que sa naissance fût

bien obscure, pour qu'il semblât avoir renoncé de lui-même à jouir des droits qu'il avait acquis par sa valeur.

En effet, ce prince passa deux jours entiers dans sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparaître à la cour; et ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le chevalier inconnu. La gloire dont il s'était couvert dans le premier tournoi lui fit présumer que le desir d'en acquérir une nouvelle le ferait reparaître. Elle suit son idée, se lève dès l'aurore, et va réveiller le bon roi Maguelon. Que faites-vous, cher papa, lui dit-elle, de tant de braves chevaliers que vous laissez oisifs dans votre cour, et qui brûlent de signaler leur force et leur adresse? Il y a trois jours que vous fîtes proclamer des joutes en l'honneur du prince de Spolette; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom? En disant cela, la charmante princesse caressait doucement les vieilles joues de son père, avec ses jolies mains d'albâtre, et lui présentait à baiser un front brillant par sa blancheur et sa jeunesse. Eh! quel est le vieux père qui pourrait résister un instant aux caresses d'un enfant qu'il adore? Oui, ma chère fille, dit le bon roi, ta demande est juste, ton desir me flatte; je te laisse la maîtresse de tout; ordonne toi-même tout ce que tu

voudras dans ma cour. A l'instant, il fait réveiller le grand sénéchal. Ce vieillard accourt, voit la charmante Maguelone assez légèrement vêtue, et il croit voir Vénus sortant de l'onde. Il lui sait tant de gré de l'impression qu'elle fait encore sur lui, qu'il sourit en lui baisant et lui serrant doucement la main; et il lui dit qu'il est prêt à voler à ses ordres.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtements armoriés, vont convoquer les princes souverains. Les autres chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil, font préparer leurs chevaux, et se couvrent d'armes brillantes.

Pierre aimait trop pour dormir. Le bruit des trompettes, la proclamation des joutes, tout lui parut un son céleste qui l'appelait à la gloire, et bien mieux encore au bonheur de revoir celle qu'il adorait.

Jamais la toilette d'une jeune et belle princesse ne fut si courte, et cependant ne réussit mieux que celle de la vive Maguelone. Parée, brillante du feu des diamants et des roses de la jeunesse, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries qui doit être le prix du vainqueur, elle n'attend pas que son char et ceux de sa suite soient préparés. Elle marche, d'un pas léger, vers les lices; ses dames la suivent de loin, en murmurant tout bas du peu de temps qu'elles

ont eu pour se parer. Sa bonne nourrice même, qui ne la quitte jamais, arrive tout essoufflée, en lui disant tout bas : Eh bon Dieu ! qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma fille? je ne vous vis jamais éveillée si matin; et cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme à vos dames. Ah! nourrice, lui répondit Maguelone, je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire.

La princesse était déja sur son balcon; et les chevaliers qui se disposaient à combattre accouraient de toutes parts. Mais qui pourrait précéder un amant qui va revoir ce qu'il aime? Pierre, arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'était pas encore ouverte, l'avait fait franchir à son beau destrier, et s'était emparé de la place de tenant dans le même instant où Maguelone s'asseyait sous le dais qu'à peine on avait pu lui préparer.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnaît la souveraine de son ame; et pour Maguelone, qui ne veut déja plus douter que l'amour n'ait guidé le chevalier aux clefs pour lui faire sauter la barrière, et pour rompre en son honneur la première lance!

Le courage, la force, l'adresse et l'amour du jeune Pierre rendirent son succès peu douteux. Le roi de Naples, qui venait rejoindre sa fille, le vit renverser les derniers chevaliers qui se présentèrent; et les juges du camp le ramenèrent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le

prix de sa victoire. Oh! pour cette fois, sire chevalier aux clefs, lui dit le bon roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous sont dus; dès long-temps je ne vis chevalier plus brave, plus modeste et plus avenant que vous. *Ores en avant,* je veux que vous logiez dans mon palais, et que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne. Pierre ne put désobéir à des ordres pareils, et qu'un regard de Maguelone rendit bien plus sacrés et plus doux. Sautant légèrement à terre, et délaçant son gantelet, il présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon; et Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre! Idée charmante, de toucher pour la première fois la main de celle qu'on adore, vous renaîtrez sans cesse pour une ame sensible! Et tout vieux que je suis, en écrivant le bonheur de Pierre, cette douce idée fait encore palpiter mon cœur. Celui de Maguelone fut également troublé dans ce moment; et la belle princesse, distraite, glissant sur la dernière marche, serait tombée, si Pierre ne l'eût retenue. Il ne put s'empêcher de la serrer tendrement; la peur qu'il eut qu'elle ne se fût blessée lui servit de prétexte pour l'enlever et la porter sur son chariot à côté du roi son père, qui obligea le prince à y monter avec lui.

Plus l'amour semblait favoriser Pierre, plus il

le rendait timide; il eût craint de perdre, par la plus légère imprudence, le sort heureux dont il commençait à jouir. Admis à la cour, à la table, aux fêtes qui se succédaient de jour en jour, il parut plus aimable encore dans cette cour, qu'il n'avait paru redoutable dans les combats. Soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adresse, soit qu'il fît admirer sa grace et sa légèreté dans les danses vives et légères de son pays natal, les mêmes applaudissements se faisaient entendre : mais il n'était sensible qu'à ceux qu'il lisait dans les yeux de Maguelone.

Une chanson de son pays exprime une vérité bien frappante. Elle nous dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un tendre enfant qui tette; mais que bientôt il devient grand, et ne nous parle plus qu'en maître. Maguelone l'éprouvait; déja le sommeil ne fermait plus ses yeux; déja les ombres de la nuit ne faisaient qu'augmenter son agitation et multiplier ses soupirs. Sa bonne nourrice l'aimait trop pour ne pas s'en apercevoir; et toutes les nourrices sont aussi curieuses que tendres. Elle s'assit sur le lit de Maguelone, l'embrassa, la questionna; voyant son beau sein agité, oppressé même par quelque grand secret qu'elle n'osait découvrir, la tendre nourrice redoubla ses instances; et Maguelone, bien doucement entraînée, lui fit un libre aveu de son amour pour Pierre, en se jetant dans ses bras. La nourrice commença par lui faire toutes

les représentations d'une mère un peu sévère, et finit par ne parler que comme une mie bien tendre et bien faible. Tu vois, chère nourrice, à quel point il m'est important de savoir quelle est la naissance du chevalier aux clefs, lui dit Maguelone : crois que mon cœur est assez noble, assez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour, si ce chevalier n'est pas digne de ma main. Toi seule tu peux éclaircir le mystère qu'il nous fait de sa naissance; et je te conjure de trouver le moyen de lui parler en particulier.

La nourrice résista peu; ses remontrances étaient épuisées; le sire chevalier aux clefs lui paraissait charmant; tout en disant à Maguelone qu'il fallait l'oublier, elle en parlait sans cesse. Maguelone aimait trop cet entretien pour ne le pas prolonger; et les premiers rayons du soleil brillaient déja, lorsque la nourrice sortit de sa chambre, bien déterminée à chercher, à trouver Pierre, et à l'engager à lui découvrir son secret.

Elle savait que le chevalier aux clefs ne manquait pas, tous les matins, de se rendre à la grande église. Elle y alla, bien enveloppée dans sa mante, et l'attendit près du bénitier. Pierre, en effet, élevé par la mère la plus pieuse, commençait toujours sa journée par le culte que la religion nous enseigne. Il avait tous les desirs de l'amour, mais il n'en distinguait aucun : cet amour était si pur, si loyal, qu'il n'imaginait pas que la divinité pût en être offensée; et c'était de la

meilleure foi du monde qu'il demandait au père commun de tous les hommes, comme au créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone sensible.

Pierre, étant arrivé peu de moments après à l'église, reconnut facilement la nourrice, et lui rendit honneur comme à celle qu'il savait être chère à Maguelone. La nourrice le salua d'un air doux et riant; et le petit nombre et l'espèce des gens qu'elle voyait près d'elle lui donnant toute liberté: Sire chevalier, lui dit-elle, j'ai *grand'merveille* que vous teniez toujours votre état et votre naissance si secrets; tout annonce que l'un et l'autre sont illustres: mais le roi qui vous estime tant, et madame Maguelone, qui desire si vivement de savoir qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas de votre bouche? J'aimerais bien à satisfaire la curiosité de ma chère fille Maguelone, si vous vouliez vous confier à moi. Pierre resta longtemps pensif. Ah! ma chère dame, lui dit-il enfin, je vous dois bien des graces, et à tous ceux qui montrent quelque intérêt à savoir mon nom, et surtout à la belle princesse Maguelone, celle de tout le monde à qui je desire le plus d'obéir. Puisque vous voulez bien lui parler de moi, tout ce que je vous prie de lui dire, c'est que tous mes proches sont nobles, et que ma naissance est illustre : daignez recevoir, comme celle qui l'aimez tant, cet anneau que je n'oserais présenter à si haute dame qu'elle est. Pierre, en disant

cela, mit au doigt de la nourrice un des trois riches anneaux qu'il avait reçus de sa mère. Éblouie de ce riche don, la nourrice lui promit de le présenter de sa part à Maguelone, qu'elle alla rejoindre en diligence. O ma fille! lui dit-elle en l'abordant, qu'il est gentil ce chevalier! que son maintien est sage! que son parler est doux! que son noble cœur est généreux! voyez le bel anneau qu'il a mis entre mes mains, et que je pense qu'il eût bien mieux aimé présenter aux vôtres! Maguelone rougissant, et bien doucement émue, considère l'anneau. Eh bien! nourrice, lui dit-elle vivement, croyez-vous que si riche anneau vienne de pauvre homme? Certes il ne peut venir que de bien noble créature et de haut baron. Ah! chère nourrice, je ne résiste plus au charme qui m'entraîne à l'aimer. La nourrice, alarmée du progrès que l'amour avait fait si promptement dans ce jeune cœur, recommença ses anciennes remontrances; mais Maguelone ne pouvait déja plus les écouter. Elle prit l'anneau, le baisa mille fois, le cacha dans son beau sein, en disant : Bonne et chère nourrice, ou j'aurai le chevalier aux clefs à seigneur et époux, ou *close nonain* me réduirai-je. *Restreignez* votre courage, ma fille, lui dit-elle, cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce soit la chose la plus difficile à céler. Le temps, dit-on, apporte remède à tout; nous verrons.

Maguelone eût bien desiré d'être éclaircie.

L'espérance cependant commençait à naître dans son cœur. La réflexion et la crainte la lui faisaient paraître trop légère : l'amour la forçait à s'y livrer. Nous verrons, se répétait-elle sans cesse. Ah! oui... nous verrons... Si le chevalier m'aime, s'il se croit digne de ma main, il ne tardera pas à rompre le silence ; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connaître que je faisais pour lui.

L'amoureux Pierre raisonnait aussi de son côté : car l'amour permet quelquefois qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui. Cette bonne nourrice, se disait-il, n'est pas venue me trouver sans quelque dessein. Ah Dieu! si c'était par l'ordre de sa charmante maîtresse! Las ! malheureux, reprenait-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si haute dame ait daigné penser à toi ? Bien combattu, bien agité par toutes ces idées, Pierre brûlait, languissait, et n'imagina de soulagement à ses maux que de chercher, que de trouver, que d'attendrir la bonne nourrice en sa faveur. Il passa toute la nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer, comme par hasard, cette bonne et fidèle nourrice, qui ne demandait pas mieux que d'être trouvée. Cette bonne femme, qui s'en doutait peut-être, eut soin le lendemain, en passant à la vue du prince, de diriger ses pas vers les appartements les plus solitaires du palais. Pierre la suivit de loin, et bientôt il la joignit au fond d'une galerie écartée.

Ah! chère dame, lui dit-il, c'est en tremblant que je vous cherche; et ma vie ou ma mort dépend de ce que je vais apprendre de vous. Hélas! ajouta-t-il en pâlissant, comment votre message a-t-il été reçu? Trop bien pour notre repos, répondit la nourrice. Oh! que vous êtes dangereux, vous autres chevaliers gaulois! Ma pauvre chère maîtresse jusqu'ici n'avait souci que de ses affiquets, son petit chien et ses oiseaux; ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente, et de l'empêcher de clorre l'œil? Ah sainte Vierge! que serait-ce si vous n'étiez qu'un aventurier comme il en court tant par le monde, ou si vous étiez aussi volage que le sont les chevaliers de votre pays? Mille serments proférés avec candeur par une bouche charmante que le mensonge n'avait jamais profanée rassurèrent la nourrice; mais lorsqu'elle redoubla ses instances pour savoir son nom et l'aller apprendre à sa maîtresse : Non, non, s'écria Pierre, tel aveu ne doit et ne peut se faire qu'à ses pieds : dites-lui que, si j'obtiens d'y paraître, je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté mon pays et mes proches, et dont la volonté sera mon unique loi le reste de ma vie. En disant ce peu de mots avec feu, il passait au doigt de la nourrice le second de ses anneaux, espérant qu'elle en ferait le même usage. La nourrice le regardant fixement, lui dit : J'aime à vous croire; mais si folle espérance ou desir

coupable logeait en votre ame, je le détruirais plutôt que de vous servir. Pierre renouvela ses serments avec tant d'ardeur et de vérité, que la bonne nourrice en fut touchée, et lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler seul à Maguelone. Transporté de plaisir et de reconnaissance, il embrassa tendrement celle qui lui promettait un si grand bien.

Noble et chère fille, dit la nourrice en entrant dans la chambre de Maguelone, qu'elle trouva sur son lit, et qu'elle venait de réveiller, ou le chevalier aux clefs serait un monstre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable et le plus amoureux de ceux de son âge et de son état; il vous envoie ce second anneau : mais il persiste à ne vouloir se déclarer qu'à vous. Ah Dieu! que vois-je? s'écria Maguelone, en considérant ce second anneau; ah! je le reconnais pour être celui qu'il vient de me sembler en songe que le chevalier m'offrait lui-même; et dans le même temps, une voix semblait me dire : *Maguelone, celui-ci sera ton époux et ton ami.* Que ne devrai-je pas à tes soins, chère nourrice, si tu peux me procurer le moment de le voir et de lui parler? Et en disant ces mots, elle passait les deux anneaux dans ses doigts, et les couvrait de mille baisers.

Dès le lendemain matin, Pierre courut à l'église, espérant d'y voir arriver la nourrice : son espérance ne fut point trompée. Il la reconnut bientôt sous sa mante. Que fait la belle Mague-

lone? lui dit-il. Hélas! comment suis-je en sa grace? Noble chevalier, répondit la nourrice, *oncques* ne fut au monde chevalier plus heureux que vous; car, par votre prouesse et beauté, vous avez *conquesté* le cœur de la plus noble et de la plus belle dame du monde. Elle a reçu vos anneaux; elle les porte pour l'amour de vous. Elle consent à vous voir et à vous parler seule à seul; et moi-même je consens que vous lui parliez à votre plaisir : mais jurez-moi qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la noblesse de si haut état, qui doit priser la vertu par-dessus toutes choses. La réponse de Pierre fut de se jeter à genoux, d'étendre ses bras vers l'autel, et de prendre le ciel à témoin que sa seule pensée, son seul desir était de s'unir à la belle Maguelone par les nœuds les plus sacrés et les plus durables. La nourrice eût cru faire un crime en soupçonnant Pierre après un pareil serment. Hélas! peut-être de nos jours la taxerait-on d'imprudence. Elle n'hésita point à donner à Pierre un rendez-vous pour le lendemain, en lui disant de se trouver à la petite porte du jardin de Maguelone, une heure après son dîner, et dans le temps où, selon l'usage de l'Italie, on fait la sieste. Pierre, le cœur plein de cette douce espérance, ne fut pas un instant du reste du jour, et de la nuit suivante sans être occupé de son amour; mais on ose bien répondre qu'il n'eut aucune idée, qu'il ne forma pas un

vœu qui pût blesser la religion de son serment. Le moment heureux et si desiré où l'aimable Pierre entra d'un air respectueux et timide dans la chambre de Maguelone fut bien vif pour les deux amants. L'un et l'autre, les yeux baissés et les joues brillantes du plus vif incarnat, restèrent quelques moments en silence. Maguelone enfin le rompit. Seigneur, dit-elle au prince provençal, il est si nécessaire au bonheur de ma vie de savoir quel dessein vous a conduit à Naples, et quels sont ceux dont vous avez reçu le jour, que je fais une démarche peut-être trop hasardée; votre réponse seule pourra la justifier. Pierre fléchissant un genou : Croyez, noble et excellente dame, lui dit-il, que le renom de votre beauté et de toutes les vertus et perfections qui brillent en vous m'a seul déterminé à m'arracher des bras du père et de la mère les plus tendres. Je suis accouru dans ces états pour vous admirer et vous servir. Fils unique du comte de Provence, neveu du roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds, et ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, et qui ne peut finir qu'avec elle. Ah! que Maguelone devint belle en ce moment! que ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur ceux de Pierre! et qu'elle sentit vivement le bonheur pur et parfait de ne plus trouver entre elle et l'amant adoré qu'une

noble et douce égalité! Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'asseoir à ses côtés, que Dieu bénisse cette journée, où, comme prince et chevalier loyal, vous me donnez votre foi, comme je vous donne la mienne! Voyez en moi *la toute votre Maguelone*, qui, maintenant, vous fait maîtresse de son cœur et de son sort. Je vous estime trop pour n'être pas sûre que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourrait plutôt que d'être jamais à un autre que vous. Aussitôt elle détacha de son cou une chaîne d'or émaillé, qu'elle passa autour de celui de Pierre, en lui disant : Mon bel ami et noble époux, par cette chaîne, je vous mets en possession de l'ame de celle qui, comme fille de roi, vous donne loyalement sa foi. Aussitôt elle baisa doucement l'heureux Pierre, en signe de foi et de mariage. Pierre, transporté d'amour et de reconnaissance, embrassa ses genoux, et lui présenta pareillement son troisième anneau en foi de mariage; Maguelone le reçut, et reçut de plus le plus tendre baiser que l'amour et l'hymen réunis aient jamais pu donner à la beauté. La bonne nourrice ne se tenait pas d'aise de voir sa chère fille et son charmant époux si tendres, si bien appris, si modestes. Dame, leur dit-elle, mes chers enfants, c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets sentiments; et vous, seigneur Pierre, de toute votre loyauté pour bien garder, jusqu'aux cérémonies

du mariage, l'honneur de celle qui tant débonnairement, et avec amour et simplesse, vous donne sa foi. L'un et l'autre promirent tout à la nourrice, pourvu qu'elle s'engageât à leur procurer quelquefois des moments d'entretien en sa présence; et, ajouta Maguelone, pourvu qu'elle promette aussi, lorsque vous serez absent, de ne parler jamais que de vous.

Les deux jeunes époux furent fidèles à leur serment, et l'on ne fit jamais un aussi grand sacrifice. Pierre, plus respectueux chaque jour en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur, et, dans les moments heureux que la nourrice lui procura, il n'obtint, il ne demanda que de légères faveurs, plus bornées, mais plus douces cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouissait presque dans Rome de la puissance et des richesses des anciens dictateurs; et qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone, venait à la cour du roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillants furent proclamés. Pierre en remporta tout l'honneur. Ferrier voulut essayer plusieurs fois de le lui disputer; mais Pierre, animé par les regards de Maguelone, et piqué secrètement des prétentions de Ferrier, l'étendit si ru-

dement sur la poussière à la dernière joute, que Ferrier, brisé par la chute, fit craindre pendant près d'un mois pour sa vie.

Les joutes durèrent trois jours; et Pierre était près de remporter le prix de la troisième journée, comme il l'avait remporté les deux précédentes, lorsqu'il vit, avec surprise, entrer dans la lice Henri de Provence son oncle, qui l'avait armé chevalier. Henri jouissait d'une haute réputation de chevalerie, et depuis trois mois le chevalier aux clefs n'avait trouvé personne qui pût lui résister. Un murmure général s'éleva dans la lice; et l'attention redoubla, lorsque ces deux célèbres champions parurent prêts à se charger. Pierre reçut l'atteinte de Henri sur son bouclier sans en être ébranlé. Henri, brisant sa lance presque entière, perdit les étriers par le contre-coup de ce choc; et Pierre, mettant sa lance en travers, eut plutôt l'air de saluer Henri, que d'avoir voulu le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appela un héraut d'armes, et le pria de dire au comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devait de la reconnaissance, et se faisait un honneur de lui céder sa place. En donnant cet ordre, il sortit des lices, alla se renfermer dans son appartement; et, ne voulant pas être reconnu par son oncle, il fit tout préparer pour partir dans la nuit suivante. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il se vit forcé de prendre ce parti; mais craignant un éclat qui pou-

vait compromettre l'honneur de Maguelone, et ayant passé d'ailleurs de beaucoup le temps où sa promesse le rappelait près de son père, il alla trouver la nourrice de la princesse, et la pria de faire approuver à Maguelone les raisons pressantes qui le forçaient à s'éloigner.

Cette princesse était revenue chez elle dès qu'elle avait vu Pierre se retirer de la lice : la nourrice alarmée, et les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du message du prince, et du parti qu'il se trouvait obligé de prendre. La première expression de la douleur dont Maguelone fut saisie fut de s'écrier : Ah! Pierre, ah! Pierre, je mourrais sans vous.

Le don de son cœur et de sa foi, la terreur qu'elle eut lorsque le roi son père lui fit entrevoir qu'il n'attendait que le retour de la santé de Ferrier pour l'unir à son sort, l'idée cruelle de se séparer d'un époux qu'elle adorait, et dont la tendresse, la loyauté, la timide modestie même étaient toujours celles d'un amant : tout fit une impression si vive et si forte sur l'ame de Maguelone, qu'elle prit avec courage le parti de suivre celui à qui elle s'était donnée. Elle ne consulte point la nourrice; elle envoie chercher secrètement l'écuyer de Pierre, lui donne ses ordres, le charge d'un billet pour Pierre. Cela fait, elle feint d'être malade; sa nourrice la couche, la croit endormie, se retire. Maguelone, se relevant aussitôt, prend ses trois anneaux, de riches habits, quel-

ques pierreries; et, couverte d'une mante de couleur sombre, elle sort par la porte du jardin, se jette dans les bras de Pierre, monte à cheval : tous deux, suivis d'un seul homme d'écurie qui leur portait des vivres, ils sortent de Naples, et s'éloignent de vingt milles de cette ville, avant le lever du soleil.

Pierre marchait à côté de sa chère Maguelone, et soupirait de voir cette belle princesse, dans un âge si tendre, exposée aux périls et à la fatigue de cette marche pénible. De temps en temps il passait son bras autour d'elle pour soutenir ses reins, et quelquefois Maguelone saisissait ce moment pour reposer sa tête, la penchait et l'appuyait sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers innocents, mais bien tendres, les consolaient de la fatigue qu'ils essuyaient, et leur donnaient du courage. L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois; et Pierre, qui craignait d'être poursuivi, prit le parti de le gagner en diligence, et d'y tenir Maguelone cachée jusqu'à la nuit suivante. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'épaisseur de ce bois, Pierre descendit Maguelone de dessus sa haquenée; et l'ayant posée doucement sur l'herbe, la jeune princesse, accablée de fatigue, s'endormit la tête appuyée sur ses genoux. Que Pierre la trouvait belle en ce moment! qu'il était touché de la marque d'amour qu'il en recevait, et des périls auxquels elle s'exposait pour lui! Mais quelle marque de reconnaissance plus forte

pouvait-il lui donner, que celle de demeurer fidèle à son serment! Pierre soupirait, brûlait d'amour, baisait ses beaux cheveux blonds. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvraient pour respirer la douce haleine d'une bouche de rose; mais le respect le retenait toujours. Ils attendirent la nuit dans ce bois; et, dès que les ombres s'étendirent, ils reprirent leur route, et marchèrent vers un port où Pierre comptait trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées. L'espérance d'être bientôt hors de péril, et d'être reçue comme une enfant chérie dans une cour qu'elle savait être spirituelle, aimable et magnifique, commençait à faire briller la joie dans les beaux yeux de Maguelone. Ces tendres amants se plaisaient à se rappeler mutuellement le commencement de leurs amours : quelque caresse innocente était toujours le prix du tourment qu'ils se plaignaient d'avoir éprouvé. Pierre baisait la chaîne qu'il avait reçue de Maguelone, et Maguelone, tirant un petit *santal* rouge qui renfermait ses riches anneaux, aimait à dire à Pierre l'impression qu'ils avaient faite tour-à-tour sur son ame. Le prince s'apercevant cependant qu'elle avait besoin de repos arrangea des rameaux et des gazons pour lui former une espèce de lit; mais il avait trop bien joui du

plaisir de tenir sa tête sur ses genoux, pour ne la pas prier de s'appuyer encore sur lui.

Rien ne troublait l'ame de Maguelone, et le sommeil le plus profond s'était emparé de ses sens. Pierre admirait les charmes qu'une gaze légère laissait entrevoir : la bouche de Maguelone entr'ouverte à la fraîcheur laissait voir l'émail brillant de ses dents qu'Hébé même eût enviées. Ah! Pierre, quels transports, quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors? et ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur et de la loyauté sur Arbrissel même? Pierre, pour se distraire un peu, s'amusait à compter les mailles de la chaîne qu'il avait reçue de Maguelone. Ah! que cette chaîne, se disait-il, est bien le symbole de celle que mon cœur portera toujours! Il avait de même admiré les trois anneaux, dont le présent qu'il en avait fait contribuait à son bonheur: hélas! il ne prévoyait pas à quel point ces anneaux allaient lui devenir funestes. Il venait de les renfermer dans leur santal rouge, et les avait posés sur le gazon à côté de lui. L'instant d'après un épervier qui poursuivait un bouvreuil aperçoit ce santal, le prend pour l'oiseau, s'abaisse et l'enlève. Ses serres percent le santal; il veut en vain s'en débarrasser, et va se poser sur une roche voisine. Pierre, qui sait à quel point les trois anneaux sont chers à Maguelone, forme promptement un oreiller de son manteau, y pose

sa tête sans la réveiller, et vole vers cette roche pour reprendre le santal : mais l'oiseau, qui n'avait pu s'en débarrasser, s'envole et va se placer sur un buisson assez éloigné. Pierre le poursuit encore; l'oiseau vole de buisson en buisson, de rocher en rocher. Le malheureux prince, toujours près de l'atteindre, le poursuit toujours vainement. De course en course, il s'éloigne de celle qu'il adore; il parcourt toute la longueur du vallon : il arrive ainsi jusque sur le bord de la mer; il espère être à la fin de ses peines : mais l'épervier s'élève, et va s'abattre dans une île éloignée de près de deux cents pas, où, tombant sur des lianes, ses pieds sont arrêtés par le santal. Pierre, qui le voit se débattre vainement pour se dégager, espère du moins s'en saisir, s'il peut passer dans cette île. Il regarde comme un bonheur de voir une petite barque attachée au rivage; il y saute, se saisit d'un aviron, et avance vers l'île: malheureusement, un courant rapide entraîne la barque. Tout-à-coup un vent violent s'élève, la pousse dans la pleine mer; et bientôt le malheureux prince voit disparaître la terre à ses yeux.

Le désespoir se fût emparé de lui, sans le fond de religion qui le fit recourir à l'être des êtres. *Biau chier* Dieu, disait-il, abandonnerez-vous la belle Maguelone? Las! chétif et déloyal que je suis, je l'ai jetée hors de l'hôtel de son père, là où elle était tenue tant doucement et richement, pour l'abandonner seulette au fond d'un bois.

O *benoicte* et glorieuse Vierge Marie, gardez Maguelone de tout encombre et déshonneur! Vous savez bien, dame bénie par-dessus toutes, qu'en notre amour n'y eut jamais volonté désordonnée ni déshonnête? Vierge pure, recours des affligés, sauvez ma Maguelone aux dépens de mes tristes jours! C'est ainsi que Pierre priait et se lamentait sans craindre pour sa vie. La mer furieuse n'offrait à ses regards qu'une mort certaine; et quand même elle se fût apaisée, que pouvait-il attendre que la mort dans une frêle barque sans vivres, et sans oser espérer de pouvoir aborder à quelque rivage? S'abandonnant à son malheureux sort, immobile au milieu de la barque, il était depuis trente heures le jouet des flots, lorsqu'un gros vaisseau, qui portait des croissants d'or sur son pavillon, vint à pleines voiles assez près de la barque pour que les sentinelles du grand mât l'aperçussent. Le commandant fit jeter la chaloupe à la mer, et se fit amener Pierre. Cet officier était Arabe; et cette nation, terrible contre ses ennemis, exerçait envers les malheureux l'hospitalité dont elle avait reçu l'exemple et le précepte de ses pères. L'air noble et la figure agréable de Pierre frappèrent le commandant; la chaîne d'or qu'il vit à son cou et ses éperons dorés lui firent penser qu'il était chevalier: il le secourut, il essaya de le consoler, et le conduisit près du soudan d'Alexandrie, qui, frappé de sa beauté et du soin que la providence avait pris de ses

jours, le retint auprès de lui, et le même jour le choisit pour le servir à table. Pierre s'acquitta de ce service avec tant de graces, que l'amitié du soudan redoublant de jour en jour, la faveur dont il jouit dans cette cour l'y rendit bientôt l'égal de ceux qui remplissaient les premières charges.

Pendant ce temps, Maguelone avait coûté bien des larmes au roi de Naples son père, qui, ne pouvant douter que le chevalier aux clefs ne l'eût enlevée, avait envoyé vainement plusieurs corps de troupes et le plus grand nombre de ses chevaliers à leur poursuite. Hélas! le bon roi eût eu pitié de sa malheureuse fille, s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla, jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle. Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres et des rochers, et de ce que les échos répondent seuls à ses gémissements, elle parcourt en frémissant ce vallon, dont tous les aspects redoublent sa terreur : elle se croit abandonnée par l'époux pour lequel elle a tout sacrifié; elle ne trouve plus les trois anneaux qu'elle a reçus comme des gages sacrés de sa foi; elle redouble ses cris, et le hennissement d'un cheval est le seul signe qui lui fasse espérer que ce vallon renferme une créature vivante. Elle court vers le lieu d'où ce hennissement s'est fait entendre; elle trouve le cheval de Pierre attaché près du sien. Ah! du moins, s'écrie-t-elle, mon époux n'a pu m'abandonner que malgré lui; si cet abandon eût été volontaire, il se fût servi de

ses chevaux pour s'éloigner. Cette réflexion suspendit un moment son désespoir affreux. Elle parcourut pendant le reste du jour presque toute l'étendue du vallon : épuisée par la douleur et par la fatigue, elle se traîna vers les chevaux ; et, résolue d'attendre la mort dans ce lieu funeste, elle les délia de ses mains, et tomba sans connaissance sur l'herbe : elle fût peut-être morte dans cet état, sans le secours d'une pélerine qui traversait le vallon pour gagner les bords de la mer par une route que depuis long-temps elle connaissait.

Cette pélerine, surprise de la magnificence des habits de Maguelone qu'à sa pâleur extrême elle crut morte ou expirante, s'approcha d'elle, lui souleva la tête, et la fit revenir. La pélerine fut bien attendrie lorsque Maguelone leva ses beaux yeux sur elle, et lui demanda par quel hasard elle se trouvait dans cette solitude. Belle dame, dit-elle, je viens de Rome accomplir un vœu que j'avais fait au tombeau des saints apôtres : j'en suis partie depuis trois jours ; et je gagne les bords de la mer, dans l'espérance d'y trouver une barque qui me conduise à Gènes, où j'ai reçu le jour.

Jusqu'à ce moment Maguelone n'avait écouté que son désespoir. Son ame pure méritait bien les secours célestes : un rayon d'espérance ranima son cœur ; et la religion, cette douce et sûre consolation des malheureux, la fit recourir à la prière. Une ame aussi vivement éprise ne pouvait élever

des vœux pour elle, sans en élever aussi pour un époux adoré. Ce ne fut pas même sa propre patrone qu'elle invoqua; ce fut le prince des apôtres, dont son époux portait le nom; et, sachant de la pélerine qu'en deux jours elle pouvait se rendre à Rome, tout-à-coup elle se jette à son cou, et, les yeux baignés de larmes, elle la conjure de faire un échange de leurs habits. La pélerine résista quelque temps, se faisant scrupule de troquer des vêtements de bure et d'une toile grossière, contre les riches habillements de Maguelone: mais, vaincue par ses instances, elle l'aida, comme elle le desirait, à se couvrir de sa capeline et de son camail; et, la conduisant par un sentier, elle la fit sortir du vallon, et la mena jusqu'au chemin frayé qui conduisait à Rome.

Maguelone, animée par l'espérance qu'elle avait de l'assistance divine, soutint la fatigue de deux longues journées; et s'étant retirée, en arrivant à Rome, dans un hôpital destiné aux pélerins, elle attendit le jour avec impatience, pour aller baigner de ses larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres.

Que la prière qu'elle élevait au ciel, en lui demandant de lui rendre son époux, et de le lui rendre fidèle, fut longue et fervente! La foi, l'espérance remplirent son cœur; ses larmes coulèrent avec la même abondance, mais elles furent moins amères : elle se soumit aux décrets d'un maître et d'un père dont elle adorait la bonté, et

jura dans son cœur de s'occuper uniquement à le servir.

Pendant trois jours, Maguelone renouvela ses prières et ses vœux sur le tombeau des apôtres : elle comptait y faire une neuvaine ; mais, le troisième jour, ayant aperçu le duc de Calabre son oncle dans l'église, et craignant d'en être reconnue, elle se retira promptement dans son hôpital, d'où elle partit avant le jour, et gagna les bords de la mer. Là, trouvant une barque prête à faire voile pour le port d'Aiguesmortes, elle s'embarqua, et fut portée par un vent favorable dans cette ville de la Gaule.

Maguelone, en sortant de l'hôpital de Rome, avait eu soin de ternir la blancheur de son teint et de ses mains avec une infusion de safran. Quelle est la femme qui, quoique bien dévote, peut ignorer qu'elle est belle? La première eau tranquille l'en ferait souvenir ; et Maguelone se douta qu'une belle voyageuse peut courir quelque risque, lorsque son état apparent n'en impose pas. Malgré son déguisement, ses beaux yeux auraient pu lui faire rencontrer bien des dangers ; mais la timide et modeste princesse les tint baissés : enveloppée de sa houppelande de bure, elle ne parla point pendant toute la traversée ; et dès qu'elle eut mis pied à terre, elle s'informa d'un asyle sûr pour s'y retirer. Une bonne et sainte veuve, à qui elle s'adressa, ne put s'empêcher d'admirer son air noble et la beauté de

ses traits. Jeune pélerine, lui dit-elle, à votre air, je vois que vous êtes étrangère; à votre teint, je présume que vous êtes malade, et que vous avez besoin de secours: suivez-moi, mon enfant; ne vous exposez point, à votre âge, à la galanterie pétulante de nos Provençaux. Prévenir le mal, servir son semblable, c'est accomplir la loi du Seigneur au service duquel j'ai consacré le reste de mes jours. Ah! ma chère dame, s'écria Maguelone en lui prenant la main qu'humblement elle voulait lui baiser, vous êtes un ange tutélaire pour moi; prenez pitié d'une malheureuse Napolitaine que bien des infortunes éloignent du lieu de sa naissance.

La veuve ayant conduit Maguelone dans sa maison partagea son lit avec elle. En peu de jours l'amitié, la confiance s'établirent entre elles: ce fut de la veuve que la princesse apprit que le puissant comte de Provence et son épouse régnaient sur ces belles contrées, qu'ils avaient toujours fait le bonheur de leurs sujets, qu'ils en étaient adorés, et que dans ce moment toute la Provence partageait la douleur et les alarmes de ses souverains. Ils n'ont qu'un fils, continua la veuve; et ce jeune prince, nommé Pierre, unit les dons les plus parfaits de la nature aux vertus les plus pures et aux qualités les plus brillantes d'un digne chevalier. Hélas! ce prince est parti seul pour chercher les grandes aventures; il devait revenir dans un mois, et près d'un an s'est écoulé

sans qu'ils en aient reçu de nouvelles. Maguelone, en écoutant la veuve, versait un torrent de larmes, et levait les mains au ciel avec un saisissement dont celle-ci lui sut gré, ne l'attribuant qu'à l'excellence de son cœur.

La jeune pélerine allait souvent se promener sur le port avec sa nouvelle amie, espérant toujours qu'elle pourrait apprendre quelques nouvelles de son époux par les matelots qui descendaient sur cette côte : mais, voyant que peu de vaisseaux abordaient dans ce port, elle s'informa s'il n'en était pas un autre qui fût plus fréquenté; elle apprit que le port de cette mer, où tous les vaisseaux de l'Italie, de l'Afrique et du Levant se rassemblaient pour le commerce, était situé dans la petite île du port Sarrasin, à quelques lieues d'Aigues-mortes. Elle forma sur-le-champ le projet de s'y rendre; de se servir d'une somme en or assez considérable qui lui restait, pour s'établir dans l'île Sarrasin; d'y faire bâtir un petit hôpital à portée du port; de consacrer sa vie à y servir les malheureux, et surtout de conserver sa virginité et son amour pour Pierre : sa confiance dans la providence lui faisait toujours espérer son retour. Elle fut aidée par la veuve dans la prompte exécution de son projet. Dieu bénit bientôt ses soins; et les guérisons presque miraculeuses qui s'opérèrent pendant les premiers six mois lui donnèrent une si haute réputation de sainteté, que le comte et la comtesse de Provence

vinrent visiter l'hospitalière, et la prièrent d'élever ses vœux au ciel, et de lui demander le retour de leur fils.

On imaginera sans peine quelle fut la vive émotion de la sensible Maguelone, lorsqu'elle reçut des honneurs et des caresses de ceux dont son époux avait reçu le jour. Elle reconnut sur leur front et dans leurs yeux les traits qui s'étaient gravés dans son cœur; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur voyait répandre, et ranimait un peu leur espoir : mais, peu de jours après, elle fut elle-même prête à le perdre pour toujours.

Le comte et la comtesse, s'étant pris d'amitié pour l'hospitalière, prolongeaient leur séjour dans un château qu'ils avaient dans l'île Sarrasin, pour être à portée de la voir, et de s'informer de tous les patrons des vaisseaux nouvellement arrivés, s'ils n'avaient aucune connaissance du sort de leur fils. De quel coup horrible ne furent-ils pas frappés, lorsque des pêcheurs provençaux étant venus leur faire hommage d'un thon monstrueux qu'ils avaient pris, le grand-queux ayant ordonné de l'apprêter, on trouva dans le corps de ce poisson un santal rouge qui contenait trois riches anneaux, que le comte et la comtesse reconnurent pour être ceux qu'ils avaient donnés à leur fils! Ne doutant plus que ce fils si cher n'eût péri dans les flots, la comtesse s'évanouit, et ne reprit ses sens que pour jeter les cris les plus dou-

loureux. Le comte s'efforçait vainement de montrer plus de courage; ses larmes coulaient malgré lui. Le grand-queux, qui s'était aperçu du pouvoir que l'hospitalière avait sur leur esprit, l'envoya prier de venir au secours de ses maîtres. Elle accourut: mais avec quel effroi, quel désespoir ne reconnut-elle pas l'étui fatal qui renfermait les anneaux! Loin de les rassurer, elle unit ses cris, elle mêla ses larmes à celles de la comtesse pendant quelques moments: mais bientôt s'élevant au-dessus de sa douleur avec cette vive confiance que la foi seule inspire: Seigneurs, leur dit-elle, ne désespérez point encore; celui qui tira son peuple de l'Égypte, après avoir retiré Moïse du sein des eaux, peut vous rendre votre fils; ne vous lassez point de prier ce Dieu des miracles et des miséricordes! Les yeux de Maguelone semblaient briller d'une lumière céleste en prononçant ces mots. Le comte et la comtesse, frappés d'admiration, ne l'avaient jamais vue si belle et si imposante. Leur ame sentit renaître par degrés un calme mêlé d'espérance; et le temps de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un et l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital de Maguelone. Ils y firent bâtir une église qu'ils dédièrent au prince des apôtres; et après avoir serré l'hospitalière dans leurs bras, et s'être recommandés à ses prières, ils retournèrent à Marseille.

Le temps des grandes épreuves que la foi de Maguelone devait essuyer était presque écoulé; le ciel lui préparait la récompense des malheurs qu'elle avait soutenus avec tant de résignation et de courage. Pierre en ce même temps, comblé de dons par le soudan qu'il avait servi pendant trois ans avec tant de zèle, venait d'en obtenir la permission de partir pour aller passer quelque temps en Provence, sous la promesse de revenir dans un an le rejoindre dans Alexandrie.

Toujours inconnu dans la cour du soudan, il ne voulut confier à personne le secret de son voyage; et, craignant que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle, il fit faire neuf petits barils, au milieu desquels il mit son or et ses pierreries: les deux extrémités en étaient remplies de sel. Les ayant chargés lui-même sur un fort sommier, il se revêtit des habillements levantins les plus simples; et, sortant de nuit d'Alexandrie, il s'achemina tout seul, conduisant son sommier en main, et gagna sur la fin du jour un petit port où les Provençaux venaient souvent pour acheter des dattes. Son attente ne fut point trompée; il trouva dans ce port une tartane dont le patron lui dit qu'il était d'Antibes, où bientôt il comptait se rendre, après avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'île du port Sarrasin. Pierre fit son marché pour son passage et pour le port de ses barils; et le patron ne manqua pas de le plaisanter, lorsqu'il lui dit que ces barils

contenaient du sel sur lequel il comptait beaucoup gagner. Bientôt on mit à la voile.

La mer était paisible et le vent favorable. La navigation ne fut point troublée; et Pierre, plein d'espérance de revoir ses proches, et de faire des perquisitions heureuses pour avoir des nouvelles de sa chère Maguelone, s'entretenait avec les matelots de tout ce qui se passait en Provence. Ce fut d'eux qu'il apprit que le comte et la comtesse de Provence étaient plongés dans la plus mortelle douleur, et qu'ils y auraient peut-être succombé, sans les consolations qu'ils avaient reçues d'une jeune vierge nommée Maguelone, qui desservait un hôpital, et qui vivait en odeur de sainteté. Ce nom si cher à Pierre retentit dans son cœur; mais les matelots n'ayant pu lui rien apprendre de plus particulier, à peine osa-t-il s'imaginer que cette vierge pouvait être celle qui lui était si chère.

Le peu de vent qui portait la tartane étant tombé tout-à-coup, la marche de ce vaisseau fut retardée. L'équipage commençant à manquer d'eau, le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames, et une partie de l'équipage descendit pour remplir les tonneaux. Pierre profita de cette occasion pour se délasser du roulis du vaisseau. Il descendit à terre, parcourut l'île; et, trouvant sans cesse de nouveaux objets agréables à ses yeux, il s'avança jusque vers le milieu de l'île. Se trouvant dans un petit vallon émaillé de fleurs, le lis des prés, qui s'élevait au-dessus d'elles, et qui les effaçait

par sa blancheur, lui rappela l'idée de sa chère Maguelone. Il tomba dans une douce rêverie, et cette rêverie fut suivie d'un assoupissement qui le pressa de se coucher sur un gazon dont la mollesse et la fraîcheur invitaient à goûter les douceurs du repos. Ce sommeil fut profond, et dura si long-temps, qu'il n'entendit pas les cris éloignés des mariniers qui pressaient ceux qu'ils avaient vu descendre à terre de revenir à bord. Un vent frais et favorable s'étant élevé, le patron, qui craignit de retarder son voyage, eut l'air d'ignorer que le passager levantin était encore à terre; il fit mettre à la voile, et poursuivit sa route.

Dès le second jour, la tartane aborda dans le port Sarrasin. Le patron embarrassé des neuf barils appartenant au passager, et se faisant un scrupule de se les approprier, crut sa conscience dégagée en en faisant un don à l'hôpital Saint-Pierre que Maguelone desservait; et, ses affaires étant terminées, il fit mettre à la voile, et poursuivit sa route vers Marseille.

Peu de jours après, Maguelone, ayant eu besoin de sel pour le service de son hôpital, fit défoncer un des tonneaux, et vit avec surprise les richesses qu'il contenait. Son premier mouvement fut de faire ouvrir les huit autres, qu'elle trouva tout aussi riches que le premier.

Pendant ce temps le malheureux Pierre, abandonné dans une petite île inhabitée, éprouvait encore de nouveaux malheurs. Il avait couru vers

la tartane en se réveillant, et n'avait plus vu que le haut du mât de ce vaisseau à l'horizon. Voir disparaître ses richesses n'était rien; mais il avait joui de l'espoir presque certain de revoir bientôt la Provence. Tous ses chagrins passés, et surtout la perte de Maguelone, se retracèrent si vivement en son ame, qu'il tomba sans connaissance sur le rivage. Une fièvre violente le saisit; et, dans cet état funeste, il aurait bientôt perdu la vie, si des pêcheurs, étant abordés par hasard sur cette côte, n'avaient eu pitié de lui, ne l'avaient secouru et porté sur leur barque. Le maître de la barque, embarrassé d'un homme qui paraissait toucher à son dernier moment, se ressouvint de la charité qu'on exerçait dans l'hôpital Saint-Pierre; il l'avait éprouvée lui-même. Devenu sensible par ses propres malheurs, il crut de son devoir de procurer à Pierre les mêmes secours; et, pénétré de respect et de reconnaissance pour Maguelone, il crut s'acquitter en partie envers elle, en lui procurant l'occasion de secourir un homme malheureux. Il fit force de rames pour gagner le port Sarrasin : et Pierre ayant repris connaissance, il le prévint qu'il allait le déposer dans un hôpital où Dieu paraissait bénir les soins de la sainte directrice qui s'était vouée au service des malades.

Le fils unique du comte de Provence, ce puissant prince, ce brave chevalier, regarde comme une punition divine d'avoir enlevé Maguelone du palais du roi son père, l'humiliation qu'il reçoit

d'être conduit mourant par des pêcheurs dans un pauvre hôpital, au milieu des états mêmes auxquels il devait un jour donner des lois. Non-seulement il se soumet à ce décret de la providence, mais, en réparation de l'enlèvement qu'il se reproche, il fait vœu que si Dieu lui conserve la vie, il restera un mois entier dans cet asyle, sans se laisser connaître de personne, et qu'il se privera volontairement du bonheur de revoir son père et sa mère, et de recevoir leurs secours.

A peine Pierre est-il dans cet hôpital, que sa fièvre augmente. Son teint devient livide, ses traits sont défigurés; et la tendre et fidèle Maguelone, qui lui prodigue ses soins, ne reconnaît pas l'objet de son amour. Pierre fut trois semaines entre la vie et la mort; et lorsqu'une faible connaissance lui revint, les habits simples et grossiers, le teint jaune de Maguelone la défigurèrent à ses yeux au point de ne pas la reconnaître. Cependant un jour que Maguelone, en lui rendant ses soins ordinaires, porta par hasard la main sur son cœur, une vive sympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut son maître, et palpita si vivement, qu'elle en fut émue. Mais, surprise de se sentir un si tendre intérêt pour cet étranger, elle se retira promptement pour calmer un trouble dont sa modestie et sa vertu sévère lui faisaient un crime. Pierre en ce moment, plus ranimé qu'il ne l'avait été depuis long-temps, la vit s'éloigner avec regret; et, jetant sur elle des regards plus at-

tentifs, il fut surpris de la richesse, des graces de sa taille et de sa démarche. Hélas! s'écria-t-il tout haut, c'est ainsi qu'était faite celle que j'adorais. Pierre ne se rappelait jamais le souvenir de Maguelone sans verser des larmes; et bientôt ses soupirs et ses sanglots ayant redoublé, Maguelone les entendit: elle en fut émue; et croyant ne remplir qu'un devoir de la charité, un penchant irrésistible l'entraîna vers le lit du prince. Le soleil venait de se coucher, la chambre était assez obscure en ce moment, pour qu'on ne pût qu'à peine distinguer les objets. Maguelone s'assit à côté de lui: Vous êtes donc bien malheureux, lui dit-elle, pauvre étranger? Ah! ma chère dame, répondit-il, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie; et je demanderais au ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignais de l'offenser. Espérez plutôt en son secours divin, lui répondit-elle. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, le comte et la comtesse m'honorent de leurs bontés, et je réussirai peut-être à les adoucir.

L'un et l'autre en ce moment furent plus émus que jamais. Une douce confiance s'empara du cœur de Pierre, et Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressait de savoir l'histoire de ce malheureux étranger.

Ah! madame, que vous trouverez peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous saurez à quel point je me suis rendu

criminel! Je frémis en osant vous avouer que, sur le bruit de la beauté d'une jeune personne du plus haut parage, j'abandonnai père et mère pour me rendre dans les lieux qu'elle habitait. Son innocence, sa beauté, ses vertus, faisaient le charme de la vie du père le plus tendre. Je formai le dessein coupable de m'en faire aimer; je ne réussis que trop à séduire son jeune cœur : elle me donna sa foi; je l'arrachai des bras de son père, je l'enlevai d'une maison dont elle faisait la gloire et le bonheur, et où le sort le plus brillant allait la rendre heureuse. Ah! madame, qu'allez-vous penser de moi, quand vous saurez que, par une fatalité presque incroyable, je fus forcé de l'abandonner pendant son sommeil, et de la laisser seule dans le fond d'un bois?

Qui pourrait rendre ce que Maguelone sentit en ce moment? Éperdue, respirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne peut s'exprimer que par des soupirs. Pierre, occupé de son cruel récit, achève de s'en faire reconnaître, en lui racontant la malheureuse aventure de l'enlèvement des trois anneaux. Maguelone, trop saisie pour lui répondre, et craignant qu'un état pareil ne soit mortel pour Pierre, se contente de lui serrer la main, s'arrache d'auprès de lui, court se précipiter au pied des autels; et, la face contre terre, elle rend grace à Dieu qui lui rend son époux.

Maguelone, ayant passé toute la nuit en prières, commit le lendemain une personne de confiance

pour prendre soin de Pierre. Elle envoya sur-le-champ acheter des voiles et des habits magnifiques qu'elle cacha dans un cabinet de son appartement. Lorsque tout fut préparé, déguisant plus que jamais son visage et jusqu'à sa voix, elle se rendit auprès du prince, qu'elle trouva beaucoup mieux que la veille. Vous me paraissez, lui dit-elle, avoir assez de force pour vous lever et pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer, et duquel j'espère votre entière guérison. Pierre obéit à ses ordres, et se mit en état de la suivre. Maguelone, le conduisant par la main, le mena dans sa chambre où tout respirait la simplicité, et dont le seul ornement était un autel.

Implorons avant tout, lui dit-elle, les graces du ciel; et, puisque vous m'avez raconté vos malheurs, achevez de m'instruire, en présence des autels, de la disposition où vous êtes pour l'épouse infortunée que vous abandonnâtes malgré vous. Ah! madame, s'écria Pierre avec un transport au-dessus de ses forces renaissantes, ah Dieu! madame, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle; et, si je ne peux la retrouver, d'abandonner la Provence où je dois régner un jour; car enfin je ne dois plus vous cacher que je suis le malheureux Pierre, fils unique du comte et que mon épouse est la fille du roi de Naples. Oui, madame, je le jure au pied de cet autel : consolez mes proches qui ne me reverront jamais; et laissez-moi partir pour aller me confiner et finir mes

jours dans les déserts de la Thébaïde. Pierre, lui dit alors Maguelone d'une voix forte, attends-moi dans la prière; invoque le Dieu tout-puissant, et ne désespère jamais de la grace.

A ces mots, Maguelone laissant le prince interdit, et levant les bras vers l'autel, court changer ses vêtements. Elle efface les couleurs qui la défigurent; elle s'enveloppe de voiles brillants; et, telle qu'une créature céleste qui descendrait sur la terre, elle rentre, laisse tomber ses voiles, et s'écrie : Pierre! Pierre! cher et malheureux époux! reconnais ta Maguelone que le ciel rend à tes vœux!

Nous croyons devoir terminer ici notre extrait. L'ame sensible du lecteur lui fera sans peine imaginer quels furent les transports de Pierre. Il restait encore trois jours avant que le mois de son vœu fût accompli; Pierre les passa bien doucement, et toujours avec la même retenue, aux genoux de sa chère Maguelone. Le mois étant expiré, il se rendit auprès d'un père et d'une mère qui le reçurent dans leurs bras, et qui bientôt présentèrent sa main jointe avec celle de Maguelone à l'évêque de Marseille, qui bénit leur union. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à Naples revinrent suivis du bon roi Maguelon, qui vint embrasser ses enfants; et la réponse du soudan d'Alexandrie à ceux qui lui furent envoyés avec les plus riches présents, fut un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux comte de Provence, qui bientôt après devint roi de Naples.



LA FLEUR
DES BATAILLES,

Ou Histoire des hauts faits de Doolin de Mayence; de Geoffroy son fils, duc de Mayence et de Danemarck; du célèbre Ogier le Danois, duc de Mayence et de Danemarck, l'un des douze pairs et preux de la cour de Charlemagne; et du duc et preux Mervin, fils d'Ogier le Danois.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Nous trouvons dans les trois romans qui traitent de la famille d'Ogier le Danois (1), plusieurs actes de félonie et de trahison commis par les Templiers; il est même parlé de leur destruction. On retrouve dans ces romans, dont nous allons donner l'extrait, Huon de Bordeaux jouant un personnage. On y retrouve de même Oberon, ce roi de féerie qui commence à paraître dans Isaïe-le-Triste, et qui joue le rôle principal dans Huon de Bordeaux.

La citation de la destruction des Templiers pourrait fixer l'époque de la traduction en prose de ces trois romans au règne de Philippe-le-Bel, ou de l'un de ses trois fils qui se succédèrent sur le trône : mais l'époque de leur composition en vers paraît devoir être beaucoup plus ancienne, et nous fondons nos conjectures sur les remarques suivantes.

L'esprit dans lequel ces romans sont écrits nous porte à croire qu'ils ont été composés dans la cour des rois d'Angleterre, descendants de Guillaume-le-Conquérant.

(1) Doolin de Mayence, Ogier le Danois et Mervin, réunis tous trois sous le titre de Fleur des Batailles. P.

On trouve dans ceux de la Table ronde une affectation marquée à parler de tout ce qui peut contribuer à la gloire du trône et de la cour d'Angleterre, dont les princes et les chevaliers jouent toujours le principal et le plus beau rôle. Dans ceux dont nous allons donner l'extrait, les princes du Nord, les descendants d'Odin et de Fréa, de même race que Guillaume-le-Conquérant, y paraissent supérieurs en vertus, et même en courage, aux chevaliers des autres nations.

On ne peut même, sans une espèce d'indignation, voir le plus grand des hommes, peint comme étant très inférieur à ce qu'en rapporte l'histoire. Charlemagne y paraît souvent fort au-dessous d'un héros. On le voit presque sans autorité dans sa cour, et ne pouvant rien exécuter sans le consentement de ses douze pairs. Cependant l'histoire nous apprend que jamais monarque n'eut un pouvoir plus absolu que Charlemagne. Elle nous apprend de même que les hauts barons, qualifiés du titre de comtes palatins ou du palais, et de celui de pairs, n'eurent une autorité particulière et prépondérante que lorsqu'ils eurent usurpé des droits régaliens sur l'autorité royale, et lorsque le droit de faire la guerre, de battre monnaie, d'avoir une cour composée à l'instar du roi régnant, fut établi par la force et la rebellion, sous le règne des faibles et fainéants successeurs de Charlemagne.

On peut donc distinguer dans ces romans-ci deux époques, et même deux esprits différents : la première est leur composition en vers, sous les règnes des successeurs de Guillaume-le-Conquérant, princes toujours intéressés à répandre de l'ombre sur la splendeur de la cour et de la monarchie françaises ; la seconde est celle

où ces romans, remis en prose, ont été accommodés au temps où les traducteurs écrivaient. Dans la première de ces époques, les auteurs ne devaient point donner aux princes et aux barons de la cour de Charlemagne le titre de pairs, qui ne signifiait encore alors que la parité des personnes et des états. Le titre de pair ne devint une dignité éminente, que sous les successeurs de Charlemagne. Ce fut alors que quelques seigneurs puissants en terres et en armes, ayant usurpé les droits régaliens, se traitèrent de pairs entre eux, au nombre de douze. A l'imitation du gouvernement du Nord, ces douze seigneurs pairs rendaient la justice, et décidaient des grandes affaires de la nation. M. Mallet (1) prétend même qu'il existe encore en Danemarck plusieurs espèces de champs-de-mars où l'on voit douze rochers qui servaient de sièges à ces douze pairs, et qui entourent un rocher plus élevé que le souverain occupait. C'est à l'instar de ces pairs du Nord, que la pairie dignitaire s'établit dans l'Angleterre que les Normands avaient conquise, et dans la Neustrie à laquelle ils donnèrent leur nom après l'avoir soumise. Il n'est pas étonnant de trouver de pareilles erreurs dans nos anciens romanciers, dont l'ignorance en tout point paraît extrême : leur superstition l'égale. L'amour du merveilleux, je le répète, paraît être un faible inné dans les hommes, et souvent il conserve encore bien du pouvoir dans les

---

(1) Mallet de Genève, auteur d'une histoire de Danemarck estimée. Mallet-du-Pan, qui rédigeait la partie politique du Mercure, dans les premières années de la révolution, était son parent.

P.

siècles les plus éclairés. Quant à tout ce qui tient à la pairie et à l'état des personnes en France sous les première et seconde races, nous ne pouvons faire rien de mieux pour les lecteurs, que de les renvoyer à la dissertation lumineuse de M. l'abbé de Gourcy, couronnée par l'Académie des Inscriptions.

LA FLEUR DES BATAILLES

DE DOOLIN, COMTE DE MAYENCE.

GUY, sire et comte de Mayence, après s'être rendu célèbre comme chevalier, se faisait adorer comme souverain dans ses états de Mayence. Marié depuis sept ans, la belle et jeune comtesse de Mayence lui avait donné trois princes; rien ne manquait à son bonheur; mais rarement il en est un qui soit durable. Guy passionné pour la chasse s'arrachait le matin des bras de la belle comtesse, poursuivait un cerf, et devançait souvent ses piqueurs. Un jour, se trouvant seul à la queue des chiens, dans l'endroit le plus sauvage de la forêt, le cerf qu'il poursuivait se jeta dans la cabane d'un hermite : au moment où le cerf cherchait un asyle, le comte Guy lance son dard; il entend le cri d'un homme. Saisi de crainte, il entre : il voit qu'il a frappé le saint hermite, habitant de cette cabane.

Guy cherche en vain à rappeler l'hermite à la vie; une troupe d'anges enlevait déja l'ame au ciel, après avoir rempli la cabane de lumière et de parfums. Le comte, désespéré de ce crime in-

volontaire, crut ne pouvoir l'expier qu'en consacrant le reste de ses jours à la pénitence. Il se dépouille de ses armes, en gémissant; il rend les honneurs funèbres à l'hermite; il se revêt de ses habits, chasse le peu de chiens qui l'avaient suivi; et s'enfermant dans cette solitude, ignoré de sa cour, élevant ses cris et ses bras vers le ciel, il demandait la rémission du sang innocent qu'il avait versé.

La jeune comtesse et les seigneurs de sa cour faisaient depuis trois jours des recherches inutiles pour retrouver le comte Guy, lorsqu'un baron de cette cour, nommé Herchambault, homme féroce et traître, osa troubler le cours de ses larmes et de sa douleur, en lui disant : *Bien sçay que mallement à mort avez pourchassé et mis le comte; mais se à baron et seigneur voulez me prendre, consentant suis ie de celer votre forfaicture.* On imagine sans peine avec quelle horreur et quel mépris la comtesse reçut Herchambault : mais le traître l'avait bien prévu; son ame atroce, qui ne desirait vivement que de s'emparer des états de Mayence, avait su préparer la plus noire des trahisons. Ayant trouvé la veille un bon pélerin dans la forêt, il l'avait massacré, l'avait défiguré, et l'avait enterré au pied d'un arbre : c'est là que le traître Herchambault dit aux autres barons qu'il avait trouvé le corps du comte; et, le leur ayant fait voir, il accusa la comtesse de haute trahison, demanda qu'elle fût brûlée, et défia au

combat à toute outrance quiconque oserait la défendre.

Une partie des chevaliers craignant le redoutable Herchambault, et les autres étant séduits par les fausses apparences, la comtesse fut condamnée; et bientôt elle eût subi cette sentence, si le comte Baudouin n'en eût suspendu l'exécution, en leur représentant que le crime n'était point assez avéré, et qu'il était plus sage que la comtesse fût mise en prison sous sa garde, jusqu'à ce qu'on eût de nouvelles preuves contre elle. Herchambault, voyant qu'il s'opposerait vainement à cet avis dicté par l'équité, demanda que la régence des états de Mayence et la garde des trois jeunes princes lui fussent remises; les barons le lui accordèrent. Baudouin s'empara de la comtesse, qu'il conduisit et traita honorablement dans un de ses châteaux; et le méchant Herchambault se saisit de la régence et des trois jeunes princes, dont l'aîné nommé Doolin n'avait encore que sept ans au plus.

Six mois étaient à peine écoulés, lorsque les jeunes princes s'étant allé promener sans autre garde que les femmes de leur suite, une troupe armée les entoura, massacra leurs gouvernantes, et les enleva. Le chef de ces brigands était un scélérat gagné par Herchambault : il conduit les trois princes sur les bords du Rhin; il renvoie sa suite, et s'embarque avec eux dans une chaloupe : bientôt entraînés par la rapidité du fleuve, le bri-

gand, ne voyant plus que des bords solitaires, tue le plus jeune des enfants, et le jette dans le fleuve. Cependant, ému par les cris de l'enfant, et par le sang de ses maîtres qu'il avait fait couler avec une sorte d'horreur, il saisit le second, il lui attache une pierre au cou pour le jeter dans le Rhin: cet enfant, plus fort que le premier, fait quelque résistance en embrassant ses jambes. Doolin, l'aîné des trois, qui connaît que le même sort lui est préparé, aperçoit un couteau qui pend à la ceinture du brigand; il s'élance sur lui, saisit ce couteau, et d'un même temps il lui perce le cœur: le brigand tombe mort dans le Rhin. Doolin coupe la corde qui serrait le cou de son jeune frère. Le fleuve continue à les entraîner; et formant plusieurs détours dans ce pays solitaire et sauvage, un courant porte la chaloupe contre la pointe d'une forêt où des racines l'arrêtent, et mettent les enfants à portée de gagner la terre. Mais le plus jeune, blessé par la corde, atténué par la faim, jette bientôt des cris douloureux, tend les bras à son frère, et l'instant d'après il expire. Doolin baigne de larmes le visage déja glacé de son frère : il pousse les cris les plus aigus; ces cris sont à la fin entendus. Un hermite accourt; c'était le comte de Mayence lui-même. Le malheureux Guy reconnaît ses enfants; il pleure sur celui qu'il couvre de terre; il serre l'aîné dans ses bras, et l'emmène à son hermitage. C'est là que Doolin apprend à son père

l'horrible trahison d'Herchambault, l'accusation portée contre la mère, l'enlèvement et la fin de ses deux autres enfants. Dans un premier moment de fureur, le comte se saisit de ses armes; il veut voler à Mayence pour punir le traître Herchambault : mais à peine est-il sorti de l'enceinte de son hermitage, que le ciel, irrité de ce qu'il manque à son vœu, le frappe d'aveuglement. Il s'humilie sous le coup qu'il reçoit; il se fait reconduire dans sa cabane par son fils : l'un et l'autre se mettent en prières: bientôt une rosée céleste descend et baigne les paupières de Guy, qui recouvre la vue; mais, reconnaissant que le ciel, toujours juste, destine un autre vengeur à tant de crimes, il renonce à l'idée de les punir lui-même, et tous ses soins se portent à élever Doolin, et à le rendre digne de défendre sa mère et de recouvrer ses états.

Tout annonçait dans le jeune Doolin un héros naissant: plus grand que les enfants de son âge, une force surnaturelle, un courage intrépide le portèrent bientôt à ne pas craindre les bêtes les plus féroces de la forêt; et souvent il apportait leurs dépouilles à son père, qui n'aspirait qu'à voir son fils en état de punir son ennemi.

Huit ans s'étaient à peine écoulés, lorsque la duchesse de Finlande, sœur de Guy, vint à Mayence pour savoir quel était l'état de la famille d'un frère qu'elle adorait. Cette princesse, prévenue par le perfide Herchambault, fut surprise

d'apprendre que la comtesse de Mayence était encore en vie : elle fait assembler le conseil des barons; elle joint sa plainte à celle qu'Herchambault avait portée : la comtesse est condamnée; on assemble les communes, et l'on entoure le château de Baudouin qui la tenait sous sa garde.

La comtesse n'avait d'autre ressource que de présenter un champion qui voulût soutenir seul son innocence contre Herchambault et son frère Drouart. Inspirée par le ciel, elle n'hésita pas à promettre de présenter un chevalier; mais le conseil, animé par la duchesse de Finlande, ne lui donna que quinze jours pour le trouver, et secrètement on lui ôta les moyens d'y réussir. Herchambault et Drouart son frère étaient trop redoutés pour qu'aucun chevalier mayençais osât entreprendre de les combattre; et le comte Baudouin, accablé par les ans et par de longs travaux guerriers, était dans l'impuissance de porter les armes. La malheureuse comtesse de Mayence n'attendait plus que la mort; le jour fatal approchait; on préparait déja le bûcher. Elle croyait élever vainement ses cris au ciel, mais ceux de l'innocence en sont toujours écoutés.

Dans ce même temps, le jeune Doolin fut éclairé sur le sort de sa mère et sur son devoir par un songe si frappant, qu'il s'éveilla brusquement, et courut se jeter aux pieds de son père en le conjurant de lui permettre de voler à Mayence, et de défendre l'honneur et la vie de

celle dont il tenait le jour. Le comte Guy ne put apprendre sans douleur et sans effroi le généreux dessein de son fils; il lui en représentait encore tous les périls, lorsqu'il fut interrompu par le hennissement d'un cheval qui frappait la terre de son pied à la porte de sa cabane : il court à cette porte avec Doolin; ce cheval, d'une force et d'une beauté sans égales, n'avait rien de farouche, et semblait caresser le jeune comte. Cet évènement, joint au songe de son fils, acheva de le persuader qu'un pouvoir surnaturel le protégeait : il n'hésite plus à l'armer chevalier; il le couvre lui-même de ses armes, il lui donne les instructions les plus sages sur la conduite qu'il doit tenir. Le cheval docile est bientôt chargé par ses mains du harnois qu'il avait conservé. Il embrasse son fils les larmes aux yeux. Doolin essaie, pour la première fois, à monter sur ce cheval qui plie les genoux pour lui donner plus d'aisance; et, après avoir reçu la bénédiction de son père, il part comme un trait, et suit la route que le comte Guy lui prescrit de tenir.

L'auteur fait éprouver au jeune Doolin, avant de le faire arriver à Mayence, plusieurs aventures périlleuses dont il se tire avec gloire. Le grand intérêt qui appelle Doolin au secours de sa mère nous les ferait supprimer toutes, si l'une d'entre elles ne peignait assez vivement la candeur des mœurs de ce temps, pour ne devoir pas être omise.

Doolin n'était plus qu'à demi-journée de Mayence, lorsqu'il rencontre une espèce de géant suivi d'un grand nombre de chevaliers qui s'exerçaient à la joute : il est provoqué par l'un d'eux; Doolin lui fait perdre les arçons. Plusieurs autres chevaliers lui succèdent; ils éprouvent tous le même sort. Le géant, indigné du déshonneur de ses chevaliers, prend une forte lance, défie Doolin, et court rapidement sur lui. Le cheval de Doolin semble redoubler de force, ainsi que son maître; et l'atteinte des deux chevaliers est si violente, que Doolin en perd un étrier : mais le géant et son cheval paraissent être foudroyés; ils tombent et roulent sur le sable : une roche qui s'y trouve brise la tête du géant qui reste mort sur la place; et, tandis que ses chevaliers courent à son secours, Doolin s'éloigne, poursuit sa route, et arrive dans un château bien fortifié, où le seigneur châtelain le reçoit avec politesse.

Ils étaient près de se mettre à table, lorsque six chevaliers de la suite du géant arrivèrent au même château. Ils reconnurent Doolin à ses armes. Apprendre au châtelain que ce chevalier venait de tuer son seigneur suzerain, et attaquer Doolin, fut l'ouvrage du même moment; mais presque en aussi peu de temps le jeune comte en pourfend deux, et jette les quatre autres par la fenêtre dans les fossés du château. Le châtelain effrayé se sauve dans une tour d'où il appelle ses gens à sa défense : ils attaquent vainement le jeune cheva-

lier, qui, sans daigner se servir de son épée, les terrasse; et bientôt il en débarrasse le château, en les jetant par-dessus les créneaux. Il court ensuite au châtelain qui lui crie merci: Doolin se contente de lui prendre sa ceinture et ses clefs, et de l'enfermer. Il retourne se mettre tranquillement à table, il fait bonne chère, et ferme ensuite toutes les portes du château, lève les ponts-levis, se désarme, et s'endort dans un bel appartement, qui d'abord avait été préparé pour lui.

L'aube du jour commençait à peine à paraître, lorsque Doolin fut réveillé par les sons d'une voix aussi douce que légère: il n'en avait jamais entendu de pareille. Il est vivement ému, il se lève, il vole vers la chambre d'où cette voix paraît sortir: il regarde par le trou de la serrure; il y reste immobile et éperdu.

L'auteur a soin de rappeler ici que Doolin n'avait encore que quinze ans, dont il venait de passer les huit dernières années dans un pays sauvage, où il n'avait pu voir que son père et les bêtes de la forêt : il ne lui restait qu'une idée confuse des femmes aimables qui ornaient la cour de sa mère. L'auteur a soin aussi de nous apprendre que celle dont Doolin entendait la voix était la charmante Nicolette, fille du châtelain : elle était sortie depuis huit jours d'une abbaye de nonnains, et n'avait jamais vu d'hommes que son père, et le sénéchal auquel elle était desti-

née. Tous les deux étaient *vieillards chenus et portant longue barbe florie-blanche.* Nicolette n'avait que quatorze ans; elle avait toute l'innocence de cet âge: mais souvent elle avait entendu de vieilles nonnes dire bien du mal de l'Amour, et les jeunes en parler en soupirant, et le peindre comme un enfant charmant qu'elles regrettaient, et qui souvent faisait des miracles en faveur de la jeunesse et de la beauté. Pleine de cette idée, Nicolette chantait alors:

Hélas! chétive Nicolette,
Jà n'auras de bien par amours:
A la vieillesse, à la retraite,
On veut sacrifier tes jours.

Si dolente et déconfortée,
Mon père voit couler mes pleurs;
Par lui sans cesse rebutée,
Pas n'est touché de mes malheurs.

Voit-on l'orfraie à la fauvette
S'unir au fond des antres sourds?
Voit-on la jeune brebiette
Passer dans les bras d'un vieux ours?

Hélas! quoique je n'aie encore
Rien vu qui puisse me charmer,
Je desire un bien que j'ignore;
Mon cœur sent le besoin d'aimer.

On te dit faiseur de miracles,
Et père des plus doux plaisirs,
Amour! viens rompre les obstacles;
Apprends-moi quels sont mes desirs.

Nicolette fut interrompue à ces mots par le bruit de la porte qui s'ouvrit, et par le cri de surprise et d'admiration que poussa Doolin en la voyant. Nicolette, quoique bien surprise, lui sourit doucement, et lui tendit les bras en s'écriant: Ah! seriez-vous l'Amour? Vous êtes bien assez beau pour que je le croie; mais vous êtes bien plus grand que lui, car on dit que c'est un enfant. Non, charmante Nicolette, lui répondit Doolin, je ne suis point l'Amour; mais c'est lui qui me conduit à vos genoux pour vous délivrer.... En même temps il s'y jeta. La jeune Nicolette, ne lui trouvant presque rien de semblable aux deux seuls hommes qu'elle avait vus, s'imagina que ce devait être une jeune fille à-peu-près de son âge. Que vous êtes bonne, ma belle amie, d'être venue à mon secours! lui dit-elle en l'embrassant. Doolin la serrait tendrement dans ses bras; mais il n'osait encore lui rendre les baisers qu'elle lui prodiguait. Que vos cheveux sont beaux! lui disait-elle; que vos joues sont douces, fraîches et vermeilles! Que ce déguisement vous sied bien! Ah! quand vous seriez l'Amour même, vous ne pourriez me plaire davantage et me paraître plus charmant. Mais comment avez-vous pu tromper la vigilance de mon père? Que vois-je? voici sa ceinture et ses clefs! expliquez-moi donc ce mystère. Doolin fut d'abord bien embarrassé; plus d'une espèce de trouble qu'il n'avait point encore éprouvé l'agitait dans ce moment: mais

de tout temps l'amour donne de l'esprit, et cette sorte d'esprit donne presque toujours l'art de feindre. En regardant Nicolette au-travers de la serrure, il s'était bientôt rappelé l'idée d'un sexe enchanteur dont le pouvoir sur nous commence avec l'usage de nos sens et de notre intelligence; l'un et l'autre, en lui, parlaient alors trop impérieusement pour qu'il pût prendre d'abord d'autre parti que d'entretenir Nicolette dans son erreur: il craignait trop de perdre ses caresses, qui, de moment en moment, devenaient encore plus tendres. Ce ne fut donc que lorsque Nicolette, s'apercevant que ses bras, et jusqu'à son cou, étaient souillés du sang qu'il avait répandu la veille, lui proposa d'entrer avec elle dans un bain qu'elle venait de préparer; ce ne fut que dans ce moment si dangereux, que Doolin se ressouvint qu'il était chevalier. Ah! charmante Nicolette, s'écria-t-il en se jetant une seconde fois à ses genoux, je vous aime trop pour vous tromper: ce n'est point une de vos compagnes, qui veut donner sa vie pour vous délivrer; c'est un prince qui cesse d'être malheureux en vous voyant; c'est Doolin, fils du souverain de ce pays, qui ne desire plus que de venger sa mère et de vous voir comtesse de Mayence. — *Haa! se dict Nicolette à part soy, bien nicette* (1) *estois ie de à femme prendre*

---

(1) Le mot *Nicette* ne peut être rendu que par celui de *niaise*, qni ne le vaut pas.

cil dont les chaulds baisers bruslent mes levres et mon cueur.

Nicolette fait un soupir, délace ses beaux bras du cou de Doolin, qu'elle voulait d'abord entraîner vers une grande cuve; elle le regarde avec plus d'attention; elle rougit, et n'en devient que plus belle : timide alors, mais toujours aussi tendre, elle lui prend la main, la lui serre doucement, sans toutefois s'en douter; et le faisant asseoir auprès d'elle : Dites-moi donc, monseigneur, s'écria-t-elle, par quelle aventure vous vous trouvez dans ce château.

Nous avons prévenu nos lecteurs que la vraisemblance est rarement observée dans les anciens romans. Doolin conta rapidement ses aventures à Nicolette : elle s'attendrissait à chaque nouveau malheur qu'il lui racontait; elle s'approchait tendrement de lui; leurs genoux se touchaient, leurs mains étaient entrelacées. Doolin interrompait souvent son récit pour serrer dans ses bras la jeune Nicolette. Oui, s'écriait-il, vous serez comtesse de Mayence. Ah! répondait-elle, que ne le suis-je déja! Eh bien! disait Doolin, vous l'êtes donc, puisque nous le desirons tous deux. Recevez et ma main et ma foi, Nicolette : je prends le ciel à témoin de mes serments.

Les chevaliers de ce temps n'étaient pas trop éclairés, mais ils étaient pleins d'honneur et fidèles à leurs serments. Doolin lui jura de l'aimer toujours : Nicolette le crut, lui donna sa foi; et cette

mutuelle assurance fut scellée par le baiser le plus doux. Leur innocence extrême, les quinze ans de Doolin, les quatorze de Nicolette furent alors les seuls embarras qui retardèrent quelques moments leur parfait bonheur; mais l'auteur assure que, quelques instants après, Nicolette acquit des droits bien légitimes à la couronne de Mayence. Les jeux et les caresses de ces charmants enfants furent trop tôt interrompus par un bruit d'armes et par des cris qu'ils entendirent à la porte et même aux fenêtres du château; c'était une troupe de nouveaux ennemis qui venaient l'assiéger. Quelques-uns de ceux que Doolin avait jetés la veille dans le fossé l'avaient traversé à la nage; ils avaient porté l'alarme dans quelques châteaux voisins, dont les maîtres s'étaient armés avec leurs vassaux pour venger la mort de leurs parents. Doolin s'arrache des bras de Nicolette, et court à ses armes : bientôt il renverse les échelles et précipite des fenêtres ceux qui les avaient escaladées; il barricade les portes du château; et, bien sûr qu'il ne peut être surpris, il vole auprès de sa nouvelle épouse qui délace elle-même son casque et sa cuirasse. Il semblait, dit l'auteur, qu'ils eussent peur d'oublier les nouvelles leçons qu'ils tenaient de l'amour; ils ne pouvaient cesser de se rassurer sur cette crainte : c'est ainsi qu'ils passèrent le reste du jour et la nuit suivante. L'aurore rougissait déja l'horizon, lorsque Doolin se rappela qu'il n'avait

plus qu'un jour pour aller au secours de sa mère.

Ce ne fut qu'après avoir admiré les charmes de Nicolette endormie dans ses bras, ce ne fut qu'en leur rendant un nouvel hommage, qu'il la réveilla, pour lui dire en soupirant, qu'il serait le plus lâche et le plus cruel des enfants, et qu'il serait indigne de sa tendresse, s'il ne partait pour défendre la vie et l'honneur outragé de la comtesse sa mère. Nicolette l'avoue en soupirant; ses beaux yeux baignent Doolin de leurs larmes, mais elle-même l'aide à s'armer.

Doolin selle son cheval; il ouvre la porte de la tour où le père de Nicolette était enfermé, en lui défendant, sous peine de la vie, d'en sortir avant qu'il soit parti de son château. Doolin observe des créneaux ce qui se passe autour des fossés; et, n'apercevant point d'ennemis, il baisse le pont-levis. Nicolette monte en croupe derrière lui, le serre étroitement, et Doolin suit le chemin qui conduit à Mayence. Hélas! qui pourra lire sans verser des larmes le malheur affreux qui devait rompre une union si douce?..... Doolin n'avait point aperçu le ravin profond qui bordait le chemin de Mayence; ses ennemis s'y étaient embusqués. Ils se lèvent en jetant de grands cris : ils font voler une grêle de flèches et de dards. Doolin couvre en vain sa chère Nicolette de son bouclier: une flèche cruelle vient frapper son beau sein, et perce ce cœur si tendre, qui commençait seulement depuis deux jours à sentir le bonheur d'ai-

mer. Nicolette jette un cri douloureux, ses bras se desserrent : Doolin veut en vain la retenir; elle tombe, et les lâches qui lui donnent la mort profitent du trouble et du désespoir de son amant pour l'attaquer de toutes parts.

Doolin, furieux et désespéré, tire son épée, et fait un massacre affreux d'une partie de ces traîtres : bientôt il achève de mettre le reste en fuite. Il veut aussitôt porter du secours à Nicolette : il la voit dans les bras de son malheureux père; mais sa pâleur mortelle, ses yeux fermés, la flèche plongée dans son sein, tout ne lui fait que trop connaître que déja son épouse n'est plus. Ah! s'écria-t-il à son père, je suis plus malheureux que vous; reconnaissez en moi Doolin, comte de Mayence, le malheureux époux de votre fille; et croyez que je ne lui survivrais pas, si je ne devais mes jours à défendre l'honneur de ma mère.

A ces mots, Doolin baigné de larmes, et poussant des cris douloureux, presse son cheval des éperons, et vole vers Mayence : bientôt il en aperçoit les tours, et l'instant d'après il arrive dans une prairie que quelques corps séparés de troupes environnent, et dans le milieu de laquelle un grand bûcher est élevé. Il s'approche d'un vieux chevalier dont la longue barbe blanche tombait sur sa poitrine, et qui commandait la troupe la plus proche de lui; il lui demande quel est ce lugubre appareil : il apprend qu'il parle au comte Baudouin, et que ce vieillard, hors d'état de dé-

fendre l'honneur de la comtesse, s'est mis à la tête de ses vassaux, pour pouvoir du moins donner protection et assurer le camp au chevalier qui se présentera pour la défendre. Ah! seigneur, s'écria Doolin, c'est moi qui me présente et qui veux combattre pour elle : trop heureux de lui sacrifier une vie que je lui dois, et que mes malheurs me rendent si odieuse! Le comte Baudouin embrasse le défenseur de la comtesse; il le fait entourer par ses chevaliers, et marche avec lui au devant de la troupe qui sortait déja de Mayence, conduisant la comtesse au bûcher, et que les traîtres Herchambault et Drouart son frère commandaient : la duchesse de Finlande, convaincue par les apparences du crime de sa belle-sœur, suivait cette troupe, entourée des principaux barons mayençais.

Ce fut à cette princesse et à sa suite que le comte Baudouin présenta le chevalier de la comtesse, et demanda pour lui le combat à toute outrance contre les deux traîtres qui l'avaient accusée. La loi de cette espèce de combat, qu'on nommait alors le *jugement de Dieu*, ne permettait pas de le différer. L'archevêque apporte le livre sacré, fait prêter serment aux deux frères, qui maintiennent leur accusation. Doolin, à son tour, ôte son gantelet et son casque pour prêter le même serment; et la duchesse et tous les spectateurs sont surpris de sa jeunesse et de sa beauté. La duchesse de Finlande est émue; elle le ques-

tionne en vain sur son état et sa naissance. Madame, lui dit-il, qu'il vous suffise de savoir que je suis chevalier : permettez-moi seulement d'aller aux pieds de la comtesse lui demander si elle m'avoue. Si je meurs dans ce combat, mon nom doit rester dans un éternel oubli ; si la justice du ciel me fait remporter la victoire, ce n'est qu'après la mort de ces deux traîtres, que ce nom sera digne d'être connu de vous. La duchesse de Finlande, plus attendrie que jamais, conduit elle-même le jeune Doolin à la comtesse ; il pâlit en la voyant abattue et couverte de voiles funèbres ; ses yeux se remplissent de larmes : il se jette à ses genoux, et s'exprime à peine pour lui demander si elle l'avoue pour son chevalier. La comtesse s'écrie qu'elle l'accepte ; et, par un mouvement involontaire, elle lui tend les bras. Doolin saisit avec transport une de ses mains qu'il baigne de ses larmes ; il élève les yeux au ciel, auquel il adresse une courte prière ; il remet son casque, s'élance sur son destrier ; et, saisissant une forte lance, il vole au bout de la lice et défie ses deux ennemis.

Ils courent tous les deux rapidement contre lui, baissent leurs lances et les brisent sans l'ébranler. Herchambault frappé de celle de Doolin roule sur la poussière percé d'un coup mortel : Drouart empêche Doolin de l'achever, en le chargeant à coups d'épée ; mais bientôt Doolin lui fait voler la tête, descend de cheval, et va l'épée haute sur Her-

chambault qui s'était à peine relevé sur ses genoux, et qui, jetant son épée, lui demanda de l'entendre avant de lui arracher un reste de vie.

La duchesse de Finlande et les barons s'approchent; ils entourent les combattants; et le coupable Herchambault, touché trop tard d'un repentir douloureux, avoue sa trahison et son crime. C'est alors que le jeune comte, jetant son casque: Reconnais, perfide, lui cria-t-il, le fils du comte Guy dont le ciel a conservé les jours; reconnais ce Doolin que ta main criminelle et barbare a voulu faire périr comme ses malheureux frères. A ces mots, qui frappèrent tous ceux qui les entouraient d'une terreur et d'un saisissement mêlés de joie et d'horreur, Herchambault s'écria : O ciel! je reconnais ta puissance et ta justice : ô mon prince! pardonnez-moi..... A ces mots, il tombe, et il expire la face sur la terre; on enlève son corps et celui de Drouart; on les précipite dans le bûcher.

Pendant ce temps, Doolin avait déja volé dans les bras de sa mère que la duchesse de Finlande soutenait, et qui, d'une voix entrecoupée, pouvait à peine s'écrier : O mon cher fils!

Ce spectacle attendrissant fut accompagné d'une acclamation générale des chevaliers, du son des trompettes et des cris de joie du peuple. Tous les barons accourent baiser les mains victorieuses de Doolin, lèvent la leur, en jurant de lui être à jamais fidèles; et le jeune comte de Mayence,

élevé sur un char entre sa mère et la duchesse de Finlande, rentre triomphant dans Mayence.

Le changement subit de l'état de la comtesse, mère de Doolin, lui causa peut-être une revolution mortelle; peut-être aussi, comme l'auteur du roman paraît le croire, le ciel crut ses vertus assez éprouvées, ses mérites remplis, et voulut les récompenser. La comtesse, en arrivant à Mayence, courut se jeter au pied des autels; c'est là que, dans l'acte d'amour et de reconnaissance qu'elle offrait à l'être suprême, sa belle ame fut enlevée. Doolin, qui la voit tomber, la relève et veut en vain la rappeler à la vie. L'archevêque, frappé par une inspiration soudaine, s'avance: Ne pleurez point, s'écrie-t-il, celle qui désormais doit être l'objet de notre vénération. Doolin, pénétré de douleur, mais soumis aux décrets du ciel, se souvient alors de sa chère Nicolette: il envoie en diligence chercher ses restes précieux; il réunit dans le même tombeau celles qu'il avait le plus tendrement aimées: il baigne ce tombeau de ses larmes; mais le souvenir du comte Guy son père ne lui permet pas de différer plus d'un jour à voler à son hermitage.

L'entrevue du père et du fils ne pourrait être peinte que faiblement. Le comte, plus pénétré que jamais des graces dont l'être suprême venait de combler sa famille et son fils, lui renouvela le vœu de consacrer le reste de ses jours à le servir uniquement. Doolin, voyant qu'il s'opposerait

vainement à cette sainte résolution, appela d'habiles architectes, fit élever une superbe église qui remplaça la cabane de l'hermitage, et fonda dans ce lieu la célèbre abbaye d'Hermanstein, où le comte Guy vécut et mourut en odeur de sainteté.

Le comte de Mayence, paisible possesseur de ses états, sut, en les gouvernant avec sagesse, égaler celle qu'on avait admirée dans son père. Pressé par ses barons de former un nouveau nœud, le souvenir de sa chère Nicolette l'empêcha longtemps de se rendre à leurs prières. Il crut ne pouvoir trouver de meilleur moyen de les interrompre qu'en leur disant que, pénétré des graces qu'il devait à Dieu, le desir de faire recevoir à des peuples barbares sa loi sainte, et de soutenir la gloire de sa race par de nouvelles conquêtes, pouvait seul le déterminer; qu'il savait que Flandrine, fille de Laugibeant, souverain de la Saissonie (Saxe), était la plus belle princesse de l'Europe; que le roi son père et ses sujets étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et que le seul espoir de les éclairer et d'empêcher la belle Flandrine d'être la proie de Dannemont, roi de Danemarck, et payen, qui la demandait à main armée, l'engageait à tout entreprendre pour s'emparer de Vaucler, capitale où Laugibeant résidaït. Il ajouta que, comme membre de l'empire, il ne pouvait commencer cette guerre sans le secours et l'aveu de Charlemagne, son seigneur suzerain, et qu'il se proposait de lui aller demander l'un et l'autre aux prochaines fêtes de Noël.

Doolin suspendit ainsi pendant quelque temps les instances de ses barons; mais bientôt il se vit entraîné malgré lui dans une grande querelle.

Un chevalier de sa cour fut appelé peu de jours après à la cour de France, par des affaires personnelles : ce chevalier était jeune, et joignait à l'imprudence commune à son âge, ce desir ardent que les courtisans de ce temps avaient de se rendre nécessaires, et de jouer un personnage. Le chevalier mayençais, accueilli par Charlemagne et par sa cour, avec cette politesse que de tout temps elle eut pour les étrangers, eut bientôt la présomption de croire qu'il pouvait tout hasarder; et sans avoir de lettres de créance, ni prévenir les ministres de l'empereur, il entra témérairement un matin dans le cabinet de Charlemagne, et lui proposa d'un ton peu respectueux de donner au comte de Mayence l'investiture de la Saxe, et de lui faire épouser la belle Flandrine. Charlemagne fut très surpris de cette proposition, et de l'audace de celui qui, sans les formes usitées, osait la lui faire. Ce prince était déja très blessé de ce que le comte de Mayence ne lui avait point encore rendu d'hommage depuis qu'il avait pris possession de ses états. Cependant il se contint d'abord, et se contenta de lui répondre qu'il n'avait nul droit sur la Saxe, sur Vaucler et sur la belle Flandrine, et qu'il ne pouvait accorder ce qui n'était pas à lui. Le chevalier insista fortement, en joignant même de la hauteur à son

importunité. Charlemagne était encore fort jeune alors; il était né bon, mais très prompt à s'enflammer. Il regarda ce que lui disait ce chevalier, comme une espèce d'injure préméditée, et avouée par le comte de Mayence : il s'emporta contre son chevalier jusqu'à la menace, et le fit chasser de sa cour, après avoir même employé quelques termes de mépris contre son maître.

Le chevalier outragé revint en diligence à Mayence, rendit compte à Doolin de tout ce qui s'était passé, répéta les propos que Charles avait laissé échapper. Plein de ressentiment, il les envenima même; et l'ame courageuse et sensible de Doolin ne fut que trop facilement excitée à la vengeance.

Doolin peut à peine pendant un jour renfermer dans son cœur le projet audacieux qu'il ose former. A peine est-il nuit, qu'il fait appeler secrètement douze des plus braves et renommés chevaliers de sa cour : il les fait armer de toutes pièces, ainsi que lui. Suivez-moi, leur dit-il, braves chevaliers, et venez m'aider à venger l'injure mortelle que j'ai reçue.

Les lois de l'hommage, celles de la chevalerie et de la fidélité, ne permettaient point aux douze chevaliers de balancer. Doolin sort la nuit de Mayence avec eux, marche à leur tête à grandes journées, et les conduit dans un des faubourgs de Paris; il s'y tient caché le reste du jour et la nuit suivante. Ce fut pendant ce temps qu'il ap-

prit que Charlemagne donnait le lendemain une grande fête aux comtes palatins et aux preux de sa cour, qui devaient dîner au banquet royal avec lui : ce fut le temps que Doolin choisit pour accomplir son projet. Les trompettes avaient annoncé déja le premier service du banquet royal, lorsque Doolin et ses douze chevaliers, bien couverts de leurs armes cachées par de grands manteaux, vont droit au palais de l'empereur, font fuir ou renversent le peu de gardes qui pouvaient en disputer l'entrée : ils montent dans la salle du festin; et Doolin, l'épée nue à la main, marche d'un air menaçant à Charlemagne, qui se trouvait alors sans armes et sans défense, ainsi que le reste de sa cour.

Tout empereur que vous êtes, lui dit Doolin d'une voix forte et terrible, vous n'avez pu blesser mon honneur, sans m'en faire raison. Votre vie est entre mes mains; mais je consens d'oublier mon injure, si vous acceptez une des conditions que je vais vous proposer.

Pour la première fois, la terreur eut accès dans le cœur de Charlemagne; l'impuissance de se défendre, celle de ses barons désarmés, les regards furieux de Doolin, le firent céder à la nécessité. Parlez, lui dit-il, et n'abusez pas plus long-temps de l'état où vous venez de me surprendre. Quels sont vos griefs? quelles sont vos prétentions?

Doolin expose d'un ton plus modéré l'insulte

faite à son chevalier, et les termes méprisants dont l'empereur s'est servi. Ce récit excite un léger murmure parmi les hauts barons, dont plusieurs étaient parents du comte de Mayence, et dont la plupart ne voyaient qu'avec peine l'espèce d'empire que Charlemagne commençait à prendre sur eux. Il fut facile à Charlemagne de s'apercevoir que le récit de Doolin les indisposait contre lui. Ce prince convint, en lui-même, qu'il s'était trop vivement emporté contre le chevalier mayençais. Comte, lui dit Charlemagne, ce n'est point à main armée, et en me surprenant sans défense, que vous deviez m'exposer vos griefs; je sais également les soutenir ou les réparer; la peur de la mort ne me fera jamais rien faire d'indigne de mon courage et de ma dignité. Comte, je vous le répète encore, n'abusez pas davantage de m'avoir surpris sans armes; et je jure, en présence de vos pairs, de réparer l'injure dont vous vous plaignez, en vous accordant telle convention que vous me proposerez, pourvu qu'elle ne donne nulle atteinte à mon honneur.

Sire, répondit aussitôt Doolin, la Saxe m'offre une conquête digne de moi. Les peuples de cette belle contrée sont encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Laugibeant, roi de ce pays, a pour fille unique la belle Flandrine, que le payen Dannemont, roi de Danemarck, lui demande en mariage; accordez-moi le secours de mille de vos chevaliers, l'investiture de la Saxe, et la main

de la belle Flandrine. Si vous me le refusez, je vous demande de réparer mon honneur, en m'accordant sûreté dans votre cour, et le combat entre nous, sous la condition que, si je suis vaincu, mes états de Mayence vous seront acquis en propriété, et que, si j'ai la victoire, vous m'aiderez, de votre bras et de votre puissance, à conquérir un pays où je brûle de porter le flambeau de la foi, et d'arracher la seule épouse qui soit digne de moi au sort que Laugibeant et Dannemont lui destinent.

Il fut facile à l'empereur de connaître que ses barons applaudissaient aux propositions de Doolin : en tout autre temps, ce prince eût approuvé le projet glorieux de soumettre et de convertir les Saissoniens (Saxons); il se rappelait toutes les batailles que Pepin son père leur avait livrées, et dans lesquelles ce grand prince avait souvent essuyé de sanglants échecs. Mais le grand cœur de Charlemagne ne pouvait supporter une contrainte dont il pouvait se délivrer par un combat. J'accepte ta seconde proposition, s'écria-t-il; reçois mon gage : et dans le même instant il lui présente l'anneau qu'il portait à son doigt. Que tout ce qui m'environne, ajouta-t-il, respecte le comte de Mayence, comme un chevalier que le sort des combats, dans peu d'instants, va rendre mon égal! Qu'on m'apporte mes armes! et toi, comte, va m'attendre dans les lices dressées sur le bord de la Seine; j'y volerai pour punir ton audace en bon et loyal chevalier.

Quelques anciens barons de la cour murmurèrent contre un combat dont le sort menaçait la tête sacrée de l'empereur; mais le plus grand nombre applaudit à sa générosité. Doolin s'incline profondément, en recevant le gage de Charlemagne; il se retire en silence avec ses douze chevaliers; et le duc Naymes de Bavière et quatre grands-officiers de la cour de l'empereur reçoivent les ordres de ce prince, pour conduire le comte de Mayence aux lices orientales de la Seine, et faire les fonctions de juges du camp.

Doolin était trop généreux lui-même pour ne pas sentir à quel point Charlemagne l'était en cette occasion; frappé d'ailleurs de l'idée du péril où son bras allait mettre le chef du monde chrétien, il éleva dans son cœur la prière la plus fervente à Dieu, pour que sa toute-puissance tournât l'évènement de ce combat à sa plus grande gloire, et qu'en lui conservant son honneur elle veillât aussi sur les jours précieux de l'empereur.

Déja les barrières sont ouvertes, la lice est préparée; et les Français accourent de toutes parts et l'entourent, pour être témoins de ce grand évènement.

Charlemagne ne fut pas long-temps sans paraître armé de toutes pièces, ébranlant une forte lance, et ceint d'un baudrier fleurdelisé, qui portait Joyeuse, sa redoutable épée. Il n'était alors âgé que de vingt-deux ans. Doolin et le célèbre Gué-

rin de Montglave, frère du puissant duc d'Aquitaine, étaient nés le même jour que lui; et le ciel les avait destinés à soumettre au joug de l'évangile les peuples de l'Allemagne, qui refusaient encore de le recevoir. Charles, tel que tous les auteurs contemporains le dépeignent, joignait, ainsi que Doolin, une force prodigieuse à la taille la plus noble et la plus élevée; jamais il n'y avait eu de combat si mémorable par la dignité des combattants, et par la valeur et la beauté qu'on admirait en eux.

Tous les deux s'atteignirent au milieu de la lice, et brisèrent leurs lances sans s'ébranler. Charles tire aussitôt son épée, ouvrage du célèbre ouvrier nommé Galand; et Doolin s'arme au même instant de Merveilleuse, que la même main avait forgée.

Le combat fut également opiniâtre et terrible: Doolin parut souvent plus attentif à parer les coups de Charles, qu'à lui en porter; cependant, se sentant blessé quoique légèrement, il s'élança l'épée haute, fendit le bouclier de Charles, et la force du coup ne fut pas assez amortie pour que son épée ne tombât point sur le cou du cheval de Charles, et ne lui tranchât pas la tête. Charles tombe, et Doolin saute légèrement à terre, court le dégager, se met à genoux, lui présente le pommeau de son épée, et le conjure de lui accorder la première de ses demandes. Charles, furieux de l'avantage que Doolin vient d'avoir sur

lui, demeure inflexible, lui crie de se défendre, et que ce combat ne peut finir que par la mort. Indigné de ce nouveau refus, Doolin se met en défense, et tous les deux à pied se chargent avec plus de fureur que jamais. Trois fois la lassitude, et la perte de leur sang qui rougissait l'arêne, les forcent à se reposer. Le duc Naymes et les juges du camp saisissent en vain ce temps pour persuader Charlemagne d'accorder à Doolin une grace qui ne peut qu'augmenter la gloire de la chrétienté; Charles a toujours le ressentiment de l'espèce de terreur que Doolin a portée pour la première fois dans son ame; il fait retirer les juges du camp, et porte de nouveaux coups à son ennemi.

Doolin, qui voit l'épée de Charles rougie de son sang, et qui reçoit une nouvelle blessure, porte un coup terrible sur le casque de Charles, qui résiste au tranchant de Merveilleuse: mais Charles ne peut supporter la pesanteur de cette atteinte; il chancelle, et Doolin levait déja le bras pour redoubler: il eût peut-être terminé les jours de l'empereur, si la prière qu'il avait élevée au ciel avant le combat n'avait été exaucée. Dans ce même instant, un des plus beaux anges (dit l'auteur) qui fût jamais sorti du paradis, arrête en l'air l'épée de Doolin, éblouit les yeux de Charlemagne, et lui ordonne, de la part de l'éternel, d'accorder à Doolin ce qu'il lui demande. Les juges du camp et le peuple qui entourent la lice jettent

un grand cri en voyant la lumière brillante qui sépare les deux combattants. Cette lumière disparaît. Charles, pénétré de ce message céleste, s'y soumet. Il voit Doolin se jeter à genoux pour la quatrième fois, et lui présenter son épée. Charles n'hésite plus à lui présenter la sienne, à voler à lui les bras ouverts; et, lorsque Doolin veut embrasser ses genoux, il le relève, le baise sur la bouche; et non-seulement il accorde sa demande, mais il lui jure de marcher lui-même avec lui pour soumettre la Saxe, et combattre le roi de Danemarck. Le duc Naymes de Bavière et les barons rendent grace au ciel, entourent les deux combattants; les mires (1) mettent le premier appareil à leurs blessures, qui sont nombreuses, mais légères. Charles ramène le comte de Mayence sur son char, et lui fait dresser un lit dans sa chambre en arrivant à son palais.

En peu de jours les deux jeunes héros furent en état de se lever; et Charles assembla le conseil de ses hauts barons pour arrêter avec eux les moyens de soumettre la Saxe. Le duc Naymes de Bavière, dont la haute sagesse était respectée, prit la parole, et leur apprit que Laugibeant, duc de Saxe, avait enlevé la belle Bellissant, comtesse de Flandres, et l'avait épousée quoiqu'elle fût chrétienne, en lui permettant de suivre le culte

---

(1) Médecin, chirurgien, tout homme qui exerce l'art de guérir. P.

de la religion dans laquelle elle était née, et d'élever leur fille unique dans la même croyance; il ajouta que cette jeune princesse, nommée Flandrine, était douée de toutes les vertus et de la plus grande beauté. Le duc Naymes dit aussi que le roi de Danemarck l'ayant demandée en mariage, Bellissant s'était fortement opposée à cette alliance; et que Laugibeant ayant juré de ne point disposer de sa fille sans son consentement, le refus que le roi Dannemont avait essuyé de Laugibeant avait fait prendre les armes aux Danois, qui déja s'étaient emparés d'une place frontière de la Saxe, et menaçaient d'assiéger Vaucler, capitale de ce pays. Le duc Naymes, après cet exposé, proposa le projet qu'il avait formé pour faire réussir l'entreprise de l'empereur et du comte de Mayence; il leur conseilla de se déguiser avec cent chevaliers de la cour, et d'aller, comme simples aventuriers, offrir leurs bras à Laugibeant, leur disant que par ce moyen ils seraient reçus dans Vaucler, qu'ils se feraient connaître de la seule Bellissant, et qu'alors ils profiteraient des circonstances favorables.

L'archevêque Turpin, qui se montra toujours également ardent pour combattre et pour prêcher les mécréants, fut de l'avis du duc Naymes, et son suffrage entraîna celui de Charlemagne et du conseil.

En peu de jours le projet fut exécuté. Charles et Doolin, à la tête de cent chevaliers des plus

illustres de la cour de France, se couvrirent comme eux d'armes bien à l'épreuve, mais sans aucune marque qui pût les faire reconnaître; et, partant secrètement une nuit, ils firent assez de diligence pour se rendre quinze jours après dans les faubourgs de Vaucler. Le duc Naymes, et Turpin dont l'éloquence était connue, furent choisis pour aller offrir à Laugibeant le secours de la compagnie d'aventuriers qu'ils conduisaient. Laugibeant les reçut bien, et leur offrit des dons qu'ils dirent ne pouvoir accepter qu'après les avoir mérités. Charles et Doolin arrivent avec le reste de la troupe française. Laugibeant et sa cour s'empressent à les accueillir; on leur apporte de riches manteaux; ils se désarment. L'on admire leur air noble et martial; et dans Charlemagne et dans Doolin surtout, on remarque avec étonnement une haute stature, une brillante jeunesse et une parfaite beauté. Bellissant et la belle Flandrine en furent vivement frappées, quand ils leur furent présentés. Le même trait frappa le cœur de la jeune princesse et celui du comte de Mayence; et cet amour augmenta sans cesse pendant le peu de jours qui se passèrent à faire les préparatifs nécessaires pour marcher contre les Danois. Mais de nouvelles traverses se préparaient déja pour empêcher leur union.

Un marchand forain arriva dans ce même temps à Vaucler; et les marchandises précieuses qu'il portait lui donnèrent accès dans cette cour.

Il revenait de Paris, où il avait été témoin du combat de Charlemagne et de Doolin. Il les reconnut sans peine; et, demandant une audience secrète à Laugibeant et à la duchesse son épouse, il leur fit part de sa découverte, et fut long-temps à les persuader de la vérité.

Laugibeant détestait les chrétiens : son premier mouvement eût été de les faire massacrer dans le temps où l'on pouvait les surprendre sans défense; mais, réfléchissant combien le secours de tant de chevaliers renommés pouvait lui être utile contre les Danois, il fit jurer au marchand de garder le silence, et résolut de se servir des chevaliers français dans les occasions les plus périlleuses, et d'attendre, pour les faire périr, qu'ils eussent chassé les Danois de ses états.

La bonne et chrétienne Bellissant forma de son côté le projet le plus opposé. La présence de Charlemagne, celle des paladins de sa cour, et surtout celle du jeune et aimable comte de Mayence, lui parurent être une de ces voies secrètes dont quelquefois la providence se sert pour accomplir ses décrets. Dès ce moment elle regarda Doolin comme un gendre que le ciel lui envoyait; et, pleine de cette idée, elle ne s'occupa plus qu'à trouver les moyens de presser un mariage qui la retirerait, elle et Flandrine, de l'espèce de captivité qui les retenait au milieu des idolâtres.

Bellissant avait une entière confiance dans son

sommelier Antequin, qui l'avait suivie de Flandres, et qui professait aussi la religion chrétienne. Elle savait qu'Antequin habitait une maison qui n'était séparée que par un mur des appartements que les chevaliers français occupaient, et de la salle où tous les soirs ils se réunissaient ensemble. Elle engage sans peine Antequin à percer ce mur, et dès le même soir elle passe chez lui, pour observer elle-même ceux qu'elle a tant d'intérêt à bien connaître. Tout ce que Bellissant entendit, tout ce qu'elle eut la facilité de remarquer, lui confirma la vérité du rapport du marchand voyageur, et l'opinion qu'elle avait prise du brave et charmant comte de Mayence.

Dès le lendemain Bellissant saisit le temps de l'absence des chevaliers : elle fait agrandir et masquer l'ouverture du mur : elle pare la belle Flandrine, dont les charmes naissants avaient peu besoin de parure; et, dès que la nuit arrive, elle la conduit elle-même, franchit le passage du mur, et elles paraissent tout-à-coup devant Charlemagne et ses chevaliers. Magnanime empereur, je vous connais, dit-elle à Charlemagne; et le ciel m'envoie pour conserver vos jours précieux, comme il vous a conduit pour me délivrer avec ma fille de l'esclavage où nous languissons, et du sort fatal qui nous menace. A ces mots, elle lui raconte comment le marchand a tout découvert au duc, et le fatal projet que son époux est déterminé à suivre.

Je sais, continua-t-elle, que vous avez promis ma fille Flandrine au comte de Mayence; je viens vous l'amener moi-même, et vous presser de former une union qui peut seule assurer notre bonheur.

A ces mots, la belle et modeste Flandrine rougit et baisse les yeux. Nous croirions faire tort à la curiosité de nos lecteurs, comme à la fidélité de cet extrait, si nous ne rapportions pas dans le langage naïf de l'auteur le portrait qu'il fait de la belle Flandrine: ce portrait peut servir à faire connaître l'idée que l'on avait autrefois des graces et de la beauté, et l'art de nos anciens auteurs pour les peindre.

Alors, dit-il, *Bellissant avoit faict apprester sa fille comme une royne, et avoit une trez belle cotte et un bon manteau de drap d'or et de soye; et avoit la bouche vermeille, les ioues coulourees comme roses, les yeulx amoureux à merveilles, le nez avoit bien faict et droict; point n'avoit elle la face elevee, mais pour plus de mignardise la baissoit comme honteuse et debonnaire; elle avoit le col aussy blanc que neige, et estoit longue, droicte et gresle, comme ieune fillette qu'elle estoit de quatorze ans; mais oncques ne fut trouvee fille si belle ny tant bien endoctrinee qu'elle estoit.*

On croira sans peine que Charlemagne, touché de la confiance et de la démarche de la comtesse, pressa vivement Doolin de remplir son espérance; mais Doolin s'était déja jeté aux genoux de Flan-

drine, et jurait, en baisant ses belles mains, de lui être à jamais fidèle. L'archevêque Turpin, qui connaissait, par l'histoire du premier engagement de Doolin avec la belle et malheureuse Nicolette, que ce jeune prince était le chevalier le plus prompt de son temps à se marier; le bon Turpin, disons-nous, se dépêcha de se rappeler les paroles sacramentelles, quoiqu'il n'eût pas là ses habits pontificaux, et fut assez heureux pour être encore à temps de bénir l'union qu'un jeune amant adoré pressait, qu'une mère favorisait, et que la présence de Charlemagne ne contraignait déja plus.

Les jeunes époux repassent aussitôt chez Antequin, où le lit nuptial était préparé. L'auteur exact, mais modeste quelquefois, se tait sur les délices qu'ils goûtèrent; il s'en tient à dire que cette même nuit, le brave Geoffroy, père d'Ogier le Danois, dut son existence à leur amour.

Ce mariage fut tenu secret; et quelques jours après, Laugibeant suivit le projet qu'il avait formé. Les chevaliers français sont excités à se mettre à la tête des Saxons pour marcher contre les Danois. La veille du départ de Charlemagne, le célèbre Guérin de Montglave, et le redoutable Robastre armé d'une lourde et tranchante cognée qu'il tenait de sa mère qui était fée, vinrent, sans se faire connaître, et joignirent l'empereur et sa troupe.

Nous ne suivrons point l'auteur dans le long

récit des combats qu'il décrit; nous nous contenterons de dire qu'ils se terminèrent par la retraite précipitée des Danois, et par la conquête que le comte de Mayence fit de leur propre pays. Laugibeant, désespérant d'exécuter l'affreux projet qu'il avait d'abord formé, se soumit aux instructions de l'archevêque Turpin, et reçut, ainsi que ses sujets, l'eau salutaire du baptême : le mariage de la belle Flandrine fut déclaré; Bellissant vécut heureuse; et Doolin, toujours enchanté de la belle Flandrine, passa plusieurs années avec elle, soit à la cour de Charlemagne, ou dans ses états de Mayence. C'est là qu'elle lui donna six princes cadets de Geoffroy : leur renommée s'étendit après dans toute l'Europe; mais malheureusement l'un des six fut le chef de cette branche de la maison de Mayence, qui fut déshonorée par les trahisons du perfide Ganelon et de ses frères. Nous ne rapportons qu'à regret que cette branche descendait du loyal et brave Doolin, et nous passons aux évènements qui signalèrent la jeunesse et la vie de Geoffroy, l'aîné de ses fils.

Ce jeune prince fut élevé en Saxe sous les yeux de Laugibeant; mais il avait à peine seize ans lorsqu'il le perdit, et Dannemont crut ce moment favorable pour se venger des pertes qu'il avait essuyées, et pour attaquer la Saxe. Guérin de Montglave et Robastre vinrent au secours de Geoffroy; les Danois furent battus; et, Geoffroy s'étant emparé de la dernière ville qui leur avait

servi de retraite, Dannemont perdit toute espérance et se retira chez l'amiral Corsuble son oncle. Geoffroy fut déclaré roi de Danemarck, et légitima sa nouvelle possession, en épousant la belle Gloriande, fille unique de Dannemont, et en partageant avec elle un trône sur lequel cette jeune princesse conservait des droits.

Leur union fut heureuse, et bientôt Gloriande donna l'espérance à Geoffroy de se voir naître un successeur. Mais l'état fâcheux de la grossesse de la reine de Danemarck, et la grosseur excessive qu'elle acquit en peu de mois, donnèrent les plus vives alarmes à Geoffroy. Hélas! ces alarmes eurent une suite bien funeste : ce ne fut qu'en perdant le jour, que Gloriande le donna au prince qui naquit d'elle; et la joie de le voir naître put à peine arrêter le désespoir de Geoffroy, qui sentit vivement tout ce qu'il venait de perdre dans une princesse qu'il adorait.

OGIER LE DANOIS.

Dès que le prince fut né, on l'enveloppa de riches langes; les gouvernantes s'en emparèrent, et le portèrent dans un pavillon du palais assez éloigné, pour que les gémissements que la mort de Gloriande excitait ne fussent pas entendus. Elles le préparaient déja pour lui faire recevoir le baptême, lorsque six dames, d'une beauté ravissante, parurent tout-à-coup dans la chambre

de l'enfant : elles l'entourèrent, le démaillottèrent, et celle qui paraissait la première d'entre elles le prit entre ses bras ; elle le baise, elle met la main sur son cœur : Je te doue, lui dit-elle, d'être le plus hardi chevalier de ton temps. Elle remet l'enfant entre les bras de sa sœur, qui dit : Je te doue que guerres et batailles ne te manqueront point. Ma sœur, dit la troisième, recevant l'enfant à son tour, et saisissant son bras droit, bien dangereux don vous lui faites : je le doue donc de n'être jamais vaincu. La quatrième, précédée par ses sœurs dans les dons qui pouvaient le couvrir de gloire, crut les surpasser toutes, en mettant la main sur ses yeux et sur sa bouche, et lui donnant le don de plaire. La cinquième eut encore la ressource de mettre la main sur son cœur, et d'ajouter au dernier don, que beauté ne pourrait éprouver l'effet de ces deux derniers dons sans devenir sensible. La sixième, la plus jeune, la plus jolie, et peut-être la plus sensée des six sœurs, se nommait Morgane : On la connaît dans les romans pour être sœur du roi Artus et d'Oberon ; elle se dit à part soi : *Ah! la charmante creature que sera cet enfant que mes sœurs vienent de douer! Eh bien! moy ie le doue de ne pouvoir mourir avant qu'il ait esté mon amy par amours, et que ie ne le tiegne, a mes bras ouverts ou serrez, dans le beau chasteau d'Avalon. Puis la susdite dame le baisa par grand amour, et lors disparurent les six belles dames.*

Le roi de Danemarck, étant entraîné par ses barons vers le pavillon où son fils seul pouvait le distraire de sa douleur mortelle, fait apporter les fonts, fait appeler l'archevêque, voit baptiser son fils, et lui fait donner le nom d'Ogier.

Cet enfant était destiné par le ciel à rendre ce nom d'Ogier bien célèbre. Rien ne fut négligé pour l'élever aux vertus d'un digne chevalier, et pour le rendre expert dans tous les exercices qui pouvaient en faire un héros.

Il atteignait à peine sa dixième année, lorsque Charlemagne, dont la puissance s'était élevée au dessus de celle de tous les souverains de son temps, se rappela que Geoffroy ne lui avait point rendu d'hommage pour les états de Mayence, dont il avait, comme empereur, la suzeraineté, ni pour ceux de Danemarck, qu'il avait la prétention d'affilier et de joindre aux grands-fiefs de l'empire.

Charlemagne nomme quatre seigneurs pour aller trouver Geoffroy, le sommer de venir prêter hommage, et le menacer, en cas de refus, de le mettre au ban de l'empire.

Ces députés arrivent à la cour de Danemarck, trouvent Geoffroy qui les reçoit avec hauteur : il convient cependant avec eux, que, comme comte de Mayence, il est prêt à rendre l'hommage qu'il doit au chef de l'empire; mais il ajoute que, comme roi du Danemarck, que son père et lui-même ont conquis, il ne relève que de Dieu qui l'en a rendu maître par les armes. Les députés insistent : l'un

d'eux même s'emporte jusqu'à la menace; et le roi de Danemarck indigné les chasse tous les quatre honteusement de sa cour, en leur disant qu'il redoute peu la vengeance d'un empereur, qui n'a nuls droits sur un royaume qu'il ne tient que de son épée et de la grace de Dieu.

Il était facile d'enflammer le courroux de Charlemagne; et les députés n'eurent besoin que du récit fidèle de la réponse de Geoffroy, pour le porter à lui déclarer la guerre. Il assemble une armée : il la fait marcher dans le comté de Mayence, il passe le Rhin, et bientôt ses armes victorieuses pénètrent jusqu'au sein du royaume de Danemarck.

Geoffroy risqua témérairement le sort d'une bataille; il la perdit; et Charlemagne, poursuivant sa victoire, l'eût peut-être dépossédé de ses états, si le duc Naymes de Bavière ne l'eût fait souvenir de la fraternité d'armes qu'il avait jurée avec Doolin père de Geoffroy. Charlemagne se rendit à l'accommodement proposé par le duc de Bavière; mais, ne reconnaissant point dans Geoffroy cette même candeur et cette loyauté que Doolin lui avait rendues si chères, il exigea de Geoffroy de lui donner en otage son fils aîné. *Mieulx ne pouvoit le ieune Ogier*, dit l'auteur, *estre endoctriné en toutes apertises de sciences celees et pratiques, et en faicts d'armes, qu'en la cour brillante du grand Charles.* Geoffroy consentit sans peine à cette condition; et le jeune Ogier fut remis entre

les mains du duc Naymes, *comme noble damoiseau pleige* (1) *de son pere, et recevant bone et louable nourriture dans la cour du plus grand empereur qui eust occupé le trosne des Cesars.*

De jour en jour Ogier devenait plus aimable et plus beau; il surpassait par sa taille, sa force et son adresse, tous les damoiseaux et nobles varlets de son âge; il ne manquait pas de se trouver à tous les tournois; il s'empressait à servir les anciens chevaliers: Il brûlait d'impatience de les imiter; son grand cœur s'élevait souvent en secret contre son état présent; il regrettait quelquefois de se voir en otage et d'être presque oublié du roi son père.

Le roi de Danemarck, en effet, n'était plus occupé que de ses nouvelles amours: ce prince avait oublié Gloriande et son fils Ogier, entre les bras de la jeune duchesse de Livonie, qu'il avait épousée depuis six ans en secondes noces, et dont il avait un fils nommé Guyon. La nouvelle reine avait pris un pouvoir absolu sur son ame; et, craignant qu'en revoyant Ogier, Geoffroy ne lui donnât la préférence sur Guyon, elle l'avait adroitement détourné d'aller rendre à Charlemagne l'hommage qu'il lui devait pour le comté de Mayence.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis que Geoffroy s'était soumis à rendre ce légitime hommage.

(1) Otage.

Charlemagne, blessé de cet oubli, commença par faire resserrer plus étroitement le jeune Ogier son fils; il le retira du palais du duc Naymes, malgré toutes les prières de ce bon et sage duc; et l'envoyant dans un château près de Paris, il confia la garde d'Ogier au châtelain, jusqu'à ce qu'il reçût la réponse que Geoffroy ferait aux nouvelles sommations qu'il lui envoyait faire. L'instruction des seconds députés de Charles portait, de traiter Geoffroy de félon et *foimentie*, s'il refusait de tenir la parole qu'il avait donnée aux premiers.

Pendant que les députés s'occupaient d'exécuter ces ordres, Ogier éloigné de la cour eût éprouvé tout l'ennui de sa nouvelle prison, si le châtelain et sa famille n'eussent pris soin de l'adoucir. Dès le premier moment Béline, femme du châtelain, traita l'aimable Ogier comme s'il eût été son fils; et la jeune Bélicène sa fille sentit, au charme qui l'attachait à ce prince, que jamais une sœur ne pouvait aimer plus tendrement un frère. Ces deux jolis enfants étaient à peu près du même âge: on n'eût point distingué les roses de leur teint, si les joues d'Ogier n'eussent été déja cotonnées par un léger duvet. Souvent, dit l'auteur, ils folâtraient et jouaient ensemble comme de jeunes chevreaux. Deux tourterelles qu'ils avaient vues se becqueter leur avaient aisément inspiré le desir de les imiter, mais sans leur donner l'idée que rien pût manquer alors à leur bonheur.

Ce château situé sur les bords de l'Oise avait

un grand parc où coulait un bras de cette rivière, qui, se distribuant en cascades, en canaux et en pièces figurées, arrosait et embellissait cette charmante solitude. Souvent Ogier et Bélicène s'y promenaient ensemble, cherchaient des nids; mais jamais ils ne tuaient les petits qu'ils y trouvaient: ils aimaient bien mieux se faire des questions mutuelles sur le pouvoir qui les avait fait naître, et quelquefois tous deux soupiraient en les voyant, et se plaignaient de leur ignorance. Bélicène avait un jeune chevreuil apprivoisé qui la suivait toujours; Ogier, aussi léger que les vents, l'avait pris, en avait fait un don à sa jeune compagne; et le chevreuil, paré de fleurs et de rubans, était ce que Bélicène avait de plus cher après celui dont elle l'avait reçu. Un jour que ces aimables enfants se promenaient vers le soir dans le parc, un loup de la forêt voisine, poursuivi par des bergers, en ayant franchi les murs, était resté depuis le matin caché dans un bosquet épais, où depuis quelques heures il sentait les atteintes de la faim: il aperçoit le chevreuil; il ne voit aucune arme dans la main des deux enfants; il veut se jeter sur le chevreuil qui se dérobe par la fuite, et qu'il poursuit avec fureur. Bélicène le suit en jetant des cris perçants; mais bientôt Ogier la devance, joint le loup qui saisissait déja sa proie, et ne balance pas à se jeter sur cet animal vorace, auquel il fait quitter prise. Le loup, rendu furieux par la colère et par la faim, se retourne et s'é-

lance sur Ogier; mais Ogier se collète avec lui, le serre dans ses bras nerveux : il évite ses dents meurtrières; son sein seulement reçoit quelques atteintes de ses griffes. Tous les deux tombent, se roulent ensemble. Bélicène accourt éperdue : sa présence, ses cris redoublent les forces et le courage d'Ogier, qui, trouvant un caillou sous sa main, s'en saisit, et brise la tête du loup, dont le sang et la cervelle jaillissent jusque sur le sein de Bélicène.

La fatigue d'une longue course et ce combat terrible avaient couvert le visage d'Ogier de sueur et de sang; ses bras, ses habits en étaient souillés, ainsi que ceux de Bélicène. Tous deux, craignant d'être grondés pour s'être exposés à ce péril, desiraient en dérober la connaissance à Béline et au châtelain. Un des bassins était formé par la rivière, et couvert par des arbres touffus; dans ce lieu solitaire, où déja le coucher du soleil portait une ombre obscure, tout servit à les déterminer à se baigner pour effacer les traces de leur aventure, et pour calmer leurs sens si violemment agités. Leur innocence ne leur permettait pas de rien prévoir au-delà de ce secours présent et facile; et bientôt Ogier et Bélicène se dégagèrent de leurs habits, se regardèrent bien tendrement; et, se tenant par la main, ils descendirent dans la fontaine. Cependant, cette modestie inséparable de leur âge les fit s'écarter l'un de l'autre, lorsque l'eau pure de cette fontaine

fut leur dernier voile; mais la curiosité, qui en est plus inséparable encore, les rapprocha bientôt. Leur surprise, leur émotion furent bien vives, et leurs yeux alors ne se rencontraient plus...

Le sein d'albâtre du jeune Ogier avait été blessé légèrement par le loup. Ce sein était sanglant; il était bien naturel que sa jeune et charmante compagne cherchât à se rassurer, et que sa belle main s'occupât à panser ses blessures... Nous tirons un voile sur le reste du récit de l'auteur : qu'il suffise à nos lecteurs d'être sûrs que jamais des transports plus vifs n'unirent deux jeunes amants; et que, ce même soir, Bélicène rougit en revoyant sa mère. L'auteur ajoute que la jeune fée qui parla la dernière en douant Ogier s'était cachée dans un nuage; et qu'en regardant ces charmants enfants, elle envia le bonheur de Bélicène, qu'elle desira de hâter le temps de le partager, et qu'elle enleva les eaux embrasées de ce bassin, pour les unir à celles de la fontaine de l'amour dans la forêt des Ardennes (1).

Pendant ce temps, les députés de Charlemagne s'étaient acquittés de ses ordres. Ils avaient inutilement sommé le roi de Danemarck de se rendre à Paris pour prêter hommage : il ne leur avait

(1) Il est souvent question de cette fontaine, et de celle de la haine, dans Roland l'amoureux, et dans Roland le furieux. P.

répondu que par des ironies méprisantes; ce qui détermina l'évêque de Laon à se servir de menaces avec lui. Geoffroy, furieux de se voir insulté dans sa cour, viola le droit des gens; et le barbare petit-fils d'Odin les fit traiter indignement, au point de les renvoyer tout défigurés à leur maître.

On imaginera sans peine quelle dut être la fureur dont Charlemagne fut saisi, lorsqu'il vit ses sujets fidèles en cet état affreux.

Son premier mouvement fut d'envoyer ses gardes arracher Ogier des bras de Béline et de sa fille, et de le faire descendre chargé de fers dans une prison obscure. Le lendemain il assemble ses hauts barons; il leur fait connaître la félonie de Geoffroy, leur fait voir jusqu'où ce vassal rebelle a porté l'audace et la cruauté contre ses députés; et il conclut à faire couper la tête au jeune Ogier son otage.

Tous les barons convinrent que Geoffroy méritait d'être sévèrement puni; mais les vertus naissantes d'Ogier, cette séduction qu'il est si facile et si naturel de recevoir de la jeunesse, quand les graces, le desir et les moyens de plaire l'embellissent, tout excitait en sa faveur et l'intérêt et la pitié.

Le duc Naymes de Bavière, qui regardait Ogier comme son propre fils, représenta vivement à Charlemagne, que cette cruauté, quoique juste, ternirait son règne dont la gloire n'avait jamais

reçu d'atteinte : il lui fit observer si vivement combien il lui serait plus utile de conserver comme otage le jeune Ogier dans sa cour, que de le sacrifier à sa vengeance, qu'enfin l'empereur consentit à lui laisser la vie, pourvu qu'Ogier jurât de le servir, et de ne jamais quitter sa cour sans sa permission.

Ogier se soumit à cette condition, quoiqu'il ne pût voir sans douleur les préparatifs de la guerre que Charlemagne allait faire à son père.

L'empereur fut bientôt détourné de ce projet, par l'arrivée d'un légat du pape Léon, qui vint implorer son secours. Le puissant amiral Corsuble, souverain des deux Arabies, ayant été porté par son neveu Dannemont à ravager l'Italie, Doolin avait dépossédé Dannemont du royaume de Danemarck, à l'aide des armes de Charlemagne. Cet amiral, ennemi des chrétiens, avait passé la mer, avait abordé près de Civita-Vecchia qu'il avait réduite en cendres; et, poursuivant ses conquêtes, il s'était emparé déja du mont Janicule, et se disposait à passer le Tibre, et à porter le fer et la flamme dans la capitale du monde chrétien. Dannemont, avec un reste de Danois échappés aux armes de Geoffroy, suivait et animait Corsuble dans cette expédition. Le jeune et brave Caraheu, roi de Tunis et de la Mauritanie, était animé par l'amour de la gloire, et par celui que Gloriande, fille de Corsuble, lui avait inspiré. Caraheu, descendant de Massinissa, brûlait de

s'éprouver contre les chevaliers chrétiens; et ce prince, à la tête de cette cavalerie numide qui fut si redoutable aux Romains, espérait venger sur les faibles descendants des vainqueurs de Carthage l'injure que ses aïeux en avaient reçue.

Charlemagne, malgré son juste ressentiment contre le père d'Ogier, n'hésita pas à se rendre aux instances du légat; il rassemble en peu de jours son armée; il marche à grandes journées; il franchit les Alpes, traverse l'Italie; et, suivant les bords de l'Adriatique, il arrive à Spolette, place forte où le pape Léon s'était retiré.

Léon vint au-devant de Charlemagne à la tête de ses cardinaux, et lui rendit les hommages qu'il devait au fils du bienfaiteur du saint siège, qui, comme Pepin, venait pour le défendre, et au grand prince que les papes alors reconnaissaient pour leur seigneur suzerain.

Charles ne s'arrêta que deux jours à Spolette; et, sachant que les Infidèles, s'étant rendus maîtres de la ville de Rome, assiégeaient le capitole qui ne pouvait tenir long-temps contre leurs efforts, il marcha promptement pour les attaquer.

L'avant-garde de son armée était commandée par le duc Naymes de Bavière, dont Ogier, comme jeune damoiseau, portait la lance : il n'était point encore armé, n'ayant pas reçu l'ordre de chevalerie. Alory portait l'oriflamme à

cette avant-garde, et se rendit bientôt indigne de cet honneur.

Le duc Naymes, apercevant une grosse troupe d'Infidèles qui s'avançait à sa rencontre, prend sa lance des mains d'Ogier, et n'hésite pas à la charger. Ogier reste en arrière avec les jeunes damoiseaux et varlets de l'armée, pénétré de la plus vive douleur de ne pouvoir combattre. Bientôt il voit avec indignation le faible Alory baisser l'oriflamme, tourner bride, et chercher à sauver sa vie par une honteuse fuite.

Ogier le fait remarquer à ses jeunes compagnons; et, transporté d'une juste fureur, il saisit une masse d'armes, court et joint Alory, le frappe sur son casque, et le jette étourdi par ce coup sur la poussière. Ogier appelle ses compagnons qui l'aident à désarmer le lâche Alory; sur-le-champ il se couvre de ses armes, relève l'oriflamme; et, s'élançant sur le cheval de cet indigne chevalier, il vole aux premiers rangs de l'avant-garde, rejoint le duc Naymes, massacre les Infidèles, les fait reculer, et porte l'oriflamme jusqu'au fond de leurs derniers rangs. Le duc Naymes, qui croit que c'est Alory, qu'il estimait peu, fut forcé d'admirer sa force et sa valeur. Les jeunes compagnons d'Ogier se couvrent aussi des armes des chevaliers morts dans la première charge; ils le suivent, et portent la terreur et la mort dans les rangs des Sarrasins. L'avant-garde des Infidèles était en désordre, lorsqu'elle fut sou-

tenue par le gros de leur armée, que commandaient l'amiral Corsuble, Dannemont et Caraheu.

Déja le duc Naymes ordonnait la retraite, et le brave Ogier n'obéissait qu'en frémissant de colère, lorsque Charlemagne vint à son secours. Le combat devint général et plus terrible que jamais. Charlemagne avait déja renversé l'amiral Corsuble avec sa lance qui s'était brisée; et, tirant la redoutable Joyeuse, il était prêt à lui trancher la tête, lorsque Dannemont et Caraheu courant en même temps sur lui, l'un d'eux tua son cheval, et l'autre le renversa sur la poussière. L'ayant reconnu facilement à l'aigle éployé qu'ils aperçurent sur son casque et sur son bouclier, ils sautèrent promptement à terre pour lui donner la mort, ou le prendre prisonnier. Jamais la vie de cet empereur ne fut dans un plus grand péril: son cheval renversé sur lui, Joyeuse qu'il avait laissé tomber dans sa chute, le laissaient sans défense; mais Ogier, l'ayant vu tomber, vola promptement à son secours : quoique embarrassé par l'oriflamme, il pousse son cheval sur Caraheu qu'il renverse; et, brisant son épée sur le casque de Dannemont, il le fait tomber sans connaissance sur la poussière : aussitôt il aide l'empereur à se relever; il lui rend Joyeuse, et lui présente le cheval de Dannemont. Oh! brave et cher Alory, s'écria Charles, je te dois l'honneur et la vie. Ogier ne répondit point; et, voyant Charlemagne entouré d'un grand nombre de che-

valiers que son péril avait fait voler à son secours, il s'enfonce dans le plus épais de la mêlée, il y porte la mort; et les Français suivant l'oriflamme, voient bientôt que celui qui la porte vient d'enlever l'étendard de Mahomet, et que les Sarrasins fuient de toutes parts.

Charlemagne poursuivit quelque temps sa victoire; mais l'armée ennemie étant entrée dans un camp retranché, défendu par des troupes nombreuses qui n'avaient pas encore combattu, il fit dresser une tente sur le champ de bataille; et le bon Turpin, jetant son casque et son épée sanglante, s'empara promptement d'une mitre et d'une crosse, et entonna le *Te Deum.*

C'est dans ce moment qu'Ogier, couvert de sang et de poussière, vint déposer l'oriflamme sur l'autel, et mettre aux pieds de l'empereur l'étendard du Croissant, dont il s'était emparé; quelques chevaliers d'une petite stature, et marchant avec peine sous leurs armes pesantes, suivaient Ogier, et se jetèrent avec lui aux genoux de Charlemagne. Ce prince tendait déja ses bras, et croyait y recevoir Alory que Turpin du haut de l'autel bénissait de toutes ses forces, et dont les hauts barons exaltaient la valeur, lorsque le jeune Roland, fils du comte d'Aglantes et neveu de Charlemagne, ne pouvant plus supporter cette méprise, jette son casque et court délacer celui d'Ogier; au même instant ses autres compagnons jettent le leur. Charlemagne reconnaît Ogier dans son

défenseur, et les premiers comtes du palais reconnaissent leurs enfants dans ses compagnons. L'auteur convient qu'il ne peut exprimer la surprise, l'admiration et l'attendrissement de l'empereur et de sa cour. Déja Charles tient Ogier dans ses bras, et les heureux pères de ces braves enfants les embrassent en les baignant de leurs larmes. Le duc Naymes accourt; l'empereur cède au bon duc la douceur de serrer Ogier sur son sein. Que ne vous dois-je pas, cher et sage ami, s'écria l'empereur, pour avoir calmé ma colère? O chers enfants! continua-t-il, que votre action immortelle soit à jamais célébrée dans les annales françaises! O mon cher Ogier! je te dois la vie; Joyeuse brûle de te toucher, toi et tes jeunes et braves compagnons. A ces mots, il tire cette épée redoutable; il leur donne à tous l'accolée et l'ordre de chevalerie. Le jeune Roland, et le bel Olivier son cousin, ne purent, malgré la présence de l'empereur, s'empêcher de se jeter au cou d'Ogier, et de jurer avec lui cette fraternité d'armes si chère et si sacrée à nos anciens chevaliers; mais Charlot, fils de l'empereur, ne put voir ce spectacle, sans concevoir la plus noire jalousie de la gloire dont Ogier venait de se couvrir.

Le reste du jour et celui qui le suivit furent célébrés par les acclamations de l'armée. Turpin, dans un service solennel, implora pour les jeunes chevaliers les graces du Très-Haut; il bénit les armes blanches qui leur étaient préparées. Le duc

Naymes leur chaussa les éperons dorés, et l'empereur voulut leur ceindre leurs épées lui-même : mais quel fut l'étonnement de Charles, lorsqu'il ne reconnut plus celle qu'il destinait au jeune Ogier! La tendre fée Morgane, qui veillait sur l'amant qu'elle se destinait, avait eu l'adresse de la changer; et Charles, l'ayant tirée de son fourreau, vit écrit en lettres d'or sur la lame : « Je « m'appelle Courtain, et Galland me forgea du « même acier que Joyeuse et Durandal. » Charles reconnut qu'un pouvoir supérieur veillait sur la brillante destinée d'Ogier : il lui jura l'amitié d'un père : Ogier lui jura l'obéissance et l'amour d'un fils. Heureux tous les deux, s'ils se fussent toujours souvenus de leur serment!

L'armée sarrasine s'était à peine remise du désordre où l'avait jetée sa défaite, que le roi Caraheu, se souvenant d'avoir été renversé par le chevalier qui portait l'oriflamme, prit la résolution de le défier au combat.

Ce prince, n'étant point connu dans l'armée chrétienne, prit les habits d'un héraut; et, sous ce déguisement, il voulut connaître la cour de Charlemagne, et porter lui-même son défi. La cour française admira l'air noble et poli de Caraheu : chacun disait qu'il paraissait plus fait pour être chevalier, que pour faire leurs messages.

Caraheu commença par faire l'éloge du chevalier qui portait l'oriflamme le jour du combat, et finit par dire que, tel qu'il pût être, Caraheu,

roi de Mauritanie, l'estimait assez pour le défier au combat.

Ogier se levait déja pour répondre; mais il fut précédé par Charlot, qui s'écria *que le gage du roy de Mauritanie point ne pouvoit estre receu par si chetif vassal vivant alors en servage;* ce qu'il entendait par l'état présent d'Ogier, qui servait d'otage à son père. Déja la colère étincelait dans les yeux d'Ogier, que la présence de l'empereur contenait à peine; mais il fut calmé par un regard tendre de ce prince, qui se leva et cria d'une voix courroucée: *Tais toy, Charlot! Par la teste de Berthe! cil qui la vie m'a fait saulve te vault bien. Ogier,* continua-t-il, *ie t'affranchis de l'otage. Hérault! rapporte à ton maistre que onques chevalier de ma cour ne refusa le combat, qu'Ogier le Danois l'accepte, et que c'est moy qui le pleige* (1). Seigneur, répondit Caraheu en s'inclinant profondément, j'étais bien sûr que les sentiments d'un si grand empereur répondaient à sa haute et brillante renommée; je vais porter cette réponse à mon maître, que je sais vous admirer, et prendre à regret les armes contre vous. Quant à vous, chevalier, dit-il à Charlot, qu'il ne connaissait point encore pour être le fils de Charlemagne, si vous avez tant de desir de vous battre, il ne tient qu'à vous, et l'amiral Sadone, cousin du roi de Mauritanie, m'a chargé

(1) Qui en répond.

de défier pareillement le chevalier français, qui voudrait partager l'honneur de ce combat.

Charlot, animé par la colère et le dépit de l'espèce d'affront public qu'il venait d'essuyer, ne balança pas à donner son gage; Caraheu le reçut avec celui d'Ogier, et l'on convint que le combat serait pour le lendemain dans une prairie environnée de bois et située à distance égale des deux armées.

Le perfide Charlot méditait déja dans son cœur envieux et cruel la plus noire des trahisons. Il rassemble pendant la nuit quelques chevaliers indignes de ce nom, et qui lui ressemblaient par leurs mœurs féroces; il leur fait jurer de venger son injure, les fait couvrir d'armes noires avec les troupes qu'ils commandaient, et les envoie s'embusquer dans le bois qui bordait la prairie, avec ordre de faire semblant de l'attaquer lui-même, mais de faire main basse sur Ogier et sur les deux rois sarrasins.

Dès l'aube du jour Sadone et Caraheu, suivis seulement de deux pages qui portaient leurs lances, s'acheminent vers la prairie marquée, et Charlot et Ogier s'y rendent en même temps par deux chemins différents. Ogier s'avance d'un air calme; il salue avec courtoisie les deux chevaliers sarrasins, et les joint pour convenir avec eux des conditions du combat.

Pendant ce temps, le perfide Charlot était resté en arrière, et donnait à l'embuscade le signal

d'attaquer. Cette lâche troupe s'élance du bois et fond de toutes parts sur les trois chevaliers qu'ils entourent : tous trois sont également surpris de cette attaque imprévue ; mais aucun des deux partis ne peut soupçonner l'autre d'avoir part à cette trahison, en le voyant également en butte aux coups redoublés de ceux qui les attaquent. Tous les trois réunissent leurs efforts pour y résister, et font mordre la poussière aux plus audacieux. Courtain n'en frappait pas un, sans lui donner une atteinte mortelle ; mais l'épée de Caraheu, n'étant pas d'une si bonne trempe, se brisa dans ses mains, en donnant la mort à l'un de ces assassins ; et, dans cet instant, un autre ayant tué son cheval d'un coup de lance, Caraheu tomba sans armes et engagé sous son cheval. Ogier, qui s'en aperçut, courut à sa défense ; et, sautant à terre, il le couvrit de son bouclier, le dégagea, l'arma d'une autre épée, et voulait le forcer à monter sur son propre cheval. Ce fut le moment où Charlot, animé par sa fureur, poussa son cheval sur Ogier, et le renversa sur l'herbe : il retournait déja pour le percer de sa lance, si Sadone, qui s'était aperçu de cette trahison, n'eût fondu sur lui l'épée haute, et ne l'eût contraint à reculer : Caraheu sauta légèrement sur le cheval qu'Ogier, relevé de sa chute, lui présenta dans ce moment ; il n'eut que le temps de s'écrier : Brave Ogier, je ne suis plus ton ennemi ; je te jure une amitié éternelle. Charlot, voyant sa tra-

hison découverte, et s'apercevant qu'une grosse troupe de cavalerie sarrasine pénétrait déja dans la prairie, en courant à toute bride, rentra promptement dans le bois.

La troupe qui s'avançait était commandée par Dannemont, dont Caraheu devait épouser la cousine, fille du grand amiral Corsuble. Le page de Caraheu, voyant son maître attaqué par des assassins, avait volé vers le camp; et rencontrant Dannemont à la tête d'une garde avancée, qu'il visitait alors, il lui avait crié de venir au secours de son maître.

Dannemont attaqua vivement ceux qui ne faisaient déja plus que de faibles efforts contre la valeur des trois chevaliers qui s'étaient réunis : il les dissipa sans peine; mais apprenant qu'Ogier, le fils de celui qui l'avait détrôné, était l'un des trois combattants, il le fit entourer, et, malgré les instances et les armes même de Sadone et de Caraheu, il le fit prisonnier, et le conduisit dans Rome à l'amiral Corsuble.

Ogier éprouva d'abord de la part des ennemis des chrétiens, des traitements rigoureux et l'esclavage; mais Sadone et Caraheu déclarèrent hautement qu'ils abandonneraient Corsuble, et tourneraient même leurs armes contre lui, s'il ne leur accordait pas la liberté d'Ogier que Dannemont n'avait pris que contre le droit des gens, et pour venger sa propre querelle.

Caraheu, qui lui devait la vie, fut le plus ar-

dent à presser Corsuble de renvoyer Ogier libre et comblé d'honneurs au camp français. Séduit par les prières du vieux Dannemont, Corsuble fut inflexible, et n'accorda de donner sa cour et son camp pour prison au chevalier français, que sur la parole sacrée qu'il exigea de ce dernier de n'en point partir sans sa permission formelle.

Gloriande était adorée de Caraheu qu'elle aimait; leurs ames s'étaient facilement unies, parcequ'elles étaient également sensibles et élevées. Que feriez-vous à ma place? dit en soupirant le généreux Caraheu. Ah! cruel, lui répondit-elle, ne me consulte pas; je connais ton cœur, et le mien ne peut te dicter une autre réponse que de suivre ce que tu prémédites.

Caraheu ne balance pas; il sort le matin de la ville de Rome, marche vers le camp de Charlemagne, et se fait conduire à la tente de l'empereur par le commandant des gardes du camp.

Ce prince se promenait alors avec les seigneurs de sa cour. Dès que Caraheu l'aperçut, il descendit de cheval, il ôta son casque; et tirant son épée, qu'il tint dans ses mains par la lame, il alla la déposer aux pieds de Charlemagne, en fléchissant le genou devant lui.

Grand prince, dit-il à l'empereur surpris, reconnaissez dans ce héraut d'armes, qui voulut vous admirer de plus près et qui défia vos chevaliers, le roi de Tunis et de Mauritanie : le vieux et lâche Dannemont a fait prisonnier, con-

tre le droit de la guerre, Ogier le Danois qui venait de me sauver la vie. Séduit par les instances de Dannemont, Corsuble refuse aux miennes la liberté du brave Ogier, et je ne peux réparer cette déloyauté qu'en venant vous rendre mes armes et me reconnaître votre prisonnier.

Charlemagne admire avec tous ses barons le grand cœur de Caraheu; il le relève, l'embrasse, il lui rend son épée; et, le prenant sous le bras, il le conduit dans le pavillon impérial. Grand prince, lui dit-il devant tous ses barons, votre présence et l'exemple que vous donnez à la noblesse française me consolent de la perte d'Ogier; j'espère vous rendre bientôt celui dont vous vous déclarez si dignement l'ami; vous serez le mien le reste de ma vie: puisse le Très-Haut bénir vos vertus, vous éclairer et vous amener à suivre son culte!

Tous les seigneurs de la cour, conduits par le duc Naymes de Bavière, vinrent tour-à-tour rendre leurs hommages au roi de Tunis; le seul Charlot ne parut point: la peur d'être reconnu pour un traître lui fit feindre d'être malade; mais le cœur du roi de Tunis était trop magnanime pour percer celui de Charlemagne, en l'informant de la trahison de son fils.

Pendant ce temps l'armée sarrasine était dans une étrange rumeur; celle de Tunis était prête à prendre les armes contre celle de Corsuble, et lui redemandait son roi: l'intérieur du palais de

cet amiral n'était pas plus tranquille; et Gloriande, approuvant hautement l'action généreuse que Caraheu venait de faire, accablait l'odieux Dannemont de reproches, et bravait la colère de son père, en disant que si le roi de Tunis se fût conduit autrement, il n'eût pas été digne de sa main.

On connaît trop déja l'ame noble et loyale d'Ogier le Danois, pour ne pas imaginer à quel point il fut sensible à l'action vertueuse de Caraheu; il en parlait sans cesse à la belle Gloriande, et le seul bonheur dont elle pouvait jouir dans l'absence d'un amant aimé, c'était de l'entendre louer par un ami, qui, de jour en jour, lui devenait plus cher.

Peu de temps après, le fier et redoutable Brunamont, roi d'Éthiopie, vint à la tête de son armée au secours de l'amiral Corsuble. Brunamont joignait à sa taille gigantesque une figure hideuse, un cœur féroce, et la force de dompter les plus redoutables éléphants : jusqu'alors nourri dans les forêts d'Afrique, il n'avait jamais connu l'amour; mais la beauté céleste de Gloriande lui faisant naître des desirs impétueux, il se prit pour elle de cette espèce d'amour que le printemps et la nature inspirent aux tigres et aux lions du pays qui l'avait vu naître.

Il demanda sa main à l'amiral Corsuble, en lui donnant le choix, ou de tourner ses armes contre lui, ou de l'aider à vaincre et soumettre les chrétiens.

L'absence du roi de Tunis eût laissé Gloriande sans défense, si le brave Ogier ne l'eût assurée qu'il périrait plutôt que de voir l'amante de son ami devenir la proie de ce monstre.

Cependant le faible Corsuble, irrité de l'abandon de Caraheu, favorisa Brunamont dans la demande qu'il faisait de sa fille, et sut même lui ménager un entretien particulier avec cette princesse. Le féroce Brunamont, tel que nous l'avons dépeint, força bientôt Gloriande à ne lui répondre qu'en s'armant d'un poignard, et en jetant les hauts cris. Ogier accourut; et saisissant Brunamont d'un bras nerveux, il le contraignit à se retirer.

Brunamont furieux court à l'amiral Corsuble, et lui dit que Gloriande ne se refuse à l'épouser, que pour favoriser le complot qu'elle a fait avec son amant. Fertile en mensonges comme les nègres de ses états, il ajoute que Caraheu n'est allé dans le camp de Charlemagne que pour s'y faire baptiser, et recevoir de la main de l'empereur sa fille Gloriande, qui doit s'échapper pendant la nuit pour aller aussi se faire chrétienne comme lui et l'épouser en même temps : il finit par accuser Gloriande de haute trahison, et demande qu'elle subisse le supplice, si cette princesse ne trouve un champion assez téméraire pour oser la défendre contre lui.

Brunamont était si redouté, que peut-être aucun chevalier ne se fût présenté pour remplir les

vœux que Corsuble faisait en secret pour l'honneur et la vie de Gloriande; mais bientôt Ogier, averti de l'accusation de Brunamont, se présenta devant les deux rois. Roi d'Éthiopie, dit-il en le regardant avec un sourire dédaigneux, oserais-tu bien présenter ton gage? Ton lâche cœur saura-t-il soutenir le mensonge dont je te donne hautement le démenti? Oui, vassal abandonné de ses proches, dit Brunamont avec fureur, je soutiens mon dire envers et contre tous. Ogier ne répondit point à cette injure; il courut se mettre à genoux devant Gloriande : Belle princesse, lui dit-il, daignez accepter mon bras; c'est à l'ami du roi de Tunis à vous défendre en son absence. Gloriande détache de sa ceinture une riche écharpe, où son chiffre et celui de son amant étaient brodés de sa main. Oui, brave Ogier, je vous accepte pour mon défenseur, lui dit-elle; c'est Caraheu lui-même qui va combattre dans la personne de son ami : croyez qu'il en eût autant fait pour vous. Le combat accepté de part et d'autre fut marqué pour le lendemain; et les parrains des deux champions ayant été nommés, ils s'emparèrent de celui qui leur était destiné pour le garder pendant la nuit, et répondre de sa personne, selon l'usage de la chevalerie.

Un espion de Charlemagne qui s'était introduit dans la cour de Corsuble s'évada subitement de Rome, et courut rendre compte à l'empereur de tout ce qui venait de se passer. Ce prince, appre-

nant que le lieu du combat était marqué sur les bords du Tibre, hors de la cité, fit prendre les armes à toute son armée avant le jour, et marcha dès l'aurore à sa tête, pour s'approcher de l'armée ennemie. Ce prince laissa la sienne en bataille derrière une montagne qui la couvrait; et, suivi d'un petit nombre de chevaliers et du roi de Tunis, il monta sur le sommet de cette montagne, d'où il pouvait voir facilement le combat.

Bientôt l'armée de Corsuble, celle du roi de Tunis, et celle de Brunamont, sortirent par trois différentes portes, passèrent le Tibre, et formèrent, quoique toujours séparées, un grand cintre au milieu duquel les lices furent promptement dressées. Ogier et Brunamont, conduits par leurs parrains, entrèrent dans la lice, où, l'alcoran étant apporté, le traître Brunamont osa jurer en frémissant, que son accusation était vraie; et le digne chevalier de Gloriande leva les mains au ciel, en l'implorant pour qu'il protégeât l'innocence et la vérité.

Quelque haute opinion qu'eût Caraheu de la force et de la valeur d'Ogier, que ne souffrait-il pas alors de ne pouvoir combattre lui-même pour une maîtresse adorée!

Les trompettes sonnent; les deux champions s'élancent, brisent leurs lances jusqu'à la poignée: les deux chevaux plient les jarrets de la force de cette atteinte, et leurs maîtres, perdant un instant la respiration, sont prêts à tomber; mais

bientôt ils se remettent et s'attaquent l'épée à la main avec une égale fureur.

Le combat fut long et terrible; la lice rougie par leur sang était couverte des débris de leurs armes. Brunamont, plus blessé qu'Ogier, et furieux d'une résistance qu'il n'avait jamais éprouvée, saisit son épée à deux mains, et veut en porter un coup décisif sur son casque. Ogier oppose Courtain au coup qui le menace; et cette épée égale à Joyeuse coupe en entier le cimeterre de Brunamont. Entraîné par la force du coup qu'il porte en vain, Brunamont tombe sur l'arène; Ogier s'y précipite pour achever sa victoire: mais à l'instant Brunamont se relève; et, voyant son bras désarmé, il s'élance sur Ogier, qu'il serre assez étroitement pour l'empêcher de se servir de son épée. Tous les deux luttent, tombent et roulent ensemble sur la poussière: mais enfin Ogier étourdit Brunamont d'un coup de gantelet; et, se dégageant de ses bras, il lui fait voler la tête.

Déja Corsuble permettait à Gloriande de s'avancer pour remercier son libérateur, lorsqu'un farouche Africain, parent de Brunamont, et commandant sous lui l'armée éthiopienne, jette un grand cri, s'ébranle et vient attaquer l'armée de Corsuble et de Dannemont, que d'abord il met en désordre: celle de Caraheu, contenue par ses généraux, reste spectatrice de ce combat.

Le général éthiopien poursuit son premier

avantage; et bientôt Corsuble, Dannemont et son armée, fuient de toutes parts, et cherchent à rentrer dans Rome. Les deux ponts sur le Tibre sont bientôt engorgés par les fuyards; Corsuble et Dannemont cherchent en vain à se faire jour sur l'un de ces ponts, qui, surchargé par la foule, tombe et s'abyme dans le Tibre avec sa charge. Corsuble et Dannemont couverts d'armes pesantes périrent en peu d'instants; et le gros de leur armée rentré dans Rome ne s'occupa plus qu'à s'y mettre en défense.

Caraheu qui voyait du haut de la montagne la défaite de l'armée de Corsuble obtint facilement de l'empereur la permission d'aller se mettre à la tête de la sienne, et de courir au secours du père de Gloriande. Le sage duc de Bavière voyait avec une satisfaction secrète les armées sarrasines se détruire entre elles : il fait remarquer à Charlemagne que les Sarrasins travaillent eux-mêmes à lui ouvrir les portes de Rome.

Caraheu vole à la tête de son armée; il y trouve Ogier vainqueur de Brunamont, qui le croyait dans la position de ne devoir attaquer ni défendre Corsuble : mais son ami le détermine facilement à le suivre, et ces deux jeunes héros à la tête d'une armée qui n'avait point encore combattu tombent sur les Éthiopiens, et les font plier de toutes parts. La terre est bientôt couverte de ces Africains; le massacre est affreux, et les débris de cette armée ne se sauvent que par une

prompte fuite. Ces deux princes arrivent sur les bords du Tibre, où bientôt ils apprennent la triste fin de Corsuble et de Dannemont : l'un et l'autre étaient trop généreux pour ne pas regretter de n'avoir pu courir plutôt à leur secours. Tous les deux entrent dans Rome, et volent au palais, où déja Gloriande n'était plus gardée, et commandait en souveraine : la présence de son libérateur et celle d'un amant aimé séchèrent bientôt les larmes qu'elle donnait à la mort de Corsuble.

Charlemagne crut alors qu'il était temps de s'approcher de Rome avec son armée; et bientôt il aperçut une troupe de chevaliers que Gloriande envoyait au-devant de lui : leur chef était chargé de présenter les clefs de Rome à l'empereur, et de lui dire qu'on lui préparait les honneurs du triomphe. Charles refusa l'un et l'autre; il entra dans Rome comme un souverain allié de Gloriande, et voulut qu'Ogier et Caraheu jouissent des honneurs que méritaient les libérateurs de la capitale du monde chrétien.

La belle Gloriande, maîtresse de son sort, assura son bonheur, en donnant sa main au brave roi de Mauritanie. L'empereur rappela le pape Léon, le rétablit lui-même sur la chaire de saint Pierre; et Léon reconnaissant le traita toujours comme son seigneur suzerain.

Charles et Léon eussent vivement desiré que l'union de Gloriande et du roi de Tunis eût été sanctifiée par les eaux salutaires du baptême; mais

le temps n'était pas encore arrivé de recevoir cette grace du ciel, qu'ils méritèrent dans la suite par la constance de leurs vertus.

L'un et l'autre prirent congé de l'empereur pour retourner dans leurs états : ce ne fut pas sans verser bien des larmes. En embrassant Ogier, Caraheu lui jura de voler à son secours au premier mot de sa part, et reçut le même serment de son ami. Le pape Léon est rétabli dans sa puissance spirituelle ; et, l'Italie étant tranquille, Charlemagne retourna dans sa cour.

A peine Ogier, qui l'avait suivi, fut-il à portée du château qu'habitait sa chère Bélicène, qu'il se déroba de ces fêtes que le peuple français, toujours éperdu d'amour pour son roi, donnait à Charlemagne, pour revoir celle qui lui faisait sentir le bonheur d'aimer. Il entre dans ce château; il voit des domestiques en larmes; ils poussent des cris en le voyant : son ame est agitée d'une secrète terreur ; il monte en frémissant à l'appartement de la dame châtelaine : hélas ! il la voit accourir au-devant de lui, tenant un enfant dans ses bras. Ah ! malheureux et coupable Ogier, s'écrie-t-elle, voilà tout ce qui nous reste de celle que ton amour séduisit. A ces mots, le sensible Ogier jette un cri douloureux, et tombe sans connaissance : on a peine à le rappeler à la vie ; les sanglots étouffent sa voix. Ah dieux ! s'écria-t-il enfin, en se jetant aux genoux de Béline, l'ignorance et l'amour firent seuls notre crime, et j'accourais pour le réparer en lui donnant ma main.

Béline, attendrie et connaissant toute la loyauté du cœur d'Ogier, jette ses bras à son cou, tout en larmes, et met l'enfant dans les siens. Je te pardonne, lui dit-elle; mais jure-moi d'aimer ton fils, que je veux élever pour le rendre digne de toi. Avec quel transport Ogier ne prononça-t-il pas ce serment si naturel et si sacré!

Ogier, l'ame percée de douleur, retourna, peu de jours après, à la cour de Charlemagne, qui, malgré sa tendresse pour lui, se ressouvenait toujours de l'insulte qu'il avait reçue de Geoffroy son père; il avait déja même décidé dans un conseil qu'il porterait incessamment ses armes en Danemarck, lorsqu'il arriva courriers sur courriers de la part de Geoffroy, qui lui mandait que les Sarrasins et les peuples du nord avaient fait une irruption dans ses états, avaient ravagé ses frontières, et que bientôt Copenhague serait assiégée. Geoffroy dans ces lettres reconnaissait sa faute, requérait son pardon, et suppliait le chef du monde chrétien de lui accorder du secours contre les ennemis de la religion sainte.

L'ame de Charlemagne était trop belle pour ne pas savoir pardonner; il voulut éprouver celle d'Ogier. Geoffroy, séduit par la nouvelle reine, avait absolument abandonné ce fils, l'avait laissé quinze ans en otage, et paraissait ne vouloir jamais le rappeler auprès de lui. Charles lui demanda si, malgré le dédain de son père, il voulait aller le secourir; Ogier ne lui répondit qu'en se jetant à ses genoux; et le sommant ensuite, au sujet de

la demande qu'il venait de lui faire, il le supplia de lui accorder un secours et la permission de le commander : *Fils, pour nuls riens*, dit-il, *voire pour la mort, ne doibt faillir au besoing à son pere ; ainsy le dict la loy gravee en pierre celeste, nature bone en fait mesme comandement.*

Charles se rend à ses instances ; il lui donne mille de ses chevaliers : un grand nombre d'autres, brûlant de se distinguer sous la bannière d'Ogier, vinrent s'y rendre de toutes les provinces de France.

Ogier vole au secours de son père ; les ennemis sortent de leurs lignes pour lui présenter la bataille : malgré l'inégalité du nombre, il les bat, et les poursuit jusque sur les bords de la Baltique, où ce qui s'était échappé se rembarque en confusion sur les vaisseaux.

Ogier revient de la poursuite, marche vers Copenhague : il est surpris d'entendre sonner toutes les cloches de la ville : il en apprend bientôt la cause ; c'étaient les obsèques de Geoffroy son père qu'on célébrait. Ogier ne sentit que la douleur de n'avoir pas embrassé le père qu'il venait de rétablir sur son trône, et de n'avoir pas reçu de sa bouche ses derniers ordres ; il apprend aussitôt que son père, en mourant, l'a déclaré l'unique héritier de son trône et de ses états.

Ogier vole à l'église où son père venait d'être enfermé dans le tombeau ; il embrasse la tombe, qu'il baigne de larmes ; et dans ce moment il la

voit briller d'une lumière céleste. Une voix douce se fait entendre; c'était celle d'un ange qui lui disait : Ogier, ne conserve que le surnom de Danois; laisse tes états au duc Guyon ton frère; l'éternel te destine un sort plus glorieux, et des royaumes où tu feras suivre sa loi.

Cet ange, très différent de ceux dont Boniface VIII se servit avec le bon Célestin (1), remplit le cœur d'Ogier de soumission, de confiance et de joie : il se relève; il court embrasser son frère; il aborde respectueusement la reine sa belle-mère, et il leur déclare que, content de son sort, et d'être agrégé dans le nombre des preux chevaliers estimés de Charlemagne, il retourne dans sa cour, et les laisse les maîtres absolus de ses états.

A ces mots, il fait assembler les seigneurs danois, leur fait prêter serment à son frère qu'il conduit à la cathédrale, et qu'il couronne lui-même de sa main. Le nouveau roi, digne du sang qui coulait dans ses veines, dépose sur-le-champ

(1) Benoît. Cajétan, qui soupirait après le pontificat, introduisit une sarbacane dans la chambre du pape Célestin V, et par ce moyen il lui cria pendant plusieurs mois, comme si c'était un ange qui parlât : *Célestin, Célestin, cède le papat; c'est une charge au-dessus de tes forces.* Célestin, qui était fort simple, ayant passé toute sa vie dans la retraite où il croyait avoir eu des visions, prit cette voix pour un avertissement céleste : il se démit de la papauté : Cajetan fut élu à sa place, et régna sous le nom de Boniface VIII. *Hist. des Papes*, in-4°, premier vol., p. 307. P.

sa couronne et son sceptre aux pieds de son frère; il reconnaît qu'il les tient de lui, lui rend hommage, et lui jure qu'à son premier ordre il sera prêt à voler à la tête des Danois pour lui obéir.

Ogier revint couvert de gloire en France; et Charlemagne, touché de son attachement, et du sacrifice qu'il venait de lui faire, le combla de caresses, et le traita dans la suite presque comme son égal.

Nous passons sous silence tous les exploits d'Ogier pendant plusieurs années, et les aventures galantes, qui, souvent, le dédommageaient du sang qu'il répandait dans les combats. Les dons des fées avaient bien de la force : nulle beauté ne pouvait lui résister, et nulle beauté ne pouvait être assez ingrate pour ne pas avouer qu'Ogier savait très bien aimer, du moins pour quelques jours. Les myrtes qui le couronnèrent égalèrent presque ses lauriers; mais nous croyons devoir passer à l'évènement le plus terrible et le plus malheureux de sa vie.

La bonne et tendre châtelaine Béline avait élevé le fruit des amours de sa fille et d'Ogier avec le plus grand soin. Elle se consolait quelquefois de ce que son petit-fils n'était pas légitime, en pensant que l'inégalité de conditions et les lois de l'empire l'eussent empêché d'hériter des grands fiefs d'Ogier, quand même ce prince eût épousé Bélicène. Elle s'appliquait à rendre le jeune Baudouin digne d'être reconnu par son père, et de

l'apanage qu'il en pouvait obtenir. Ses soins avaient réussi : Baudouin, charmant par la figure et par l'esprit, joignait la force et le courage d'Ogier aux charmes de sa mère.

Béline crut qu'il était temps de le faire connaître, et l'envoya à la cour de Charlemagne. Un jour qu'Ogier revenait du lever de l'empereur, le jeune Baudouin se jette à ses genoux, et lui présente une lettre de Béline avec le portrait de Bélicène, entouré d'une tresse de ses cheveux. Ogier lit la lettre en fondant en larmes, baise le portrait et les cheveux de celle qu'il avait si tendrement aimée, et reçoit son fils dans ses bras.

Ogier présente son fils à l'empereur, qui le caresse et le retient à son service. Toute la cour s'empresse à l'imiter : le duc Naymes et les anciens barons croient revoir Ogier dans son adolescence, et cette ressemblance les porte à l'aimer. Charlot même lui marque d'abord quelque amitié; mais bientôt la ressemblance et la fierté d'Ogier, qu'il reconnaît dans le jeune Baudouin, suffisent pour exciter sa haine.

Baudouin cependant se montrait très attentif à servir Charlot, et ne perdait pas une occasion de chercher à lui plaire. Ce prince aimait à jouer aux échecs, et le jeune Baudouin excellant à ce jeu faisait souvent sa partie.

Un jour que Charlot était vivement piqué d'avoir perdu deux parties de suite, il crut pouvoir, en prenant une pièce, donner échec et mat à

Baudouin; mais celui-ci l'attendait dans le piège qu'il avait tendu : il eut le tort de faire un léger sourire, en faisant Charlot échec et mat pour la troisième fois. Charlot se lève furieux, et, saisissant le pesant et riche échiquier d'or dont ils se servaient, il en porte un coup sur la tête de Baudouin, la lui brise, et le fait tomber mort dans la chambre.

Effrayé lui-même de son crime, craignant la vengeance du redoutable Ogier, Charlot se cache dans l'intérieur du palais. Un jeune compagnon de Baudouin sort en poussant des cris douloureux; il rencontre Ogier, il lui montre de la main la chambre de Charlot: le malheureux père y court, voit son fils mort baigné dans son sang, et l'on ne peut lui cacher que c'est le féroce Charlot qui l'a privé de la vie.

Ogier, transporté de fureur, tire la redoutable Courtain, cherche Charlot dans le palais; celui-ci fuit de sa première retraite, et ne se croit en sûreté que dans la chambre de Charlemagne, qui dînait alors avec le duc Naymes, et Salomon duc de Bretagne. Ogier poursuit Charlot, l'épée haute, jusqu'à la table de l'empereur : un échanson qui portait une coupe d'or à ce prince tend son bras pour arrêter Ogier, qui, ne se connaissant plus, porte un coup qui tombe sur la coupe qu'il fend, et dont le vin rejaillit et couvre le visage de l'empereur. Ce prince se lève en fureur, saisit un couteau qu'il est prêt à lancer, lorsque Salomon

et Naymes se jettent entre deux; et ce dernier, qui conservait son ancien empire sur Ogier, arrête son bras qu'il avait déja levé sur l'empereur, et le force à se retirer, tandis que Salomon, de son côté, retient Charlemagne, et calme sa première colère. Le duc Naymes, prévoyant les suites de cette violence, plaignant Ogier et l'excusant dans son cœur, lui fait remettre Courtain dans le fourreau, impose aux gardes du palais qui se rassemblaient pour l'arrêter; il le fait armer et monter sur son cheval Beiffror, et le force à s'éloigner de Paris, sur ce destrier que la fée Morgane avait fait substituer au sien par les esprits soumis à ses ordres. Charlemagne fait assembler le conseil des hauts barons; il leur raconte jusqu'à quel point Ogier vient de manquer au chef de l'empire. Ogier est condamné par les barons à perdre la tête. Salomon de Bretagne et Naymes de Bavière sont les seuls qui s'opposent à ce jugement; et Charles fait prêter serment à tous les autres barons, qu'ils feront tous leurs efforts pour arrêter Ogier, et le remettre en sa puissance.

Ogier était trop aimé pour ne pas rassembler bientôt un grand nombre de chevaliers qui se dévouèrent à sa défense. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les différents combats qu'il décrit; mais nous devons dire qu'ils furent presque tous à l'avantage d'Ogier, et que Charlemagne le poursuivant en personne, Ogier l'abattit deux fois différentes, fut le maître de sa vie; et qu'au lieu

de lui faire crier merci, le généreux et fidèle Ogier ne s'occupa qu'à le relever et à lui demander inutilement son pardon : mais il insistait en même temps sur la punition de Charlot; et Charles eût mieux aimé le laisser user de son avantage, que de s'humilier jusqu'à lui promettre la mort de son fils.

Affligé du sang que ses amis avaient répandu pour lui, et des désordres affreux qu'entraînent toujours les guerres civiles, Ogier congédia sa petite armée, et se déroba la nuit à ceux qui s'attachaient à le suivre. Il prit le parti d'aller rejoindre le duc Guyon son frère; mais, s'étant égaré dans la forêt des Ardennes, et se trouvant fatigué d'une longue marche, la fraîcheur d'un vallon assez écarté pour qu'il ne pût craindre d'être surpris l'invita sur le soir à prendre quelque repos. Il débride Beiffror; il ôte son casque; il se couche sur le gazon qui bordait une belle fontaine, et pose sa tête désarmée sur son bouclier.

Ogier goûta le repos jusqu'au lever du soleil. Malheureusement Turpin, qui se souvenait quelquefois qu'il était archevêque de Reims, remplissait alors les fonctions de cet état. Il visitait les églises suffragantes de sa métropole; mais sa dignité de pair de France, et son humeur martiale qui le faisait compter au nombre des preux, ne lui permettaient pas de voyager sans avoir autant de chevaliers à sa suite, qu'il avait de chapelains et de clercs. L'un de ces derniers eut soif; et,

connaissant la fontaine sur le bord de laquelle Ogier reposait, il s'approche de l'eau, dont bientôt il s'écarte à l'aspect d'un chevalier armé. Ce clerc court à l'archevêque, lui fait part de sa découverte : Turpin s'approche doucement de la fontaine ; il reconnait Ogier qui ne se réveille pas.

Le premier mouvement du bon et généreux Turpin fut de sauver son ami pour lequel il était pénétré d'estime; mais ses archidiacres et ses chevaliers, qui reconnurent aussi le brave Ogier, firent souvenir leur archevêque du serment sacré que Charlemagne avait exigé de lui. Turpin eut fait *une felonie s'il eust faulsé la foy du serment;* son cœur loyal en était incapable : mais ce ne fut qu'en gémissant qu'il permit à sa suite de se saisir d'Ogier endormi, qui se trouva sans défense et couvert de chaînes en sortant de son profond sommeil. Les chevaliers de Turpin s'emparent de son cheval et de ses armes, et le conduisent à Soissons où l'empereur se trouvait alors.

Turpin lui remet Ogier entre les mains, en se jetant à genoux pour lui demander sa vie; mais Charles la lui refuse; et, saisi de fureur à l'aspect d'Ogier qui le regardait d'un œil ferme, il fait appeler le prévôt de l'hôtel pour faire trancher la tête, en sa présence, à l'ennemi qui semble encore le braver dans les fers.

Salomon de Bretagne et le duc Naymes s'unissent à Turpin pour implorer sa clémence : ils lui représentent le nombre de souverains puissants

qui peuvent se liguer avec le roi de Danemarck, pour venger la mort d'Ogier; mais l'empereur demeurant inflexible, ils en obtiennent du moins de ne pas faire périr Ogier par une mort publique et sanglante. Ils le font convenir qu'Ogier sera remis, sous la garde de l'archevêque Turpin, *en charte privee;* et l'empereur ordonne que la nourriture d'Ogier, haut de sept pieds et qu'il connaissait être grand mangeur, ne sera que d'un quartier de pain, d'une pièce de viande et du quart d'un septier de vin : c'est ainsi que Charles espérait se défaire promptement d'Ogier, en le faisant mourir d'inanition, sans que *son nombreux lignage* et son frère pussent lui reprocher sa mort. Il fit de nouveau prêter serment à Turpin de se conformer à cet ordre.

Le bon archevêque aimait trop Ogier pour ne pas imaginer quelque moyen de lui conserver la vie; il prévoyait sa fin prochaine, s'il accomplissait le serment : connaissant d'ailleurs Ogier pour le chevalier le plus zélé pour la loi sainte, et le plus ardent à massacrer les mécréants qui refuseraient de la recevoir, Turpin crut pouvoir se permettre une restriction mentale (ce qui prouve bien que ce n'est pas une nouvelle invention, et que l'Espagne n'en a pas l'honneur), sans manquer à la lettre du serment qu'il avait proféré. Voici comment Turpin se proposa de l'exécuter.

Tous les matins il faisait donner à son prisonnier un quart d'un pain fait avec deux boisseaux

de farine : on y joignait le tiers d'un mouton ou d'un veau gras; et faisant fondre un septier qui contenait quarante pintes de vin, le bon Ogier n'en buvait que la quatrième partie.

La prison d'Ogier fut très longue : l'auteur assure qu'elle dura sept ans. Charlemagne s'étonnait toujours qu'Ogier ne succombât pas à cette longue abstinence ; et lorsqu'il en demandait des nouvelles à Turpin, le bon archevêque, muni intérieurement de la restriction, ne craignait point de jurer qu'il accomplissait littéralement le serment qu'il avait proféré.

Nous avons oublié de dire qu'au moment qu'Ogier fut conduit prisonnier à Soissons, l'abbé de Saint-Faron de Meaux apercevant le beau cheval Beiffror, et n'ayant en ce moment rien autre chose à demander à Charlemagne (car il est de la règle et de l'éducation des moines de demander toujours), supplia ce prince de lui donner ce beau destrier, qu'il fit conduire à son abbaye. Il mourait d'envie de se servir de ce superbe cheval pour aller voir l'abbesse de Jouare sa bonne amie, et de se montrer à ses yeux comme un vigoureux et leste cavalier ; mais le pauvre abbé fut bien trompé dans ses espérances. Il était allé bien doucement dans sa litière jusqu'au pied de la montagne de Jouare, où Beiffror avait été conduit richement couvert des plus beaux ornements que les moines eussent pu tailler dans la sacristie pour lui faire un harnois;

mais dès que Beiffror, qui était accoutumé de porter le poids énorme d'Ogier couvert de ses armes, ne sentit plus sur lui que le poids léger de l'abbé, et qu'il vit ses longs habits flotter sur ses flancs, il l'emporta, lui fit franchir rapidement la montagne; et, faisant des sauts prodigieux en entrant dans la cour de l'abbaye, il le jeta de très haut aux pieds de madame l'abbesse, qui, suivie de ses nonnains, s'était avancée pour le recevoir.

On imaginera sans peine quels furent les cris, l'épouvante et la douleur de l'abbesse, en voyant damp abbé sans connaissance et à moitié brisé par sa chute. Une sœur converse, favorite de l'abbesse, court à l'abbé; elle cherche, elle tâte où sont ses blessures, et console un peu madame l'abbesse, en l'assurant que le coup n'a porté que sur la tête et les épaules. On imagine sans peine les tendres et charitables soins que l'on prit de lui; ils réussirent : mais l'abbé, souffrant et humilié d'être tombé si cruellement dans une pareille occasion, résolut de s'en venger sur le pauvre Beiffror; il le condamna, dans sa colère, à subir la même abstinence que son maître, et à charrier des pierres destinées au bâtiment qu'il faisait élever hors des murs de son abbaye pour y recevoir les dames voyageuses; espèce de bâtiment qui dès ce temps-là se nommait en langage claustral la *mal-gouverne*.

C'est ainsi que, mal nourri, souvent battu,

forcé de traîner un pesant tombereau, le noble et vigoureux cheval Beiffror passa tout le temps de la prison de son maître.

Cette prison eût été peut-être aussi longue que la vie de Charlemagne, sans les grands évènements qui forcèrent cet empereur à remettre Ogier en liberté.

Il apprit tout à-la-fois que Carabeu, roi de Mauritanie et frère d'armes d'Ogier rassemblait une armée formidable prête à s'embarquer pour venir délivrer son ami; que le duc Guyon de Mayence, roi de Danemarck et frère d'Ogier, s'unissait aux souverains de Norvège et de Finlande, ses proches parents, pour venir l'attaquer: mais le danger le plus pressant de tous, c'était l'incursion subite du redoutable roi sarrasin Bruhier, qui, pour venger la mort de l'amiral Corsuble son frère, était débarqué dans la Guienne, à la tête de deux cents mille hommes, s'était emparé de Bordeaux et de Poitiers, et marchait à grandes journées pour l'attaquer jusque dans Paris.

Charlemagne sentait alors combien le secours d'Ogier était nécessaire; mais le duc Naymes et Turpin eurent beau le lui représenter, l'empereur, trop grièvement offensé, et tremblant pour les jours de Charlot qu'il avait encore la faiblesse d'aimer, ne pouvait se résoudre à se servir du bras d'Ogier, que d'ailleurs il croyait

sans force, et affaibli par sa prison et sa longue abstinence.

Il y fut bientôt forcé par l'approche de Bruhier, par la première bataille qu'il perdit contre lui, et la prison de la moitié des chevaliers de sa cour, qui portaient déja les fers de son ennemi.

Bruhier, fier de son premier avantage, envoya défier Charlemagne à venir combattre contre lui seul, accompagné des quatre plus braves chevaliers français. Charlemagne voulait accepter le défi, mais corps à corps avec Bruhier. Salomon, Naymes et Turpin parvinrent à l'en empêcher; et Charles répondit au héraut de Bruhier, qu'il enverrait le lendemain lui porter sa réponse.

C'est dans cet intervalle que les trois ducs parvinrent à persuader Charlemagne de pardonner à Ogier, et de le rappeler pour combattre le redoutable ennemi qui le défiait : mais il ne leur fut pas si facile de persuader Ogier. Blessé de sa longue prison et de l'ingratitude de Charlemagne, ayant toujours l'idée présente de son fils mort et sanglant entre ses bras par le coup que le féroce Charlot lui avait porté, le fier Ogier ne voulut jamais se rendre aux instances de ses amis; et quoique la gloire l'appelât à combattre Bruhier, quoique le salut de la chrétienté dépendît de la mort de ce redoutable mahométan, Ogier refusa de sortir de sa prison et de combattre, à moins que l'empereur ne remît Charlot entre ses mains *pour en faire à sa volonté*.

Cette proposition était bien dure : mais le danger était si pressant, que les trois pairs osèrent supplier l'empereur de l'accepter; et que Charlemagne, par un retour de justice, avouant lui-même que Charlot était criminel, manda par eux au prince danois qu'il pouvait venir le trouver en assurance, et que lui-même il remettrait Charlot entre ses mains.

Ogier libre et maître d'exercer une vengeance légitime en rendit grace au ciel; et son premier mouvement fut de se jeter à genoux, et d'implorer sa puissance pour le rendre vainqueur, et ses lumières pour éclairer l'usage qu'il ferait du pouvoir que Charlemagne lui donnait sur le meurtrier de son fils.

Cette prière fervente, si digne d'un véritable chrétien, fut écoutée du Très-Haut. Pendant qu'Ogier était en prières, un ange apparut à ce digne chevalier. L'éternel reçoit ta prière, lui dit-il; il défend la vengeance, mais l'orgueil est coupable à ses yeux; il te permet d'humilier celui de Charlemagne, il t'ordonne de pardonner à Charlot. Va combattre Bruhier en toute assurance; unis les armes françaises à celles de Caraheu; c'est aux champs d'Acre que tu dois les porter : l'éternel te destine la couronne de ce beau royaume et le bonheur d'être le parrain de Caraheu et de Gloriande, dont les vertus méritent qu'ils deviennent chrétiens. Ogier à ces paroles, que lui seul entendit, s'humilie, baise la terre et jure

d'accomplir les ordres du Très-Haut. Il se relève, et se laisse conduire par les trois pairs ses amis, en présence de Charlemagne. Ce grand prince, fidèle à sa parole, avait fait conduire dans la salle où les hauts barons étaient assemblés son fils Charlot les mains liées et la tête nue : dès qu'il voit paraître Ogier, il saisit Charlot par un bras, l'entraîne vers Ogier, et dit à ce prince : Je te remets le coupable; fais-en à ta volonté.

Ogier, sans lui répondre, saisit Charlot, l'abat à ses genoux, le prend d'une main par les cheveux, et lève de l'autre la redoutable Courtain. Charles, qui ne s'attend plus qu'à voir rouler la tête de son fils à ses pieds, ferme les yeux et jette un cri lamentable.

Ogier n'attendait que ce moment; et sur-le-champ il relève Charlot, coupe ses liens, le baise sur la bouche, et court se jeter aux genoux de l'empereur.

Rien ne peut exprimer la surprise et l'attendrissement de Charlemagne en voyant son fils en vie et le brave Ogier à ses genoux; il serre ce dernier dans ses bras, le baigne de ses larmes, et s'écrie devant ses barons : O ciel! je te remercie, et je conviens qu'en ce moment Ogier est plus grand que moi.... Pour Charlot, son ame vile ne sentait que la joie d'avoir évité la mort; mais elle ne fut point changée; et, plusieurs années après, ce lâche prince reçut la punition de ses crimes de la main d'Huon de Bordeaux, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Lorsque Charles fut un peu revenu de ses premiers transports, il ne put observer, sans quelque surprise, l'embonpoint et le teint frais et vermeil d'Ogier; il se tourna du côté du bon Turpin, qu'il fit rougir en lui disant : *Par la teste de Berthe! chier sire, bien aparoist que bone prison Ogier eut en vostre hostel; mais moult plus ores vous en prise, et m'en tiens vostre amy*, Tous les barons se mirent à rire, et *gabèrent entre eux* en regardant Turpin, qui, pour toute réponse, courut embrasser Ogier, dont il éleva le bras droit en disant : *Vostre gaberie en telle achoison* (1) *ne me poise nuls riens; vecy qui nous vengera tous du fier pautonier* (2) *Sarrasin.*

Charlemagne n'hésita plus à faire partir son héraut. Sa confiance dans la force et la valeur d'Ogier était si grande, qu'il ordonna de dire à Bruhier que le surlendemain il eût à se trouver dans la plaine de Saint-Denis, pour y combattre un seul chevalier qu'il avait choisi pour son champion, sous la condition que Paris lui serait remis s'il était vainqueur, ou que lui Bruhier délivrerait les chevaliers chrétiens en sa puissance si le champion de Charles remportait la victoire. L'orgueilleux et féroce Bruhier fit un rire amer en écoutant le héraut de l'empereur, dont il accepta les conventions, qu'il jura par Mahomet d'obser-

(1) Occasion.

(2) Superbe, orgueilleux.

ver religieusement. Ayant entendu la réponse de Bruhier, Ogier demanda ses armes; elles lui furent apportées, et Turpin en ayant pris soin lui-même, elles se trouvèrent en bon état : mais il fut bien embarrassant de trouver un cheval, dont Ogier pût se servir pour combattre. Charles lui fit amener les plus vigoureux chevaux de son écurie, et jusqu'à Blanchard son cheval de bataille : Ogier les essaya vainement, il leur fit à tous ployer les reins jusqu'à terre : dans cet embarras, l'archevêque Turpin se souvint alors que l'empereur avait donné Beiffror, dont Ogier regrettait vivement la perte, à l'abbé de Saint-Faron, et l'on envoya sur-le-champ un courrier pour ramener Beiffror en diligence.

Les moines sont presque toujours impitoyables, et celui qui présidait aux travaux de l'abbaye n'avait que trop fidèlement exécuté les ordres de damp abbé : le pauvre Beiffror fut ramené bien maigre, bien harassé, et pelé par les harnois du vil tombereau qu'il avait si longtemps traîné. On l'amène devant Charlemagne la tête basse et marchant pesamment; mais dès qu'il entend la voix d'Ogier qui l'appelle, il la relève, il hennit, ses yeux s'enflamment, et son ancienne ardeur se fait connaître par la force avec laquelle il bat la terre de son pied. Ogier lui fait des caresses auxquelles le bon animal semble répondre; il s'élance sur lui, et Beiffror, fier de porter son maître, bondit plusieurs fois de plus de dix pieds de haut.

Rien ne manquant plus au brave Ogier pour combattre Bruhier, Charlemagne sortit, à la tête de son armée, de la ville de Paris, dont il ordonna que les portes restassent ouvertes; et ce prince vint occuper la montagne de Montmartre, dont la vue s'étendait sur la plaine de Saint-Denis, où le combat devait être livré.

Dès que le jour qui devait l'éclairer fut arrivé, le duc Naymes et Salomon de Bretagne servant de parrains à Ogier le conduisirent sur le terrain marqué : Bruhier, accompagné de deux puissants amiraux, sortit en même temps de Saint-Denis pour s'y rendre, et fit conduire dans la lice les chevaliers français prisonniers.

Les conventions ayant été répétées et jurées de part et d'autre, les parrains s'éloignèrent, et les deux combattants restèrent en présence. Pauvre chevalier, dit alors Bruhier avec insolence, ton maître n'a donc pas le moyen de te donner un meilleur cheval? Espères-tu que cette vieille rosse ait la force de résister à Marchevallée que tu vois, et qui surpasse en force comme en légèreté les plus fiers chevaux que l'Atlas nourrisse dans ses vallons? crois-moi, retire-toi, ou bien va chercher dix de tes compagnons pour t'aider à me combattre. Le fier Ogier dédaigna de répondre à Bruhier, dont il s'éloigna brusquement, pour s'approcher du poteau de la lice, d'où il devait partir pour s'élancer contre lui : Bruhier en fit autant, et se promettait une victoire facile.

Tous les deux partent et volent en même temps; et Beiffror, rappelant son ancienne vigueur, franchit la moitié de la carrière. Les lances des deux combattants volent en éclats; tous les deux soutiennent également la violence de ce choc, et Bruhier est bien surpris de voir, l'instant d'après, Ogier lui porter le premier coup d'épée; il le reçoit sur son bouclier; bientôt il en porte un à son tour sur le casque d'Ogier qui le pare, et qui du même temps lui donne un revers de Courtain, qui, lui tranchant une oreille avec une partie de la joue, la lui fait pendre sur son épaule et le couvre de sang. Ogier qui le croit blessé mortellement ne redouble pas : Bruhier saisit ce moment pour s'éloigner; il prend un vase d'or qui pend à l'arçon de sa selle, il en boit une goutte; il en met une autre sur sa joue et sur son oreille qu'il relève : le sang cesse aussitôt de couler, et le prince danois voit avec surprise que Bruhier est aussi sain qu'au commencement du combat.

Bruhier se met à rire de son étonnement. Apprends, lui dit-il, que je possède le précieux baume dont Joseph d'Arimathie se servit pour le crucifié, que tu nommes ton Dieu; quand je perdrais un bras, je le ferais rejoindre avec une seule goutte de ce baume. Cesse de me disputer une victoire qui te coûtera la vie; rends-toi : tu me parais fort, et je te promets de te faire espalier de la chiourme de ma galère réale.

Ogier, quoique transporté de colère, n'oublia

pas d'implorer le Dieu des combats : O Dieu puissant! s'écria-t-il, ne souffre pas qu'un ennemi de ton nom profite du puissant secours auquel ton sang divin a donné toute sa vertu!

A ces mots, il attaque Bruhier avec plus de courage que jamais; tous deux se frappent à coups redoublés et se font plusieurs blessures : mais le sang coule de celles d'Ogier, et Bruhier arrête le sien par la vertu du baume divin. Ogier, désespéré de l'inégalité d'un pareil combat, serre Courtain à deux mains, et frappe son ennemi d'un coup si terrible, qu'il fend son bouclier, et du même coup lui fait tomber le bras; mais le coup qu'en même temps Bruhier lui portait étant tombé sur la tête de Beiffror, le frontal n'en avait pu parer la violence; et le bon et fidèle Beiffror, la tête fendue en deux parts, avait entraîné son maître dans sa chute.

Bruhier eut le temps de sauter à terre, de ramasser son bras, de se servir de son baume; et, voyant Ogier en désordre par sa chute, il vint l'épée haute pour achever sa défaite.

Charlemagne, voyant du haut de Montmartre le brave Ogier dans cet état, frémit et fut prêt à murmurer contre la providence; mais Turpin, élevant ses bras avec la même foi que Moyse, attira sur le prince danois les secours du ciel.

Ogier, s'étant débarrassé promptement, chargea Bruhier avec tant d'impétuosité, qu'il parvint à l'éloigner de Marchevallée, à l'arçon duquel le

flacon du divin baume était attaché; et bientôt Charlemagne vit Ogier presser sans relâche son ennemi, le faire tomber sur les genoux, lui arracher son casque, et faire voler sa tête d'un revers de son épée.

Après sa victoire, Ogier prend quelques gouttes du baume; elles ferment ses blessures : il saisit Marchevallée; et, s'élançant sur lui, il en devient le maître ainsi que du flacon; et les chevaliers français viennent le joindre après leur délivrance.

Ogier victorieux prit l'épée de Bruhier pour la porter aux pieds de Charlemagne, et lui présenta le flacon d'or comme le prix le plus précieux de sa victoire. L'empereur le reçut à genoux, et le remit entre les mains de Turpin, pour qu'il le plaçât à côté de la sainte ampoule; mais Turpin l'ayant posé sur un autel, un nuage brillant y descendit, l'enveloppa, répandit des parfums célestes, et le fit disparaître pour toujours.

Toute la cour de Charlemagne, qui n'était point encore descendue de Montmartre, lui fit remarquer le trouble et l'agitation qui régnaient en ce moment dans l'armée de Bruhier, rangée en bataille sous les remparts de Saint-Denis : il l'attribua d'abord à la mort de leur amiral; mais bientôt le bruit des armes, les cris des combattants, et de nouvelles enseignes qui parurent sortir de Saint-Denis et s'étendre dans la plaine, lui firent juger qu'une nouvelle armée attaquait celle de Bruhier.

L'empereur ne se trompait point ; c'était le frère d'armes d'Ogier, c'était le brave Caraheu, qui, formant deux divisions de son armée, s'était embarqué, portant ses voiles sur les côtes de France. Le commandant de la flotte avait abordé dans le port du Havre; mais, poussé par un vent plus violent, Caraheu n'avait pu débarquer qu'à Dieppe; et, chemin faisant, il avait délivré la belle Clarice, reine d'Angleterre, de quelques corsaires du nord qui l'avaient enlevée.

Les deux divisions de l'armée de Caraheu s'étaient rejointes sous Pontoise; d'où Caraheu, se portant sur Saint-Denis, avait appris par ses espions qu'il envoyait en avant tout ce qui se passait alors sous les murs de Paris.

Étant sûr de la délivrance de son ami, et de la mort de Bruhier, Caraheu ne balança pas à rendre un signalé service à l'empereur, en attaquant l'armée de Bruhier, dans la consternation que lui causait la perte de son amiral.

Ogier reconnut bientôt l'étendard royal de son ami; et, le montrant à Charlemagne, il s'élança sur Marchevallée, et vola dans la plaine à son secours : Charlemagne le suivit à la tête de son armée; et celle de Bruhier, enveloppée de toutes parts, fut obligée de mettre bas les armes, après avoir inondé de son sang la plaine de Saint-Denis.

L'entrevue d'Ogier et de Caraheu fut telle qu'elle devait l'être entre deux aussi tendres amis, et les deux chevaliers les plus estimables de leur temps:

Charlemagne les joint, les embrasse, et plaçant le roi de Tunis à sa droite et le brave Ogier à sa gauche, il rentre avec eux triomphant dans Paris.

L'impératrice Berthe vient au-devant d'eux, les couronne tous trois de lauriers; et le savant et galant Éginard, chambellan et secrétaire privé de l'empereur, écrit toutes les grandes actions de cette célèbre journée dans ses fastes.

Berthe reçoit et traite comme sa fille la belle Clarice d'Angleterre, que Caraheu met sous sa garde; Ogier et Caraheu sont honorés et caressés par toute la cour de Berthe. L'auteur prétend que les dames de cette cour crurent ne pouvoir trop faire pour ces deux héros; que les unes réussirent à faire oublier, pendant quelques nuits, la belle Gloriande au sensible Caraheu; et qu'Ogier, dans la fleur de son âge, et doué dès l'instant de sa naissance par de belles et jeunes fées, fit convenir les dames qu'il aimait mieux en peu de jours que tous les hauts barons de la cour, *voire*, dit-il, *ceux de Montmorency*, n'eussent aimé dans tout un mois.

Quelques jours après, le duc Guyon de Mayence, roi de Danemarck, ayant pénétré dans la France par la Lorraine, et s'étant avancé jusqu'à Charenton, envoya le comte de Lœvendal à Charlemagne, pour lui dire que, quoiqu'il fût entré dans ses états comme son ennemi, il n'aspirait plus qu'à l'honneur de son alliance, et à lui rendre son hommage, comme au plus brave chevalier de son temps, et

comme au chef du monde chrétien. Charlemagne ne donna d'autre réponse au comte, que de l'embrasser, de monter à cheval avec lui, et de marcher au-devant du roi de Danemarck.

Tous ces grands princes réunis dans la cour de Charles tinrent conseil entre eux, et les plus anciens barons y furent appelés.

Il fut arrêté que les armées danoises et mauritaniennes se réuniraient ensemble pour traverser la mer, et pour porter la guerre chez les Sarrasins; et que mille chevaliers choisis parmi les plus braves de la cour de Charlemagne se rangeraient sous la bannière d'Ogier le Danois, qui, quoiqu'il ne fût plus roi, marcherait cependant comme leur égal.

L'archevêque Turpin ne perdit pas cette occasion de prêcher, et de faire tous ses efforts pour convertir à la foi chrétienne plusieurs des seigneurs payens du nord qui suivaient le roi de Danemarck. Il parvint, en effet, à faire recevoir le baptême à plusieurs de ces chevaliers, et Turpin leur fit présent d'une robe blanche tout unie : mais ces chevaliers du nord, peu contents de n'avoir reçu que des robes de lin très simples, reprochèrent à Turpin sa lézinerie, et surent très bien lui dire que, toutes les autres fois qu'ils s'étaient fait baptiser sur les côtes de la Guienne et de la Neustrie, ils avaient été revêtus de robes infiniment plus riches que la dernière qu'ils venaient de recevoir de sa main.

Nous croyons ne devoir pas fatiguer nos lecteurs par la multiplicité des combats qu'Ogier, le duc Guyon et Caraheu livrèrent ensemble contre les Sarrasins : il leur suffira de savoir que ces braves princes furent toujours vainqueurs ; que la Ptolémaïde, la Judée, le royaume d'Acre et Babylone devinrent leur conquête ; qu'Ogier fut couronné roi de ces belles et riches contrées; que la belle Gloriande vint joindre son cher Caraheu, lorsqu'il entrait dans Jérusalem avec Ogier le Danois ; et que ce prince les ayant engagés à venir visiter avec lui le saint Sépulcre, un trait de la grace pénétra le cœur de Gloriande et de Caraheu, que leurs vertus rendaient dignes de recevoir la lumière.

Tous les deux, de concert, demandèrent le baptême ; tous les deux le reçurent dans les eaux du Jourdain, et ce fut Ogier qui les présenta de sa main au pontife, qui leur imprima le sceau de la rédemption. Ce fut leur parrain et leur meilleur ami, qui leur donna le nom d'Euphrasie et d'Acaire, qui sont encore honorés aujourd'hui dans la légende. Nous ne suivrons pas l'auteur dans le récit des grands démêlés que le duc Guyon et son frère Ogier eurent avec beaucoup de diables, qui, furieux du bien que les deux frères avaient fait, s'efforcèrent de leur faire tout le mal qu'un pouvoir supérieur permit pour éprouver leur constance et leur foi : les deux frères furent toujours vainqueurs; mais le temps de leur séparation était

arrivé, et ce temps était celui que la fée Morgane desirait depuis long-temps, et dont la longue attente la faisait souvent soupirer.

Ogier venait de marier son neveu, Gaultier le Danois, fils du duc Guyon, à la belle Clairette, fille du puissant Murgalant, tombé sous le tranchant de Courtain : il fit reconnaître Gaultier pour son successeur; et, peu touché de l'éclat des couronnes accumulées sur sa tête, Ogier regrettait souvent la cour de Charlemagne, le duc Naymes, et Salomon de Bretagne, pour lesquels il avait le respect et l'attachement d'un fils. Ennuyé des honneurs paisibles dont il jouissait, et peut-être entraîné par sa destinée, et par la nécessité d'exercer les dons qu'il avait reçus des fées au moment de sa naissance, Ogier fit secrètement préparer un esquif, et, suivi d'un seul écuyer, il sortit la nuit de son palais, s'embarqua pour repasser en France, et fit diriger ses voiles vers les côtes de ce royaume (1).

---

(1) Nous avons cru devoir passer sous silence toutes les trahisons atroces que l'auteur dit qu'Ogier et le duc Guyon son frère essuyèrent de la part des chevaliers du Temple, qui s'étaient établis sur les côtes du royaume d'Acre et de la Ptolémaïde. Les Templiers, ayant surpris les deux frères dans leur lit, les avaient jetés dans un noir cachot; ils étaient prêts à les vendre comme leurs esclaves au roi Murgalant, lorsque la valeur de Gaultier le Danois et de Caraheu délivra les deux frères, qui, voyant l'abus que les coupables Templiers

Les exploits guerriers et galants d'Ogier n'étaient point encore à leur terme; une tempête furieuse emporta l'esquif, et le fit aborder sur des côtes inconnues. Le prince Ogier trouva souvent encore des géants à vaincre, des châteaux à renverser, et de belles princesses à remettre en liberté. Toutes ces princesses, tendres et reconnaissantes, éprouvèrent l'effet des dons dont il avait été comblé; et c'est ainsi qu'Ogier atteignit le temps où la tendre Morgane se promettait de les éprouver à son tour, et d'en jouir pour toujours.

L'esquif, poussé par un vent frais, fendait un jour la mer avec la vîtesse d'un oiseau. Tout-à-coup cet esquif dérive, il change de route malgré le gouvernail, et paraît attiré vers une grande montagne noire, dont la pente s'étendait jusqu'à la mer. Le pilote effrayé reconnut alors, mais trop tard, qu'il avait eu l'imprudence de ne pas se détourner assez de la sphère d'attraction de la redoutable montagne d'aimant: cette attraction augmentant de moments en moments, l'esquif, emporté plus rapidement qu'une flèche, joint les

---

faisaient de la religion et de leur puissance, crurent rendre un service à la chrétienté par leur destruction.

Cet anachronisme de l'auteur prouve que le roman d'Ogier le Danois ne peut être plus ancien que le règne de Philippe-le-Bel, ou qu'en traduisant l'ouvrage d'un auteur plus ancien il s'est permis de l'accommoder au temps où sa traduction a paru.

bords escarpés du pied de la montagne, se brise; et le seul Ogier, à l'aide de quelques débris, se sauve et parvient à s'élancer sur les rochers.

Le sort d'Ogier était de trouver sans cesse de nouveaux ennemis à combattre, ou des aventures agréables à mettre à fin. A peine s'est-il avancé sur cette côte inconnue, qu'il est attaqué par deux lions furieux : deux revers de Courtain les terrassent. Il aperçoit de loin un vieux château ruiné, dont il ne paraît que quelques tours; il en voit sortir des flammes, et ce château retentit de longs mugissements.

Rien ne pouvait ébranler le courage du héros danois; il assure son casque sur sa tête; il se couvre de son bouclier; armé de la redoutable Courtain, il marche avec intrépidité vers ce château. Mille spectres horribles s'opposent en vain à sa marche; il les écarte avec son épée : bientôt il voit redoubler les flammes, et deux monstres hideux, couverts d'écailles vertes, se présentent avec un superbe cheval pour lui disputer l'entrée du château. Les monstres, armés de grandes nageoires qui leur servent d'ailes pour s'élever, et de griffes tranchantes, ainsi que le cheval qui lance un torrent de feu par la bouche et par les naseaux, veulent tous trois s'élancer sur lui : le Danois se préparait à les combattre, lorsqu'il voit les feux s'éteindre, les monstres tombent à ses pieds; le cheval tombe sur ses genoux, et semble l'inviter

à monter sur son dos. Je suis Carpalus, lui dit l'un des monstres; je suis le roi des luitons (1) de la mer : tu vois à mes côtés Malembrun, autre luiton de mer, et Papillon, luiton de terre; tous les trois punis par Oberon, roi de féerie, et par Morgane sa sœur, nous ne pouvons espérer de reprendre notre première figure, qu'en exécutant leurs ordres pendant deux cents ans, et nous avons celui de te conduire à l'agréable et resplendissant château d'Avalon. A ces mots, le luiton Papillon semble redoubler ses instances pour l'engager à le monter. Ogier déja ne balance plus à voir la suite de cette aventure; il monte sur Papillon qui se met à courir avec rapidité, et qui franchit en peu d'instants les précipices et les rochers qui bordaient et cachaient une belle prairie.

A peine Papillon en eut-il touché l'herbe de ses pieds légers, qu'Ogier se vit environné d'une lumière brillante, qui semblait tracer la route qu'il allait suivre pour arriver au château d'Avalon, brillant d'une lumière encore plus vive et plus pure.

L'auteur, dont l'imagination nous paraît être également religieuse et profane, n'hésite pas à comparer la trace de lumière dans laquelle Ogier marchait alors, au char de feu dans lequel Énoch et Élie furent enlevés; il paraît soupçonner même que ces deux grands prophètes résident

(1) Lutins.

dans le château d'Avalon, qui faisait partie du paradis terrestre.

Ce que nous pouvons assurer, c'est que l'imagination exaltée de l'auteur fait de ce château la description la plus propre à nous donner l'idée de ce paradis; mais nous croyons devoir la supprimer, pour conduire Ogier plus promptement au sort que la tendre Morgane lui marqua dès le moment de sa naissance.

Papillon ayant porté rapidement Ogier dans ce château brillant, ne lui laissa qu'à peine le temps de l'admirer; et, traversant un grand péristile, il entra dans les jardins; puis, s'enfonçant entre des bosquets de myrtes fleuris, il finit sa course, et baissa les genoux sur le bord émaillé de fleurs d'une fontaine, où ce beau cheval parut rester immobile.

Ogier descend, fait quelques pas, en suivant le cours de la fontaine; mais il est bientôt arrêté par une jeune beauté, telle que l'on peint les Graces, et presque aussi légèrement vêtue qu'elles. Il est bien surpris de voir à l'instant tomber toutes ses armes; il semble qu'une main inconnue les rassemble pour en former un trophée. Ogier sent allumer dans ses veines un feu qu'il n'avait jamais senti si brûlant, même en se baignant avec Bélicène. La jeune beauté s'avance d'un air tendre, et lui pose sur la tête une couronne d'or entrelacée de fleurs; et dès cet instant le héros danois perd la mémoire. Ses combats, Charlema-

gne et l'amour de la gloire ne le touchent plus; il ne voit plus que Morgane, il n'a plus d'autre desir que de soupirer sans cesse à ses genoux. Nous abrégeons la galante histoire de toutes les espèces de bonheur dont Ogier jouit pendant près de deux cents ans entre les bras de Morgane : ce temps heureusement ne fut pas absolument perdu, puisque, dès la première année, leur amour heureux fit naître le brave Meurvin, dont la vie fut trop belle et trop brillante pour que nous négligions d'en parler.

L'enchantement et les délices dans lesquels Ogier et Morgane passaient leur vie eût plus longtemps duré, si le soir d'un beau jour Morgane, en folâtrant avec son amant, n'eût pas fait tomber au fond de la fontaine la couronne qu'elle lui faisait porter sans cesse. Ogier à l'instant reprend toute sa mémoire : il n'en est pas moins épris, mais il en devient moins heureux. Le souvenir de Charlemagne, de ses proches et de ses amis, trouble les moments qu'il passe près de Morgane. Cette fée ne pouvait plus, par la loi du destin, retirer la couronne plongée dans la fontaine, qu'au bout d'une année révolue. Elle voyait avec la plus vive douleur son amant la regarder quelquefois tendrement, mais avec tristesse. Il n'osait lui découvrir ses peines, et le desir dont il brûlait d'aller près de Charles au moins pour quelque temps. Morgane elle-même sut enfin arracher cet aveu. Hélas! lui dit-elle, qu'espérez-

vous ?... Depuis long-temps Charlemagne et ceux qui vous étaient chers ne sont plus. Dieu ! s'écria le prince danois, il me semble que ce n'est que depuis peu d'années que je goûte le bonheur le plus pur avec vous. Êtes-vous donc surpris, répondit Morgane, qu'on oublie la longueur du temps que l'on passe avec ce qu'on aime? Vous l'oublieriez encore, cruel que vous êtes, si mes faibles charmes avaient autant de pouvoir que la couronne qui vous ôtait tout souvenir : mais allez, je ne vous arrête plus ; allez remplir vos grandes destinées, et délivrer la France des cruels ennemis de la loi divine qui la ravagent. Conservez précieusement l'anneau que vous portez à votre doigt; montez sur Papillon, dont l'instinct et la force vous seront souvent utiles : partez, mon cher Ogier, et souvenez-vous sans cesse que Morgane, baignée de pleurs, ne soupire qu'après votre retour.

Ogier se jette à ses genoux, baise ses belles mains qu'elle retire pour lui présenter et même pour attacher ses armes. Papillon s'approche de lui-même couvert d'un harnois propre aux combats. Ogier s'élance dessus, regarde en soupirant Morgane qui détourne les yeux et se jette éperdue de douleur entre les bras des nymphes de sa suite. Ogier part enfin, s'éloigne, et Papillon lui fait franchir de nouveau les précipices et le porte sur les bords de la mer.

Les luitons de mer, Carpalus et Malembrun

l'attendaient sur le rivage; l'un d'eux charge Ogier sur son dos, et l'autre passant sous Papillon, tous les deux déploient leurs grandes nageoires, traversent en peu d'heures le long espace de mer qui sépare l'île d'Avalon de la France: ils le déposent sur la rive de Cette, se replongent dans la mer, et disparaissent.

Ogier remonte sur Papillon qui lui fait traverser la France presque aussi rapidement qu'il a traversé la mer. Il arrive sous les murs de Paris, qu'il eût eu peine à reconnaître, si les hautes tours de Sainte-Geneviève n'eussent frappé ses yeux. Il va droit au palais de Charlemagne, dont il ne reconnaît plus la structure. Sa surprise est extrême; elle augmente encore plus en ne pouvant entendre qu'à peine le langage dont les gardes du palais se servent pour répondre à ses questions, et en les voyant rire et très embarrassés pour expliquer celui dont il se sert avec eux. Une légère rumeur qu'excite la surprise des gardes fait arrêter quelques barons qui se rendaient à la cour. Ogier, qui reconnaît leur dignité de chevaliers au mortier qui leur couvrait la tête, demande à ces barons si le duc Naymes et Salomon de Bretagne sont auprès de l'empereur. A cette demande ils le regardent avec étonnement; l'un des plus vieux enfin dit aux autres: Quand ce chevalier serait l'ombre de mon arrière grand-oncle Ogier le Danois, mieux ne pourrait-elle ressembler au portrait que nous en avons

conservé dans la famille. Eh! mon cher neveu, je suis ce même Ogier, dit-il, en se souvenant alors que Morgane l'avait assuré qu'il avait passé près de deux cents ans avec elle.

Les barons, plus étonnés que jamais, se consultent entre eux, et prennent le parti de le conduire au grand Hugues, que l'auteur dit qui régnait alors.

Le brave Ogier monte au palais sans crainte, accompagné des barons; mais lorsqu'entré dans la chambre royale, les barons l'avertissent de rendre hommage au monarque français, il est très étonné de ne voir qu'un homme de petite stature avec une grosse tête, dont l'air cependant était noble et martial, assis sur le même trône où si souvent il a vu Charlemagne, le plus élevé de stature et le plus beau prince de son temps.

Ogier lui raconte naïvement son histoire, et ce n'est qu'à peine qu'Hugues Capet peut la croire; mais Ogier lui rapporte tant de preuves et de circonstances suivies, qu'à la fin il est forcé de reconnaître l'ancien chevalier qui se présente, pour être le célèbre Ogier le Danois. C'est de ce prince qu'Ogier apprend que déja la lignée de Charlemagne ne subsiste plus; que celle de Robert-le-Fort commence une nouvelle dynastie; que, depuis qu'il est sur le trône, il est obligé de combattre sans cesse contre les Sarrasins, qui passent souvent la mer pour rentrer dans les

belles provinces dont ils s'étaient emparés autrefois. Il lui apprend qu'une des armées les plus formidables de ces mécréants assiége la forte ville de Chartres, et qu'il doit partir dans peu de jours pour tâcher de la secourir. Ogier, toujours enflammé d'amour pour la religion et pour la gloire, offre son bras au grand Hugues, qui l'embrasse, et le conduit chez la reine. L'étonnement d'Ogier redoubla lorsqu'il aperçut les nouveaux ornements et les coiffures dont les dames de la cour étaient parées. Cependant les beaux cheveux qui s'élevaient sur leur front, et les plumes entrelacées qui flottaient en l'air avec grace, leur donnaient à ses yeux un air noble dont il fut enchanté. Son admiration augmenta, lorsqu'au lieu de la vieille Berthe il vit une jeune reine réunissant l'air majestueux aux graces de son âge, à la taille de Galatée, et à cet air ouvert et charmant, qui, sans se compromettre, sait facilement s'attacher tous les cœurs. Ogier aborda la jeune reine avec un respect si profond, que beaucoup de courtisans le prirent pour un étranger, ou du moins pour un homme élevé dans son château par quelque bisaïeul de ceux qu'on nommait la vieille cour, en parlant de celle des descendants de Charlemagne.

Lorsque la reine apprit du roi son époux que celui qu'il lui présentait était le célèbre Ogier le Danois, dont elle avait lu quelquefois tant de faits mémorables, racontés dans les chroniques

de ce temps, sa surprise fut extrême; et cette surprise augmenta, lorsqu'en admirant la hauteur et la noblesse de sa taille elle vit encore la force, la jeunesse et même la beauté imprimées sur sont front.

Cette reine avait trop d'esprit pour croire légèrement; l'évidence l'entraîna seule à se rendre; et, loin de se moquer du vieux langage d'Ogier, toutes les questions qu'elle lui fit sur la cour de Charlemagne furent assez intéressantes et sensées, pour qu'elle en reçût les réponses instructives qu'elle desirait.

Ogier se remit bientôt au ton de la nouvelle cour qu'il voyait pour la première fois; il sut même se prêter à toutes les questions qu'on eut l'indiscrétion de lui faire.

Hugues lui ayant fait préparer dans son palais un appartement où il avait fait porter de riches habillements, Ogier alla s'y désarmer, et revint au cercle de la reine, couvert d'un manteau de pourpre, doublé d'hermine et de marte zibeline; il excita l'admiration de toutes les dames de la cour, et surtout de la vieille comtesse de Senlis. Cette dame, qui possédait à fond la connaissance des chroniques françaises, se rappelait avec émotion toutes les aventures galantes dont elle savait qu'Ogier s'était toujours tiré d'une manière aussi brillante que de tous ses combats. Elle se plaisait à les rappeler souvent au prince danois; et, lui serrant affectueusement les mains,

elle ne se lassait point de lui faire des questions souvent embarrassantes. L'aventure du bain avec Bélicène ne fut pas oubliée : Ogier ne pouvait en parler sans être vivement ému; et la vieille comtesse, partageant son émotion, lui serra dans le moment de son récit assez fortement la main, pour que l'anneau qu'il tenait de Morgane coulât de son doigt dans la main de la comtesse, qui, par une vieille galanterie pour Ogier, mit cette bague au sien. Mais quel est l'étonnement de toute la cour, lorsqu'on voit Ogier tomber sur un sopha presque sans force? Ses yeux s'éteignent, ses joues se creusent; il ne peut s'exprimer que d'une voix rauque et cassée pour redemander son anneau : la surprise redouble en voyant la comtesse de Senlis reprendre en un instant la fraîcheur, les graces et la folie de la jeunesse.

La jeune reine avait trop de lumières pour ne pas connaître qu'un pouvoir surnaturel agissait sur l'un et sur l'autre : touchée de l'état présent d'Ogier, blessée de l'air avantageux que prenait déja la comtesse rajeunie, elle soupçonna que ces deux divers changements pouvaient être opérés par l'anneau d'Ogier.

La reine le redemande à la comtesse, qui dispute long-temps pour le lui rendre; mais la jeune reine, bien éloignée encore du temps où cet anneau pouvait lui devenir précieux, n'écouta que la justice, et pressa la comtesse avec tant de hauteur et de fermeté de le lui remettre, que celle-ci

fut forcée d'obéir. La reine sur-le-champ le remet au doigt d'Ogier, qui paraissait depuis quelques instants écrasé par le poids des années. Sur-le-champ il se ranime; la pauvre comtesse de Senlis enlaidit et se raffaisse, et tous les deux se retrouvent dans leur premier état.

Cette aventure acheva de convaincre toute la cour française de la fidélité du récit qu'Ogier avait fait de tout le cours de sa vie : il n'en devint que plus recommandable. Le grand Hugues crut ne pouvoir trop faire pour honorer un aussi grand prince et le héros le plus célèbre. Dès ce moment il lui donna le commandement de son armée, et ne douta plus qu'Ogier ne le fît triompher de ses ennemis.

Hugues, ayant reçu le même soir des courriers des habitants de Chartres qui commençaient à se trouver pressés, n'attendit pas que toutes les troupes fussent rassemblées pour voler avec Ogier à leur secours.

Ogier termina cette guerre aussi promptement que celles dont autrefois il était sorti si souvent vainqueur. Les Sarrasins ayant osé lui présenter la bataille, Ogier se chargea lui-même de l'oriflamme qu'il porta jusque dans leurs derniers rangs. L'amiral, le voyant presque seul au centre de son armée, rassembla l'élite de ses chevaliers pour l'attaquer; mais Papillon, le bon cheval d'Ogier, lança sur eux de ses naseaux et de sa bouche des torrents de feu qui les mirent en

désordre; et le bras de son maître, armé de la redoutable Courtain, eut bientôt achevé leur défaite.

Hugues, vainqueur des Sarrasins taillés en pièces, ramena le prince danois dans Paris, où ce libérateur de la France reçut les honneurs et les acclamations dues à sa valeur. Ogier resta quelque temps dans la cour de France, où l'amitié de la reine et celle du grand Hugues le retenaient : mais il eut bientôt la douleur de voir mourir ce dernier; et c'est alors qu'enchanté de toutes les perfections qu'il avait trouvées dans la reine, il ne put se refuser au tendre hommage qu'il osa lui faire de sa main. La reine l'eût peut-être acceptée, et même elle devait le lendemain assembler les hauts barons pour leur faire part de la proposition d'Ogier; mais ce même lendemain, au moment où Ogier lui présentait à genoux ses gants, elle aperçut une couronne d'or qu'une main invisible posait sur sa tête; et dans l'instant un nuage brillant enveloppant Ogier le fit disparaître pour toujours à ses yeux. Ce moment était celui où le destin avait permis à Morgane de retirer la couronne de la fontaine; c'était celui de l'expiration de l'année qu'elle venait de passer sans lui. Cette tendre fée, toujours occupée de son amour, ne perdit pas un instant pour remettre son amant en sa puissance; et le brave Ogier rentra pour toujours dans le premier enchantement, qui pendant deux cents ans avait fait déja son bonheur.

MEURVIN.

Nous espérons que nos lecteurs n'auront pas oublié que, dès la première année de l'enchantement d'Ogier le Danois par Morgane, un fils avait été le fruit de leurs amours. Nous avons cru devoir ne pas interrompre l'histoire d'Ogier le Danois par le récit des hauts faits de son fils Meurvin pendant les dernières années du règne de Charlemagne, temps où ce grand prince avait perdu, par le long enchantement d'Ogier, le plus ferme appui de la religion et de son sceptre. Le fils d'Ogier se montra bientôt digne de remplacer un si brave père, et nous allons reprendre l'histoire de son enfance et de sa vie.

L'auteur de cette vie prétend l'avoir traduite en 1533, d'un très ancien manuscrit conservé dans la bibliothèque de Saint-Denis. Nous sommes très portés à croire qu'en effet le roman de Meurvin doit avoir été forgé dans un cloître; le peu d'invention qu'on y trouve, toutes les aventures qui paraissent calquées, sur celles de Doolin de Mayence et d'Ogier le Danois, nous font présumer que quelque moine de Saint-Denis a profité de l'espèce de passion que nos pères avaient pour les romans de chevalerie au commencement du seizième siècle, pour rassembler dans celui de Meurvin une quantité d'aventures peu vraisemblables qui ne sont liées par aucun ordre, qui

s'éloignent absolument de l'histoire, et que le goût n'embellit jamais.

Ce n'est donc presque qu'à regret que nous en allons donner un léger extrait; mais l'honneur qu'on accorde à ce Meurvin d'être le fils du célèbre Ogier ne nous a pas permis de le passer sous silence.

Au moment où les cris de Morgane annoncèrent qu'elle allait mettre un enfant au jour, Artus son frère, le petit roi Oberon, et les fées d'Avalon se réunirent auprès d'elle. La plus considérable de ces fées se nommait Meurvine; ce fut elle qui reçut un beau prince, que l'instant d'après elle remit dans les bras de sa mère. Morgane le baise, et, le soulevant dans ses bras, elle s'écrie : O Dieu puissant! faites qu'il jouisse du don que je lui fais de ressembler à son père. Les principales fées ne purent que s'unir aux vœux de Morgane : qu'eussent-elles pu donner de plus à cet enfant? Mais dans ce moment décisif, une fée du dernier ordre, et mécontente de Morgane, dit en murmurant : Et moi je le doue de subir une longue prison, dont il ne pourra sortir que par le secours d'un hermite dont la naissance aura coûté la vie à sa mère. Meurvine, ne pouvant plus réparer ce que la méchanceté de cette fée venait de faire, la frappa fortement dans sa colère, et la chassa, le visage couvert de sang et de larmes, de l'appartement de Morgane. Cette fée nommée Gratienne n'était pas assez puissante

pour se venger sur Meurvine d'une aventure aussi cruelle; mais elle jura d'en tirer vengeance sur l'enfant. Les préparatifs de baptême étant faits, l'enfant fut présenté sur les fonts par le grand Artus et Oberon qui lui servirent de parrains, et par Meurvine qui demanda que cet enfant portât son nom.

Le soir même Gratienne, profitant d'un moment où les fées s'étaient absentées pendant que Morgane dormait profondément, entre sans être vue dans la chambre de cette fée; elle se saisit du petit Meurvin, et, l'étreignant dans ses bras, elle fait le souhait de se trouver sur le bord de la mer : elle s'y voit en effet; mais à l'instant elle sent qu'elle a perdu le peu du pouvoir d'une fée qu'elle avait, et qu'elle est réduite à l'état des autres femmes.

La beauté de Meurvin, ses innocentes caresses, et ses cris que la faim excitait, la firent repentir, mais trop tard, de l'avoir enlevé sans pouvoir lui procurer les secours nécessaires. Heureusement un villageois prêt à s'embarquer pour une île voisine arriva dans ce moment avec trois chèvres, dont une pleine de lait avait perdu son chevreau : attirée par les cris de l'enfant, cette chèvre accourt près de lui, le lèche; et le villageois approchant la petite bouche de l'enfant des mamelles de la chèvre, il les saisit et tette cette nourrice de nouvelle espèce.

Le villageois était un homme religieux; et,

croyant reconnaître la protection de la providence divine sur cet enfant, il l'emmène avec Gratienne, et les embarque tous deux pour les conduire dans l'île qu'il habitait.

Un coup de vent furieux que la barque essuie dans le trajet l'entraîne, l'île disparaît; et, pendant trois jours la barque est le jouet des vents et de la mer irritée. Elle aborde enfin sur une terre inconnue, dont les habitants suivent la loi de Mahomet : l'hospitalité que cette religion recommande leur fait trouver des secours; un riche marchand les reçoit dans sa maison; mais le villageois étant mort, peu de jours après, de la fatigue qu'il avait essuyée, Gratienne n'ose déclarer qu'elle et l'enfant ont reçu le baptême, et Meurvin est élevé dans le musulmanisme.

Nous passons sous silence les longs détails de son enfance, dont un des plus vraisemblables évènements, c'est que la jeune et jolie Clarisse, fille de Meurmont, soudan de ce pays, voit Meurvin à l'école, le trouve charmant, et devient éperdue d'amour pour lui. Meurvin, frappé du même trait, dédaigne l'état de marchand que Barbin son père d'adoption lui propose; il ne s'occupe qu'aux exercices de la chevalerie: et les amants ne croyant rien d'impossible, et ne mettant aucune borne à leurs espérances, Meurvin croit pouvoir s'élever par sa valeur jusqu'à se rendre digne de la main de la princesse qu'il aime, et dont il savait déja qu'il était aimé.

C'est dans un tournoi qu'après s'être couvert des armes d'un chevalier qui venait de s'en retirer étant blessé, Meurvin commence à se signaler : il remporte le prix du tournoi ; il le reçoit de la main de Clarisse ; et c'est en baisant avec ardeur cette main qui le lui présente, qu'il se fait secrètement connaître de celle qu'il adore.

Meurvin, sans hausser sa visière, se dérobe aux applaudissements, s'échappe, se désarme, et revient chez le marchand.

Peu de jours après, Murgalant, soudan de Damas, déclare la guerre au soudan Meurmont, et dévaste ses frontières. Meurmont rassemble ses troupes, livre bataille à son ennemi : près de la perdre, renversé déja de son cheval et ne se défendant plus qu'à peine, un cavalier inconnu, couvert d'armes simples et rouillées, le délivre, le remonte ; et, chargeant ses ennemis, il les enfonce et prend Murgalant prisonnier.

Cet inconnu, c'est Meurvin qui ne peut plus échapper à la curiosité comme à la reconnaissance de Meurmont : il en est reconnu sur la fin du combat. Meurmont l'arme chevalier ; et tenant Murgalant en sa puissance, il fait entendre à ce soudan qu'ils se sont tous deux rendus coupables en faisant couler le sang des vrais croyants : il lui donne la liberté ; tous les deux jurent une paix dont les conditions sont d'unir leurs armes contre les chrétiens, et d'attaquer ensemble l'empereur Charlemagne.

Meurvin est employé dans cette guerre, et, victorieux dans tous les combats, il devient le plus redoutable ennemi des chrétiens, et leur fait regretter Ogier le Danois, duquel depuis vingt ans on n'avait aucune nouvelle. Dans l'intervalle d'une trève, Charlemagne croit pouvoir accomplir le vœu d'un pélerinage qu'il avait juré de faire au saint Sépulchre avec les pairs de sa cour. Charlemagne, arrêté par la dévotion en visitant les lieux saints, veut trop tard rejoindre son armée: la trève venait d'expirer; et Meurvin, à la tête d'une troupe d'élite, l'entoure, le fait prisonnier, et le conduit à Damas.

C'est dans cette ville que Meurvin reçoit un message et des lettres de Gratienne, qui se trouve forcée par un pouvoir supérieur à lui découvrir sa naissance, et le crime qu'elle a commis. Meurvin, pénétré d'horreur contre lui-même de tout le sang chrétien qu'il a versé, et surtout d'avoir arraché la vie au duc Guyon de Danemarck son oncle, remet Charlemagne en liberté, lui présente à genoux son épée, et le conjure de lui trancher la tête. Les faits s'éclaircissent. Charles, touché de son repentir, non-seulement lui pardonne, mais lui remet lui-même les armes à la main, pour qu'il puisse venger sur les Sarrasins le sang chrétien dont il s'est couvert en les servant.

Meurvin fait des exploits sans nombre, mais il est pris dans un combat inégal, et jeté dans une

prison obscure. Le redoutable Robastre vient l'en délivrer. Robastre était fils de Malembrun luiton de mer. Avant d'avoir été puni par Morgane, Malembrun était un chevalier aussi beau qu'il était brave; et c'est alors qu'amoureux d'une jeune nymphe de la suite de Morgane, et sa favorite, il s'en était fait aimer : ils s'étaient mariés secrètement; et Morgane n'en fut informée que par les cris de sa favorite, qui mourut en donnant le jour à Robastre, dont l'éducation fut confiée au saint hermite du rocher de Damiète. C'est de là, qu'âgé de dix-huit ans, Robastre fut envoyé par l'hermite à Guérin de Montglave qui l'arma chevalier. Nous avons vu plus haut avec quelle valeur et quelle utilité Robastre et Guérin servirent Charlemagne dans la guerre contre Dannemont. Robastre avait contracté près de l'hermite le dégoût du monde et l'amour de la solitude : dès que la guerre de Danemarck fut finie, il revint pour rejoindre l'hermite qui l'avait élevé; mais, n'en trouvant plus que la cendre et les habits, il se revêtit des marques de la pénitence, et jura de ne sortir de cette solitude, que par un ordre exprès du Très-Haut.

Meurvin s'était rendu trop utile au service de la religion, pour périr dans une prison obscure. Ce fut Malembrun, père de Robastre, que la puissance céleste envoya dans l'hermitage pour le conduire au secours de Meurvin. Robastre, l'ayant délivré, retourna passer ses jours sur le

rocher de Damiète avec Malembrun, qui reprit sa première forme dès que Meurvin fut délivré.

Charlemagne, à la fin de cette guerre, dut à la valeur de Meurvin de se trouver maître d'une grande partie de l'Asie; il ne pouvait mieux reconnaître tant de services signalés, qu'en unissant Meurvin à la belle Clarisse, baptisée par l'archevêque Turpin, qui ne la baptisa pas par immersion, dit l'auteur, le pape ayant décidé que cette cérémonie avait quelque indécence et quelque danger même, quand les prosélytes étaient jeunes et jolies.

Nous aurions autant de plaisir que nos lecteurs en auraient peut-être à voir finir ici l'histoire sans intérêt et sans invention de Meurvin; mais l'esprit de ces extraits ne nous permet pas d'en supprimer la fin, et nous devons montrer jusqu'où les auteurs de ce temps osaient porter le mauvais goût, la superstition et la démence.

L'auteur dit donc qu'à peine Meurvin jouissait du fruit de tant de victoires, assis sur le trône de Syrie avec la belle Clarisse, que le bonheur de son règne fut troublé par l'arrivée d'un monstre affreux qui ravageait ses états; et c'est ainsi qu'il raconte l'étrange naissance de ce monstre.

La coupable Gratienne avait déja reçu dans son cœur deux des principaux démons qui président aux sept péchés mortels. L'envie et la colère lui firent enlever Meurvin : *point ne s'en estoit avee, et touiours estoit elle restee entachee ez*

lacets et subiection des susdicts demons. Leurs compagnons voulurent les rejoindre, et l'espèce de démon qu'on peint souvent avec des ailes couleur de rose fut très piqué de ne s'être pas encore logé dans le cœur de Gratienne, *comme le premier que ieunes fillettes sont disposees à recevoir.* Ce démon fut des plus ardents à tendre des piéges à Gratienne; et voici comment il s'y prit.

Il prend l'habit d'une jeune fille; et, portant un pâté sous son bras et deux bouteilles d'un vin fort et fumeux, il vient sur le soir frapper à la porte de Gratienne, qui s'était retirée pauvre et délaissée dans une chaumière, où quelques fèves et de l'eau faisaient toute sa nourriture.

Dame, dit le démon en entrant, je suis fille étrangère jetée par la tempête sur cette côte : ne trouvant point d'asyle et pressée par la faim, j'ai pendant trois jours cherché vainement du secours. J'étais près de périr, lorsque je rencontrai hier dans un bois deux grands clercs qui revenaient avec d'abondantes provisions d'un prieuré voisin. Je les priai de soulager ma misère; ils m'en donnèrent l'espérance : mais auparavant ils exigèrent que je répondisse à leurs questions multipliées.

La dernière fut de me demander si j'étais vierge; je mis la main sur mon cœur, et je leur jurai que je l'étais. Bien, dit aussitôt l'un d'eux, vous êtes donc digne de nos secours. Sur cela, l'autre ouvre un panier, couvre le gazon de vivres et de

flacons de vin, et tous les deux m'encouragent à manger. Tout en mangeant, ils paraissaient touchés de mon état, et se disaient l'un à l'autre, *bien dommage est que si doulce et gente creature soit en voye de perdition eternelle*. Hélas! pourquoi donc, mes chers seigneurs? m'écriai-je. Quoi! ne savez-vous pas qu'il est écrit que tout arbre qui n'aura pas porté de fruit sera jeté dans le feu, et que le sens de cette parabole est que toute femme qui n'aura pas accordé le *don d'amoureuse mercy* ne verra pas le royaume des cieux? Je voulus d'abord disputer; mais ces grands clercs étaient si habiles, leur vin était si bon, leurs raisons étaient si fortes et si séduisantes, qu'ils me convainquirent. Las! on a bien de la peine à trouver sans cesse de nouveaux moyens de se défendre au fond d'un bois. Je me rendis donc à leurs raisons; et deux heures après les deux clercs se levèrent, en m'assurant que ma conscience ne courait plus de risque, et qu'ils prenaient sur eux tout le mal du péché qu'ils venaient d'effacer. J'aurais bien voulu les retenir encore, je me sentais bien émue par des doutes qui me restaient à leur proposer; mais ils s'éloignèrent en me laissant ces provisions que je vous apporte. On m'a dit que vous étiez pauvre; mais je ne vous demande asyle que pour une nuit, et je vous prie de me laisser partager cette couchette avec vous.

La pauvre Gratienne fut ainsi déçue par le dé-

mon le plus fin de tous, et dont souvent on a du plaisir à se laisser surprendre. Elle permit tout à la voyageuse; elle mangea le pâté, but le vin, perdit la tête, et le malin esprit fut le maître d'elle. A peine les autres démons virent-ils la porte du cœur de Gratienne ouverte, qu'ils s'y jetèrent en foule; et à son réveil la malheureuse Gratienne se trouva grosse, dit l'auteur, des sept péchés mortels; et qui pis est, d'un monstre qui, dans trois mois, devint d'une grosseur si énorme que le corps de Gratienne éclata. L'ame pénitente ne fut plongée que dans les flammes expiatoires pour achever de s'y épurer; et le corps, resté sans vie, fut jeté d'un coup de pied dans un abyme par le monstre à trois têtes, auquel Gratienne avait donné le jour.

C'est ce monstre qui désolait les états de Meurvin; et le diable Mutafier qui l'avait engendré s'était cru fort habile en douant cet étrange fils de ne pouvoir mourir de la main d'aucun homme qui eût été nourri de lait de femme. Meurvin, comme nos lecteurs l'ont vu, se trouvait dans le cas d'avoir eu pour nourrice une chèvre. Il combattit le monstre dont il coupa les trois têtes, et que Mutafier aussitôt emporta, menant grande *noyse* et grand deuil. Meurvin revint triomphant dans les bras de la belle Clarisse; ils firent fleurir la sainte loi dans leurs états; ils rendirent sans cesse la race de Doolin de Mayence et d'Ogier le Danois et plus nombreuse et plus célèbre. Les

